



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

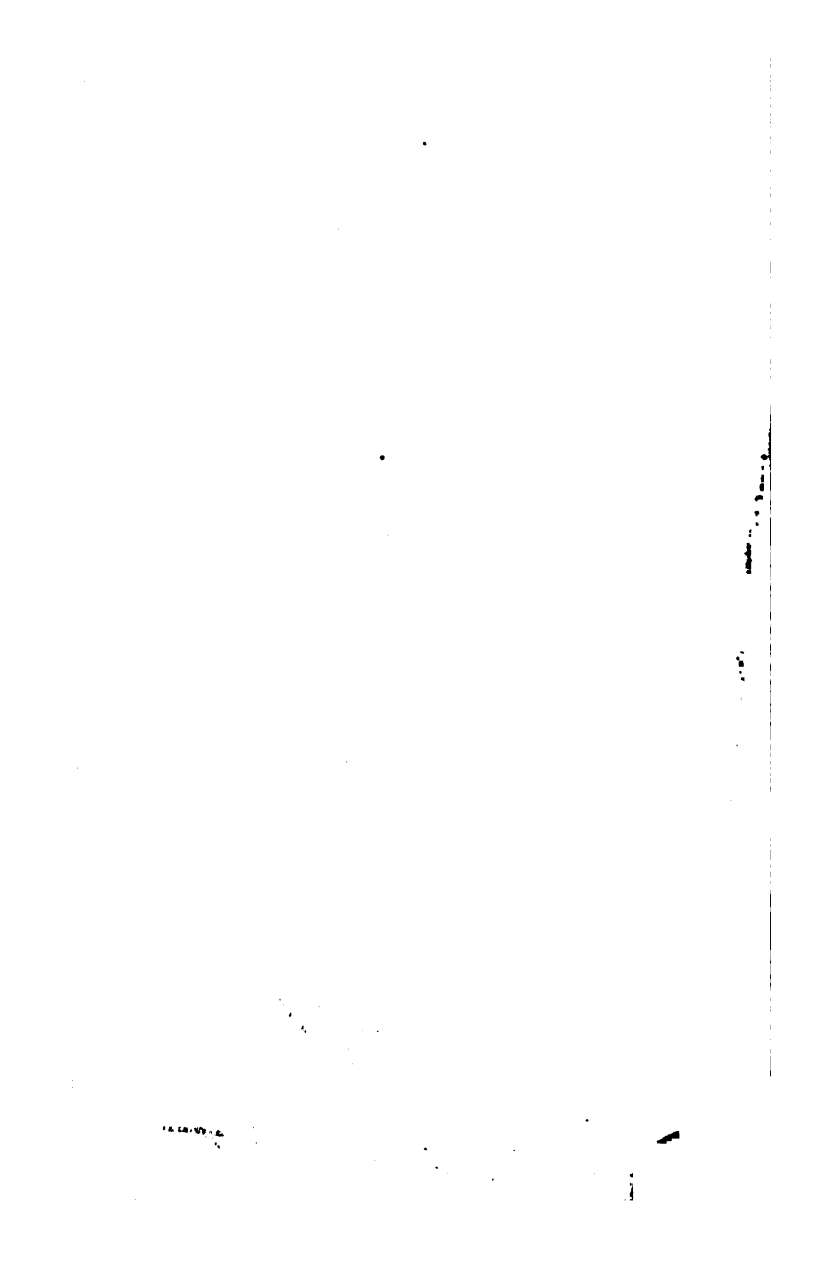
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION  
PUBLISHED WEEKLY  
CHICAGO, ILL., MAY 1, 1914

THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION  
PUBLISHED WEEKLY  
CHICAGO, ILL., MAY 1, 1914





# THÉÂTRE

DE

## SOCIÉTÉ,

### NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

---

*Liberius, si*

*Dixero quid, si forsè jocofus: hoc mihi juris,*

*Cum veniā dabis.*

Horat. Sat. iv. Lib. 1.

---

### TOME II.

---



### A LA HAYE,

*Et se trouve A PARIS,*

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur,  
au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

---

M. DCC. LXXVII.

NKΘ  
Théâtre



**L'ESPÉRANCE.**

**PROLOGUE,**

**EN VAUDEVILLES**

**ET EN PROSE.**



## PERSONNAGES

### *DU PROLOGUE.*

L'ESPÉRANCE,

La CRAINTE,

La PARADE.

LÉANDRE.

Le DIEU de la Gaité,

*La Scène est dans les avenues du Temple  
de l'Espérance, que l'on voit dans le fond.*



# L'ESPÉRANCE.

## PROLOGUE,

EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

---

### SCENE PREMIERE.

La CRAINTE, *seule* ; & peu après, la PARADE,  
& le beau LEANDRE.

La CRAINTE, *seule*.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

OUI, je suis la Déesse de la crainte ;  
Je sens, & j'inspire aux hommes la peur ;  
Et, dans mes maux, hélas ! loin d'être plainte,  
Chacun se moque, & rit de mon malheur.



Quel fort cruel que le mien ! condamnée à  
errer sans cesse dans les avenues du temple de  
l'Espérance, & à détourner ceux qui veulent



6 *L'ESPÉRANCE.*

voir cette Déesse ; je ne l'ai jamais entrevue ;  
& je ne puis m'imaginer encore qu'elle existe.

La PARADE , *au beau Léandre en traversant  
ensemble le fond du Théâtre.*

Suivez-moi , c'est ici le chemin.

La CRAINTE , *frissonnant.*

Air : *Dans le fleuve d'oubli , biribi , je veux boire.*

EST-CE un rien qui m'étonne ?

N'entends-je pas un bruit

Qui me suit ?

Ah ! tout mon corps frissonne !

La frayeur a surpris

Mes esprits ;

A présent une humeur sombre

S'empare de mon cœur ;

Et , j'ai peur ,

De mon ombre , de mon ombre ;



La PARADE , *au beau Léandre , qui traverse en-  
core le Théâtre avec elle.*

Je vous dis que nous le trouverons à la fin.

La CRAINTE , *avec tremblement.*

Air : *Des Fraïzes.*

MAIS j'entends quelque rumeur ;

Quelqu'un vient , ce me semble , . . .

Ah ! je sens tant de frayeur ,

Qu'un Enfant me feroit peur. . . .

Je tremble , je tremble , je tremble.

## PROLOGUE.

7

Cherchons quelque'endroit sûr , pour observer  
de loin ce que c'est.

*Elle se retire & grimpe sur un arbre.*

---

## SCENE II.

La PARADE , le beau LEANDRE (\*).

La PARADE.

**M**AIS , Monsieur le beau Léandre , pourquoi  
vous obstinez-vous t'a croire qu'en n'is'aurois  
vous conduire za l'Espérance , donc ?

Le beau LÉANDRE.

Tenez , Madame la Parade , vous avez beau  
dire ; vous ne pourrez pas réussir davan:age ;  
votre (\*\*) gendre est usé.

La PARADE.

Air : *Vous avez raison , la Plante.*

Vous avez raison , la Plante ;

---

(\*) Pour conserver au beau Léandre , & sur-tout à la  
Parade , le ton & le style qu'ils doivent avoir , l'on a  
été obligé de leur laisser leur orthographe , & quelques  
grosses gaités , qui pussent les caractériser.

(\*\*) En style de parade , l'on dit , très-élégamment &  
très-plaisamment , Gendre , au lieu de Genre ; & cela  
doit faire étouffer de rire les gens qui ont un certain  
goût. Que l'on se garde bien , au reste , de prendre ceci  
pour une ironie.

A iv

*L'ESPÉRANCE.*

Et , moi , j'ai raison aussi ;

Dans ceci ;

Car pour combler notre attente ;

Tenez , lisez-vous d'ici :

Le Temple de l'Espérance.

*LÉANDRE , épelant.*

R , a , n . . . Rance . . .

Le voici.



Eh bien ! allons , conduisez-moi donc à  
l'Espérance , si vous pouvez.

*S C E N E III.*

*La CRAINTE , la PARADE , LEANDRE.*

*La CRAINTE , les arrêtant.*

**A**RRÊTEZ , pauvres Dupes que vous êtes ; où  
courez-vous ?

*La PARADE.*

Nous allons nous rassurer cheux la Déesse de  
l'Espérance.

*L É A N D R E.*

Oui , nous voulons t'entrer dans l'Espérance ,  
si elle se prête à ça.

*La CRAINTE.*

Donnez-vous bien de garde de la voir.

## PROLOGUE.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

Eh ! pour quelle raison, Madame ?

La CRAINTE.

C'est que l'Espérance vous trompera ; c'est  
une donnesse de Galbanum.

La PARADE.

Eh ! qu'êtes-vous, vous, qui nous détournez  
d'aller zà l'Espérance ?

LÉANDRE.

Oui, Madame, qu'êtes-vous ?

La CRAINTE.

Air : *Margot, sur la brune.*

Je suis fille unique

De la terreur panique ;

Et je communique

Aux hommes mes frissons ;

Je ne présente

Que l'épouvante ,

Et je n'enfante

Que les soupçons.



La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

A ces traits nous vous connoissons.

Fin de l'Air : *des Voyelles anciennes.*

Madame, vous êtes la craïn, ain, ain, ainte.

La CRAINTE.

A l'avouer je suis contrain, ain, ain, ainte.

La PARADE.

En ce cas là , c'n'est pas vous que nous devons consulter pour voir l'Espérance.

L É A N D R E.

Pardi , non , c'n'est pas vous qui nous mettrez dedans. . . dedans son temple.

La C R A I N T E.

Mais , croyez-vous bonnement que vous la verrez ?

Air : *Martin , Moine de Misc.*

AH ! oui dà , l'Espérance ,

A des Batteleurs ,

Permettra sa présence ?

Allez , plats farceurs ;

Il n'est point pour vous d'espérance !

Craignez les railleurs.



Pouvez-vous vous flatter qu'un genre aussi rebutant que celui de la Parade , puisse amuser encore des Spectateurs qui ont un ton excellent , qui ont déjà vu de ces misères-là ; & , qui en sont à la nausée.

La PARADE.

Ne l'écoutons pas ; entrons dans le Temple.

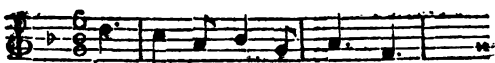
L É A N D R E.

Mais cependant il est vraisemblable. . .

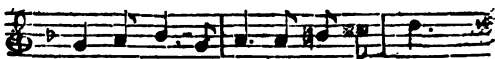
# PROLOGUE.

fi

## La CRAINTE.



E - LE va vous chaf-fer ; Hé-

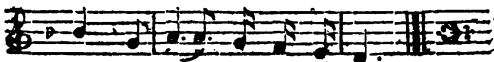


las ! pour vous je tremble , e , e , e ,

## La PARADE , à Etendre.



FRERE , pour la ros-fer , veux-tu nous



joindre en-serr-ble , e , e , e :

Allons , retirez-vous , vilaine , que nous fra-  
pions ta la porte du Tempe.

La CRAINTE , les arrêtant. (\*)

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

Chez les Déeses l'on s'y prend-

D'une façon plus délicate ;

A leur porte mon Enfant ,

---

(\*) L'on a pris ce couplet-ci , tout brandi , d'un Opé-  
ra-comique de Messieurs Le Sage , & Fuzelier , intitulé  
*L'Espérance* aussi ; & qui est au VII Volume du Théâtre de  
la Foire. C'est un vol manifeste , dont on s'accuse. Mais

L'on ne frappe point, l'on gratte :  
 L'on ne frappe point,  
 L'on ne frappe point,  
 L'on ne frappe point, l'on gratte.



L É A N D R E.

*Même air.*

AH ! tu veux donc rester ici,  
 Tu vas en avoir, vieille Rosse.

La P A R A D E.

Oui, c'est le dos que voici  
 Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.  
 Qu'on ne gratte pas,  
 Qu'on ne gratte pas,  
 Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.



*Ils donnent des coups de bâton à la Crainte &  
 la mettent en fuite.*

La P A R A D E.

*Air : Lampons, lampons ; Camarades, lampons.*

FRÈRE, nous avons bien fait, *bis.*

De la chasser tout-à-fait, *bis.*

le dialogue ne permettant pas de dire autre chose, que ce qui est dans ce couplet, l'on a cru pouvoir se permettre en conscience de le voler ; attendu que l'on auroit fait ce couplet là le premier, s'il n'eût pas été fait auparavant. L'on se refusera difficilement à cette raison là, que l'on trouvera aussi solide qu'elle l'est.

## PROLOGUE.

Oui, cette sotte Déesse  
N'inspire que la foiblesse ;  
*Ensemble.*

Heurtons, frappons ,  
Chez l'Espérance entrons.



L É A N D R E.

Oh, oh ! la porte s'ouvre d'elle-même.

---

## S C E N E I V.

La P A R A D E, L E A N D R E.

L'ESPERANCE *habillée de vert, & une ancre  
à la main.*

L É A N D R E.

*Air : Le Cabaret est mon réduit.*

**M**AIS quelle Déesse paroît ?

La P A R A D E.

Eh ! sûrement c'est l'Espérance.  
A son ancre on la reconnoît,  
Oui, c'est elle qui s'avance ;

L É A N D R E.

Ma foi si ce l'est, ma foi si ce l'est,  
C'est une belle espérance.

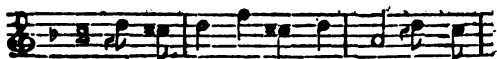


L' E S P É R A N C E.

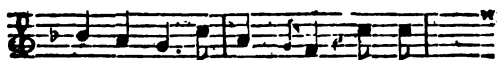
Oui, mes Enfants, je suis l'Espérance. Dites-



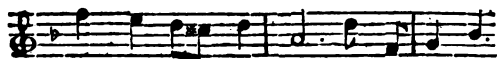
moi vos desirs , & je vous ferai voir tout possible.



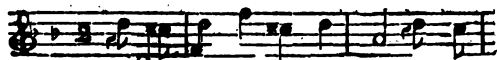
A l'enfant, dans son ber-ceau ; Au pri-



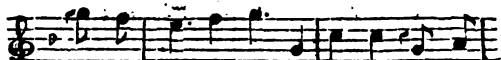
sonnier dans sa ca - ge , Au vieil-



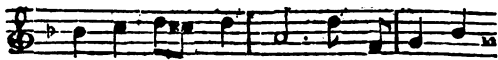
lard, près du tombeau , je fais montrer



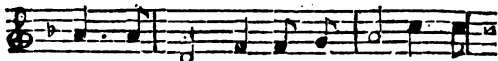
tout en beau. Aux prudes , d'un certain âge ,



Je promets l'appren-tif- sa - ge de l'A-



mour d'un Jou- venceau, Je fais montrer



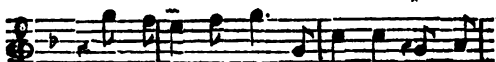
tout en beau ; Je cache au Guerrier nou-

PROLOGUE.

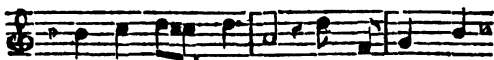
15



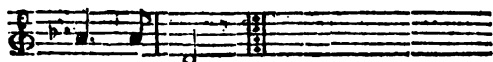
veau, De la mort l'affreuse i-mage;



Et même du ma-ri-a-ge J'a-dou-

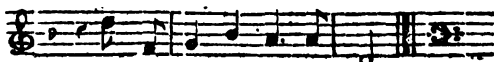


cis jusqu'au tableau. Je fais montrer



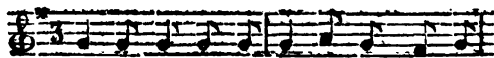
tout en beau.

LA PARADE & LÉANDRE, ensemble.

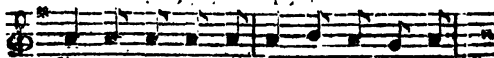


El-le montre tout en beau.

L'ESPÉRANCE.



Les biens présents n'ont pas D'aussi grands ap-



pas, L'on ne les sent pas. Mortels i-ci

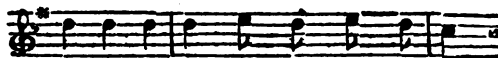


bas, Ne faites de cas Que des biens fu-



rurs, Je vous les rends sûrs.

LA PARADE.

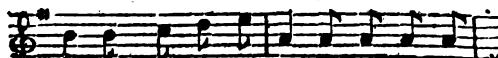


Quel front serein ! Des cœurs il barmie

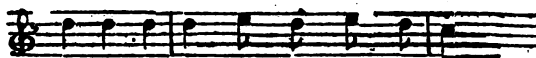
LÉANDRE.



le chagrin. Son aspect seul nous réjou-

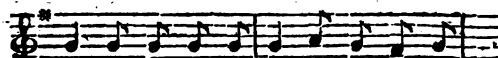


it ; Dès qu'on l'aperçoit , De tout on jou-



it.

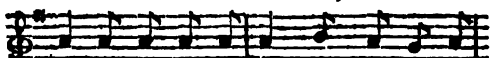
L'ESPÉRANCE.



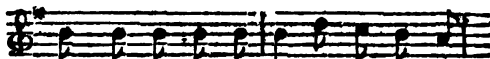
Un plaisir qu'on attend Touche bien au-

# PROLOGUE.

27



tant, Et même est plus grand qu'un plaisir qu'on

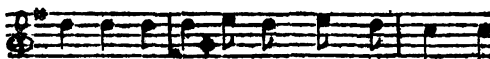


prend. L'espoir d'en avoir Va bien au de-

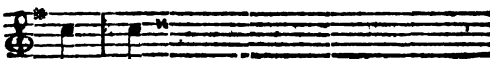


là, Du plaisir qu'on a.

## La PARADE.

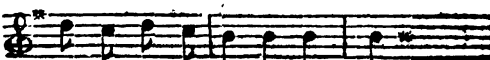


Quel air ouvert ! Ah ! l'on perd tout quand on



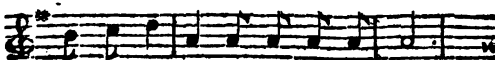
vous perd !

## L É A N D R E.



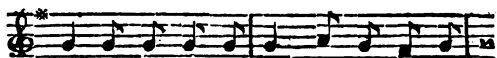
De grace, restez a-vec nous.

## La PARADE & L É A N D R E , ensemble.

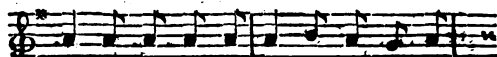


Dé-es-se, que ferions-nous, Sans vous.

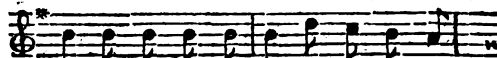
## L'ESPÉRANCE.



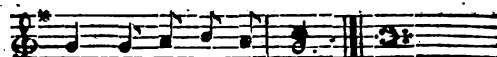
Vos vœux font triomphans ; Allez, mes en-



fans, Je reste céans. Vos jeux bien-sé-



ants, Auront en tout tems Des succès conf-



tants, Vous plairez long-tems.

## LÉANDRE.

Nos jeux bien sériants, Déesse ! vous ne nous  
connoissez donc pas ?

## La PARADE.

C'est donc une Eronie ?

## L'ESPÉRANCE.

Point du tout, Madame la Parade. Ne s'en-  
rez-vous pas que la bienfaisance des Parades est  
de manquer de décence ? Allez, mes amis, les  
équivoques un peu claires, & présentées par les  
côtés agréables, sont de l'essence de votre spec-

PROLOGUE. 19

racle ; & , ce qui le fera réussir. Voyez si je vous connois.

L É A N D R E.

Quoi ! Déesse , vous pensez que nos licences  
licencieuses , plairont encore ?

L' E S P É R A N C E.

Plus que jamais.

La P A R A D E.

Je le crois , moi. ( *Se retournant vers les Spec-  
tateurs.* ) Ignia qu'ça qui ravigotte ces Messieurs  
& ces Dames.

L É A N D R E.

Air : *Margot , sur la brune.*

Comme elle cajole !

Comme elle nous enjolle !

Comme elle cajole !

La P A R A D E.

Eh bien , écoutons-là.

L É A N D R E.

Quelle est courtoise !

Quelle est matoise !

Comme elle amboise !

Quel bien c'est-là ,

Si ces Messieurs croyent cela !



L' E S P É R A N C E.

Mais , ne me croyez pas moi seule ; consultez  
là-dessus le Dieu de la Gaité qui s'avance.

## SCENE V &amp; dernière.

Le DIEU DE LA GAÏTÉ , L'ESPERANCE ,  
la PARADE , & le beau LEANDRE.

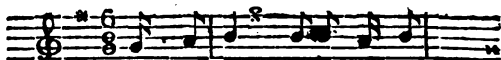
LEANDRE.

AH, ah ! c'est-là le Dieu de la Gaîté !

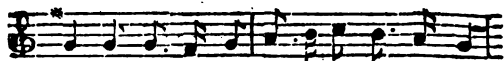
LA PARADE.

Gnia qu'faire dell'dire , car je m'fuis sentie  
toute joyeuse en le voyant tant seulement.

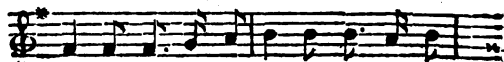
Le Dieu de la Gaîté.



GUAI , guai , guai ! difons d'aima-



bles chansons , Amis , rions , danfons & nous



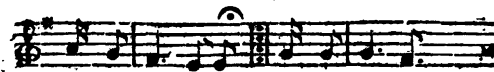
a-mu-sons. Aimez-vous le vin ? J'en ai

# PROLOGUE.

21



de divin, Mon champagne est mouffeur,



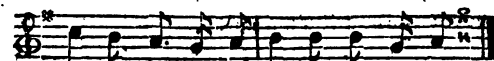
Quoiqu'il soit vieux. Que d'a-vance



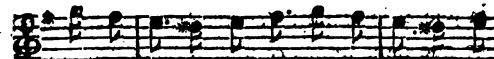
L'Espé-ran-ce Réveille en nous le dé-



sir; Et qu'ensui-te L'on profite De cha-



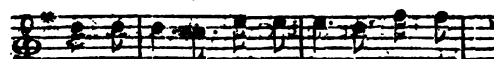
que plaisir Qu'elle vient offrir. Guai, guai, &c.



Allons voir des I-ris, des Philis, des Clo-



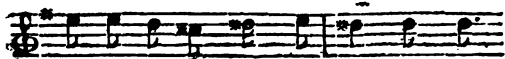
ris. J'en fais qui ne demandent qu'à faire



Notre affaire, Al-lons, frere, Grande



## L'ESPÉRANCE.



chere & beau feu , Et jou-ons gros jeu.



Guai , guai , &c.

## L'ESPÉRANCE.

Quelle gaité !

## LA PARADE.

Queu pere de joie !

## LÉANDRE.

Sarpedié ce Dieu-là est un bon humain !  
Voyez comme il s'humanise.

## Le Dieu de la Gaité.

Eh morbleu , trêve de compliments ; & vive  
la joie & le plaisir ! Voyons donc , mes Enfants ,  
ce que nous ferons ce soir. D'abord je compte  
vous donner à souper , & nous rirons...

## LÉANDRE.

Seigneur Dieu , paravant le souper , si ça vous  
amusoit , v'la Madame la Parade , qui s'offre  
de vous... là... de vous...

Le Dieu de la Gaité , *interrompant*,  
Eh mais je le veux bien , moi.

## PROLOGUE.

23

### LA PARADE.

Oui, j'offre de vous mettre. . . de vous mettre eune Parade.

### L É A N D R E.

Mais paravant d'en risquer eune, je voudrois être sûr qu'elle ne déplaira pas, & voici mes raisons de trembler, qu'un Poète targique de mes amis, m'a tourné zet biftourné t'en vers Alexandrins, à cette fin de rendre ces raisons-là pus frappantes.

### LA PARADE.

Eh bien, oui, oui, va, va dis tes vers; je te répondrai en prose; ou je disloquerai des vers en impromptu, qui vaudront bien ceux qu'ils t'ont fait zaprendre par cœur.

### L É A N D R E.

Ça n'est pas si aisé qu'ça est facile. J'en fais juge la Déesse, & le Dieu de la Gaité. (*Se retournant vers l'Espérance.*) Que Madame me permette de mettre mon chapeau; (*il met son chapeau, pour déclamer avec plus de dignité, & déclame d'un ton empoulé.*)

- » Quel est votre dessein, &, par quel goût malade,
- » Faites-vous en ce jour revivre la Parade?
- » Les morts, après trente ans, sortent-ils du tombeau?

## L'ESPÉRANCE.

La PARADE , *déclamant aussi.*

Depuis que les François ne donnent rien de beau,  
Qu'il faut absolument pleurer aux Comédies ;  
Et qu'il faut ou bâiller , ou rire , aux Tragédies ;  
Je viens sur leurs débris établir mes tréteaux,  
Et , par mes jeux plaisans , amuser ces Badauts.  
( *Elle montre les Spectateurs.* )

L É A N D R E.

Eux ! ... du bon ton , ... de l'air , ... reconnoissant  
l'empire ,

Ils vous voudront du mal de les avoir fait rire.  
Ils se divertiront , & s'en repentiront ;  
S'amuseront , riront , & s'en indigneront.  
Des Chevaliers françois tel est le caractère . . .  
Mais enfin quel projet à l'Auteur téméraire ,  
Qui , ramassant , partout , des propos de rebut ,  
Prétend être joué ? Parlez , quel est son but ?

La P A R A D E.

D'aller par la Parade au temple de mémoire ,  
Et par-là de voler à la gloire.

L É A N D R E , *interrompant.*

A la Foire.

La P A R A D E.

A la gloire.

L É A N D R E.

A la Foire.

La P A R A D E.

Allons , tais-toi , mâchoire

## PROLOGUE. 25

Le Dieu de la Gaieté, *les arrêtant.*

Arrêtez, beau Léandre, la Parade n'a pas tant de tort. Car enfin si l'on rend bien la nature, que ce soit dans une fange, que ce soit à la Foire, ou sur le Théâtre françois, qu'importe ? n'y a-t-il pas toujours à cela un petit mérite donc ?

Air : *C'est au pays de Cocagne.*

Où, dans une Piece de la Foire,

Si l'on peint bien les humains,

Ce chemin peut conduire à la gloire ;

L'on y va par tous chemins.

Anacréon, par des chansons à boire,

Faites sans soin,

Ne tient-il point un assez bon coin

Dans le temple de mémoire ?



### L'ESPERANCE.

Le Dieu de la Gaieté a raison, & je promets tout à ses efforts, moi.

La PARADE, *sautant de joie.*

L'Espérance me promet tout ; & ce Dieu charmant me donne gain de cause. Nous jouons la Parade, & nous réussissons. Pas vrai, Déesse ?

### L'ESPERANCE.

Vous avez un succès éclatant.

Tome II.

B

## L'ESPÉRANCE.

Le Dieu de la Gaîté.

Sûrement, Ventre saint Gris, (c'est le juron  
du bon Henri Quatre, qui n'aimoit que moi,  
& les femmes,) en toutes choses n'en croyez  
jamais que l'Espérance.

Air : *Capallotte.*

PAR l'Espérance,

Regardez combien

L'on a de bien!

Elle dispense

De posséder rien.

Dès qu'elle-opere,

L'on ne peut rien voir,

Jamais en noir.

Tant qu'on espère,

L'on croit tout avoir.



L É A N D R E.

Eh oui, nous croirons avoir amuzé; &  
nous aurons emuyé, Vlà ce qui arrivera.

L'ESPÉRANCE.

Eh non, vous dis-je, vous réussirez pleine-  
ment, je vous le promets: oui, oui, je vous  
jure. . .

Air : *Le joli, belle Meunière, le joli Moulin,*

Qu'en comptant sur l'assistance

Et sur la bonté

De ce Dieu, dont la présence

**PROLOGUE.** 27

Donne la gâité,  
Vous tournerez l'Espérance  
En réalité.



**La PARADE.**

Que le Dieu de la Gâité reste donc avec  
nous.

**Le Dieu de la Gâité.**

Moi, ma petite Reine, je veux faire plus ;  
je veux être des vôtres , je veux jouer dans  
vos Pièces , avec quelques restrictions pour-  
tant.

**La PARADE.**

Je vous prends au mot , & vous reçois sans  
début. Il est bien facile pour inspirer la joie.

**L É A N D R E.**

Pas moins , Déesse , ne nous abandonnes  
pas.

**Le Dieu de la Gâité.**

Eh mais , Benais , est-ce que l'Espérance a  
jamais abandonné personne ?

**L' É S P É R A N C E.**

En est-il un seul exemple ?

**L É A N D R E.**

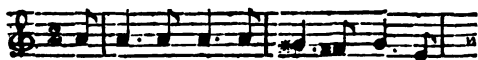
Mais comment faites-vous pour être ainsi  
en même tems par-tout ?

Bij

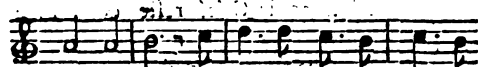
28. *L'ESPÉRANCE.*

*L'ESPÉRANCE.*

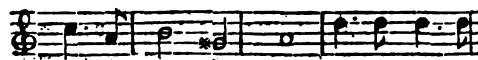
Oh dame !



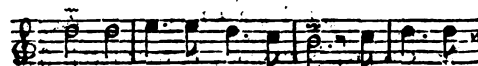
Je fais me re-pro-duire en cent lieux



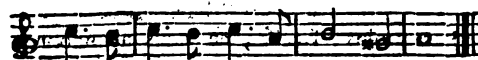
dif-férens , Pour répandre mes biens aux



petits comme aux grands , D'un bout de la



terre , jus-qu'à l'autre bout , Je sème



mes bienfaits , Et je re-gne par-tout

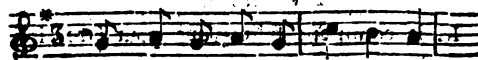
*LÉANDRE, se panadant.*

C'est fort singulier !

*La P A R A D E.*

C'est fort particulier !

*Le DÎNÉ de la Gaité.*



MAIS , oui-da , mon beau Cavalier ,



Ce-la, ne peut point s'al-li-er :



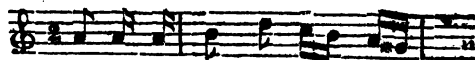
C'est singu-li-er , Et fort par-ti-tu-li-er :

La P A R A D E.

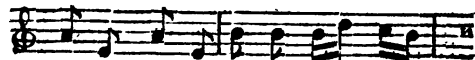
Mais , mon doux Seigneur , encore un mot :  
Nous allons donc glisser à ces Seigneurs & à  
ces Demeiselles , des libertés gallicanes ; v'là  
qu'est ben ; mais vous sçavez que notre siecle  
est devenu chaste à faire grincer les dents ,  
dans les discours seulement ; faudra-t-il que je  
retranche queute chose , des choses , que. . .

Le Dieu de la Gaité , l'interrompant.

Bon , bon , ma pauvre Parade , va toujours  
ton train gaîment , & moque toi de cela.



Ns te conduis point par au-

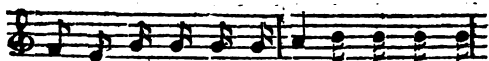


trui ; Si ce siecle pédant se

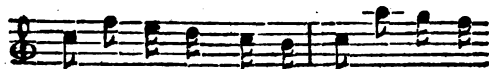




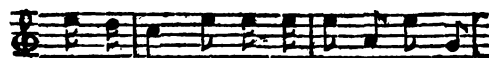
cho-que D'u-ne or-du-re ou d'une équi-



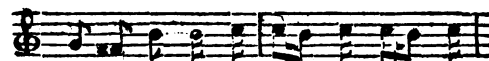
voque, N'importe, poursuis; C'est tant pis pour



lui, S'il veut mettre aujourd'hui La ver-tu



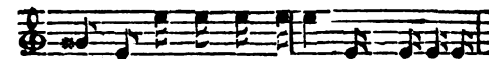
dans l'ennui, Qu'on e-xige moins de dé-



cence, Dans les propos que l'on tien-



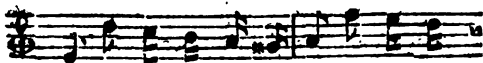
dra; Mais dans les mœurs plus d'irno-



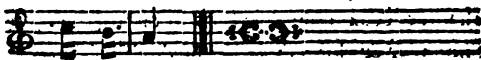
cence; Plus on en dira, Moins l'on en fe-

## PROLOGUE.

11



ra ; La ver-tu re-nai-t-ra ; La gai-té



reviendra.

### LA PARADE.

Plus on en dira , moins l'on en fera ; ça  
n'accommodera pas les femmes , ça.

### L'ESPERANCE.

Belle réflexion ! — Encore , si elle alloit au  
fait.

### Le Dieu de la Gaité.

J'y viens, moi. Ah ça, mes enfans, il y a  
un tempérament à prendre dans tout ceci.  
Laissons reposer Madamé la Parade, & jouons  
un Opéra-comique. Je suis instruit que vous  
venez d'en recevoir un à votre Théâtre ; il est  
intitulé *Joconde* ; &, je sçais même qu'il est  
traité d'un ton assez élevé, & que. . .

### La PARADE, l'interrompant.

Oui, ça est noble, & trop noble ; je n'aime  
pas ça, moi ; mais par complaisance pour le  
Dieu de la Gaité, . . .

### L'ANDRÉ.

Oui, nous pourrons vous ennuyer, par  
complaisance, . . .

Le DIEU de la Gaité.

Vous n'ennuiez point. Je connois les couplets de ce Joconde ; ils sont gaillards. Mais, auparavant que d'aller nous habiller, il faut chanter ceux que j'ai faits moi-même, en l'honneur & gloire de la Déesse de l'Espérance.

L'ESPÉRANCE.

Volontiers !

Le DIEU de la Gaité.

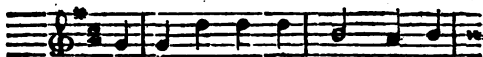
C'est un Vaudeville.

L'ESPÉRANCE.

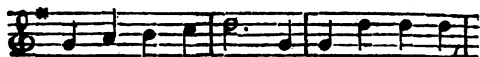
Et c'est à moi à commencer.

## VAUDEVILLE.

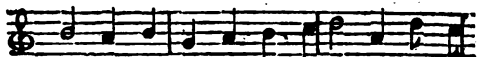
L'ESPÉRANCE.



Mes promesses sont promptes, Les



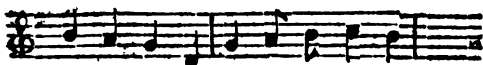
effets en sont sûrs; Je donne des à



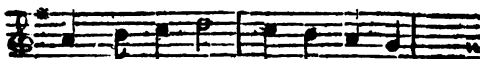
comptes Sur les plaisirs futurs; Je fais jou-

# PROLOGUE.

33

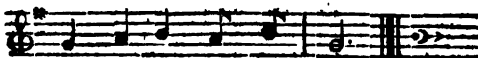


ir d'a- van- ce; Je rapproche les



Refrain.

tems. Et guai , guai , guai , l'espérance



Rend tous les cœurs con- tens.

L É A N D R E.

UNE Coquette sage ,  
Lui doit tous ses talens ;  
Sans que son cœur s'engage ,  
Elle a quatre galants :  
Et de la préférence  
Les flatte en même-tems ,  
Et guai , guai , &c.

La P A R A D E.

C'est par son influence  
Qu'une fille se croit  
Etre femme d'avance ,  
Du Galant qu'elle voit :  
Souvent en conséquence  
Elle employe le tems.  
Et guai , guai , &c.

B v

*L'ESPÉRANCE, &c.*

*L'ESPÉRANCE.*

A de x Epoux, qu'engage

L'himen, & non l'Amour,

Je promets le veuvage

A, chacun, tour-à-tour ;

Et, de la survivance

Les flatte, en même-tems.

Et guai, guai, &c.

Le Dico de la Gaité.

LUCRECE fut la seule

Qui brava son pouvoir ;

A la mort, la Bégueule,

Courut par désespoir ;

Par-là, le Sexe en France

Jamais ne périra.

Et guai, guai, l'Espérance

Le ragaillardira.

*F I N.*

**JOCONDE,**  
**OPÉRA-COMIQUE,**  
**EN DEUX ACTES,**  
***EN VAUDEVILLES & EN PROSE.***





**JOCONDE,**  
**OPÉRA-COMIQUE;**

**EN DEUX ACTES;**  
*EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.*

---

**ACTE PREMIER.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**BLAISE** *seul, un Rateau à la main, arrive en travaillant.*

**C**OMMENT, Blaise ! avec tout l'esprit que t'as , (car j'en ons pus que tout le village ensemble ,) quoi ! t'as de la jalousie ? Mais aussi , pour queue raison ces deux jeunes Seigneurs avont-ils loué , & habitont-ils depuis huit jours ste maison ici , à S. Cloud ? Ce n'est pas languerne pas pour les bièaux yeux de Madame Du-



tour, qui en est la Conciarge, ni pour les miens  
qui en sis le Jardinier. Ce Monsieu Astolse, &  
ce Monsieu Joconde en voulient sûrement à  
Thérèse, la fille à Madame Dutour, dont je  
sis amoureux, & que je voulons apoufer. Ces  
doutances-là pouriant bian être la vérité, oui?

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le  
Rossignol.

Oui, morgué, sur Thérèse,  
J'ons raison d'avoir des soupçons jaloux ;

Ign'a queute fichaise,  
Gnia queute chose la-d'llous.

Ces Seigneurs, qu'elle admire,  
Pourroient bien la séduire,  
Par leux airs, leux biau dire ;

Par l'or de leux habits ;

Par leux rubis ;

Oh ! pour moi, queu martire !

Oh ! queu sensible affront !

Ces gens lui plairont,

L'amuseront,

La séduiront,

La tromperont,

M'l'enleveront,

M'la croqueront,

M'la souffleront.

Oui, morgué, &c.

## SCENE II.

Madame DUTOUR, BLAISE.

*Madame Dutour, d'un air grondeur.*

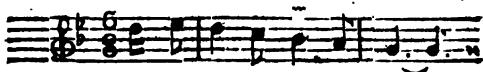
**E**H! qu'est-ce que c'est qu'ça, Blaise? est-ce  
que j'vous trouverons toujours à rian faire?

BLAISE.

A rian faire, Madame Dutour?

Madame DUTOUR.

Sans doute, te v'la là les bras croisés. Oh!  
je voulons moi, qu'on travaille toujours.



O T E Z - moi tous ces cailloux ;



Ra-tif-fez-moi ces al-lé-es, All' n'ont



point af-fez sa-blé-es; Ces branches



sont mal rail-lé-es.

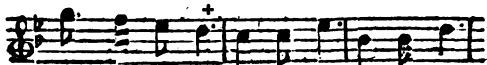
BLAISE.



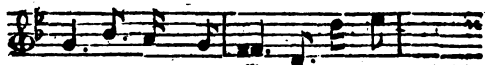
Jé n'avons pas les bras mous, Mais je



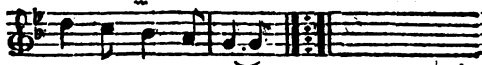
met- tons quelque pause A notre ou-



vrage , & pour causé ; Madame , Mada-



me , je me re- po- se : Le tra-



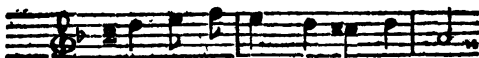
vail est dur cheux vous.

Madame Duroir , *continuant de le gronder.*

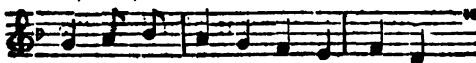
Tu ne fais pas la moiquié de ce qu'ignia-à faire. Tu sçais que ces Seigneurs se pormeniont toujours ici , & ça n'est pas propre.

BLAISE.

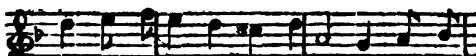
Eh oui, morgué, tâchez de leux plaire ! ils vous donnoient une bonne réputation dans le village.



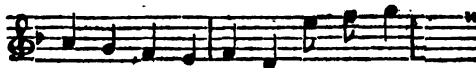
Si vous sa-viais pour ces gens-là,



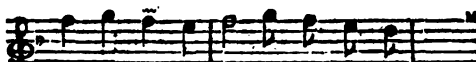
I-ci, comme on vous accom-mo-de,



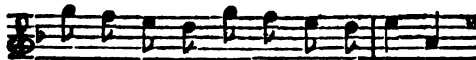
Si vous saviais comme déjà sur votre



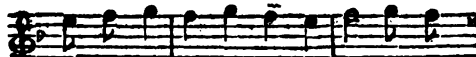
condui-te l'on brode, Peut-on cheur



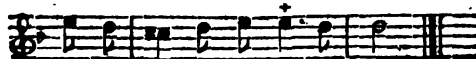
foi, souffrir cela ? Fil-les d'Opé-



ra, dit-on, & Catins à la mode,



On vous traite, de-ci, de-çà, De fem-



me commode, & d'Es cate-ra.

Et morguenne , c'est qu'il est bian vrai aussi  
que leux appatement ne désemplir point de  
criatures.

Madame D U T O U R.

Oh mais , je comptons bian leux dire , ce  
soir , très-vartement , que je n'entendons plus  
qu'il entre des femelles chez eux , ou qu'ils  
délogiont , & d'un. Mais toi , à cause de ça ,  
faut-il que tu sois un saigniant , & un landore ,  
heim ?

B L A I S E.

Air : *Tout le monde m'abandonne.*

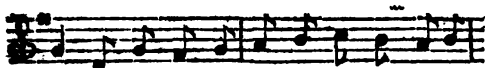
Vous n'êtes jamais contente ;  
Et ça , sans savoir pour quoi ;  
J'arrose , je greffe , j'hante ;  
Et gnia point d'homme , je croi ,  
Qui vous plante , plante , plante ,  
Plante un arbre , mieux que moi.



Et pis , tenez , Madame Dutour , je vous  
l'ons déjà dit pus d'une fois : j'irions d'un bian  
plus grand courage , si je travaillions pour no-  
tre compte.



BAILLEZ-MOI Therese en mari-



a - ge , Oh ! je tar-vaille , tar-vail-le-rons



tant ; Chacun de nous fera cor-r-ent , Je

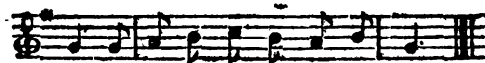


tarvaille , tarvaille tarvail-le-rons tant.

Madame DUTOUR.

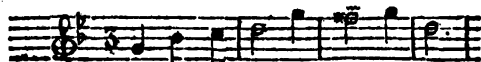


Non , ne m'en parle pas da-van-ta-ge ,

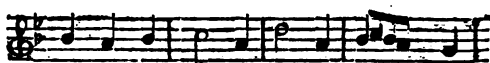


Non , tu n'as pas as-s-ez de comptant.

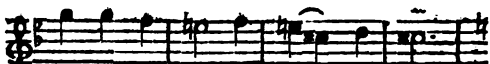
Monsieur Thibaut le Procureur Fiscal en a ,  
 ly ; il a pus de dix-huit cent livres de beau  
 bian au soleil. Si t'en avois autant , je te don-  
 nerions la parferance ; mais pisque ça n'est pas ,  
 Thérèse épousera Thibaut.



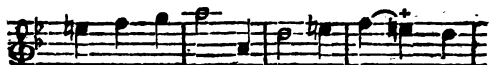
J'crois qu'il l'aime un peudéjà ;



Ce soir pour ell' chez l'y l'on dan- - se ,



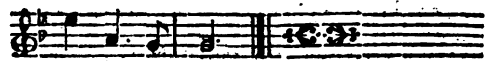
J'espérons qu'il l'a- - pou - - se - ra ,



C'est un coup de la por- vi- den- - ce ,



Il la verra . . . . l'amour croîtra . . . .



Et ça s'fe- - ra.

**B L A I S E.**

Jarni , j'enrage.

**U N E S E R V A N T E.**

Monfieu Thibaut le Procureur Fiscal vous  
demande , Madame.

**M a d a m e D U T O U R.**

Eh vite , eh vite , allons le trouver.

*Elle sort.*



## SCENE III.

BLAISE, *seul.*

CE n'est pardi pas Monfieu Thibaut qui me baille le pus de tintoin , il ne fauroit gueres époufer Thérèse ; ce qui me chifonne , ce font ces Satans de fuborneux. Morgué , courons au pus preflé.

*Air : Le Cabaret eft mon réduit.*

Faut empêcher d'abord ici ,  
 Par queuque bon trait de prudence ,  
 Qu'ces d'nicheux de marle-ci ,  
 Qui font plus fins qu'on ne penfe ,  
 Ne volent fon I ,  
 Ne volent fon I ,  
 Ne volent fon Innocence ,



Mais les v'la qui viennent envers ici ; acou-  
 tons les avec la patience d'un chat ; voyons ce  
 qu'ils avont dans l'ame , ces chians-là.

*Il fe cache.*





## SCÈNE IV.

ASTOLFE, JOCONDE.

ASTOLFE.

*Air : Du Cordon bleu.*

[ Il est noté dans le Rossignol , avec ces paroles : ]

*Il ne tardera pas à venir.*

L'AMOUR nous a bien dédommagés ;  
 Nous sommes fort bien traités des Dames ;  
 Joconde , enfin , nous voilà vengés  
 Des tours que nous ont joués nos femmes ;  
 Que chacun de nous , sans aucun regret ,

Pardonne à la sienne ;

Je passe à la mienne

D'avoir pris ce petit Nain , si laid ;

Toi , passe à la tienne ,

Son petit Valet,



JOCONDE.

Oh ! à cet égard , j'ai obéi d'avance , à votre  
 Majesté.

ASTOLFE.

Ah ! Majesté ! Joconde !

JOCONDE.

Pendant nos voyages vous avez voulu que

je vous appellasse Astolfe , ou mon ami ; mais  
à la veille de notre départ , je....

ASTOLFE , l'interrompant.

Je , ... je , ... je veux que cela dure toujours.

JOCONDE.

Mais, Sire , ...

ASTOLFE , l'interrompant encore plus vivement.

Air : *Quand Moïse fit défense.*

SIRE , ... eh , de grace Joconde ,

Ce titre , ... épargne-le moi.

Je veux que l'ami réponde

A l'ami , jamais au Roi.

Ce nom ; saint & respectable ;

Le nom d'ami véritable ,

A trop rarement été

Fait pour une Majesté.

~~SCÈNE~~

JOCONDE , affectueusement.

Eh bien mon ami , mon plus cher ami ,  
retournons donc pardonner à nos épouses in-  
fideles. Ce qui doit nous consoler , c'est qu'el-  
les ne sont pas les seules , puisque ce Livre  
blanc , que nous avions pris pour y inscrire  
toutes nos conquêtes , est à présent tout-à-fait  
rempli.

*Il fait voir le Livre à Astolfe.*

Air : *Tournez la tête , tout est dit ,*

Des Grisettes , & des Bourgeoises ,

Plusieurs femmes du premier rang,  
Femmes de Robe, & Villageoises, . . .

ASTOLFE, *l'interrompant.*

Quoi ! ne reste-t-il plus de blanc ?

JOCONDE.

On peut y mettre encore une avanture ;  
Mais il faudra qu'on écrive bien fin ;  
La chose est sûre ,  
Tout est plein.



ASTOLFE.

Tout est plein ?

JOCONDE.

Oui , plein. Oh , ma foi , depuis que nous  
sommes en France , le Livre a été grand train ;  
mais sur-tout à Paris , & à Versailles , il a été  
comme la foudre.

ASTOLFE.

Eh bien , Joconde , puisqu'il ne reste qu'une  
pauvre petite place , il faut encore conquiesir à  
nous deux , cette petite Thérèse , & puis partons.



SCENE

SCENE V.

ASTOLFE, JOCONDE, THERESE,  
BLAISE, *se retirant après son départ*

ASTOLFE.

*Air : Pour la Baronne.*

VOICI Thérèse,  
Il faut convenir de nos faits.

JOCONDE.

Ne souffrons pas qu'elle biaise.

BLAISE, *à part.*

Acoutons-les mieux que jamais.

Voici Thérèse.



ASTOLFE.

Approchez charmante Thérèse.

THÉRESE, *d'un air naïf.*

Oh mais, Messieurs, ne m'arrêtez pas aussi  
long-tems que vous avez de coutume.

ASTOLFE.

Mais, regarde donc, mon ami, quels yeux,  
quelles graces, quelle beauté! Oh oui, de  
toutes les femmes de l'univers,

*Air : Non, vous ne m'aimez pas !*

THÉRESE est la plus belle.

Tom II,

C

**JOCONDE,**

**T H É R È S E.**

Cela ne se peut pas.

**J O C O N D E.**

Non, rien n'est plus beau qu'elle.

L'on n'a point plus d'appas.

**T H É R È S E.**

Ces jolis mots, j'les aime,

Oui, j'aime à les ouïr,

Quand vous mentiriez même,

Ça fait toujours plaisir.

**A S T O L F E.**

*Air : Blaise, en revenant des champs.*

Mais, mon cher,

Il faut penser,

Et se presser,

Et s'empresser,

De la bien récompenser

De la peine qu'elle

Prend d'être si belle.

**SCÈNE**

**J O C O N D E.**

Oh ! cela est trop juste.

**T H É R È S E.**

Oh ! ça ne nous coûte pas un grand travail.

**A S T O L F E.**

Il faut, ma belle enfant, nous faire le plaisir  
d'accepter ce diamant, au nom de mon ami,  
& au sien.

**OPÉRA-COMIQUE.**

51

**THÉRÈSE**, *dans la plus grande joie.*

Bon ! ... que de générosité ! ... Dame, Messieurs, ... ne me tentez pas ; ... j'en ai une grande envie, au moins.

**ASTOLFE.**

*Air : Mettez-vous bien cela là, jeune Fillette.*

ACCÉPTEZ cette bague-ci.

**THÉRÈSE.**

Je ne sais si je sommeille.

**JOCONDE.**

J'imagine qu'elle vous doit

Aller au doigt

A merveille.

**ASTOLFE.**

Mettez-vous bien cela

Là,

Jeune Fillette ?

**THÉRÈSE.**

Oui. J'ons l'œil ébloui,

Oui !

**JOCONDE.**

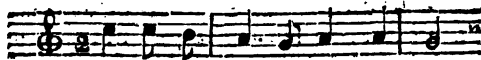
L'affaire est faite.

**ATA**

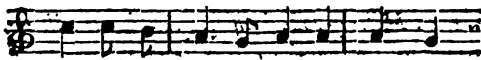
**THÉRÈSE**, *à part.*

Mon ami Blaise va me trouver bien belle avec ce joyau-là !

## JOCONDE.



CETTE ba - gue n'est rien en - cor ;

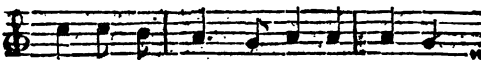


A - mi, fai - sons - lui, sa - for - tu - ne ;

*Montrant une bourse pleine de louis.*

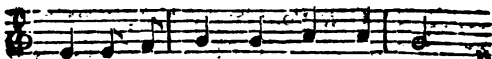


Voyez - vous ces cent lou - is - d'or ?



Ils font à vous, ma belle Brune,

## T H É R È S E,



Ne vous moquais - vous pas de nous ?

## J O C O N D E,

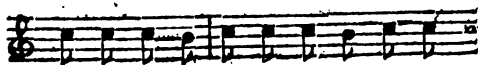


Non, nous vous les don - ne - rons tous ;

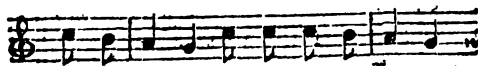
OPÉRA-COMIQUE. 53



Ces cent lou-is se-ront à vous ,



Si vous voulez , si vous voulez , si vous

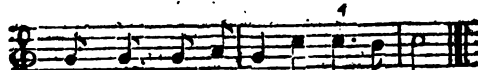


voulez prendre Le soin de vous rendre ,



Ce soir , sous ces arbres touf - fus.

THÉRÈSE , *d'un air ingénu.*



Messieurs , ce- la n'est pas de re-fus.



Quelle est l'heure de votre commodité ?

ASTOLFE , *à Joconde.*

Eh mais , sur les neuf heures & demie , n'est-  
ce pas ?

JOCONDE , *à Astolfe.*

Oui , sur les neuf heures & demie , au clair  
de la lune.



## JOCONDE,

THÉRÈSE, *à part.*

Oh stargent-là me fera épouser mon ami  
Blaise. (*haut.*) Ah ça, Messieurs, c'est donc  
là-bas, au petit labyrinthe; que je voyons  
d'ici?

JOCONDE.

Volontiers. Appelez-vous ça le petit laby-  
rinthe?

THÉRÈSE.

Air : *Turlurette, turlurette; ma tanturlurette;*

MAIS dites-moi donc encor,

J'aurons ces cent louis d'or?

Ah ça, ma fortune est faite?

ASTOLFE.

Oui, Brunette.

JOCONDE.

Oui, Poulette.

*Tous les trois ensemble.*

*{ Ma  
Ta fortune est faite.*

THÉRÈSE, *à part.*

Blaise, tout ça sera pour toi. (*haut.*) Ah ça  
donc, à ce soir neuf heures & demie. Ne nous  
manquons pas, au moins.

JOCONDE.

Eh quoi! nous quitter déjà?

# OPÉRA-COMIQUE. 71

ASTOLFE.

Quoi ! vous en aller si tôt ?

THÉRÈSE.

Oh ! je ne me fons déjà que trop amuſſe ,  
ma mere m'attend , faut que je m'en aille.

Ait : *Des Fraïzes.*

DAME , il me fauroit ſouffrir

Ses plaintes importunes ;

Je vous quittons pour courir

Au Potager y cueillir

Des preunes , des preunes , des preunes.



Sans adieu au moins , Messieurs.

ASTOLFE.

Sans doute vraiment , c'eſt ſans adieu.

J O C O N D E.

Eh vraiment oui , ſans adieu.

*Thérèſe ſe retire.*

*Rendant cette Scène , ainſi que dans la  
précédente , & celle qui ſuit , Blaiſe écoute  
& paroît de tems en tems , comme un Jar-  
dinier qui travaille , & avec différens ou-  
tils , comme bêche , cifeaux , &c.*



## SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, BLAISE *caché.*BLAISE, *à part.*

**A** COUTONS encor voir le dergnier parti  
qu'ils prendront.

ASTOLFE, *souriant.*

Quelle simplicité ! quelle innocence ! c'est  
un trésor que cela.

JOCONDE, *d'un air tranquille.*

Oui, elle paroît assez innocente.

ASTOLFE, *vivement.*

Comment assez ? mais il n'y a rien de si neuf  
que cet enfant-là.

JOCONDE, *d'un air assez froid.*Air : *Du haut en bas.*

Je le croirai ;

N'allons pas d'abord à l'extrême ;

Je le croirai ;

Mais c'est lorsque je le verrai.

ASTOLFE, *avec chaleur.*

Quoi, cela te semble un problème ?

JOCONDE, *toujours avec flegme.*

Quand j'en serai sûr par moi-même ;

Je le croirai.

ASTOLFE, *d'un ton vif & badin.*

En vérité, c'est être bien mécréant !

# OPÉRA-COMIQUE.

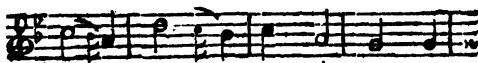
57

JOCONDE, avec feu.

En vérité, c'est être bien incorrigible ! Com-  
ment ! après le nombre inoui de filles que nous  
avons eues pendant nos voyages , & qui nous  
paroissoient si simples , si simples !... quand il  
ne s'en est pas rencontrée une seule qui nous ait  
donné la plus légère idée de nouveauté ?...



Ce se-roit un grand bonheur,



I - ci de trou - ver un cœur Qui

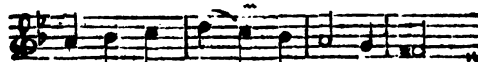


n'eût point aimé , Qu'on n'eût point charmé.

ASTOLFE, très-vivement.



Oui, c'est un phé - no - me - - - ne ,

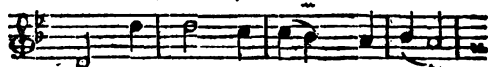


Mais cette fois , Je crois d'honneur

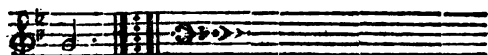
C r



Que nous au-rons l'é-tren-ne d'un



cœur, Nous en au-rons l'é--tren-



ne.

Oui, j'y mettrois ma tête.

**J O C O N D E.**

Non pas moi; mais tenez, je vais vous four-  
nir un moyen de me confondre.

*Air : Du Menuet d'Isis.*

Pour guérir mon incrédulité,

Voulez-vous céder la primauté ?

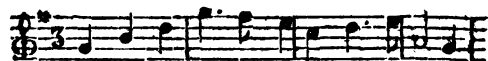
Voulez-vous permettre qu'à Thérèse ;

Au rendez-vous, je parle le premier ?

**ASTOLFE, en riant.**

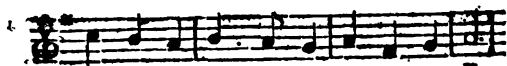
Oh dans ce cas-là, ne t'en déplaîse,

Un Roi ne doit point parler de dernier.



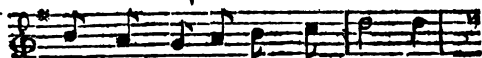
L'HONNEUR du pas est pure fan-tai-sie;

OPÉRA-COMIQUE. 39



Mais étant Roi, Le pas n'est dû qu'à moi.

JOCONDE.



Dans u - ne cé - ré - mo - ni - e ,



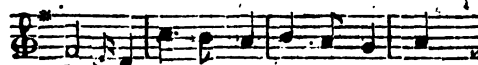
Le pas vous est dû de droit ;



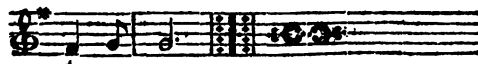
Qui vous le ni - e ? ... Mais ce se-roit Au



Roi ; qui le prendroit, Dans ce cas, une tyran-



ni - e , Et foiblesse à qui le lui



cé - de - roit.

Oh ! tenez ; suivant notre marché , en ma-

C vj

JOCONDE.

tière de galanterie , nous devons (vous me l'avez promis ,) jouer toujours à billes égales.

ASTOLFE.

Égales , tant que tu voudras... mais dans cette aventure-ci , il faut bien nécessairement qu'il y en ait un de nous deux qui lui parle d'amour le premier ; & il me semble que c'est à moi...

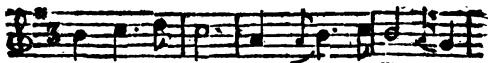
JOCONDE, l'interrompant.

Pourquoi donc à vous , s'il vous plaît ? ... ce seroit à moi plutôt. (*En riant.*) Les Rois ne font-ils pas toujours faire l'essai pour eux ?... Cependant je veux bien ne pas insister sur la solidité de cette raison ; je veux bien n'avoir aucun droit pour prétendre la préférence ,... mais tirons-là au sort.

ASTOLFE, riant.

Au sort ? ah , ah , ah , ah ,... Eh mais , où di-à , tirer cela au sort ? c'est assez plaisant.

JOCONDE.



Le plus plaisant de ce-la , C'est que



C'est en l'air que nous dis- pu-tons,

OPÉRA-COMIQUE. 61



Et qu'à coup sûr nous nous bat - tons



De la chape à l'E - vê - - que.



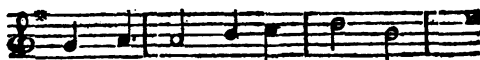
Quoi qu'il en soit, pair ou non?

ASTOLFE, *riant.*



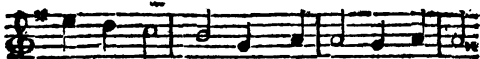
Il est bon ; Va, je dis pair.

JOCONDE.      ASTOLFE, *se renfroignant.*



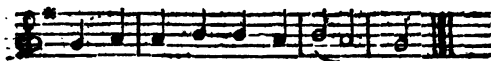
Il est non. Non, il est bien.

JOCONDE.



si - di - cu - la ! Le sort veur , le sort veur





con-ver-tis un in - cré - du - - le.

ASTOLFE , *d'un air sérieux & hautain.*

Ah ! je me flatte que vous n'abuserez pas de  
cette mauvaise plaisanterie.

JOCONDE , *d'un air ferme.*

Je n'abuserai de rien , mais j'usurai de tout.

ASTOLFE , *d'un air demi-fâché.*

Ce trait-là n'est pas de Joconde.

Air : *Buyons à nous quatre.*

FAUT-IL qu'il m'oblige

A m'expliquer mieux ?

Il doit lire dans mes yeux ,

Et que je l'exige ,

Et que je le veux.

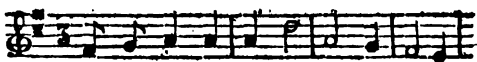


JOCONDE , *d'un air respectueux & piqué.*

En ce cas-là , Seigneur , puisque vous ren-  
versez l'égalité convenue entre nous , je vous  
appelle *Sire* ; & je demande ma retraite à *Votre*  
*Majesté*.

OPÉRA-COMIQUE. 63

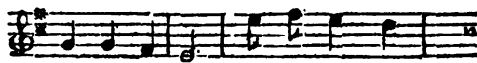
ASTOLFE, *révant un instant.*



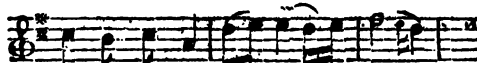
VIENS, embrasse-moi, mon cher Joconde,  
*Il l'embrasse.*



Il n'est rien au monde que j'estime



autant que toi, Pas-se-moi D'a-

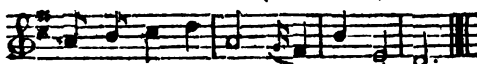


voir fait le Roi ; Fais-moi gra-ce ....

JOCÔNDE, *l'interrompant d'un air tendre.*



Entre amis, tout passe, Ah! pas-sez-moi



Ma trop grande audace a vec mon Ro .

*Affectueusement.*

Et même actuellement que je puis, sans me

dégrader à vos yeux , vous faire ce sacrifice ;  
c'est de tout mon cœur , si vous voulez. . .

ASTOLFE , interrompant.

Non , Joconde ; je ne le veux pas.

Air : *Sainte Comode* ; noté dans le Rossignol.

*Le Mariage n'est fait que , &c.*

Non , j'y renonce

Je n'en aurai jamais ;

Le Ciel m'annonce

Qu'envain j'y prétendrais ;

Hélas ! je présumais ,

En tenir un là ;

Mais pour toi le sort prononce ;

Je n'en aurai jamais ,

Non , j'y renonce.



Allons , allons ensemble reconnoître le petit  
labyrinthe.

JOCONDE.

Volontiers , allons.

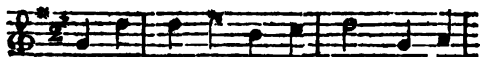
*Ils s'en vont.*



## SCENE VII.

BLAISE, *seul.*

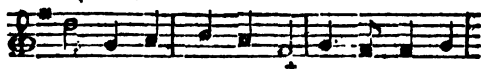
AH! les v'la partis à la fin. Parguenne les gens de qualitat font de grands Libartins! Que ferons-je? Je ne sions pas eun infâme à aller épouser Thérèse, après une pareille effraction. Eh! mordi, gagnons les devants sur eux; & profitons de leux avanture.



Je savons leux rendez-vous, Et leux



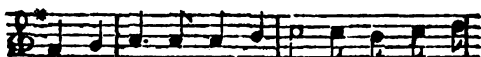
ma-ni-gan-ce; Morgué pervenons-les



nous, par ma di-li-gen-ce, N'pouvant en



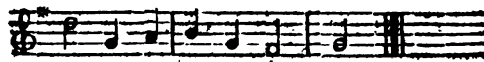
honneur l'apouser, Il faut au moins m'en



a-muser, en pernant la, la, re, la, la.



la, en pernant la la, re la, la, la,



la, En pernant l'a- van- ce.

Je n'ons point d'escrupule à nous faire de ça ; pisq' e Thérèse nous trompe la première. All' n'est pas si guiaise que je l'pensois, la petite rusée ! elle a baillé son consentement en plein à ces Seigneurs... La v'la qui s'en viant nous mentir sur tout ça. Voyons-la venir.

## SCENE VIII.

THERÈSE, BLAISE.

T H É R È S E.

Air : *De la Fustemberg*, noté dans le Rossignol.

*La Moutarde au nez me monte.*

**A** H ! Blaise, je vians te dire...

Tu vas être content...

Attend un instant...

Un moment que je respire...

J'ons tant de joye...

OPÉRA-COMIQUE. 67

Oh tant ! . . . Oh tant ! . . .  
Tian, tout ça c'est pis qu'un songe,  
Et je m'y pards, lorsque j'y songe.  
Ce sera par moi  
Qu'r'auras de quoi  
Nous marier. . . .

BLAISE.

Par toi !  
Quel est cette Enigme-ci ?  
J'entens pas c'ci ;  
Feignons ici. *à part*

THÉRÈSE.

Qu'as-tu ? voici que ta mine s'allonge,  
Quand j'ons réussi,  
Quoi ! c'est ainfi  
Qu'en ons le grand merci ?

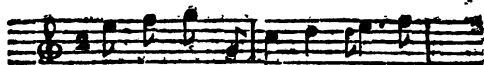


BLAISE.

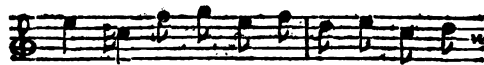
Et non, je te sis bian obligé ; mais tout de  
moins que je sçachions de quoi. (*à part*) Fai-  
sons-la jaser.

THÉRÈSE.

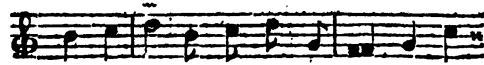
Eh bian ! Acoûte-donc. Ah ça, ru sçais bian  
ces Seigneurs qui logiont ici. . . . Ign'en a un  
d'eux qui m'a dit d'abord, en me baillant une  
pierrerie.



ALLONS , donné-moi ta main fil-



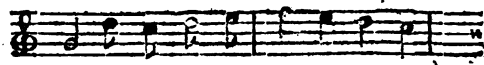
let- te ; ça que je te mer- te Cer- te



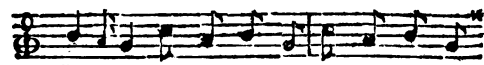
bague- là , Pis je l'avons prise, Et pis



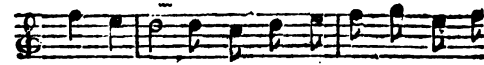
j'ons mise , Pis vint l'autre après ça' Qui par



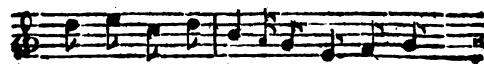
la ; Et qui m'dist : ta fortune est



fai- te , Ma brunet- te , Ma pou- lette , Et



pis ti- ra u- ne bourse pleine Que je



gagnerons sans pei- ne , En causant

OPÉRA-COMIQUE. 69



avec eux , une heure ou deux.

Et ignia cent louis dedans ; & qu'ils m'a-  
vont promis dea. Et ça seulement , pour que  
je les amusions tous deux de notre conversa-  
tion , ce soir , dans le petit labyrinthe. Ça est-  
il généreux , ça ?

BLAISE.

*Air : Comme v'la qu'est fait.*

Vous êtes l'Innocence même ,  
Je voyons bien ça , mon Enfant ;  
Mais morgué si Thérèse m'aime ,  
All' n'prenra rian , Blaise l'y défend.

THÉRÈSE.

Eh mais , Blaise , tu n'es pas sage ,  
Comment nous épouser sans ça ?  
Sans s'targent point de mariage ;  
Pour qui , moi , prens-je s'targent-là ?  
Pour qui fais-j'ça ?  
Pour qui fais-j'ça ?



N'est-ce pas pour toi , donc ?

BLAISE , avec colère.

Pour moi , morgué ! pour moi !



## JOCONDE ;

Sans plus longue demeure ,  
 Blaise ; & pourquoi  
 Faut-il attendre une heure ?

B LAISE.

Thérèse , il n'est pas tems ,  
 Attends , attends !

T H É R È S E.

Non , j'n'attendrons pas pus long-tems.



Je veux moi , que tu me l'apprennes dans  
 l'instant,

B LAISE.

Jarnigoi , quand je t'dis que ça ne se peu-  
 pas ; il ne faut pas qu'on nous détourne ; &  
 dame , ça est long au moins,

Air : *De nécessité, nécessitante.*

FAUT un bout de tems pour l'apprendre ,  
 Ici l'on peut venir nous surprendre ;  
 Mais ce soir au petit Labyrinthe ,  
 J'en'enseign'rons ce secret-là sans crainte.



T H É R È S E.

Eh bian , trouves-t'y donc à huit heures &  
 demie frapantes , & n'y manques pas , Blaise.

B LAISE.

OPÉRA-COMIQUE. 71

BLAISE.

Va, va, je n'ons garde. (*à part en s'en allant.*)  
Dans ce rendez-vous, je l'amegnerons peut-  
être à nous apouser.

THÉRÈSE, *en s'en allant.*

Si le secret de Blaise n'est pas suffisant, je  
ferons toujours à tems de prendre l'argent de  
ces Seigneurs pour apoué- Blaise.

*Fin du premier Acte.*



## JOCONDE,

T H É R È S E.

Il n'f'ait ce qu'il dît ;  
Ni c'qu'on l'y a dit.



Attens donc. Je voulons te dire que Thibault  
ne s'çauois plus à présent être ton mari. Faut  
qu'il apouse la grosse Jacqueline, ou qu'il soit  
pendu. Ça est forcé, vois-tu.

T H É R È S E.

Eh ! pourquoi l'y force-t-on , pourquoi ça ?

B L A I S E.

Air : *Un Abbé dans un coin , sur du foin.*

DAME ! pourquoi cela ?

Tian le v'la . . .

( Mais comprendras-tu ça ? )

C'est qu'un jour ce bon drille  
S'en fut , à pas de loup ,  
Charcher , à cette fille ,  
Un enfant sous un chou.

T H É R È S E.

Eh ! ça force à épouser une fille ça ?

Air : *Vous m'entendez bien ?*

Va donc vite m'en charcher un ;  
Le devroit-on dire à quelqu'un  
Qui m'aime à la folie ? . . .

OPÉRA-COMIQUE. 77.

BLAISE.

Là, là!

Dame, ça fait partie  
De mon secret dea.



THÉRÈSE.

Ah, ouiche! ton secret! ton secret! il n'est  
peut-être pas si sûr que stila.

BLAISE.

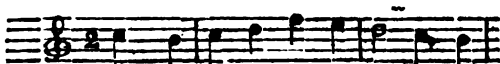
Si fait. Diable! Le mien ne manque jamais.

THÉRÈSE.

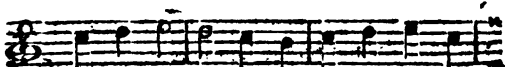
Fautroit le voir, pour le croire. De qui l'as-  
tu appris?

BLAISE.

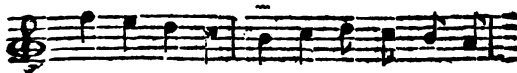
De qui je l'ons appris? Oh! je l'çavons  
de main de maître.



C'est de ma Tante Margot, de Mar-

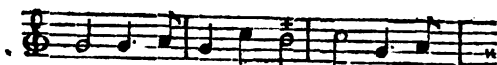


got, ma Tante, Je te l'apprenrons tan-

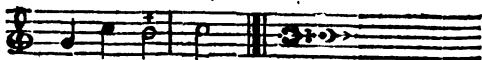


sôt; Mais, blan en plein, en ti-re-la-si.

D. H.



got ; T'en se-ras con-ten-te , Du se-



cret d'ma Tante.

T H É R È S E.

Eh bian donc, quand il ne fera plus goutte,  
trouve-toi au détour de la petite ruelle, pour  
que je n'aïlle pas seule au petit Labyrinthe;  
car la nuit j'ons peur des esprits.

B L A I S E.

Oui, Thérèse. J'y ferons seuls, & je te dirai  
tout ça, tout à notre aise.

*Blaise s'en va.*

### SCENE III.

T H É R È S E, *seule.*

**O**H oui, je ferons seuls. Ces Seigneurs ne  
vianront qu'une bonne heure après ; parsonne  
ne nous dérangera.

*Air : A tout Mortel la tête tourne ;  
noté dans le Rossignol ,*

*Le Rossignol se fait entendre , tendre.*

*BLAISE, sans que l'on nous détourne ;*

Tourne , tourne ,  
 M'apprenra son secret bientôt ;  
 V'la le Soleil qui s'en retourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 Et voilà le jour qui se clôt.  
 Plus j'y songeons , plus la tête me tourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 D'apprendre au plutôt ,  
 Comment , & par où ce secret-là tourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 A nous épouser si-tôt.



Voici ma mere ; tâchons de la faire aller  
 coucher , avant que d'aller à notre secret.

## S C E N E I V.

Madame D U T O U R , T H E R E S E .

Madame D U T O U R .

**C** O M M E N T ! Thérèse , que fais-tu là ? Tu  
 n'es pas encore à danser cheux le Procureur  
 Fiscal ?

Air : *Toque , mon Tambourin , toque.*

Mais queulle indolence !

Quoi ! rien ne t'émeut ?

D iv

## JOCONDE,

Pense , ma fille , pense  
 Qu'on danse moins qu'on veut ;  
 Ça pose , faut qu'on danse ,  
 Danse quand on le peut.



THÉRÈSE , *d'un air pensif , & rêveur.*

Eh bien , je danserons , ma mere.

MADAME DUTOUR , *d'un ton imposant.*

Et quand ce sera à vous à danser , petite  
 fille , prenez toujours Monsieur Thibaut , en-  
 tendez-vous ?

THÉRÈSE , *d'un ton d'humeur.*

Monsieur Thibaut ! Il est bien laid , ma  
 mere !

MADAME DUTOUR.

Mais v'là ce qui n'est point , par exemple ;  
 & cela est si vrai que :

Air : *Elle a son innocence , qui surpasse celles*

J'ons le dessein , Thérèse ,  
 D'en faire votre époux.

THÉRÈSE.

J'aimerions bien mieux Blaise ;  
 L'autre a l'air en dessous ,  
 Il a la mine pâle ,  
 Il louche par les yeux ;

OPÉRA-COMIQUE. 31

Blaise est bian plus biau mâle,  
Je l'aimerions bian mieux.

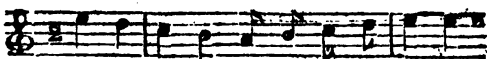


MADAME DUTOUR.

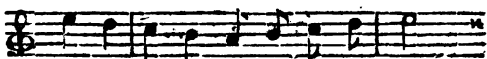
Où; mais Thibaut, ça est si riche !....  
Je n'ons pas le loisir de te parler de tout ça à  
l'heure. Va t'en danser.

THERÈSE.

J'y allons, maman.

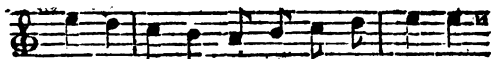


MAIS vous, rapport à votre migraine,

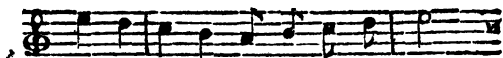


Vous ne sauriez vous coucher trop tôt.

MADAME DUTOUR.



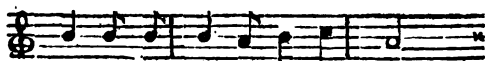
Mon mal empê-che que je n'vous mene,



Moi-même, au Bal de Monsieu Thibaut,

D v

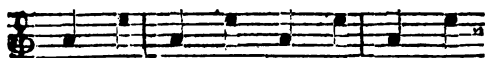




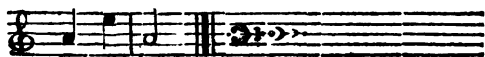
Songez à danser comme il faut ,



Allez, ma fil - le, faire un faut , deux



fauts, trois fauts, quat'fauts, cinq fauts, six



fauts, sept fauts.

Moi, je n'en vais faire qu'un d'ici à mon lit.

T H E R E S E.

J'y vais donc sur le champ, ma mere, pif-  
que vous m'y envoyez. (à part.) Allons à la pe-  
tite ruelle.

*Thérèse s'en va.*



## SCENE V.

Madame DUTOUR, *seule.*

**O** D'ALLE est heureuse d'être encore dans l'âge de danser !

*Air : Le joli jeu d'amour n'a pas besoin du jour.*

Il est bian dur, pourtant ,

Il est bian attristant

D'avoir passé le tems , où l'on danse !

Que ces biaux jours-là

Passont vite ! à peine on a

Le tems d'en goûter la

Jouissance.

Il est bian dur pourtant ,

Il est bian attristant

D'avoir passé le tems , où l'on danse !



Mais voici ces Seigneurs ; il conviant que je  
leux fassions une vespérie sur leux Demoiselles.



## SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, Madame DUTOUR.

ASTOLFE, *bas à Joconde.*

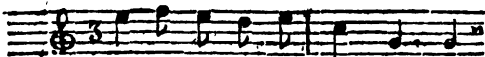
**T**ACHES de nous défaire de cette mere. Comme c'est à toi à entamer la conversation, je vais me promener un heure.

*Il sort.*

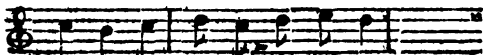
## SCENE VII.

JOCONDE, Madame DUTOUR.

JOCONDE.



Ah, ça, ma bonne me-re, Ren-



trez, &amp; laissez - moi seul i-ci!

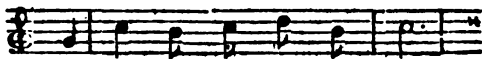
Madame DUTOUR.



Monsieu? j'ons u-ne af-fai-re...

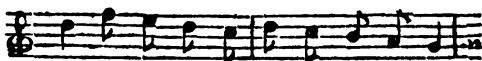
OPÉRA-COMIQUE. 85

JOCONDE, *l'interrompant.*



J'ai, ma Reine, af-fai-re auf-fi;

MADAME DUTOUR.

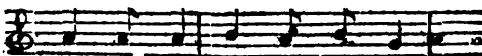


Oh ! j'allons vous la dire en racourci...

JOCONDE, *l'interrompant.*

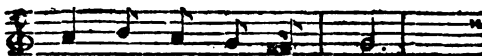


Mais quel tour-ment est ce-ci ?

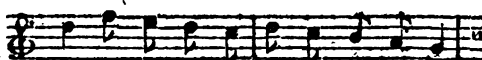


Je veux res-ter seul i-ci.

MADAME DUTOUR.



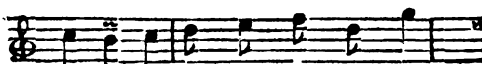
Non, te-nez la voi-ci,



C'est que, voyez-vous bien, mon bon Monsieur,



Vo-tretrain de vi' sans pu-deur,



De vous & de c'tau-tre Seigneur,



Pard ma mai-son d'hon-neur.

### JOCONDE.

Comment !

Madame DUTOUR.

Toujours des femmes d'une mauvaise conduite à vos trousses ! Ça décrédite une maison, sentez-vous ?

### JOCONDE.

Quoi, mon enfant, tu veux que nous fer-mions nor' porte à toutes les femmes, & . . .

Madame DUTOUR, *l'interrompant.*

Oh non ; je ne sors pas ridicule.

Air : *V'là c'que c'est qu' d'aller au bois.*

VOIR une femm' par-ci par-là,

Oh ! passe pour ça,

**OPÉRA-COMIQUE.** 37

Oh ! passe pour ça !  
Mais , ne vous flattez pas , déjà ,  
Que je m'accommode  
D'être une commode ,  
L'on ne m'aménera point là !  
Oh fort peu d'ça ,  
Oh fort peu d'ça !



Comment donc ! ils me montriont déjà au  
doigt dans le village.

**JOCONDE** , *avec humeur & d'un air d'impatience.*

A la bonne heure ; allons vous ne verrez  
plus de femmes chez vous. Vous en allez-vous ?

**MADAME DUTOUR.**

Vous me promettez donc qu'il ne vianra plus  
de Demoiselles la nuit ?

**JOCONDE** *vivement.*

Eh , oui , oui.

**MADAME DUTOUR.**

Qu'il n'arrivera pus de Dames de Paris ?

**JOCONDE** , *impatiemment.*

Eh , non , non.

**MADAME DUTOUR.**

Plus de Duchesses de Versailles ?

J O C O N D E , avec colere.

Eh ? non , non , non , cent fois non. (*d part.*)  
Cette damnée femme-là me fera manquer mon  
rendez-vous !

Madame D U R O U R .

Je sentons bian que j'ons tort de vous dé-  
tourner ; mais pensez un peu ce que ça fait sur  
une jeunesse comme Thérèse , qui voit ça.

*Air : Pour faire l'amour la nuit & le jour.*

Mon enfant s'ëtoit perdu ;

Dame , l'exempe opere ;

Que deviant la vertu

De fille , qui voit faire

L'amour ,

La nuit & le jour ?

J O C O N D E , tapant du pied de fureur.

Eh non , morbleu ; je vous jure que nous  
ne recevrons point de femmes. Me laisserez-  
vous ?

Madame D U R O U R .

Ah ! l'honnête homme ! Permettez que je  
vous embrassions.

*Pendant qu'elle embrasse Joconde , Blaise  
& Thérèse montent ensemble au petit  
labyrinthe , qui est au fond du Théâtre*

## OPÉRA-COMIQUE. 27

*& qui sera disposé de manière que ces deux Amants soient vus des Spectateurs; & qu'ils ne paroissent pas pouvoir l'être pleinement des Acteurs.*

BLAISE, à Thérèse.

Vite, vite, coulons-nous vite au petit labyrinthe.

MADAME DUTOUR.

Adieu, mon bon Seigneur. Je vais à présent dormir bien tranquille.

---

## SCENE VIII.

JOCONDE, *seul.*

**A**H! m'en voilà quitte à la fin! & ma foi  
(*Regardant sa montre, & la faisant sonner.*)  
à l'heure tout juste ... ne faisons pas attendre  
Thérèse.

*Air : La beauté, la rareté, la curiosité.*

Plus je suis enchanté

De rencontrer en elle,

La beauté ;

Plus je serois flatté

De trouver dans la Belle,

La rareté ;



## JOCONDE ;

Mais je n'ai point compté  
D'y voir ce que j'appelle ,  
La curiosité.

( Quand il est proche du labyrinthe.)

Air : Ma Comere , quand je danse.

AH Ciel ! quelle est ma surprise ,

Elle a quelqu'un avec foi ;

Oui vraiment , la place est prise ;

Quelqu'un lui parle avant moi.

J'entens , je croi ,

La voix du Roi ,

Je l'apperçoi ,

Je le voi ,

C'est le Roi :

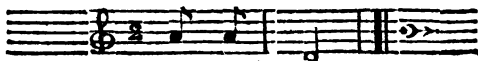
Ne faisons pas la folie

De m'en fâcher ; non , ma foi.



(Revenant au bord du Théâtre.)

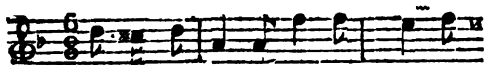
Ah ! le fripon de Roi ( il me fait amuser  
par la mere , pendant qu'il va trouver la fille.  
C'est la le tour d'un de ses Pages , une vraie  
espièglerie.



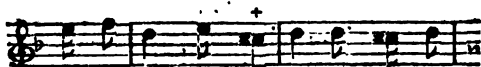
Voyons tout.

(Il retourne au fond du Théâtre.)

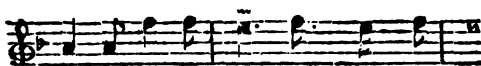
OPÉRA-COMIQUE. 91



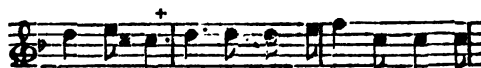
Cette leur con-ver - sa - ti - on Ne



me paroît pas froide, leur discours

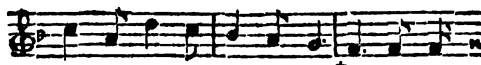


est plein d'ac - ti - on... Le si - lence

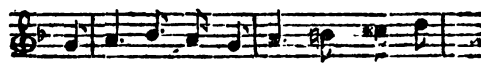


y suc-ce-de, Mais le bon est qu'il n'aura

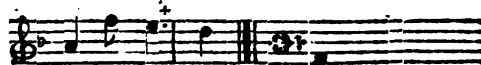
(Revenant au bord du Théâtre.)



pas trouvé dans cette I - do - le le plus



pré-ci-eux des appas ; C'est ce qui



me con-fo-le.

Le coquin y fera attrapé à ma place ; il le  
mérite bien ; j'en serai comblé.

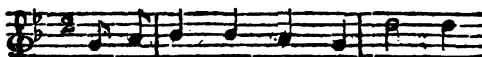
*(Retournant au fond du Théâtre.)*

Qu'entens-je ! elle se défend ? ... Cela vaut de l'or.... Cela est divin !... Je n'entens plus rien ; allons faire un tour ... Je ne renonce pas moi, à dire mon mot aussi, quand la conversation sera tombée entr'eux.

*Il se retire.*

## SCENE IX.

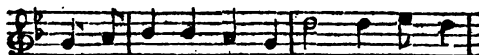
ASTOLFE, *seul, & allant d'abord au labyrinthe.*



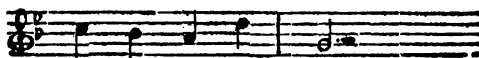
ENCORE ! comment ! en - co - re,



Depuis deux heu - res j'at - tens ,<sup>a</sup>



Eh quoi , Joconde pé - ro - re , Et jase



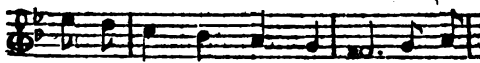
en - cor ? je l'en - tens.

*(Savançant en riant au bord du Théâtre.)*

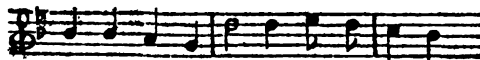
OPÉRA-COMIQUE. 93



Le Ciel nous garde, & les nô - tres,



D'être avec ces grands parleurs, Lais sent-



ils parler les autres, Ces fu-nef-tes



O - ra - teurs?

(Retournant au fond du Théâtre.)

Il tient encore la parole ... Il l'a même bien haute ... Cela ne finit point. ... Qu'y faire ? ... Il n'y a qu'à plaisanter sur tout cela dans le fond.

(Revenant sur le bord du Théâtre.)

Air : Ah bon Dieu ! que de jolies filles l'on ren-contre ici.

PRENONS gaiement la chose ;

Rions de cela ;

Son éloquente prose,

Bientôt tarira ;

Ensuite , c'est moi qui cause ;  
Et qui causera.

*D'un air plus sérieux.*

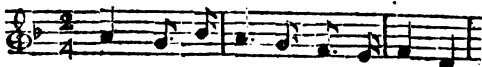
Il auroit pu cependant avoir quelques égards  
en retour de ceux que j'ai eus pour lui ; mais  
voilà comme sont nos courtisans ; ayons des  
bontés pour eux , ils en abusent.

*Il se retire.*

## S C E N E X.

JOCONDE, *au fond du Théâtre ; & entendant  
qu'il y a encore quelqu'un avec  
Thérèse, d'un air d'humeur.*

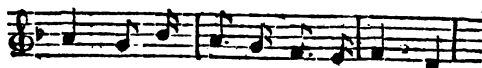
**E**NCORE ! .... Oh celui-là est vif ; encore !  
( *S'avançant au bord.* )



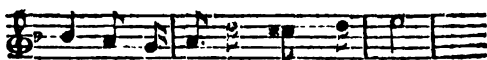
ALLONS , demandons ma re-trai-te ,



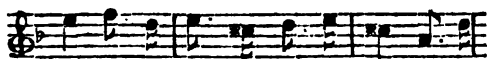
Le Prince enfin me pousse à bout ;



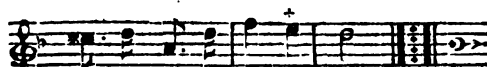
Oui d'une é-gà-li-té complet-te ,



Un Roi peut donner l'avant - goût.



Mais la rend-il jamais par - fai - te ? Les



Rois sont toujours Rois en tout.

*d'un ton piqué.*

Non ; c'est qu'il n'est pas content d'être le premier, contre toutes règles de l'équité, il veut encore être le seul. . .

*Air : Loth voyant sa ville en feu , d'un hant lieu.*

MAIS dans le fond je suis fou . . .

Et par où

Dois-je me fâcher beaucoup ?

Laissons-lui faire le brave ;

Je suis fou ;

Je suis fou ,

De prendre l'affaire au grave.



*{ Se promenant , & allant alternativement au fond & sur le bord du Théâtre. }*

C'est une friponnerie de jeune homme. Il me suffit d'avoir soutenu dignement tantôt mon caractère vis-à-vis de lui. Plaifantons du reste... Le voici, feignons de ne pas l'appercevoir.

---

## SCENE XI.

JOCONDE, ASTOLFE.

JOCONDE, *d'un ton de persifflage, & ne faisant pas semblant de l'appercevoir.*

Air: *O réguingué, ô lon lan la.*

**P**ARLANT long-tems, la nuit à l'air,  
Le Roi pourtoit bien s'enrouer....

( *Astolfe lui frappe sur l'épaule.* )

Mais, quoi, c'est lui !

ASTOLFE.

C'est moi, mon cher ;

( *D'un ton ironique.* )

Ne t'ai-je pas trop fait attendre ?

JOCONDE.

Vous plaifantez ? c'est bien l'entendre.



ASTOLFE, *étonné.*

Je plaifante, moi ?

Air:

**OPÉRA-COMIQUE.**

*Air : Jean , ce sont vos rats.*

AH ! finis, de grace,  
Je suis fort pressé  
De remplir la place,  
Que tu m'as laissé ;  
Mais avant de joindre la belle ;  
Je veux sçavoir , tu me diras ,  
Tu m'éclairciras ,  
Dis-moi , Thérèse l'avoit-elle ?

**J O C O N D E.**

Mais voyez quels rats!

**A S T O L F E.**

Comment, ne l'avoit-elle pas?

**J O C O N D E.**

*Air : C'est chez vous qu'on voit couler le nectar  
le plus doux.*

C'est de vous ,  
Qu'on peut apprendre un mystère si doux.

**A S T O L F E,**

C'est de vous ,  
Et je n'en suis point jaloux.

**J O C O N D E.**

De moi ? de moi, dites-vous ?  
Et ! comment le saurions-nous !



**JOCONDE.**

Quoi, n'étiez-vous pas, Seigneur, avant nous ;  
Au rendez-vous ?

**ENSEMBLE.**

C'est de vous ,  
Qu'on peut apprendre un mystère si doux ;  
C'est de vous ,  
Et je n'en suis point jaloux.

*ASTOLFE, avec impatience.*

Moi ! j'ai été au rendez-vous avant toi , moi ?

*Air : Un Cordelier d'une riche encolure.*

A ma parole , ami , je suis fidele ;

Moi , j'ai vu la Belle ?

Moi , qui , comme un for ,

Croque ici le marmot ;

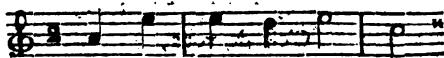
Tandis qu'ici j'attens de tes nouvelles ,

Et que tu m'appelles ;

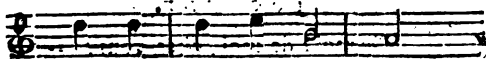
Tandis qu'en Héros ,

Je garde les manteaux.

**JOCONDE.**



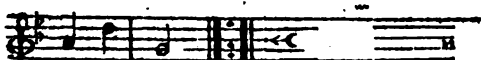
C'est moi qui les gar - de ;



Ce soin me re - gar - de.

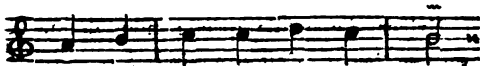
OPÉRA-COMIQUE. 99

ASTOLFE.



C'est toi, qui les gar - de, toi ?

JOCONDE.

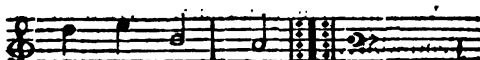


C'est moi qui les gar - de, moi.

ENSEMBLE.



Ce soin me re - gar - de ; C'est moi



qui les gar - de.

ASTOLFE, *très-vivement.*

Oh ! morbleu, il est trop impatientant aussi...

JOCONDE, *d'un air riant.*

Oh ! vous avez de l'humeur ! Eh de quoi donc ? de ce que Thérèse ne s'est pas trouvée un prodige ? ... Eh, mais ...

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

THÉRÈSE a fait ce qu'elle a dû,  
Avez-vous à vous plaindre d'elle ?

E ij

Elle a donné ce qu'elle a pu ;  
 La chose est bien naturelle ;  
 Vous n'avez point eu ,  
 Vous n'avez point eu ,  
 Ce que n'avoit point la Belle.

Exiger d'une fille qu'elle nous donne ce  
 qu'elle n'a pas , c'est être injuste !

ASTOLFE, *d'un air très-sérieux.*

Ami, finissons ce badinage. Je n'ai point été  
 au rendez-vous, je vous le jure, sur mon hon-  
 neur.

JOCONDE, *aussi d'un air très-sérieux.*

Vous m'arrêtez tout court. ( *révant un peu.* )  
 J'entrevois...

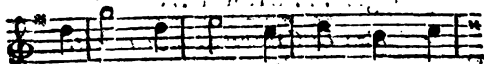
ASTOLFE.

Quoi ; quoi donc !



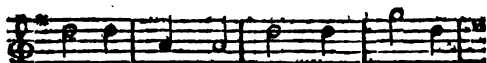
Quel soupçon peut te naître ?

JOCONDE.

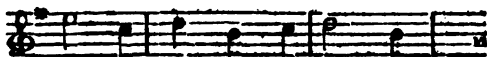


Ah ! le coup se - roit traî - tre ! Mais

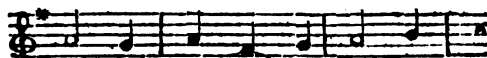
OPÉRA-COMIQUE. 107



il n'est pas doux ; C'est qu'il pour-



roit bien être Que nous se-



rions, mon maître, Des du - pes



rous les deux.

Car d'honneur , je n'ai point été non plus au  
rendez-vous, moi.

*ASTOLFE , approchant du labyrinthe.*

Eh mais , mais, Thérèse y est encore avec  
quelqu'un même.

**JOCONDE.**

Eh ! c'est Blaise , autant que le jour qui com-  
mence à poindre , me permet de l'apercevoir.

*(Blaise & Thérèse descendent.)*

**ASTOLFE.**

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le  
Rossignol.

Oui, dans le crépuscule ,  
Je vois Blaise achever ses complimens.

JOCONDE ;

JOCONDE, *en riant.*

Avalons la pilule.

ASTOLFE, *d'un air piqué.*

Je sens les mouvemens

D'un dépit ridicule ,

Que je me dissimule.

JOCONDE, *toujours en riant.*

Quand j'étois incrédule ,

Avois-je , eh bien , si grand tort de douter ?

## SCENE XII.

THERESE, BLAISE, ASTOLFE, JOCONDE.

BLAISE, *achevant l'air.*

**T**IAN : c'est un vain squarpule ,  
Que je voulons t'ôter.

THERÈSE, *achevant l'air.*

Veux-tu t'arrêter ?

Comment tenter

Dq m'affronter !

Non , sans m'prêter

A t'écouter ,

Faut me hâter

OPÉRA-COMIQUE. 103

De te quister.

Continuant sur l'Air : *Dérouillons.*

Non Blaise,

Je ne veux pas qu'on me baise;

Je ne veux pas qu'on me baise

La main.

De ton secret, est-c'là le fin ?

Moi, Blaise ?

Je ne veux pas qu'on me baise;

Ça n'est pas sage, c'est vilain;

Je ne veux pas qu'on me baise

La main,

Je n'te permettrons pas la moindre liberté;  
d'abord, & pour qu'ça n'arrive pas, je t'plan-  
trons - là... Ah ! vous voilà, Messieurs ?

ASTOLFE, *en riant.*

Eh, oui, oui; & vous aussi.

JOCONDE, *riant aussi.*

Oui, oui; & Blaise aussi.

T H É R È S E,

Air : *Mam' Babichon.*

VOIRMENT oui,

C'est lui,

C'est Blaise aujourd'hui

Qui m'prend pour une bête;

Il vient m'proposer,

Pour m'épouser,  
D'ufer  
D'un secret malhonnête.



Je n'ons pas d'esprit, mais j'ons de la vertu.  
J'aimons mieux gagner votre argent que d'a-  
voir son vilain secret.

BLAISE, *en fureur.*

Comment, gagner leux argent !

THÉRÈSE.

Air : *Aye, aye, Jeannette !*

AH ça, tu nous laisseras

Ici jaser à notre aise ;

Quand est-ce que tu t'en vas ?

T'es de trop, sens-tu ça, Blaise ?

BLAISE, *criant comme un diable.*

Aye, aye, aye,

Aye, aye, aye, Thérèse,

Thérèse, aye, aye, aye.



ASTORFE.

Maraut, ne veux-tu pas tant crier !

JOCONDE.

Veux-tu te taire, coquin ?

OPERA-COMIQUE. 195

BLAISE, *criant plus fort.*

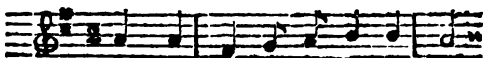
Aye, aye, aye, Thérèse,  
Thérèse, aye, aye, aye.

---

SCENE XIII & dernière.

MADAME DUTOUR, ASTOLFE, JOCONDE,  
THERÈSE, BLAISE.

MADAME DUTOUR.



Quel bruit ! quel tapage de chien !

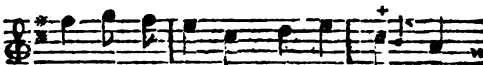
(Tous les Acteurs)



Qu'arrive-t'il donc ? Madame, rien, rien

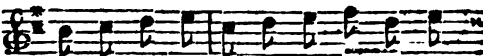
ASTOLFE.

JOCONDE.



C'est que Thérèse... C'est que Blaise...

BLAISE.

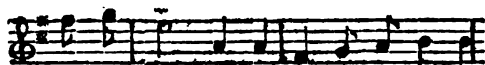


Que Blaise fait bien de rompre ici vos

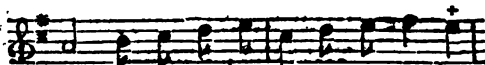
Ev



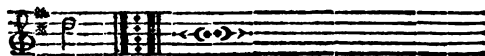
THÉRÈSE.



entrequian. Vous voyez bien Que ce n'est  
Madame DUTOUR.



rian. Non, mais je vois bien Que j'n'y conçois



rian.

*Ici tous les Acteurs , excepté Thérèse , parlent  
à la fois.*

BLAISE.

Madame , c'est que ces Seigneurs voulions  
ôter à Thérèse...

MADAME DUTOUR.

Trédame, Blaise, que faisoient-ils donc  
à Thérèse?

ASTOLFE, &amp; JOCONDE.

Madame, c'est que nous avons trouvé ici  
Thérèse. . .

ASTOLFE.

Mais de grace, ne parlons pas tous ensemble.

# OPÉRA-COMIQUE.

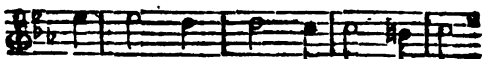
107

MADAME DUTOUR.

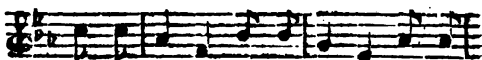
Eh mais, ça est vrai; car,



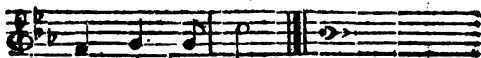
UN bruit, tel que ce - lui qu'on fait,



Doit vous em - pê - cher en ef - fet ;



De nous mettre, nous bien mettre, De nous



bien mettre au fait.

TOUS LES ACTEURS.

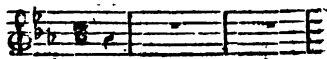
Oh ! il n'y a rien de plus sûr.

Md. DUTOUR  
&  
THERÈSE.

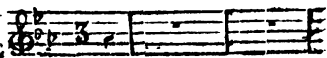


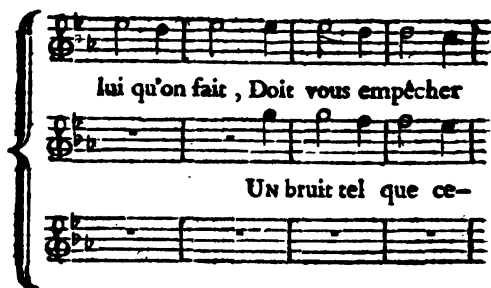
UN bruit tel que ce -

ASTOLFE  
&  
JOCONDE.

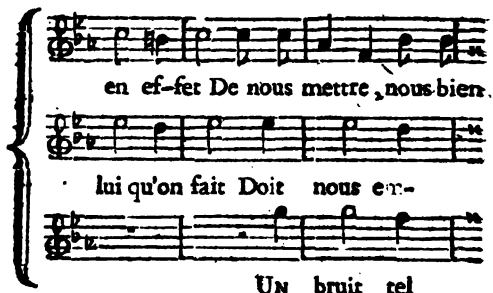


BLAISE.





lui qu'on fait , Doit vous empêcher  
UN bruit tel que ce-



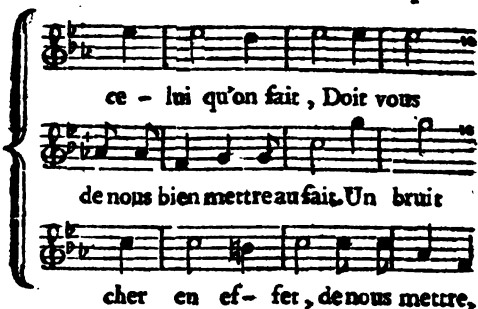
en ef-fet De nous mettre , nous bien.  
lui qu'on fait Doit nous en-  
UN bruit tel



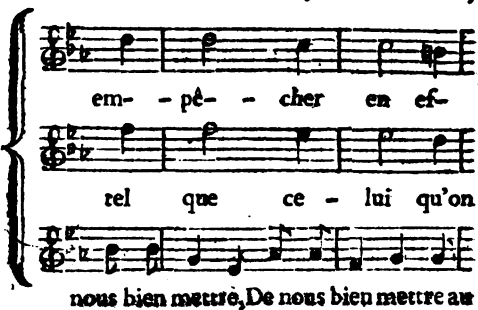
mettre, De nous bien mettre au fait.  
pé - cher en ef - fet  
que ce - - - lui qu'on fait



Un bruit tel que  
De nous mettre, nous bien mettre,  
Doit vous em- - pê-



ce - lui qu'on fait, Doit vous  
de nous bien mettre au fait. Un bruit  
cher en ef- fer, de nous mettre,



em- - pê- - cher en ef-  
rel que ce - lui qu'on  
nous bien mettre, De nous bien mettre au



ASTOLFE.

Eh mais , parbleu , taisez-vous donc. Tien ;  
ma bonne Dutour , voici le fait : ta fille nous  
a tentés.

MADAME DUTOUR.

Ça est indigne !

THÉRÈSE.

Ça est drôle !

JOCONDE.

Oui , cela est plaisant.

BLAISE.

Non , cela est impertinent.

ASTOLFE.

Oui ; mais écoutez donc ; si sa beauté nous  
l'a fait attaquer , sa vertu nous défendra.

OPÉRA-COMIQUE. 111

Air : *Tout consiste dans la manière & dans  
le goût.*

OUI, lorsque sa beauté nous touche ;  
Que nous admirons sa candeur ;  
Aurions-nous l'âme assez farouche ,  
Pour vouloir causer son malheur ?  
Non, quelque desir qui me pousse,  
Non, je veux  
Lui faire voir que la sagesse  
Rend heureux.



OUI, mon aimable enfant, je voulois te donner cent louis pour te séduire ; en voici deux cens, que je te donne pour te marier à Blaise.

MADAME DUTOUR.

Quoi ! . . . Eh mais . . . Je sors ébaubie . . .  
Oh je persérons Blaise à Thibaut.

THÉRÈSE, *courant embrasser le Roi.*

Oh ! mon digne Seigneur, permettez que je vous embrassions.

MADAME DUTOUR.

Et moi, & moi donc ?

(*Elle le dépoindre.*)

BLAISE.

- Et moi, & moi donc ? *tatigoi.*

**JOCONDE,****JOCONDE.**

Doucement, mes enfans, doucement. A ces manieres grandes & nobles, reconnoissez en sa personne, Astolfe, Roi de Lombardie.

**BLAISE.**

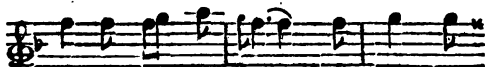
Faut bien que ce soit un Roi ou un Fermier général, pour jeter ainsi tout par les fenêtres par geunerosité.

**ASTOLFE.**

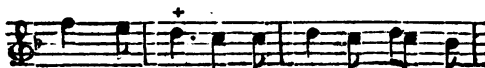
En voilà assez; mariez-vous, soyez heureux & nous Joconde, retournons demain avec nos femmes, bien convaincus qu'elles sont les mêmes dans tous les pays.

**VAUDEVILLE.****JOCONDE.**

DANS ce siecle où les Dames, Ne

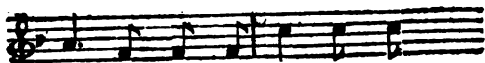


se font point pri-er, A voir tou-



res les femmes A-fin de va-ri-

**OPÉRA-COMIQUE. 115**



er , c'est une af - fai - re que



l'on peut fai - re , sans être un



grand sor - cier.

**ASTORFF.**

VOYANT trahir ma flamme ;  
Moi-même, ayant surpris,  
Avec ma digne femme ,  
Le Nain qu'elle avoit pris,  
J'ai dans la France  
Pris ma vengeance  
Sur nombre de Maris.

**MADAME DUTOUR.**

L'AMOUR en sentinelle,  
Guette l'instant d'entrer  
Au cœur d'une pucelle,  
Qu'il fait rire & pleurer.  
Ce petit traître  
Se pique d'être  
Plus malin qu'un sorcier.



JOCONDE.

CHEZ nos Nymphes gentilles

Aller négocier ;

Avoir toutes les filles ,

Quand on est financier :

C'est une affaire

Que l'on peut faire ,

Sans être un grand forcier.

THÉRÈSE.

J'VONS savoir de toi , Blaise ,

Ton secret sans payer ;

Ça m'fera-t'il bien aisé ?

Ça va-t'il m'égayer ?

Est-ce une affaire ,

Qu'on puisse faire ,

Sans être un grand forcier ?

BLAISE.

D'MAIN j't'avons sans remise ,

Tout à notre gogo ;

D'main je vons à l'Eglise

Nous marier tout d'go ,

La bonne affaire ,

Qui m'reste à faire ,

Après le *conjungo*.

F I N.

**NICAISE,**  
**COMÉDIE**  
**EN DEUX ACTES**  
**ET EN PROSE.**



## P E R S O N N A G E S.

**MADAME JÉRÔME**, *Marchande Drapière.*  
**SUZANNE**, *filie de Madame Jérôme, mariée  
 le jour même avec M. Bartholin.*  
**MONSIEUR BARTHOLIN**, *Conseiller de la Cour  
 des Aides.*  
**NICAISE**, *premier Garçon de Boutique de  
 Madame Jérôme.*  
**QUATRE GARÇONS** de la Nôce.  
**TROUPE DE VIOLONS.**

*La Scène est dans la Maison & le Jardin de  
 Madame Jérôme à Saint Cloud.*

---

Les Lecteurs qui veu'ent que l'on annoblisse tout, n'aimeront pas le style de cette Comédie, de laquelle tous les Personnages, pris dans l'état le plus Bourgeois, doivent nécessairement parler le langage de cet état. L'on n'a pas dû, d'ailleurs, s'éloigner de la naïveté du style du divin *la Fontaine*, dont on a tiré le fond de cette petite Piece de Société. Mais, quelque peine que l'on ait prise pour se rapprocher du style de cet Auteur unique, l'on n'en a aucune à avouer que l'on en est bien loin. Sa manière d'écrire, pleine de simplicité, de finesse & de graces, fera toujours le désespoir de ceux qui s'efforceront, inutilement, de vouloir imiter cet Auteur inimitable.



N I C A I S E,  
C O M É D I E  
E N D E U X A C T E S,  
E T E N P R O S E.

---

A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la  
Maison de Campagne de Madame Jérôme,*

---

S C E N E P R E M I E R E.

N I C A I S E, *seul.*

**E** H bien ? pauvre Nicaïse ! ç'en est donc fait ? voilà ta Maîtresse mariée à un autre ; tu viens d'en être témoin. — Je suis sorti de l'Eglise le premier ; il n'est pas encore dix heures ; toute la Nôce va bientôt arriver. — Cela est

drôle pourtant ! Parce que je ne suis que Garçon-Marchand , & que je n'ai pas de bien , Mademoiselle Jérôme , qui n'est que la fille d'un Marchand de Drap , comme moi , épouse Monsieur Bartholin , le plus riche Conseiller de la Cour des Aides , quoiqu'elle ait de l'amour pour moi ! ainsi va le monde. — Oh mais , il seroit bien plaissant , si ce qu'elle m'a promis.... Pardi , combien de fois m'a-t-elle dit : Mon cher Nicaïse , je vous donne ma parole , qu'à qui que ce soit qu'on me marie , quand ce seroit même à un Président , vous aurez sur lui la préférence , en cas de ce qui regarde l'amour , soit la veille , soit le jour de mon mariage. — Elle ne m'a sonné mot hier... C'étoit la veille... Il faut voir aujourd'hui , si elle m'accordera cette gracieuseté qu'elle m'a promise... en propres termes , mêmeement... & plus de vingt fois dea... & encore avant-hier , oui... Ah ! du moins , cette préférence , qu'elle appelle... me consoleroit de ne l'avoir pas épousée... & son mari , Monsieur le Conseiller , n'en auroit que le vent.



## S C E N E I I.

NICAISE, Madame JEROME, Monsieur BARTHOLIN, SUZANNE. Toute la NOCE, les VIOLONS à la tête.

*La Nôce ne fait que traverser le Théâtre,  
les seuls Acteurs restent sur la Scène.*

SUZANNE, à Nicaïse,

AH, où étiez-vous donc, Monsieur Nicaïse, Je ne vous ai point vû à l'Eglise, & tout Saint-Cloud y étoit cependant.

*Elle lui glisse un billet dans la main.*

N I C A I S E.

Oh! j'y étois aussi, Madame. *A part.* Dieu me pardonne, je crois que voilà le billet pour le rendez-vous.

*Ici, toute la Nôce défile, & quand les Mariés sont prêts à sortir, les Garçons de la Nôce ferment, à double tour, les deux portes; restent en dehors, en faisant des éclats de rire, & renferment le Marié avec la Mariée.*

## SCENE III.

SUZANNE , BARTHOLIN , les quatre  
GARÇONS de la Nôce , *en dehors , deux à  
chacune des deux portes , qu'ils ferment à dou-  
ble tour.*

Premier GARÇON de la Nôce , *riant &  
criant à tue-tête.*

**A**H , ah , ah , ah ! en prison ! en pri-  
son !... Ah , ah , ah ! l'on vous arrête tous deux !  
*De par le Roi (\*)*.

Second GARÇON , de la Nôce , *aussi en  
dehors , criant de même.*

Non , non ! vous êtes prisonniers tous deux !  
*de par l'Amour. Riant.* Ah , ah , ah , ah , ah !

Troisième GARÇON à l'autre porte.

Ah , ah , ah , ah , ah ! Monsieur le Marié  
vous ne direz plus qu'il n'y a point de belle pri-  
son ! ah , ah , ah !

Quatrième GARÇON , *de ce même côté.*

Au revoir , Monsieur le Marié , ah , ah , ah ,

---

(\*) *De par le Roi !... De par l'Amour !* L'on sent que  
ces excellentes plaisanteries sont du ton de deux Cleres de  
Procureur , qui sont du nombre des Garçons de la Nôce.

Adieu, Madame la Mariée ! ah , ah , ah , ah ,  
ah ! Adieu , adieu !

BARTHOLIN, *allant à l'une des portes,  
où il dit, à part.*

Ils ont réellement fermé les portes. — Par-  
bleu ! Messieurs les Garçons de la Nôce me  
jouent-là un tour, qui ne me déplaît point du  
tout. *Il va à l'autre porte.*

SUZANNE, *à part, & d'un air inquiet.*

Il me déplaît très-fort, à moi. J'aime Ni-  
caïse ; mon amour veut lui tenir parole ; j'y  
suis déterminée ; ... mais , comment faire , à  
présent ?

BARTHOLIN, *revenant de l'autre porte,  
& à part, en riant.*

Tout est barricadé. Eh bien ! voilà, par exem-  
ple , une plaisanterie d'un très-bon goût ; ...  
une plaisanterie d'un genre excellent ! — Mais ,  
voyons encore si nous sommes bien exacte-  
ment enfermés. *Il va d'une porte à l'autre,  
pour s'assurer si elles sont bien fermées ; & il  
regarde par les trous des serrures , s'il n'est  
personne en dehors.*

SUZANNE, *à part, en soupirant.*

Ah ! nous le sommes bien sûrement ! cela  
*Tome II.*



n'est que trop certain ! — Comment nous tirer de-là ! ... Il faut jouer vis-à-vis de mon mari, le rôle d'une innocente ; ... le rôle d'une Agnès ; ... sur un rien, lui chercher querelle ; ... je n'ai que cet expédient pour me débarrasser de lui, dans ce moment. *L'Afrique doit partir de ce peu de mots pour son jeu, dans le reste de cette Scène, Elle doit jouer le personnage d'une fille qui n'est point instruite, & qui est même un peu niaise ; & de tems en tems, faire entendre par des coups d'ail pleins de finesse, que tout cela n'est qu'un jeu joué, avec lequel elle surprend la crédulité de son mari.*

BARTHOLIN, *revenant d'un air satisfait, & avec vivacité.*

Enfin, ma très-belle ! ... ma très-aimable femme, me voilà donc votre prisonnier ! — *Tendrement :* Le voilà donc enfin arrivé ce jour tant désiré ; ce jour de bonheur ; ... où je puis faire éclater tout l'amour...

SUZANNE, *s'éloignant & l'interrompant en baissant les yeux, & jouant l'embarras.*

Monsieur ! ... certainement, Monsieur, ... j'ai bien de la reconnoissance ... de vos bons sentimens, qui me paroissent ... je suis bien

embarrassée ... d'y répondre... voyez-vous...  
& je voudrois....

BARTHOLIN, *vivement.*

Ah ! petit-à-petit, je sçaurai dissiper cet embarras ! asseyons-nous-là, de grace, pour causer ; asseyons-nous... *Il veut la faire asseoir sur un sofa qui est à la premiere coulisse.*

SUZANNE, *d'un air inquiet & d'un ton affirmatif.*

Non, Monsieur, non... Monsieur. Je veux rester debout, s'il vous plaît.

BARTHOLIN, *très-vivement.*

Eh mais, pourquoi?... pourquoi voulez-vous vous tenir debout ? étant assise, mon amour pourroit vous faire entendre & vous expliquer plus tranquillement...

SUZANNE, *d'un air agité.*

Je voudrois ne rien entendre, Monsieur ; mais, .... je voudrois bien sortir d'ici ; .... voilà ce que je voudrois.... *Elle fait quelques pas pour s'en aller.*

BARTHOLIN, *la suivant.*

Eh ! comment sortie ? *en riant* : nous sommes enfermés, Dieu merci. — *La serrant légèrement & tendrement dans ses bras.* Ah ! ma chère

Suzanne... ma chere Suzanne!... soyez sensible à l'amour tendre & délicat que vous m'avez inspiré! & que....

*S U Z A N N E , se débarrassant de ses bras ,  
avec une colère qu'elle affecte ,*

Finissez , Monsieur!... Oh finissez!... a-t-on jamais rien vu de pareil?... Vous prenez-là des libertés!... Où avez-vous appris à vivre , Monsieur?... Fait-on de ces impolitesse-là à quelqu'un comme il faut?

*B A R T H O L I N , reprenant vivement.*

Mais je n'ai rien fait là , qui puisse vous fâcher.... songez - donc , qu'actuellement , vous êtes ma femme!... Vous êtes bien actuellement ma femme ; & rien ne doit....

*S U Z A N N E , l'interrompant & feignant  
toujours de la colère.*

Eh bien! votre femme , Monsieur , je la suis. J'en demeure d'accord... Mais sous ce prétexte-là , vous convient-il d'avoir , tout d'un coup , de ces petits airs familiers avec une Demoiselle?... de me serrer entre vos bras , comme vous venez de faire? cela convient-il donc? me prenez-vous donc pour votre jouet?

*B A R T H O L I N , d'un air tendre & vif.*

Ah ça! daignez m'écouter un moment : ma

chère amie , tranquillisez-vous ! ah ça , écoutez-moi un instant , ma chère amie !

S U Z A N N E , *d'un air piqué , & d'un ton d'humeur.*

*Ma chère amie !... Ma chère amie !... Eh mais , Monsieur , à peine nous connoissons-nous !... Qu'est-ce que c'est que ce petit ton là ?... Ma chère amie !... Mais je crois que bientôt vous me tutoyeriez , si je vous laissois faire.*

B A R T H O L I N , *avec feu.*

Mais permettez-moi de vous dire que vous avez le plus grand tort du monde de vous choquer d'une expression aussi tendre ; & surtout lorsqu'elle sort de la bouche d'un mari ;... & d'un mari qui vous adore.

S U Z A N N E , *continuant toujours de feindre la simplicité.*

Vous m'adorez , vous ?... Vous , Monsieur ?... ah ! pardine ! c'est bien mentir que cela ! ( puis , qu'il faut vous le dire crûment . ) L'on a d'autres façons , & des façons plus convenables avec les Demoiselles que l'on aime .

B A R T H O L I N , *impétueusement.*

Ah ! je vous aime à la fureur , divine Suzanne ! & je consens à prendre toutes les façons que vous m'ordonnerez , pour réussir à vous

plaire. Mais, du moins, commençons par faire la paix. D'abord, je suis bien éloigné assurément d'avoir eu la plus légère intention de vous choquer ; & si ce malheur m'est arrivé, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. *Il s'y jette & se relève tout de suite.* Accordez-le-moi généreusement : & pour le sceller, abandonnez-moi votre belle main, cette main charmante que je... *Il veut lui prendre la main.*

SUZANNE, *mettant ses mains derrière son dos.*

Ma main, deat... ma main!... non pas, Monsieur, s'il vous plaît... Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore vos façons libres ? Ne voilà-t-il pas que vous recommencez encore ? Je veux sortir d'ici. *Elle court à une porte.*

BARTHOLIN, *allant à elle.*

Mais vous sçavez bien que cela est impossible, & vous m'affligez cruellement, en paroissant vous déplaire ici avec moi.

SUZANNE, *très-vivement, & en colère presque.*

Oh ! dame ! c'est que je ne suis point accoutumée à me trouver ainsi seule avec un Monsieur.

BARTHOLIN.

Mais pensez-donc que ce Monsieur-là est votre mari, & un mari qui veut vous rendre heureuse, dont le cœur n'a...

SUZANNE, *très-agitée.*

Ah ! quel tourment ! quel supplice ! Mais qu'est-ce que tout cela signifie?... Mais que voulez-vous?... Que demandez-vous?... Que voulez-vous ?...

BARTHOLIN, *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Ce que je veux, ma chère femme?... Ce que je veux?... Cette question ingénue me fait rire malgré moi. Mais écoutez-moi. *Il lui dérobe un baiser sur la main.* Et que ce tendre baiser...

SUZANNE, *retirant sa main brusquement, & jouant la grande colère.*

Oh ! pour le coup ! cela est trop impertinent, aussi !... me baiser la main !... il faut être bien hardi !... *Elle court à l'une des portes, qu'elle tire à elle avec force, pour tâcher de la forcer, & elle crie à travers la serrure : Ma mere !... ma chère mere !... ma mere !...*

E t t

BARTHOLIN, *courant après elle.*

Quelle enfance!... Mais quelle enfance!  
quoi! vous ne voulez rien entendre?

SUZANNE, *courant à l'autre porte, &  
observant le même jeu de Théâtre.*

Non, non, rien, Monsieur! rien! rien. Ma-  
man Jérôme!... Maman!... Maman Jérôme!...

BARTHOLIN, *avec un peu d'impas-  
sion, & l'amenant malgré elle jus-  
ques sur le sofa, où il la fait as-  
seoir, & où il la retient.*

Oh! cela devient trop impatientant, aussi!  
au nom de ce que vous avez de plus cher, belle  
Suzanne, restez ici assise un moment, & m'écou-  
tez.

SUZANNE, *redoublant ses cris.*

Non, non, non, non Monsieur. --- Ma  
chère mere!... voyant arriver sa mere, qui  
ouvre une porte. Ah! ma chère mere! Que je  
suis heureuse de vous voir arriver!



## SCÈNE IV.

Madame JÉRÔME, SUZANNE, Monsieur  
BARTHOLIN.

Madame JÉRÔME, *en riant*.

E H, ma chère enfant ! qu'est-ce que c'est  
que tout ce tapage-là, donc ?

SUZANNE, *vivement*.

Ah ! maman, vous me voyez d'une colère.

Mad. JÉRÔME, *l'interrompant en souriant*.

Eh, que s'est-il donc passé, ma fille ?

SUZANNE.

Ce qui s'est passé ?

BARTHOLIN, *d'un ton dolent*.

Hélas ! rien, Madame.

SUZANNE, *reprenant vivement*.

Rien, Monsieur ! il y a, ma chère mère,  
que je suis très-piquée contre Monsieur. Il m'a  
manqué.

Madame JÉRÔME.

Déjà, mon gendre ! est-il possible ?

SUZANNE.

Eh mais, sans doute ; n'est-ce pas manquer



à une femme que de lui prendre les mains... de les baïser... & avec des violences... oh , si vous aviez vu cela , maman... Allez , Monsieur , il faut être bien mal élevé ;... avoir eu bien peu d'éducation....

Madame JÉRÔME , *l'interrompant.*

Mais écoute-donc ; c'est ton mari , une fois...

BARTHOLIN.

Elle ignore ce que c'est qu'un mari , Madame , *parlant à l'oreille de Madame Jérôme :* dans le fond , cela a bien son côté flatteur.

SUZANNE , *jouant la simplicité.*

Eh quoi , un mari ! est-il permis à un mari de n'être pas sage avec sa femme , donc ? lui est-il permis de faire des choses contre la bienséance , & de lui manquer de respect ?

Madame JÉRÔME , *riant.*

Ah , ah , ah , ah , ah ! cela est trop plaïfant , ah , ah , ah , ah ! cela est trop comique !

BARTHOLIN , *à Madame Jérôme.*

Oui. Mais il ne faut pas que cela dure , *poursuant.*

SUZANNE.

Oh ! vous ne ririez pas , maman , si vous saviez les libertés que Monsieur a prises avec moi.

Vous avez cru me donner à un honnête-homme, il s'en faut bien.... je suis outrée.

BARTHOLIN.

Vous voyez que cela est tout-à-fait sérieux ; Madame, c'est à vous à accommoder tout cela.

Madame JÉRÔME, *en riant*.

Laissez-moi faire, sa rancune ne durera pas.

SUZANNE.

Elle ne durera pas ? Oh ! elle durera plus d'un jour.

BARTHOLIN, *avec vivacité*.

Plus d'un jour ! vous entendez.

Madame JÉRÔME.

Laissez-moi seule avec elle. *Le tirant à part*.  
Tenez, vous voyez bien qu'elle ne sçait rien de rien... Elle a autant d'ignorance que de pudeur.... mais c'est que vous êtes trop pressé aussi....

BARTHOLIN.

Trop pressé ! trop pressé ! Cela est bientôt dit : mais il faudrait être en ma place.

Madame JÉRÔME.

Eoutez, écoutez.... *Ils se parlent bas avec action*.

SUZANNE, *à part, pendant qu'ils  
se parlent.*

Oui, Nicaïse ; l'Amour va bientôt te couronner. Il ne s'agit plus que de trouver un moyen de me dérober, une heure seulement, aux regards de mon mari & de tout le monde.

Madame JÉRÔME, *achevant tout haut.*

Et revenez dans un moment.

BARTHOLIN, *haut, mais à l'écart à  
Madame Jérôme.*

Oh, sur le champ. Mais, maman, vous sentez ma situation ; vous la sentez. C'est une femme charmante ; sa colère innocente m'a diverti ; mais il ne faut pas que cela soit long. Diable ! vous voyez ma position. Eclaircissez-la, au nom de Dieu, éclaircissez-la. *Il sort.*

## S C E N E V.

Madame JÉRÔME, SUZANNE.

Madame JÉRÔME, *d'un air sérieux  
& capable.*

O H ! ça, ma fille vous voilà mariée, & vous ignorez comment l'on doit vivre avec un mari.

SUZANNE, *jouant toujours la simplicité.*

Pardonnez-moi, ma mere.

Madame JÉRÔME.

Comment ?

SUZANNE.

Je dois vivre avec mon mari, comme je  
vivois avec vous, maman.

Madame JÉRÔME.

Comme avec moi ! tu n'y es pas, mon en-  
fant ; il y a une grande différence, & que ton  
mari te fera bien sentir.

SUZANNE, *ouvrant de grands yeux  
étonnés.*

Eh ! qu'est-ce que c'est donc ?

Madame JÉRÔME, *un peu embarrassée.*

C'est... c'est... Eh mais, c'est qu'il est ton  
mari ; & que je ne suis que ta mere... *A part.*  
En vérité, je ne sçais comment lui expliquer  
tout cela décemment.

SUZANNE, *paroissant rêver à ce qu'en  
lui dit.*

Il est mon mari ?... Ce que vous me dites-  
là, ma mere, ne m'apprend rien.

Madame JÉRÔME, *plus embarrassée encore.*

Eh mais, cela ne t'apprend rien, .... cela ne

encore obligée , en conscience , à souffrir , s'il le faut... & s'il l'exige... à souffrir ce qui paroîtra vous répugner le plus.

S U Z A N N E , *d'un air enfantin.*

Ah ça , tenez , maman , ce seroit sur ce détail-là , par exemple , qu'il me faudroit des lumières... & me dire clairement...

Madame J É R Ô M E , *embarrassée plus que jamais.*

Eh mais , oui , ... oui... oui , cela est vrai.. Allons , je vois bien , ma fille , que puisque je ne puis t'expliquer tout cela honnêtement , il faut que j'aie recours à ce petit livre que j'avois mis exprès dans ma poche , au cas que tu me poussasses si fort de questions que je n'y pusse pas répondre sans blesser la décence. *Elle lui donne ce livre.*

S U Z A N N E .

De quoi ce livre-là traite-t-il ?

Madame J É R Ô M E .

C'est une petite instruction , pour mettre au fait des filles qui passent à l'état du mariage avec toute l'innocence qu'on doit avoir ; & qui décrit très-bien les usages & les petites cérémonies du mariage... Il y a même de très-belles Estampes on taille-douce.

SUZANNE, *mettant le livre tout de suite dans sa poche.*

C'est bon, maman; je lirai cela demain.

Madame JÉRÔME, *reprenant vivement.*

Comment demain ! il faut que tu ailles lire cela tout-à-l'heure ; tu n'en auras peut-être plus besoin demain. *Reprenant l'air grave :* allez, Mademoiselle, allez vous enfermer une heure toute seule. Prenez bien garde que l'on ne vous surprenne lisant ce livre-là au moins ; enfermez-vous bien toute seule. Il n'est pas nécessaire même que votre mari sache que vous le lisez ; ainsi je l'arrêterai ici, votre mari, pendant ce temps-là.

SUZANNE, *avec vivacité.*

Que vous êtes bonne, ma mere, de me donner de si bons expédients ! Ah, quelle bonne maman ! *achevant à part, de se charger d'amuser mon mari, pendant que je vais trouver mon amant ! Elle sort en disant cela.*



---

---

S C E N E V I .

Madame JÉRÔME , *seule*

**Q**UELLE innocence ! quelle simplicité ! j'imaginois bien qu'elle étoit neuve ; mais je n'aurois jamais pensé que cela allât jusquelà. Comment est-il possible qu'avec tout l'esprit qu'a cette fille-là , elle ait conservé cette pureté de mœurs ! Ah ! je me dois un peu cela.... Dame , je l'ai élevée... Voilà le fruit de la bonne éducation , & des bons exemples que je lui ai donnés. Elle m'a vu faire , elle n'a eu qu'à suivre.

---

---

## S C E N E V I I .

Monsieur BARTHOLIN , Mad. JÉRÔME.

BARTHOLIN , *d'un air empressé.*

**E**H bien , maman , ma paix est-elle faite ?

Madame JÉRÔME.

Tout ira à merveille , mon gendre : je compte que ce soir vous la trouverez de la plus grande docilité , & entièrement résignée.

BARTHOLIN.

En ce cas-là, je m'en vais donc la trouver.  
Où est-elle ?

Madame JÉRÔME.

Là, là, là, là ; tout doucement ; vous êtes  
bien pressé, à ce qu'il me paroît !

BARTHOLIN.

Eh ! mais, pas mal, maman, pas mal. Ah  
ça, dites-moi donc où elle est ?

Madame JÉRÔME.

Je vais vous le dire, mais à une condition,  
Monsieur.

BARTHOLIN.

A quelle condition ?

Madame JÉRÔME.

A condition que vous ne me quitterez point ;  
& que vous n'irez point la détourner de ce  
qu'elle fait actuellement.

BARTHOLIN.

Eh ! que fait-elle donc ?

Madame JÉRÔME.

Elle fait chose qui vous applanira bien des  
difficultés, tantôt.

BARTHOLIN.

Mais, que fait-elle ?



Madame J É R Ô M E.

Allez, vous vous trouverez bien de ce qu'elle fait.

B A R T H O L I N.

Je n'en doute pas; mais que fait-elle encore?

Madame J É R Ô M E.

Elle est en retraite, mon ami; & c'est moi qui l'y ai envoyée.

B A R T H O L I N.

Où donc? où donc?

Madame J É R Ô M E.

En retraite dans sa chambre, je vous dis; & je ne veux pas que vous l'y troubliez.

B A R T H O L I N.

Pourquoi donc? au contraire, j'y monte.

Madame J É R Ô M E, *d'un ton imposant.*

Oh! non pas, s'il vous plaît, Monsieur; je viens d'avoir avec elle une conversation sur ce que vous savez; laissez-lui faire ses réflexions sur ce que je lui ai dit. Je ne veux pas que vous me quittiez.

B A R T H O L I N, *d'un air chagrin.*

Oh! pour le coup, maman, cela est trop cruel aussi.

**C O M É D I E.** 141

Madame JÉRÔME, *très-vivement.*

Oh ! pour le coup , mon gendre , vous me faites trembler.

BARTHOLIN.

Comment ?

Madame JÉRÔME.

Comment, Monsieur, vous ne pouvez pas attendre une heure, qu'elle descende ?

BARTHOLIN, *d'un ton fâché.*

Une heure ! une heure ! mais , Madame, savez-vous ce que c'est qu'une heure ?

Madame JÉRÔME.

En vérité, Monsieur, cette vivacité extrême me fait frémir ?

BARTHOLIN.

Eh ! pourquoi frémir ?

Madame JÉRÔME.

Pourquoi ? c'est que je m'étois flattée, Monsieur, que vous étiez capable d'avoir des ménagemens pour ma fille !...

BARTHOLIN.

Eh mais, Madame, jusqu'à présent...

Mad. JÉRÔME, *d'un air doux & pressant.*

Eh bien, mon gendre, promettez-moi donc

d'avoir des égards pour cet enfant ; pour cette pauvre petite.

BARTHOLIN.

Eh, mon Dieu, oui.

Madame JÉRÔME,  *toujours avec douceur  
& d'un ton d'amitié.*

Tenez, mon bon ami, la voilà bien votre femme, à présent ! personne ne peut plus y prétendre ; elle est à vous seule ; vous avez tout le tems ; ce qui ne se dit pas en un jour, se dit en quatre, mon cher Bartholin.

BARTHOLIN.

D'accord, d'accord.

Madame JÉRÔME.

Mais, moi, croiriez-vous bien que feu Monsieur Jérôme, mon mari, fut plus de sept jours à le devenir ?

BARTHOLIN, *avec un étonnement marqué.*

Est-il possible !

Madame JÉRÔME.

Rien n'est plus vrai. Aussi lui ai-je toujours eu un gré infini de cette complaisance-là, au pauvre défunt.

BARTHOLIN.

Oui, c'est une attention. Eh bien, laissez-moi donc, de grace, aller, que je commence de même, d'avoir des petites attentions ménagées, dont vous....

Madame JÉRÔME, l'arrêtant en l'interrompant, d'un ton très-animé & très-décisif.

Non, non, Monsieur, non. Ne voulez-vous pas aller gâter tout ce que j'ai fait ? Sçavez-vous bien que j'ai eu mille peines à la faire revenir sur votre compte ? Allez-vous la fâcher de nouveau ? Eh ! laissez-moi, lui parler encore, quand elle aura médité sur tout ce que je viens de lui apprendre.

BARTHOLIN, paroissant se faire le plus grand effort.

Eh bien donc, je me rends. Mais si vous saviez ce qu'il m'en coûte ; si vous me connoissiez un peu, vous....

Madame JÉRÔME, l'interrompant avec gaieté & douceur.

Allons, allons ne me dites point de folies, mon gendre. Donnez-moi la main ; il n'est pas midi ; nous ne dînerons qu'à trois heures ; allons voir si la Salle à manger, celle du bal, si

tout est arrangé. Je ne vous quitte pas de toute la matinée, & jusqu'à ce que nous nous mettions à table ; je ne vous perds pas de vue , je veux répondre de vous. *Ils sortent ensemble.*

*Fin du premier Acte.*



ACTE

## ACTE II.

*Le Théâtre change , & représente un petit bosquet ; au milieu , une petite porte verte , à côté de laquelle est un petit banc de pierre , sur lequel Nicaïse est assis. — Entre deux coulisses , une grille de fer qui paroît fermée.*

## SCENE PREMIERE.

NICAÏSE, *seul , une lettre à la main , assis sur le petit banc de pierre.*

**A**U PETIT BOSQUET FERMÉ ; voilà tout son biller. Cela n'est pas long , cela. — Ma Maîtresse étoit bien sûre que je l'entendrois à demi-mot ; elle sçait bien que j'ai de l'esprit. Il est vrai , qu'avant-hier , elle m'expliqua tout cela vingt fois , comme elle auroit fait à une bête ; mais c'est que dans ces occasions-là , on ne sçauroit être trop clair. — Elle va venir.... elle viendra , oh ! elle viendra sûrement ; elle a cela dans l'idée , autant que moi... Oh elle m'aime!... je ne suis pas niais ; je me suis bien apperçu qu'elle m'aimoit, quand elle m'a eu dit. Mais qu'est-ce que j'entends ?

Tom II.

G

## S C E N E II.

SUZANNE, NICAISE.

SUZANNE, *entrant par la petite porte verte.*

**M**E voilà arrivée sans avoir été vue de personne. — Mettons le crochet. *Elle met le crochet, & va à la grille.* Bon ! la grille est fermée. *Avec transport.* Ah ! Nicaïse, c'est donc vous !

N I C A I S E.

Oui, me voilà. Je ne me suis pas fait attendre dea !... mais contez - moi donc comment vous avez pu vous échapper de votre mari & de votre mere ? cela est drôle ça ?

SUZANNE, *souriant.*

Oh, cela est trop plaisant ! C'est ma mere qui garde à vue mon mari, pour ainsi dire, de peur qu'il ne nous surprenne... Oh ! si j'avois le tems je vous conteroïis...

N I C A I S E.

Bon, bon ! contez toujours, nous avons du tems de reste,

SUZANNE.

Non, mon cher Nicaïse, non ; j'ai une

quelques momens , que je vous consacre ; & je les veux employer entièrement à vous assurer du plus vif & du plus tendre amour.

N I C A I S E.

Ah ! que vous êtes bonne , ma chere amie ! mais vous êtes bien belle aussi. Dame ! vous voilà bien brave ! Quelle riche , quelle magnifique , quelle superbe étoffe ! quoiqu'elle ne soit qu'en soie.

S U Z A N N E.

Oui , oui , Nicaïse , à la bonne heure ; mais parlons de notre amour ; je risque tout pour vous en convaincre , &...

N I C A I S E.

Oh , oh ! je vous aime bien fort aussi , moi , mais , mais , tournez-vous donc que je vous voie... C'est bien , c'est bien ; les fleurs en sont bien rapportées. Oh ! vous avez une excellente Coururiere , aussi !

S U Z A N N E , *impatiemment.*

Eh ? mon cher Nicaïse de quoi vous occupez-vous ? eh ! laissons cela. Vous ignorez , mon cher ami , jusqu'où va ma tendresse pour vous ; je n'aurois jamais voulu d'autre mari que vous ; mais cela étoit impossible ; vous en êtes devenu vous-même ; & c'est vous qui avez



été le premier à me conseiller d'épouser Monsieur Bartholin.

N I C A I S E ,

Oui, cela est vrai, cela est vrai. Et je ne sçais si c'est vous, ou moi, qui ai dit... Oui, je m'en souviens, c'est moi-même qui ai dit sur lui, ce bon mot : *Qu'il étoit homme à passer la chose au gros fas... homme à passer la chose au gros fas !... Cela est plaisant cela !... cela est bien trouvé !*

S U Z A N N E , avec impatience ,

Eh ! Nicaïse ! il ne s'agit point de tout ce verbiage-là. Qu'il vous suffise que ce mariage-là n'empêchera pas que je ne vous donne de mon amour les preuves les plus délicates , & que...

N I C A I S E ,

Ah ! je ne me sens pas de joie ! tenez... Mademoiselle , en vérité... si mon amour... mais c'est que je ne vous ai jamais vu si charmante... je vous demande pardon... mais vous avez-là des boucles de diamans admirables !... est-ce tout fin cela ?... Non, c'est... c'est qu'aujourd'hui, tout, tout vous rend plus belle.

S U Z A N N E , d'un air de pitié.

Eh ! mon ami, laissons-là les compliments.

eh cessez de me louer, & moi & mes prieres ! Quoi ! dans des instans si doux, quand l'amour que j'ai pour vous, me fait étouffer la voix de la raison & de l'honneur qui crie au fond de mon cœur ; comment ! c'est-là tout ce que vous avez à me dire ? *Tendrement.* Quoi ! c'est-là tout ce que vous avez à me dire ?

N I C A I S E.

Oh ! non pas. J'ai à vous dire que vous êtes divine, ma chere Demoiselle. *Il lui baise la main maussadement quatre fois.*

S U Z A N N E.

Eh, Nicaise !

N I C A I S E.

Que vous êtes adorable, ma belle Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

S U Z A N N E.

Eh, Nicaise !

N I C A I S E.

Que vous êtes aussi bonne que belle, ma charmante Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

S U Z A N N E.

Eh, Nicaise !

Que vous êtes.... *Il veut encore lui baiser la main.*

SUZANNE, *la retirant avec dépit.*

Eh , Nicaïse ! baiserez-vous toujours ma main ?

NICAÏSE, *d'un air consterné.*

Seriez-vous fâchée , Mademoiselle , de la liberté que j'ose prendre de baiser votre main ?

SUZANNE, *le rassurant.*

Eh non , je ne suis point fâchée ; mais il y a un quart-d'heure , ( & un quart-d'heure est cher ! ) je ne suis pas fâchée , je vous aime , Nicaïse , & je ne viens ici que pour vous le témoigner.

NICAÏSE, *baisant encore la main.*

Ah ! cette main que vous me rendez me rassure un petit brin ! Je vous aime , &c...

SUZANNE, *vivement.*

Ah ! mon bonheur dépend d'en être persuadée ; & que vos sentimens m'en donnent la plus tendre conviction.

NICAÏSE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! quel plaisir !... Je vais donc... juste

Ciel!... *Levant le nez en l'air.* Mais , quel diable ! il bruine à cette heure ! ne nous voilà pas mal ?

S U Z A N N E , *avec impatience.*

Eh , cette bruine-là n'est rien. Eh ! qu'est-ce que cela fait ?

N I C A I S E.

Oh tenez , cela seroit un meurtre. Je vais chercher un tapis ; je sçais dans notre magasin , où il y en a un qui porte deux aunes & demie quarrées.

S U Z A N N E , *l'arrêtant avec colère.*

Eh mais , êtes-vous fou ? un tapis!...

N I C A I S E.

Non , c'est que ce seroit dommage , avec l'humidité qu'il fait déjà ici ; ce siège - là est tout mouillé , vos beaux habits seroient gâtés.

S U Z A N N E , *en colère.*

Eh , Nicaïse ! allez-vous consommer un cent mille fois plus précieux que tous les habits du monde ?

N I C A I S E.

Eh non , voyez-vous : il n'y a pas loin , j'ai de bonnes jambes , moi , & je serai de retour dans la minute.

S U Z A N N E , *le retenant.*

Mais, où allez-vous ? arrêtez : je sens bien qu'il ne me sied guères de jouer le rôle que je joue-là ; mais c'est l'amour... un amour impétueux, que j'ai vainement tâché de combattre....

N I C A I S E , *l'interrompant.*

Oh ! laissez-moi aller, laissez-moi aller. Ne sentez-vous pas que cela abîmeroit votre robe ? C'est une étoffe à cinquante-cinq livres l'aune, au moins.

S U Z A N N E , *avec la plus grande impatience.*

Eh, Nicaise ! elle est payée par mon mari ; mais restez donc , restez donc. *Elle veut l'arrêter encore.* N'avons-nous pas déjà assez perdu de tems ?

N I C A I S E , *en s'en allant.*

Oh ! ce seroit dommage ! je suis de retour dans un clin d'œil. Vous allez voir un gaillard qui court bien. *Et tout en courant.* Allez, allez ! vous allez voir un gaillard qui court bien.



## SCÈNE III.

SUZANNE, *seule*.

**J**E reste pétrifiée ! ah , quel imbécile ! quel imbécile !... & je l'aimerois !... Mais quel coup de lumière ! je sens que dans ce moment , ça fortifie me guérit de mon amour. Le bandeau que j'avois sur les yeux est tombé. Quoi ! Nicaïse , j'ai pu t'aimer !... il est vrai que tu es bien fait , & que tu as une belle figure... Hélas ! pour une femme que l'amour prend par l'ame , il en prend mille par les yeux. — Allons , j'ai un mari galant homme , attachons-nous-y ; tâchons de l'aimer... aimons-le ; & de peur même que ma flamme mal éteinte , ne vienne à se rallumer , ( ce que je ne crois pas du tout pourtant ; ) allons de ce pas donner à mon Époux les témoignages les plus marqués de ce même amour , qu'un égarement dont je rougis actuellement , m'avoit fait destiner à Nicaïse.

## S C E N E I V.

SUZANNE, NICAISE, *revenant tout essoufflé, avec un tapis & un parapluie.*

SUZANNE, *riant, & de l'air du mépris.*

A H, vous voilà, Monsieur ? adieu donc.

N I C A I S E, *tout essoufflé l'arrêtant.*

Eh ! où allez-vous donc... notre Maîtresse?... Tenez, tenez, voyez mon industrie.

S U Z A N N E, *se moquant de lui.*

Ah ça, je m'en vais vous laisser le tems de reprendre haleine.

N I C A I S E, *soufflant toujours.*

Oh dame ! c'est que j'ai bien couru... Mais aussi j'ai bien réussi.

S U Z A N N E, *d'un ton railleur.*

Comment, réussi !

N I C A I S E, *soufflant encore un peu.*

Oui, oui, je vous le répète : voyez mon industrie de m'être muni encore d'un parapluie, outre mon tapis.

SUZANNE.

Quelle présence d'esprit ! il n'y a que vous pour cela.

NICAÏSE.

Oh, voilà comme je suis... Mais ne perdons point de tems ; asseyez-vous-là, ma belle... *Il étend le tapis sur le banc de gazon.* Asseyez-vous-là.

SUZANNE, *continuant de le plaisanter.*

Prenez donc garde , Nicaïse , vous mouillez ce tapis.

NICAÏSE.

Oh ! ne badinons plus ; asseyez-vous-là. *Il étend le parapluie & lui présente.* Et vous tiendrez cela pendant ce tems-là.

SUZANNE, *le repoussant avec le dernier mépris.*

En vérité, Monsieur Nicaïse, je suis fâchée de toutes les peines que vous avez prises.

NICAÏSE.

Pourquoi donc, ce n'est rien que cela.

SUZANNE, *avec un rire ironique.*

C'est que, je ne sçais, il me semble que je ne vous aime plus.

G vj



N I C A I S E .

Quel conte ! cela ne se peut pas.

S U Z A N N E , *avec un persifflage froid.*

Pardonnez-moi ; je crois que je suis une petite volage , qui ne sens plus du tout le prix de votre mérite , en amour seulement.

N I C A I S E .

Eh mais , mais...

S U Z A N N E , *continuant.*

Car vous avez celui de vous connoître bien en étoffes.

N I C A I S E .

Comment donc ?

S U Z A N N E , *continuant toujours.*

Et je conseillerais à ma mere de vous laisser à la tête de son commerce. Vous êtes bon ménager ; & je lui dirai que j'ai par devers moi des preuves de votre économie.

N I C A I S E .

Et quoi ! raillez-vous ?

S U Z A N N E .

Mais comme on n'a pas tous les talens...

N I C A I S E .

Eh bien ?

SUZANNE.

Vous ignorez, Monsieur Nicaïse, ce que vaut l'occasion.

NICAÏSE.

Comment ?

SUZANNE, *de l'air du plus profond dédain.*

Allez, mon petit Monsieur, allez l'apprendre. *Elle veut s'en aller.*

NICAÏSE, *l'arrêtant.*

Mais, écoutez donc de petites raisons qui vous...

SUZANNE.

Oh ! je n'écoute rien. Ouvrons cette grille. *Elle va ouvrir la grille.* Tout le monde peut à présent passer par-là. *Elle veut encore s'en aller.*

NICAÏSE.

Eh ! de grace, ma chère Demoiselle...

SUZANNE, *montrant sa montre.*

L'heure du rendez-vous est passée, & ne reviendra pas. *Lui faisant une révérence.* Monsieur de Nicaïse, je suis votre très-humble servante.

NICAÏSE.

Eh mais, mais, un mot, un mot.

Oh, je n'ai plus le tems ; il faut , que tout-à-l'heure , j'aïlle causer avec mon mari de choses , mais de cent choses que je vous aurois dites , si mon malheur eût permis que vous eussiez voulu les entendre. *Elle s'en va par la petite porte par laquelle elle est entrée.*

## SCENE V.

NICATSE, *seul.*

**E**H mais, est-ce que je suis une bête, donc? Comment! quand on fait tout pour le mieux, qu'on va chercher un tapis, un parapluie, qu'on court pour cela comme un cheval, on vous traite, après ça, comme un imbécile? jarni, que les filles sont capricieuses! il auroit fallu pour contenter celle-ci, lui laisser gâter ses hardes..... Tout cela étoit bien pressé! Eh vite, eh vite.... il sembloit que la foire fût sur le pont... cela ne sauroit attendre!... & puis quand j'ai le génie d'accorder la chèvre avec les choux, & que je reviens avec tout ce qui est nécessaire, on s'impatiente, & enfin l'on me plante-là? ma foi, qu'elle s'accommode! tant pis pour elle, elle y perd autant que moi, & peut-être...

## SCENE VI.

NICAISE, les quatre GARÇONS  
de la Nôce.

Premier GARÇON.

**N**'AVEZ-vous point vu la Mariée, Monsieur  
Nicaïse ?

Second GARÇON.

Nous la cherchons, ne l'avez-vous point  
rencontrée ?

NICAISE, *d'un air d'humeur.*

Non ; non, Messieurs.

Troisième GARÇON.

Du ton, dont vous nous répondez, je pa-  
rierois que vous savez où elle est.

Quatrième GARÇON.

Qu'en avez-vous fait, le beau Garçon, là,  
en conscience ?

NICAISE, *d'un ton brusque.*

Je n'en sçais rien, moi ; me l'a-t-on don-  
née à garder ?

Premier GARÇON.

Ah ! vous êtes un petit coquin bien dange-

teurs ! vous êtes sûrement de concert avec  
quelqu'un , pour cacher la Mariée à son Mari.

Second G A R Ç O N.

Bon ! la cacher ? c'est un drôle qui l'a peut-  
être détournée pour lui-même.

Troisième G A R Ç O N.

Cela pourroit bien être , au moins , Nicaïse  
est entreprenant avec les femmes.

Quatrième G A R Ç O N.

Il n'en manque point.

Premier G A R Ç O N.

Ce n'est pas un nigaud.

Second G A R Ç O N.

Ce n'est pas un for.

Troisième G A R Ç O N.

C'est un gaillard à prendre l'occasion aux  
cheveux.

N I C A Ï S E , en colère.

Finirez-vous ? dame ! Messieurs , finirez-  
vous ? quand je vous dis que je n'ai point vu la  
Mariée ; laissez-moi tranquille ; me prenez-  
vous pour votre jouet ?

Quatrième G A R Ç O N.

Mais , à qui portez-vous ce parapluie-là ?

Premier G A R Ç O N.

Que faites-vous de ce tapis-là ?

Second G A R Ç O N.

Mais , dites-donc.

Troisième G A R Ç O N.

Mais , réponds-donc , benais.

N I C A I S E.

Vous le voulez sçavoir , Messieurs ?

T O U S Q U A T R E , *ensemble.*

Oui , oui , oui , oui.

N I C A I S E.

Et moi , je ne veux pas vous le dire.

T O U S Q U A T R E , *ensemble.*

Tu ne veux pas nous le dire ?

N I C A I S E.

Non , parbleu , non ; fussiez-vous cent encore.

T O U S Q U A T R E , *ensemble après s'être  
parlé à l'oreille.*

Eh bien ? tu ne veux pas le dire , donc ?

N I C A I S E , *d'un air obstiné,*

Non , non , non ; cent fois non.

T O U S Q U A T R E , *l'enveloppent dans le  
tapis , & l'emportent.*

Nous allons voir , si tu ne le diras

## S C E N E V I I.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉRÔME.

Madame JÉRÔME.

**E**H ! qu'est-ce qu'ils font donc à Nicaïse ?

BARTHOLIN.

Quelque niche, apparemment. *D'un air vif.*  
Ah, Madame ! vous voyez un homme transporté ! mais transporté !

Madame JÉRÔME.

Vous êtes donc mon Gendre ?... embrassez-moi, mon ami: *Ils s'embrassent.*

BARTHOLIN, *d'un air transporté, & l'embrassant encore.*

Ah ! ma chere belle-mere ! que je suis content ! oh ! que je suis content !

Madame JÉRÔME.

Je le croirois bien. Mais, voici ma fille.



## SCÈNE VIII.

SUZANNE, Madame JÉRÔME, Monsieur  
BARTHOLIN.

Madame JÉRÔME, à sa fille courant  
l'embrasser.

AH ! ma fille ! ma fille ! permettez-moi  
d'avoir l'honneur & le plaisir d'embrasser Ma-  
dame Bartholin ; oui, Madame...

SUZANNE, souriant & l'interrompant.

Vous m'appellez Madame, Maman ! Oh !  
pour ça vous êtes bien malicieuse, Maman.

BARTHOLIN, baisant la main de sa  
femme avec transport.

Pardon, ma chère amie ! l'excès du bonheur  
vient de me rendre indiscret.

SUZANNE, tendrement à son Mari.

Ah ! mon cher ami, tout vous est pardonné.  
— Mais, qu'entends-je ? On entend crier Ni-  
caïse derrière le Théâtre.





SCENE IX<sup>e</sup>. & DERNIERE.

MADAME JÉRÔME, Monsieur BARTHOLIN,  
SUZANNE, NICAISE, *poursuivie par les*  
*quatre GARÇONS de la Nôce.*

NICAISE, *dans le plus grand désordre*  
*sa perruque absolument dé-*  
*poudrée ; & son habit noir,*  
*plein de poudre.*

PARDI, Messieurs, voilà des badineries qui  
ne se font pas.

BARTHOLIN.

Que lui a-t-on fait ?

MADAME JÉRÔME.

Quelle niche ?

SUZANNE.

Quel tour lui a-t-on joué ?

PREMIER GARÇON.

Nous venons de le berner si peu que rien, &  
il se fâche encore !

SUZANNE, *riant.*

Ah, mon pauvre Nicaïse ! comme ils vous  
ont gâté votre bel habit noir !

BARTHOLIN.

Mais à quel propos le berner donc ?

Second GARÇON.

Nous l'avons trouvé ici avec un parapluie, & un tapis....

Troisième GARÇON.

Nous lui avons demandé poliment ce qu'il en vouloit faire.

Quatrième GARÇON.

Il a refusé de nous le dire; & nous l'avons berné dans ce tapis mystérieux,

Madame JÉRÔME.

Mais quand on ne sçait pas ce qu'il vouloit faire de ce tapis, il est tout naturel que l'on s'en moque; mon cher Nicaïse, dites-nous donc...

NICAÏSE, *d'un air outré.*

Parbleu, si je vous le disois, vous vous en moqueriez bien davantage; j'aimerois mieux être pendu que de le dire.

BARTHOLIN, *d'un air emporté.*

Je serois pourtant d'une extrême curiosité...

Les quatre GARÇONS, *riant tous quatre ensemble.*

Ah, ah, ah, ah, ah! il a été bien berné, pour ne l'avoir pas dit. Ah, ah, ah!

NICAÏSE, *en fureur.*

Moquez-vous bien, vous ne vous en moque-

rez pas long-tems ; je suis si outré de tout ce qui m'est arrivé ici , que de ma vie on ne m'y verra remettre le pied. *Il sort.*

Madame JÉRÔME.

Il faut... Ecoutez-donc , Nicaisé.

S U Z A N N E.

Bon , bon ! laissez-le aller , Maman ; ne voit-il pas une furieuse perte !

Madame JÉRÔME.

Oh pour cela , non. C'est un assez sot enfant. Allons mes amis , que cela ne nous empêche pas de nous amuser ; dansons & chantons , avant qu'on serve le dîner ; nous ne nous mettrons pas à table d'une bonne heure d'ici , encore.

Un GARÇON de la Nôce.

Eh bien , Madame , si vous voulez chanter , voici un Vaudeville nouveau qu'on vient de me donner. Je m'en vais chanter le premier couplet pour vous indiquer l'air.

*Air. C'est l'ouvrage d'un moment.*

**I**L est un moment , quand on aime ,  
Que doit d'abord saisir l'Amant ;  
Il vient , & passe promptement ;  
Mais il ne revient pas de même ;  
Amants , brulez ce moment.

*Après ce premier couplet, la Chanson passe à Suzanne, qui chante le second; & elle passe ainsi successivement de main en main, à ceux qui chantent.*

S U Z A N N E.

Lorsque le tems que l'amour donne,  
N'est pas employé prudemment;  
Ce Dieu pardonne rarement.  
Amants, l'heure du Berger sonne;  
Mais ne sonne qu'un moment.

Madame J É R Ô M E.

Un Époux, en homme modeste,  
Doit aller son train doucement;  
Ce n'est point le train de l'Amant;  
L'Himen a des moments de reste;  
Et l'Amour n'a qu'un moment.

B A R T H O L I N.

Toujours les sens dans la jeunesse,  
Accompagnent le sentiment;  
Soyez sûrs qu'en les enflammant  
De politesse en politesse,  
L'on amène le moment.

Un G A R Ç O N de la Nôce.

Il ne suffit point de connoître,  
Il faut profiter du moment;

Mais souvent le timide Amant  
Qui l'apperçoit & le fait naître,  
Laisse passer le moment.

Un autre G A R Ç O N.

Ton excuse n'est point de mise,  
Tendre & trop délicat Amant;  
Quelquefois c'est le sentiment;  
Mais le plus souvent c'est sottise,  
Qui fait manquer le moment.

Un autre G A R Ç O N.

Quand un vain respect nous arrête,  
Avouez-le, Sexe charmant,  
C'est bien moins l'amour, que l'Amant  
Qui retarde votre défaite;  
C'est qu'on manque le moment.

*Fin du second & dernier Acte.*



**LA VEUVE,**  
***COMÉDIE***  
**EN UN ACTE ET EN PROSE.**

***Tome II.***

**H**



## A C T E U R S.

Madame DURVAL, veuve d'un Armateur  
de Saint-Malo.

Le Chevalier DU LAURET, Capitaine  
de Cavalerie,

Monfieur LICANDRE, oncle du Chevalier,  
Le COMMANDEUR, ami commun de la  
Veuve & du Chevalier.

La Marquife de LEUTRY, femme de la plus  
grande qualité.

Mademoifelle AGATHE, femme de Cham-  
bre de la Veuve.

L A Q U A I S.

*La Scene est à Paris, dans le Salon de Madame  
Durval.*

---

*Voici un fujet de Comédie, tiré encore du Ro-  
man des Illuftrés Françoises, qui m'a fourni le  
fujet de Dupuis & des Ronais. Il eft pris du ca-  
ractere d'une Veuve & de fon aventure, racontée  
dans l'hiftoire de M. Dupuis & de Madame de  
Londé. Tome 3, Edit. de Paris, en 4 vol. 1725.  
Cette piece a été représentée, fans fuccès, à Pa-  
ris en Décembre 1771 : elle a réuffi à Bordeaux,  
jouée par la Demoifelle Emilie, Actrice de ce  
Théâtre ; elle eft encore actuellement une des pie-  
ces que l'on y reprend le plus fouvent. La réuffite  
de cette Comédie dépend entièrement de l'ex-  
trême fenfibilité de la Comédienne, chargée du  
rôle de la Veuve.*



LA VEUVE,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR. MIL<sup>le</sup>. AGATHE.

LE COMMANDEUR.

**E**H BIEN? Mademoiselle Agathe : vous avez dit à Madame Durval, que je suis ici ; puis-je entrer ?

Mademoiselle AGATHE.

Monsieur le Commandeur , Madame va passer dans le Salon ; elle vous prie d'attendre un moment. — Elle achève un petit compte avec un de ses Fermiers.

LE COMMANDEUR.

Elle compte avec ses Fermiers , elle-même ;

H ij



quelle femme! — Veuve, belle, n'ayant tout au plus que vingt-six à vingt-sept ans, prodigieusement riche, c'est elle-même qui conduit toutes ses affaires: elle se passe d'Intendant, & cela ne paroît pas l'occuper; il lui reste encore un tems considérable à donner à toutes les connoissances de pur agrément; & même à des connoissances assez abstraites; car l'on n'est pas plus instruite qu'elle l'est, l'on n'a pas plus d'esprit qu'elle en a. — En vérité! je suis toujours en admiration, vis-à-vis de cette femme-là, n'oi.

Mademoiselle AGATHE.

Oui, Monsieur, elle a bien de l'esprit, Madame. Elle a bien de bonnes qualités, si vous voulez; mais, elle est bien particulière, Madame.

Le COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire, particulière?

Mademoiselle AGATHE.

Eh mais! particulière, Monsieur, ... c'est de n'être pas comme une autre. Belle & jeune comme elle est, elle passe son tems à lire, à écrire toute une journée. Elle fuit le monde; elle est sauvage, elle ne veut voir que ses amis. Elle est cachée, Madame, — Tenez, Mon-

fieur le Commandeur , son grand défaut est d'avoir été élevée en Angleterre jusqu'à dix-huit ans. — Vous autres grands esprits , vous aimez les Anglois ; & moi , je ne sçaurois les souffrir. Ils sont fiers ces gens-là ; ils croiroient s'abaisser , s'ils faisoient leurs amis de ceux qui les servent.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! votre Maîtresse ! vous prétendriez être son amie ?

Mademoiselle A G A T H E.

Eh pourquoi donc pas ? elle ne seroit pas la première Dame à Paris qui fit sa meilleure amie de sa Femme-de-Chambre ; & j'ai plus de droits qu'une autre à son amitié.

Le C O M M A N D E U R.

Des droits ? — Eh ! pourriez-vous me dire quels sont ces droits ?

Mademoiselle A G A T H E.

Premièrement, parce que je suis une honnête fille, moi ; & que ma Maîtresse peut compter sur ma discrétion. Et...

Le C O M M A N D E U R , *l'interrompant.*

Un moment donc. Il me semble que Madame Durval vous traite , on ne peut pas

mieux ; comme en général elle traite tout son Domestique.

Mademoiselle AGATHE.

Vraiment, je ne nie point qu'elle soit bonne Maîtresse ; mais , est-ce là de l'amitié ? — Elle n'a point de confiance , Madame ; & il n'y a que la confiance d'une Maîtresse , qui fait qu'elle nous aime , & qu'elle songe à notre petite fortune.

Le COMMANDEUR.

Je ne vois pas quelle espèce de confiance vous prétendriez exiger d'elle ? Quant à votre fortune , jamais elle n'a abandonné un Domestique dont eile ait été contente ; elle a récompensé , avec la plus grande noblesse , tous ceux de son défunt mari ; continuez à la bien servir , & je serai sa caution...

Mademoiselle AGATHE , *l'interrompant.*

Et puis , Monsieur , j'ai des scrupules , moi. — Et quand je n'en aurois pas , je suis une fille sûre , je vous le répète , une honnête fille , à qui l'on peut se fier ; — & il est encore à naître que Madame m'ait dit...

Le COMMANDEUR , *l'interrompant.*

Eh ! que voulez-vous qu'elle vous dise ?

Mademoiselle AGATHE, *d'un air malin.*

Eh pardi ! ce que je vois presque.

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voyez-vous , Mademoiselle ?

Mademoiselle A G A T H E.

Allez , allez , Monsieur ; vous le sçavez aussi bien que moi. — Ce Capitaine de Cavalerie , ce Chevalier du Lauret...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh bien ? le Chevalier du Lauret...

Mademoiselle A G A T H E.

Eh bien ! c'est vous qui l'avez amené à Madame , un an après la mort de Monsieur. Depuis ce tems-là est-ce qu'il bouge d'ici ? Ce beau Chevalier-là n'a que la cape & l'épée ; il est bien heureux d'avoir trouvé une bonne maison , comme celle de Madame ; aussi n'en désespère-t-il pas. — Il y est déjà venu ce matin , avant que Madame fût éveillée... Et moi , à qui il n'a jamais fait présent d'un bout de ruban , seulement , je vous l'ai renvoyé. — Tenez , Monsieur le Commandeur , j'ai des remords de voir tout cela. — Et puis , qu'est-ce que j'y gagne , moi ?

Le COMMANDEUR.

Le Chevalier est toujours ici ? Eh ! qu'y a-t-il-là d'extraordinaire, Mademoiselle ? Il est, ainsi que moi, l'ami intime de Madame Durval. Que devez-vous donc penser de moi, qui ai, non-seulement, l'honneur de la voir aussi souvent que lui, mais, qui, de plus, loge ici, chez elle, dans sa maison ?

Mademoiselle AGATHE.

Bon, bon ? cela est bien différent ; vous êtes un homme fait, vous, Monsieur ; ( permettez-moi de vous le dire ; ) vous avez vos quarante-cinq ans passés ; le Chevalier n'en a pas trente. — Et puis, quand vous êtes absent, vous, cela ne chagrine pas Madame ; mais pour peu qu'elle soit deux jours sans le voir, lui, Madame est plus triste... plus rêveuse ..... elle est d'un sombre...

Le COMMANDEUR.

Voilà de belles remarques ! & qui concluent beaucoup !

Mademoiselle AGATHE.

Eh, Monsieur ! il y a cent autres choses encore... Croyez-vous que je me fasse des scrupules de rien ? Par exemple, les soirs, n'est-ce pas toujours lui qui sort le dernier ?

Le C O M M A N D E U R , *vivement.*

Mais, vous êtes affreuse, Agathe ! Eh mais ! vous êtes affreuse ! Si je disois cela à votre Maîtresse, elle ne vous garderoit pas une heure.

Mademoiselle A G A T H E.

Ma foi, je ne m'en soucierois gueres ; car, puisqu'il faut vous le dire, je suis arrêtée chez Madame la Comtesse Dorimene ; ma conscience ne me permet pas de la servir plus longtemps, pour le profit que j'y fais ; & je m'en vais lui demander mon congé.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! vous entrez chez Dorimene ? chez une femme perdue d'airs & de ridicules ; & qui plus est, de qui la conduite...

Mademoiselle A G A T H E.

Bon, bon ! Monsieur, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; tout du moins, Madame la Comtesse Dorimene a déjà fait la fortune à deux de ses Femmes-de-Chambre. Elle a marié la dernière à un bon Employé des Fermes.

Le C O M M A N D E U R.

Oh ! je conçois à présent tout l'exès de votre délicatesse, & que l'intérêt n'a aucune part dans

H v

vos démarches. — Laissez-moi , Mademoiselle.  
Vous êtes odieuse.

---

## S C E N E I I .

LE COMMANDEUR , *seul*.

**V** O I L A comme sont les Valers. Sûrement, j'avertirois Madame Durval des propos que tient d'elle sa Femme-de-Chambre ; cette âme, basse & méchante ; ... si tout ceci n'alloit pas finir par épouser le Chevalier. — Eh ! ma foi, cela me détermine à lui parler de son mariage. C'est elle. Il faut que je lui dise ce que j'en fçais ; & que je la presse de ne le point différer.

---

## S C E N E I I I .

MADAME DURVAL , LE COMMANDEUR.

MADAME DURVAL.

**J** E vous demande pardon , mon cher Commandeur , de vous avoir fait attendre. Je vou-  
lois renvoyer un pauvre homme , qui n'a point  
de tems à perdre ; & j'ai cru que vous trou-  
viez bon...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Y pensez-vous, Madame ? qu'est-ce que c'est que toutes ces excuses - là ? Est-ce donc avec un ami ?...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Vous avez raison. Quand on a le bonheur de s'être fait une société sûre, comme la mienne, on peut tout risquer. — Je suis charmée de vous revoir. J'ai cru que vous ne reviendriez point tous de la campagne.

Le COMMANDEUR.

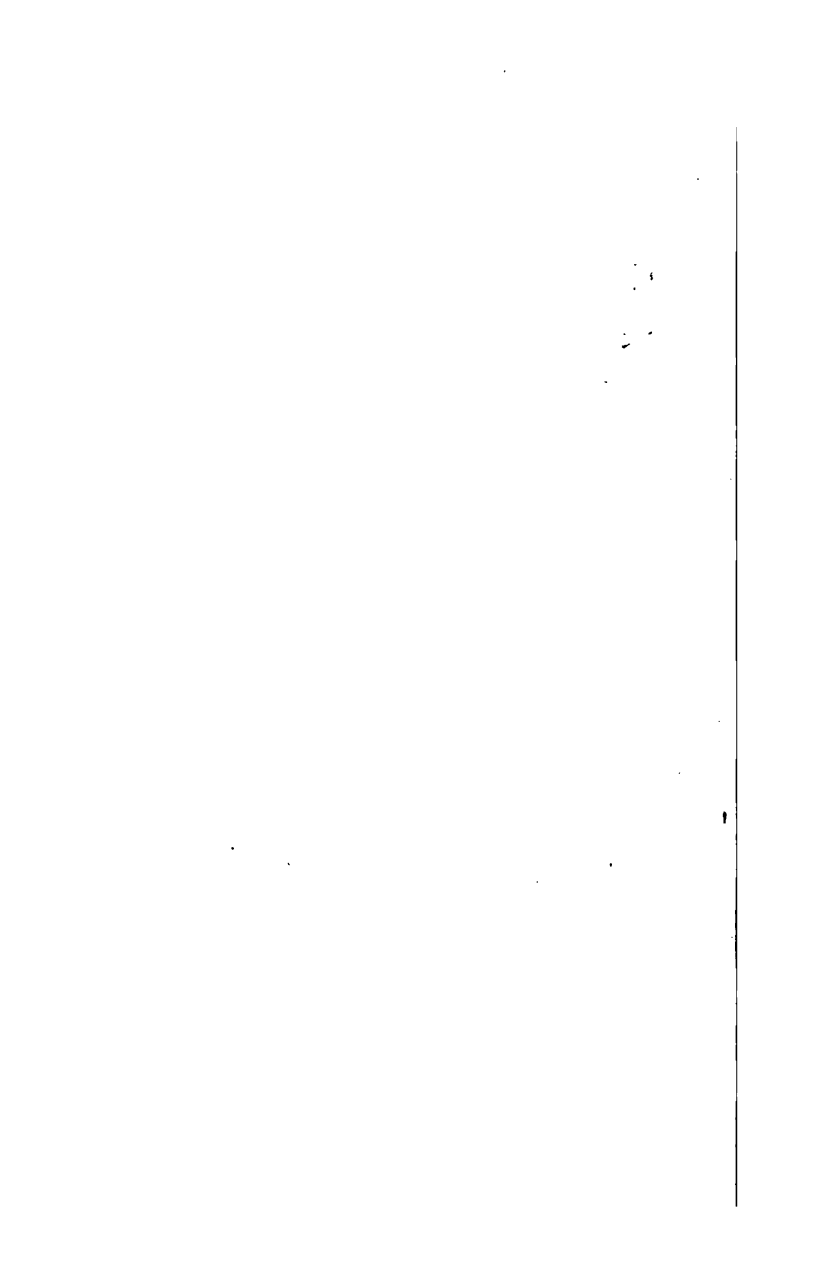
Nous n'y avons pourtant passé que quatre jours, comme nous vous l'avions dit. Nous nous y sommes amusés assez ; nous y avons des femmes charmantes : & d'ailleurs, Monsieur Licandre, l'oncle du Chevalier, est un vieillard adorable. — Il nous a fait les honneurs de sa Terre, avec une noblesse surprenante. Vous aimerez à la folie ce bon-homme-là, quand vous le connoîtrez davantage.

Madame DURVAL.

Je le crois. Le Chevalier m'en a toujours parlé dans des termes qui m'ont pénétrée d'estime & de respect pour lui.

H vj





# THÉÂTRE

DE

## SOCIÉTÉ,

NOUVELLE ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

---

*Liberius, si*

*Dixero quid, si fortè jocosus : hoc mihi juris,  
Cum veniā dabis.*

Horat. Sat. iv. Lib. i.

---

TOME II.

---



A LA HAYE,

*Et se trouve A PARIS,*

Chez P. FR. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur,  
au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

---

M. DCC. LXXVII.

MA  
Théa



**L'ESPÉRANCE.**

**PROLOGUE,**

**EN VAUDEVILLES**

**ET EN PROSE.**



# PERSONNAGES

## *DU PROLOGUE.*

L'ESPÉRANCE,

La CRAINTE,

La PARADE.

LÉANDRE.

Le DIEU de la Gaité.

*La Scène est dans les avenues du Temple  
de l'Espérance, que l'on voit dans le fond;*



# L'ESPÉRANCE.

## PROLOGUE,

### EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

La CRAINTE, *seule* ; & peu après, la PARADE,  
& le beau LEANDRE.

La CRAINTE, *seule*.

Air : *Des Folies d'Espagne*.

**O**UI, je suis la Déesse de la crainte ;  
Je sens, & j'inspire aux hommes la peur ;  
Et, dans mes maux, hélas ! loin d'être plainte,  
Chacun se moque, & rit de mon malheur.



Quel sort cruel que le mien ! condamnée à  
errer sans cesse dans les avenues du temple de  
l'Espérance, & à détourner ceux qui veulent

## L'ESPÉRANCE.

voir cette Déesse ; je ne l'ai jamais entrevue ;  
& je ne puis m'imaginer encore qu'elle existe.

La PARADE , au beau Léandre en traversant  
ensemble le fond du Théâtre.

Suivez-moi , c'est ici le chemin.

La CRAINTE , frissonnant.

Air : *Dans le fleuve d'oubli , biribi , je veux boire.*

Est-ce un rien qui m'étonne ?

N'entends-je pas un bruit

Qui me suit ?

Ah ! tout mon corps frissonne !

La frayeur a surpris.

Mes esprits ;

A présent une humeur sombre

S'empare de mon cœur ;

Et, j'ai peur,

De mon ombre, de mon ombre ;



La PARADE , au beau Léandre , qui traverse en-  
core le Théâtre avec elle.

Je vous dis que nous le trouverons à la fin.

La CRAINTE , avec tremblement.

Air : *Des Fraïzes.*

MAIS j'entends quelque rumeur ;

Quelqu'un vient , ce me semble , ...

Ah ! je sens tant de frayeur ,

Qu'un Enfant me feroit peur. . . .

Je tremble , je tremble , je tremble.

## PROLOGUE.

7

Chérchons quelqu'endroit sûr , pour observer  
de loin ce que c'est.

*Elle se retire & grimpe sur un arbre.*

---

## SCENE II.

La PARADE , le beau LEANDRE (\*).

La PARADE.

**M**AIS , Monsieur le beau Léandre , pourquoi  
vous obstinez-vous t'a croire qu'en n'çaurois  
vous conduire za l'Espérance , donc ?

Le beau L É A N D R E .

Tenez , Madame la Parade , vous avez beau  
dire ; vous ne pourrez pas réussir davan:age ;  
votre (\*\* ) gendre est usé.

La P A R A D E .

Air : *Vous avez raison , la Plante.*

Vous avez raison , la Plante ;

---

(\*) Pour conserver au beau Léandre , & sur-tout à la  
Parade , le ton & le style qu'ils doivent avoir , l'on a  
été obligé de leur laisser leur orthographe , & quelques  
grosses gaités , qui pussent les caractériser.

( \*\*) En style de parade , l'on dit , très-élegamment &  
très-plaisamment , *Gendre* , au lieu de *Genre* ; & cela  
doit faire étouffer de rire les gens qui ont un certain  
goût. Que l'on se garde bien , au reste , de prendre ceci  
pour une ironie.

A in



3 *L'ESPÉRANCE.*

Et, moi, j'ai raison aussi ;

Dans ceci ;

Car pour combler notre attente ;

Tenez, lisez-vous d'ici :

Le Temple de l'Espérance.

*LEANDRE, épelant.*

R, a, n... Rance...

Le voici.



Eh bien ! allons, conduisez-moi donc à  
l'Espérance, si vous pouvez.

---

*S C E N E* III.

La CRAINTE, la PARADE, LEANDRE.

*La CRAINTE, les arrêtant.*

**A**RRÊTEZ, pauvres Dupes que vous êtes ; où  
courez-vous ?

*La PARADE.*

Nous allons nous rassurer cheux la Déesse de  
l'Espérance.

*LEANDRE.*

Oui, nous voulons t'entrer dans l'Espérance,  
si elle se prête à ça.

*La CRAINTE.*

Donnez-vous bien de garde de la voir.

## PROLOGUE.

La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

Eh ! pour queue raison, Madame ?

La CRAINTE.

C'est que l'Espérance vous trompera ; c'est  
me donneuse de Galbanum.

La PARADE.

Eh ! qu'êtes-vous, vous, qui nous détournez  
d'aller zà l'Espérance ?

LÉANDRE.

Oui, Madame, qu'êtes-vous ?

La CRAINTE.

Air : *Margot, sur la brune.*

Je suis fille unique

De la terreur panique ;

Et je communique

Aux hommes mes frissons ;

Je ne présente

Que l'épouvante,

Et je n'enfante

Que les soupçons.



La PARADE & LÉANDRE, *ensemble.*

A ces traits nous vous connoissons.

Fin de l'Air : *des Voyelles anciennes.*

Madame, vous êtes la crain, ain, ain, ainte.

La CRAINTE.

A l'avouer je suis contrain, ain, ain, ainte.

## L'ESPÉRANCE.

La PARADE.

En ce cas là , c'n'est pas vous que nous devons consulter pour voir l'Espérance.

LÉANDRE.

Pardi , non , c'n'est pas vous qui nous mettrez dedans. . . dedans son temple.

La CRAINTE.

Mais , croyez-vous bonnement que vous la verrez ?

Air : *Martin , Moine de Misc.*

AH ! oui dà , l'Espérance ,

A des Batteleurs ,

Permettra sa présence ?

Allez , plats farceurs ;

Il n'est point pour vous d'espérance ?

Craignez les railleurs.



Pouvez-vous vous flatter qu'un genre aussi rebutant que celui de la Parade , puisse amuser encore des Spectateurs qui ont un ton excellent , qui ont déjà vu de ces misères-là ; & , qui en sont à la nausée.

La PARADE.

Ne l'écoutons pas ; entrons dans le Temple.

LÉANDRE.

Mais cependant il est vraisemblable. . .

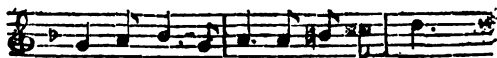
# PROLOGUE.

71

## La CRAINTE.

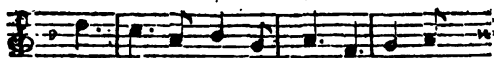


Eh-les va vous chaf-fer ; Hé-

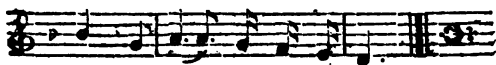


las ! pour vous je tremble , e , e , e ,

## La PARADE , à Léandre.



FRERE , pour la ros-fer , veux-tu nous



joindre en-fem-ble , e , e , e ?

Allons , retirez-vous , vilaine , que nous fra-  
pions ta la porte du Tempe.

La CRAINTE , les arrêtant. (\*)

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

Chez les Déeses l'on s'y prend-

D'une façon plus délicate ;

A leur porte mon Enfant ,

---

(\*) L'on a pris ce couplet-ci , tout brandi , d'un Opé-  
ra-comique de Messieurs Le Sage , & Fuzelier , intitulé  
*L'Espérance* aussi ; & qui est au VII Volume du Théâtre de  
la Foire. C'est un vol manifeste , dont on s'accuse. Ma

11      **L'ESPÉRANCE.**

L'on ne frappe point, l'on gratte :  
    L'on ne frappe point,  
    L'on ne frappe point,  
 L'on ne frappe point, l'on gratte.



**L É A N D R É.**

*Même air.*

AH ! tu veux donc rester ici,  
 Tu vas en avoir, vieille Rosse.

**La P A R A D E.**

Oui, c'est le dos que voici  
 Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.  
    Qu'on ne gratte pas,  
    Qu'on ne gratte pas,  
 Qu'on ne gratte pas, qu'on rosse.



*Ils donnent des coups de bâton à la Crainte &  
 la mettent en fuite.*

**La P A R A D E.**

*Air : Lampons, lampons ; Camarades, lampons.*

FRÈRE, nous avons bien fait,                      *bis.*  
 De la chasser tout-à-fait,                              *bis.*

le dialogue ne permettant pas de dire autre chose, que ce qui est dans ce couplet, l'on a cru pouvoir se permettre en conscience de le voler ; attendu que l'on auroit fait ce couplet là le premier, s'il n'eût pas été fait auparavant. L'on se refusera difficilement à cette raison là, que l'on trouvera aussi solide qu'elle l'est.

## PROLOGUE.

Oui, cette sottre Déesse  
N'inspire que la foiblesse ;  
*Ensemble.*

Heurtons, frappons ,  
Chez l'Espérance entrons.



LEANDRE.

Oh, oh ! la porte s'ouvre d'elle-même.

---

## SCENE IV.

La PARADE, LEANDRE.

L'ESPERANCE *habillée de verd , & une ancre  
à la main.*

LEANDRE.

*Air : Le Cabaret est mon réduit.*

**M**AIS quelle Déesse paroît ?

La PARADE.

Eh ! sûrement c'est l'Espérance.

A son ancre on la reconnoît ,

Oui , c'est elle qui s'avance ;

LEANDRE.

Ma foi si ce l'est , ma foi si ce l'est ,

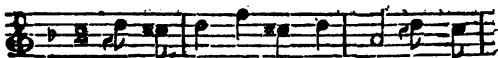
C'est une belle espérance.



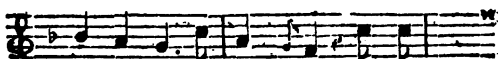
L'ESPERANCE.

Oui, mes Enfans, je suis l'Espérance. Dites-

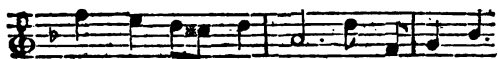
moi vos desirs , & je vous ferai voir tout possible.



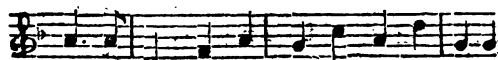
A l'enfant, dans son ber-ceau ; Au pri-



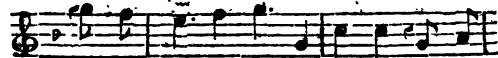
sonnier dans sa ca - ge , Au vieil-



lard, près du tombeau , je fais montrer



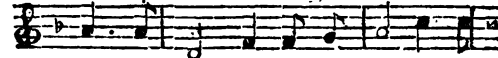
tout en beau. Aux prudes , d'un certain âge ,



Je promets l'appren-tif- sa - ge de l'A-



mour d'un Jou- vanceau, Je fais montrer



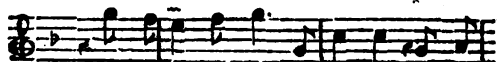
tout en beau ; Je cache au Guerrier nou-

# PROLOGUE.

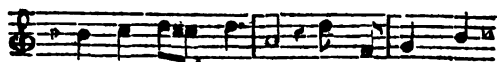
15



veau , De la mort l'affreuse i-mage;



Et même du ma-ri-a-ge J'a-dou-

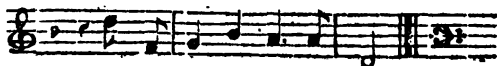


cis jusqu'au tableau. Je fais montrer



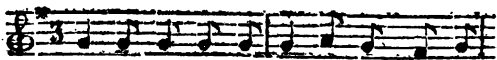
tout en beau.

LA PARADE & LÉANDRE , ensemble.

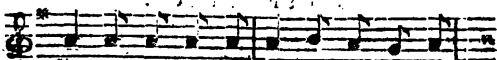


El - le montre tout en beau.

L'ESPÉRANCE.



Les biens présents n'ont pas D'aussi grands ap-

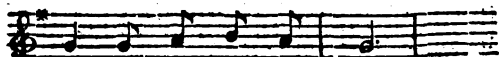


pas, L'on ne les sent pas. Mortels i- ci



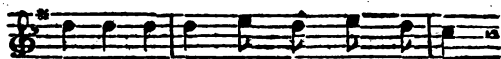


bas, Ne faites de cas Que des biens fu-



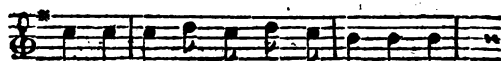
rurs, Je vous les rends sûrs.

La PARADE.

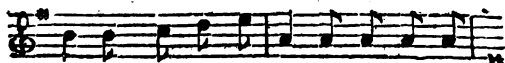


Quel front serein ! Des cœurs il bannit

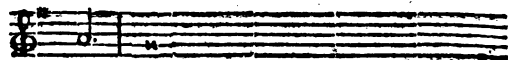
LÉANDRE.



le chagrin. Son aspect seul nous réjou-

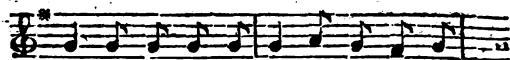


it ; Dès qu'on l'aperçoit , De tout on jou-



it.

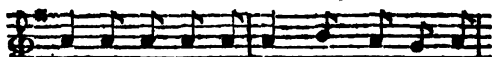
L'ESPÉRANCE.



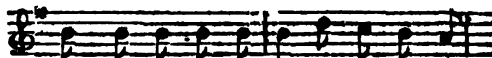
Un plaisir qu'on attend Touche bien au-

PROLOGUE.

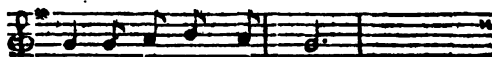
271



rant, Et même est plus grand qu'un plaisir qu'on

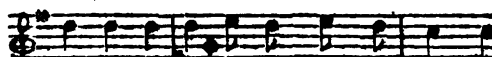


prend. L'espoir d'en avoir Va bien au de-

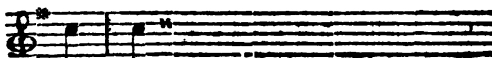


là, Du plaisir qu'on a.

La PARADE.

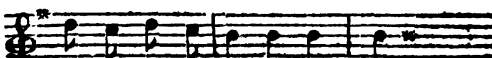


Quel air ouvert ! Ah ! l'on perd tout quand on



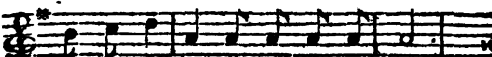
vous perd !

LÉANDRE.



De grace , restez a - vec nous.

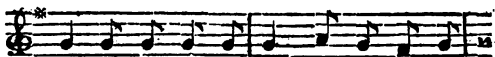
La PARADE & LÉANDRE , ensemble.



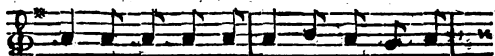
Dé-es-se , que ferions-nous, Sans vous.

## L'ESPÉRANCE.

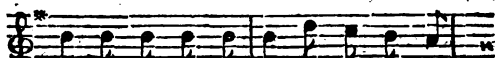
## L'ESPÉRANCE.



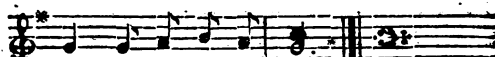
Vos vœux sont triomphans ; Allez, mes en-



fans, Je reste céans. Vos jeux bien-sé-



ants, Auront en tout tems Des succès-conf-



tants, Vous plairez long-tems.

## LÉANDRE.

Nos jeux bien séants, Déesse ! vous ne nous  
connoissez donc pas ?

## La PARADE.

C'est donc une Eronie ?

## L'ESPÉRANCE.

Point du tout, Madame la Parade. Ne s'en-  
tendez-vous pas que la bienséance des Parades est  
de manquer de décence ? Allez, mes amis, les  
équivoques un peu claires, & présentées par les  
côtés agréables, sont de l'essence de votre spec-

**PROLOGUE.** 19

racle ; & , ce qui le fera réussir. Voyez si je vous connois.

**L É A N D R E.**

Quoi ! Déesse , vous pensez que nos licences  
licencieuses , plairont encore ?

**L' E S P É R A N C E.**

Plus que jamais.

**La P A R A D E.**

Je le crois , moi. (*Se retournant vers les Spec-  
tateurs.*) Ignia qu'ça qui ravigotte ces Messieurs  
& ces Dames.

**L É A N D R E.**

*Air : Margot , sur la brune.*

Comme elle cajole !

Comme elle nous enjolle !

Comme elle cajole !

**La P A R A D E.**

Eh bien , écoutons-là.

**L É A N D R E.**

Quelle est courtoise !

Quelle est matoise !

Comme elle amboise !

Quel bien c'est-là ,

Si ces Messieurs croyent cela !



**L' E S P É R A N C E.**

Mais , ne me croyez pas moi seule ; consultez  
là-dessus le Dieu de la Gaité qui s'avance.

## SCENE V &amp; dernière.

Le DIEU DE LA GAIÉTÉ, L'ESPÉRANCE,  
la PARADE, & le beau LEANDRE.

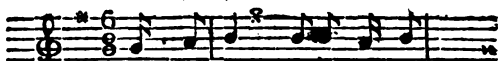
LEANDRE.

AH, ah! c'est-là le Dieu de la Gaiété!

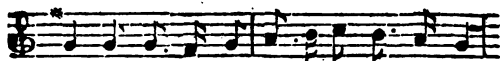
LA PARADE.

Gnia qu'faire dell'dire, car je m'fuis sentie  
toute joyeuse en le voyant tant seulement.

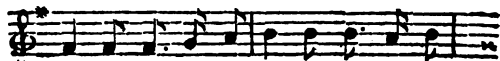
Le Dieu de la Gaiété.



GUAI, guai, guai! disons d'aima-



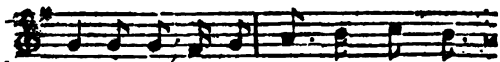
bles chançons, Amis, rions, dançons & nous



a-mu-sons. Aimez-vous le vin? J'en ai

PROLOGUE.

31



de divin, Mon champagne est mouffeur,



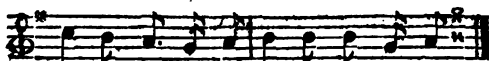
Quoiqu'il soit vieux. Que d'a-vance



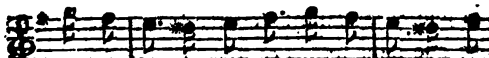
L'Espé-ran-ce Réveille en nous le dé-



sir; Et qu'ensui-te L'on profite De cha-



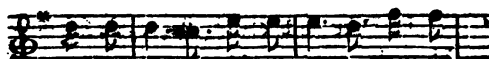
que plaisir Qu'elle vient offrir. Guai, guai, &c.



Allons voir des I-ris, des Philis, des Clo-

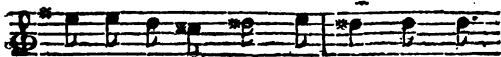


ris. J'en fais qui ne demandent qu'à faire

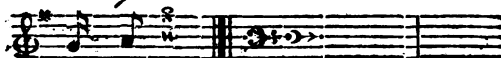


Notre affaire, Al-lons, frere, Grande

## L'ESPÉRANCE.



chère & beau feu , Et jou- ons gros jeu.



Guai , guai , &c.

## L'ESPÉRANCE.

Quelle gaité !

## LA PARADE.

Queu pere de joie !

## LÉANDRE.

Sarpedié ce Dieu-là est un bon humain !  
voyez comme il s'humanise.

## Le Dieu de la Gaité.

Eh morbleu , trêve de compliments ; & vive  
la joie & le plaisir ! Voyons donc , mes Enfants ,  
ce que nous ferons ce soir. D'abord je compte  
vous donner à souper , & nous rirons...

## LÉANDRE.

Seigneur Dieu , paravant le souper , si ça vous  
amusoit , v'la Madame la Parade , qui s'offre  
de vous... là... de vous...

Le Dieu de la Gaité , *interrompant*,  
Eh mais je le veux bien , moi.

## PROLOGUE.

23

La PARADE.

Oui, j'offre de vous mettre. . . de vous mettre une Parade.

L É A N D R E.

Mais paravant d'en risquer une, je voudrois être sûr qu'elle ne déplaira pas, & voici mes raisons de trembler, qu'un Poète targique de mes amis, m'a tourné zet bistourné r'en vers Alexandrins, à cette fin de rendre ces raisons-là pus frappantes.

La PARADE.

Eh bien, oui, oui, va, va dis tes vers; je te répondrai en prose; ou je disloquerai des vers en impromptu, qui vaudront bien ceux qu'ils t'ont fait zaprendre par cœur.

L É A N D R E.

Ça n'est pas si aisé qu'ça est facile. J'en fais juge la Déesse, & le Dieu de la Gaîté. (*Se retournant vers l'Espérance.*) Que Madame me permette de mettre mon chapeau; (*il met son chapeau, pour déclamer avec plus de dignité, & déclame d'un ton empoulé.*)

- » Quel est votre dessein, &, par quel goût malade,
- » Faites-vous en ce jour revivre la Parade?
- » Les morts, après trente ans, sortent-ils du tombeau?



La PARADE , *déclamant aussi.*

Depuis que les François ne donnent rien de beau,  
Qu'il faut absolument pleurer aux Comédies ;  
Et qu'il faut ou bâiller , ou rire , aux Tragédies ;  
Je viens sur leurs débris établir mes tréteaux,  
Et, par mes jeux plaisans , amuser ces Badauts.

( *Elle montre les Spectateurs.* )

L É A N D R E.

Eux ! ... du bon ton , ... de l'air , ... reconnoissant  
l'empire ,

Ils vous voudront du mal de les avoir fait rire.

Ils se divertiront , & s'en repentiront ;

S'amuseront , riront , & s'en indigneront.

Des Chevaliers françois tel est le caractère . . .

Mais enfin quel projet à l'Auteur téméraire ,

Qui , ramassant , partout , des propos de rebut ,

Prétend être joué ? Parlez , quel est son but ?

La P A R A D E.

D'aller par la Parade au temple de mémoire ,

Et par-là de voler à la gloire.

L É A N D R E , *interrompant.*

A la Foire.

La P A R A D E.

A la gloire.

L É A N D R E.

A la Foire.

La P A R A D E.

Allons, tais-toi , mâchoire

## PROLOGUE. 25

Le Dieu de la Gaieté, les arrêtant.

Arrêtez, beau Léandre, la Parade n'a pas tant de tort. Car enfin si l'on rend bien la nature, que ce soit dans une fange, que ce soit à la Foire, ou sur le Théâtre françois, qu'importe ? n'y a-t-il pas toujours à cela un petit mérite donc ?

Air : *C'est au pays de Cocagne.*

Où, dans une Piece de la Foire,

Si l'on peint bien les humains,

Ce chemin peut conduire à la gloire ;

L'on y va par tous chemins.

Anacréon, par des chansons à boire,

Faites sans soin,

Ne tient-il point un assez bon coin

Dans le temple de mémoire ?



### L'ESPERANCE.

Le Dieu de la Gaieté a raison, & je promets tout à ses efforts, moi.

La PARADE, *sautant de joie.*

L'Espérance me promet tout ; & ce Dieu charmant me donne gain de cause. Nous jouons la Parade, & nous réassurons. Pas vrai, Déesse ?

### L'ESPERANCE.

Vous aurez un succès éclatant.

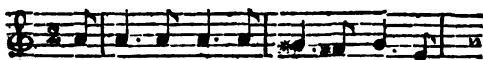
Tome II.

B

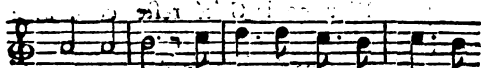
## L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE.

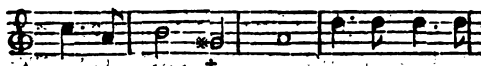
Oh dame !



Je fais me re-pro- duire en cent lieux



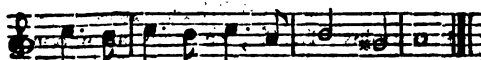
dif-férens , Pour répandre mes biens aux



petits comme aux grands , D'un bout de la



terre , jus-qu'à l'autre bout , Je sème



mes bienfaits , Et je re-gne par-tout

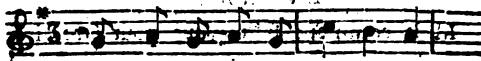
A LEANDRE, *Je parodant.*

C'est fort singulier !

La PARADE.

C'est fort particulier !

Le Dieu de la Gaieté.



MAIS , oui-da , mon beau Cavalier ,



Ce-la, ne peut point s'al-li-er :



C'est singu-lier , Et fort par-ti-cu-lier .

La P A R A D E .

Mais , mon doux Seigneur , encore un mot :  
Nous allons donc glisser à ces Seigneurs & à  
ces Demoiselles , des libertés gallicanes ; v'là  
qu'est ben ; mais vous sçavez que notre siècle  
est devenu chaste à faire grincer les dents ,  
dans les discours seulement ; faudra-t-il que je  
rerranche queque chose , des choses , que . . .

Le DIXU de la Gaité , *l'interrompant.*

Bon , bon , ma pauvre Parade , va toujours  
ton train gaîment , & moque toi de cela.



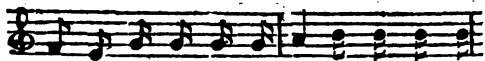
Ns te conduis point par au-



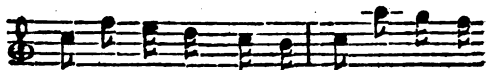
trui ; Si ce siècle pédant se



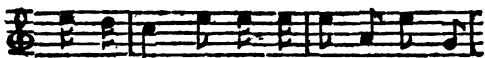
cho-que D'u- ne or-du-re ou d'une équi-



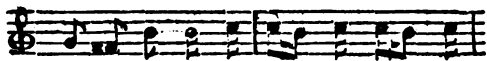
voque, N'importe, poursuis; C'est tant pis pour



lui , S'il veut mettre aujourd'hui La ver-ru



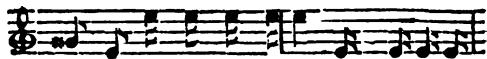
dans l'ennui, Qu'on e-xige moins de dé-



cence , Dans les propos que l'on tien-



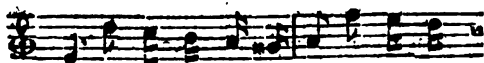
dra; Mais dans les mœurs plus d'inno-



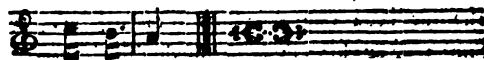
cence; Plus on en dira, Moins l'on en fe-

## PROLOGUE.

31



ra ; La ver-tu re-nai-ra ; La gai-té



reviendra.

### LA PARADE.

Plus on en dira , moins l'on en fera ; ça  
n'accommodera pas les femmes , ça.

### L'ESPERANCE.

Belle réflexion ! — Encore , si elle alloit au  
fait.

### Le Dieu de la Gaité.

J'y viens , moi. Ah ça , mes enfans , il y a  
un tempérament à prendre dans tout ceci.  
Laissons reposer Madamé la Parade , & jouons  
un Opéra-comique. Je suis instruit que vous  
venez d'en recevoir un à votre Théâtre ; il est  
intitulé *Joconde* ; & , je sçais même qu'il est  
traité d'un ton assez élevé , & que. . .

### La PARADE, l'interrompant.

Oui , ça est noble , & trop noble ; je n'aime  
pas ça , moi ; mais par complaisance pour le  
Dieu de la Gaité , . . .

### L'ANDRÉ.

Oui , nous pourrons vous ennuyer , par  
complaisance , . . .

Le DIEU de la Gaité.

Vous n'ennuiez point. Je connois les couplets de ce Joconde ; ils sont gaillards. Mais , auparavant que d'aller nous habiller , il faut chanter ceux que j'ai faits moi-même , en l'honneur & gloire de la Déesse de l'Espérance.

L'ESPÉRANCE.

Volontiers !

Le DIEU de la Gaité.

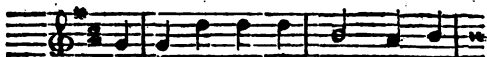
C'est un Vaudeville.

L'ESPÉRANCE.

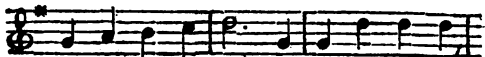
Et c'est à moi à commencer.

## VAUDEVILLE.

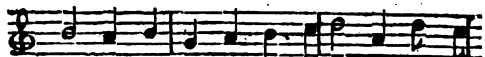
L'ESPÉRANCE.



MEs promesses sont promptes, Les



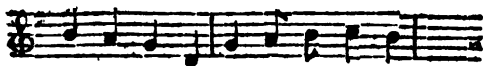
effets en font sûrs ; Je donne des à



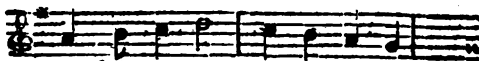
comptes Sur les plaisirs futurs ; Je fais jou-

# PROLOGUE.

53

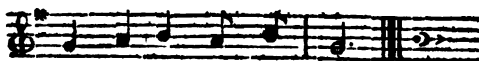


ir d'a- van- ce; Je rapproche les



— Refrain.

tems. Et guai, guai, guai, l'espérance



Rend tous les cœurs con- tens.

L É A N D R É ,

UNE Coquette sage ,  
Lui doit tous ses talens ;  
Sans que son cœur s'engage ,  
Elle a quatre galants :  
Et de la préférence  
Les flatte en même-tems ,  
Et guai , guai , &c.

LA P A R A D E .

C'EST par son influence  
Qu'une fille se croit  
Être femme d'avance ,  
Du Galant qu'elle voit :  
Souvent en conséquence  
Elle emploie le tems .  
Et guai , guai , &c.

B ♯



**L'ESPÉRANCE.**

A deux Epoux, qu'engage  
 L'himen, & non l'Amour,  
 Je promets le veuvage  
 A chacun, tour-à-tour;  
 Et, de la survivance  
 Les flatte, en même-tems.  
 Et guai, guai, &c.

**Le DIEU de la Gaîté.**

LUCRECE fut la seule  
 Qui brava son pouvoir;  
 A la mort, la Bégueule,  
 Courut par désespoir;  
 Par-là, le Sexe en France  
 Jamais ne périra.  
 Et guai, guai, l'Espérance  
 Le ragaillardira.

**F I N.**

**JOCONDE,**  
**OPÉRA-COMIQUE,**  
**EN DEUX ACTES,**  
***EN VAUDEVILLES & EN PROSE.***

## NOMS DES PERSONNAGES.

ASTOLFE, Roi de Lombardie. } Voyageants, tous  
JOCONDE, Seigneur de sa Cour, } deux, incognito,  
Madame DUTOUR, Concierge d'une Maison } en France.  
située à Saint Cloud, & mère de Thérèse.  
THÉRÈSE, Fille de Madame Dutour, & amou-  
reuse de Blaise.  
BLAISE, Jardinier de la Maison, & amoureux  
de Thérèse.  
Une Servante.

*La Scène est dans le Jardin de la Maison, dont  
Madame Dutour est la Concierge.*

*Tout est de mode en France : celle des Pièces en Vaudevilles s'est soutenue pendant plus de 20 ans. Depuis près de 14 ans, les Pièces à Ariettes ont la vogue. Vivront-elles aussi longtemps que celles qu'elles ont tuées ? L'inconstance du François, dans ses plaisirs, paroît rendre cette question facile à décider.*

*Quoi qu'il en soit, comme le Vaudeville est aujourd'hui totalement tombé, il étoit venu dans l'idée de refondre en Prose, Joconde & le Rossignol, pour se conformer au goût d'à présent, & n'avoir pas l'air antique ; mais, c'est une besogne aisée, que ceux qui voudront jouer ces Pièces dans leur Société, pourront faire, aussi-bien & mieux même qu'on auroit pu l'exécuter.*

*Vu le dégoût que la musique moderne a jeté sur les airs des anciens Vaudevilles, Joconde & le Rossignol gagneroient actuellement, peut-être, à être mis en Prose. C'est un simple avis que l'on donne à ceux qui voudroient en tenter l'essai. Leur succès seroit encore plus sûr dans ce moment-ci, si quelque Musicien aidé d'un Parodiste adroit, en faisoit des Pièces à Ariettes.*



**JOCONDE,**  
**OPÉRA-COMIQUE;**  
**EN DEUX ACTES;**

*EN VAUDEVILLES ET EN PROSE.*

---

**ACTE PREMIER.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**BLAISE** *seul, un Rateau à la main, arrive en travaillant.*

**C**OMMENT, Blaise ! avec tout l'esprit que t'as , (car j'en ons pus que tout le village ensemble ,) quoi ! t'as de la jalousie ? Mais aussi , pour queue raison ces deux jeunes Seigneurs avont-ils loué , & habitent-ils depuis huit jours ste maison ici , à S. Cloud ? Ce n'est pas sanguerne pas pour les biêaux yeux de Madame Du-

tour, qui en est la Conciarge, ni pour les miens  
qui en sis le Jardinier. Ce Monsieu Astolse, &  
ce Monsieu Joconde en voulient sûrement à  
Thérèse, la fille à Madame Dutour, dont je  
sis amoureux, & que je voulons apoufer. Ces  
doutances-là pouriant bian être la vérité, ouï?

Air : *Je ris des bonnes ames*, noté dans le  
Rossignol.

Oui, morgué, sur Thérèse,  
J'ons raison d'avoir des soupçons jaloux ;  
Ign'a queute fichaise,  
Gnia queute chose la-d'llous.

Ces Seigneurs, qu'elle admire,  
Pourroient bien la séduire,  
Par leux airs, leux biau dire ;  
Par l'or de leux habits ;

Par leux rubis ;  
Oh ! pour moi, queu martire !  
Oh ! queu sensible affront !

Ces gens lui plairont,  
L'amuseront,  
La séduiront,  
La tromperont,  
M'enleveront,  
M'la croqueront,  
M'la souffleront.

Oui, morgué, &c.

## SCENE II.

Madame DUTOUR, BLAISE.

*Madame DUTOUR, d'un air grondeur.*

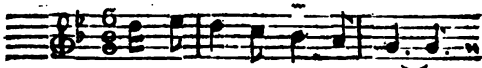
**E**H! qu'est-ce que c'est qu'ça, Blaise! est-ce  
que j'veus trouverons toujours à rien faire!

BLAISE.

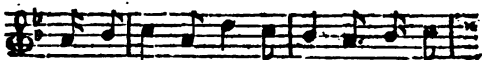
A rien faire, Madame Dutour?

Madame DUTOUR.

Sans doute, te v'la là les bras croisés. Oh!  
je voulons moi, qu'on travaille toujours.



Otez-moi tous ces cailloux;



Ratifiez-moi ces al-lé-es, All'n'ont



point af-fez sa-blé-es; Ces branches



sont mal tail-lé-es.

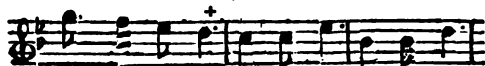
BLAISE.



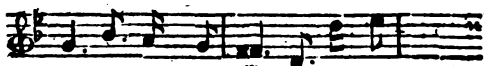
Je n'avons pas les bras mous, Mais je



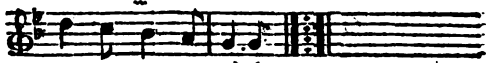
met-tons quelques pausés A notre ou-



vrage, & pour causé; Madame, Mada-



me, je me re-po-se: Le tra-



vail est dur cheux vous.

Madame DUTOUR, *continuant de le gronder.*

Tu ne fais pas la moiitié de ce qu'ignia à faire. Tu sçais que ces Seigneurs se pormeniont toujours ici, & ça n'est pas propre.

BLAISE.

Eh oui, morgué, tâchez de leux plaire: ils vous donniont une bonne réputation dans le village.

OPÉRA-COMIQUE.

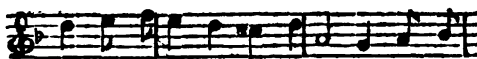
41



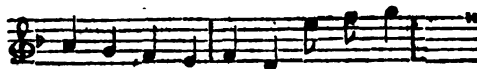
Si vous sa-viais pour ces gens-là,



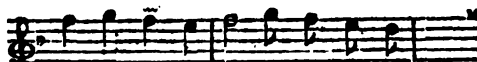
I-ci, comme on vous accom-mo-de,



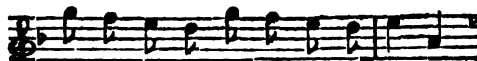
Si vous sà-viais comme déjà sur votre



condui-te l'on brode, Peut-on cheux



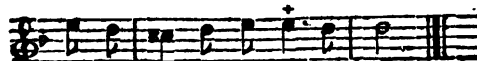
soi, souffrir cela ? Fil-les d'Opé-



ra, dit-on, & Catins à la mode,



On vous traite, de-ci, de-çà, De fem-



me commode, & d'Es cate-ra.



Et morguene, c'est qu'il est bian vrai aussi  
que leux appartement ne désemplir point de  
criatures.

Madame D u r o u r.

Oh mais, je comptons bian leux dire, ce  
soir, très-vartement, que je n'entendons plus  
qu'il entre des femelles chez eux, ou qu'ils  
délogient, & d'un. Mais toi, à cause de ça,  
faut-il que tu sois un faignant, & un landore,  
heim ?

B L A I S E.

Air : *Tout le monde m'abandonne.*

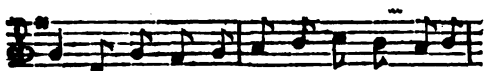
Vous n'êtes jamais contente ;  
Et ça, sans sçavoir pour quoi ;  
J'arrose, je greffe, j'hante ;  
Et gnia point d'homme, je croi,  
Qti vous plante, plante, plante,  
Plante un arbre, mieux que moi.



Et pis, tenez, Madame Dutour, je vous  
l'ons déjà dit pus d'une fois : j'irions d'un bian  
plus grand courage, si je travaillions pour no-  
tre compte.



BAILLEZ-MOI Therese en mari-



a-ge, Oh! je tar-vaille, tar-vail-le-rons



tant; Chacun de nous fera con-tent, Je



tarvaille, tarvaille tarvail-le-rons tant.

Madame DUTOUR.

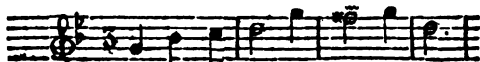


Non, ne m'en parle pas da-van-ta-ge,

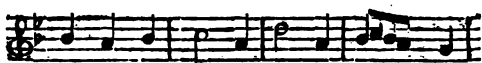


Non, tu n'as pas af-fez de comptant.

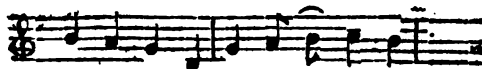
Monsieur Thibaut le Procureur Fiscal en a,  
Iy; il a pus de dix-huit cent livres de beau  
bian au soleil. Si t'en avois autant, je te don-  
nerions la parferance; mais pisque ça n'est pas,  
Thérèse épousera Thibaut.



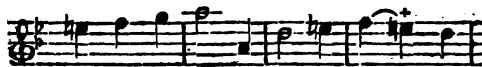
J'crois qu'il l'aime un peudéjà;



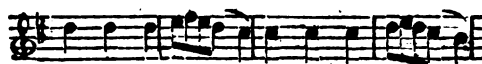
Ce soir pour ell' chez l'y l'on dan- - se ,



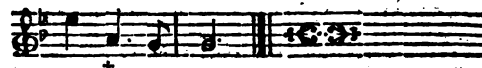
J'espérons qu'il l'a- - pou - - se - ra ,



C'est un coup de la por- vi- den- - ce ,



Il la verra . . . . l'amour croîtra . . . .



Et ça s'fe- - ra.

**B L A I S E.**

Jarni, j'enrage.

**U N E S E R V A N T E.**

Monfieu Thibaut le Procureur Fiscal vous demande, Madame.

**M a d a m e D U T O U R.**

Eh vite , eh vite , allons le trouver.

*Elle sort.*



## SCENE III.

BLAISE, *seul.*

**C**E n'est pardi pas Monsieu Thibaut qui me baille le pus de tintoin , il ne sauroit gueres épouser Thérèse ; ce qui me chifonne , ce sont ces Sarans de suborneux. Morgué , courons au pus pressé.

*Air : Le Cabaret est mon réduit.*

Faut empêcher d'abord ici ,  
Par queuque bon trait de prudence ,  
Qu'ces d'nicheux de marle-ci ,  
Qui sont plus fins qu'on ne pense ,  
Ne volent son I ,  
Ne volent son I ,  
Ne volent son Innocence,



Mais les v'la qui viennent envers ici ; acou-  
rons les avec la patience d'un char ; voyons ce  
qu'ils avont dans l'ame , ces chians-là.

*Il se cache.*



## SCÈNE IV.

ASTOLFE, JOCONDE.

ASTOLFE.

*Air : Du Cordon bleu.*

[ Il est noté dans le Rossignol, avec ces paroles : ]

*Il ne tardera pas à venir.*

L'AMOUR nous a bien dédommagés ;  
 Nous sommes fort bien traités des Dames ;  
 Joconde, enfin, nous voilà vengés  
 Des tours que nous ont joués nos femmes ;  
 Que chacun de nous, sans aucun regret,  
     Pardonne à la sienne ;  
     Je passe à la mienne  
 D'avoir pris ce petit Main, si laid ;  
     Toi, passe à la tienne,  
     Son petit Valer,



JOCONDE.

Oh ! à cet égard, j'ai obéi d'avance, à votre  
 Majesté.

ASTOLFE.

Ah ! Majesté ! Joconde !

JOCONDE.

Pendant nos voyages vous avez voulu que

OPÉRA-COMIQUE. 47

je vous appellaïſſe Aſtolfe , ou mon ami ; mais  
à la veille de notre départ , je . . .

ASTOLFE , *l'interrompant.*

Je , ... je , ... je veux que cela dure toujours.

JOCONDE.

Mais, Sire, . . .

ASTOLFE , *l'interrompant encore plus vivement.*

Air : *Quand Moïſe fit déſenſe.*

SIRE , . . . eh , de grace Joconde ,

Ce titre , . . . épargne-le moi.

Je veux que l'anni réſponde

A l'ami , jamais au Roi.

Ce nom ; ſaint & reſpectable ;

Le nom d'ami véritable ,

A trop rarement été

Fait pour une Majeſté.

\*\*\*

JOCONDE , *affectueuſement.*

Eh bien ! mon ami , mon plus cher ami ,  
retournons donc pardonner à nos épouſes in-  
fideles. Ce qui doit nous conſoler , c'eſt qu'el-  
les ne ſont pas les ſeules , puisſque ce Livre  
blanc , que nous avons pris pour y inſcrire  
toutes nos conquêtes , eſt à préſent tout-à-fait  
rempli.

*Il fait voir le Livre à Aſtolfe.*

Air : *Tournez la tête , tout eſt dit.*

Des Griſettes , & des Bourgeoiſes ,

Plusieurs femmes du premier rang,  
Femmes de Robe, & Villageoises, . . .

*ASTOLFE, l'interrompant.*

Quoi ! ne reste-t-il plus de blanc ?

**JOCONDE.**

On peut y mettre encore une aventure ;  
Mais il faudra qu'on écrive bien fin ;  
La chose est sûre,  
Tout est plein.



**ASTOLFE.**

Tout est plein ?

**JOCONDE.**

Oui, plein. Oh, ma foi, depuis que nous  
sommes en France, le Livre a été grand train ;  
mais sur-tout à Paris, & à Versailles, il a été  
comme la foudre.

**ASTOLFE.**

Eh bien, Joconde, puisqu'il ne reste qu'une  
pauvre petite place, il faut encore conquérir à  
nous deux, cette petite Thérèse, & puis partons.



SCÈNE

SCENE V.

ASTOLFE, JOCONDE, THERESE,  
BLAISE, *se retirant après son départ*

ASTOLFE.

*Air : Pour la Baronne.*

Voici Thérèse,  
Il faut convenir de nos faits.

JOCONDE.

Ne souffrons pas qu'elle biaise.

BLAISE, *à part.*

Acoûtons-les mieux que jamais.

Voici Thérèse.



ASTOLFE.

Approchez charmante Thérèse.

THÉRESE, *à un air naïf.*

Oh mais, Messieurs, ne m'arrêtez pas aussi  
long-tems que vous avez de coutume.

ASTOLFE.

Mais, regarde donc, mon ami, quels yeux,  
quelles graces, quelle beauté ! Oh oui, de  
toutes les femmes de l'univers,

*Air : Non, vous ne m'aimez pas !*

THÉRESE est la plus belle.



**JOCONDE,**

**T H É R È S E.**

Cela ne se peut pas.

**J O C O N D E.**

Non, rien n'est plus beau qu'elle,

L'on n'a point plus d'appas.

**T H É R È S E.**

Ces jolis mots, j'les aime,

Oui, j'aime à les ouïr,

Quand vous mentiriez même,

Ça fait toujours plaisir.

**A S T O L F E.**

*Air : Blaise, en revenant des champs.*

Mais, mon cher,

Il faut penser,

Et se presser,

Et s'empresser,

De la bien récompenser

De la peine qu'elle

Prend d'être si belle.

\*\*\*

**J O C O N D E.**

Oh ! cela est trop juste.

**T H É R È S E.**

Oh ! ça ne nous coutions pas un grand travail.

**A S T O L F E.**

Il faut, ma belle enfant, nous faire le plaisir  
d'accepter ce diamant, au nom de mon ami,  
& au mien.

**OPÉRA-COMIQUE.** 51

**THÉRESE,** *dans la plus grande joie.*

Bon !... queue générosité !... Dame, Messieurs, ... ne me tentez pas ; ... j'en ons grande envie , au moins.

**A S T O L F E.**

*Air : Mettez-vous bien cela là , jeune Fillette.*

ACCÉPTEZ cette bague-ci,

**T H É R E S E.**

Je ne sçais si je sommeille.

**J O C O N D E.**

J'imagine qu'elle vous doit

Aller au doigt

A merveille.

**A S T O L F E.**

Mettez-vous bien cela

Là ,

Jeune Fillette ?

**T H É R E S E.**

Oui. J'ons l'œil ébloui ,

Oui !

**J O C O N D E.**

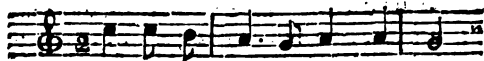
L'affaire est faite.



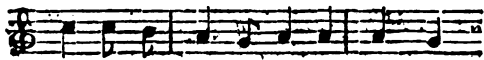
**T H É R E S E,** *à part.*

Mon ami Blaise va me trouver bian belle avec ce joyau-là !

## JOCONDE.



CETTE ba - gue n'est rien en - cor ;



A - mi, fai - sons - lui, fa - for - tu - ne ;

*Montrant une bourse pleine de louis.*



Voyez - vous ces cent lou - is - d'or ?



Ils sont à vous, ma belle Brune,

THÉRÈSE,



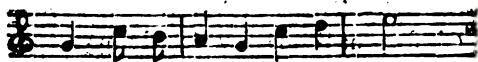
Ne vous moquais-vous pas de nous ?

JOCONDE,

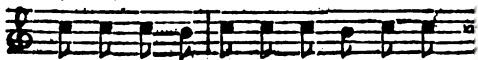


Non, nous vous les don-ne-rons tous ;

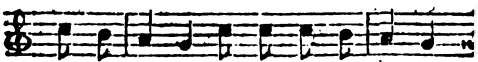
OPÉRA-COMIQUE. 51



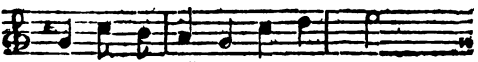
Ces cent lou-is se-ront à vous,



Si vous voulez, si vous voulez, si vous

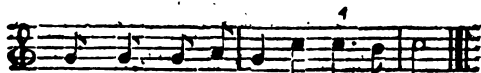


voulez prendre Le soin de vous rendre,



Ce soir, sous ces arbres touf-fus.

THÉRÈSE, *d'un air ingénu.*



Messieurs, ce-la n'est pas de re-fus.



Quelle est l'heure de votre commodité?

ASTOLFE, *d Joconde.*

Eh-mais, sur les neuf heures & demie, n'est-ce pas?

JOCONDE, *d Astolfe.*

Oui, sur les neuf heures & demie, au clair de la lune.

## JOCONDE,

THÉRESE, *à part.*

Oh stargent-là me fera épouser mon ami  
Blaise. (*haut.*) Ah ça, Messieurs, c'est donc  
là-bas, au petit labyrinthe; que je voyons  
d'ici?

JOCONDE.

Volontiers. Appelez-vous ça le petit laby-  
rinthe?

THÉRESE.

Air : *Turlurette, turlurette; ma tanturlurette;*

MAIS dites-moi donc encor,

J'aurons ces cent louis d'or?

Ah ça, ma fortune est faite?

ASTOLFE.

Oui, Brunette.

JOCONDE.

Oui, Poulette.

*Tous les trois ensemble.*

*{ Ma  
  Ta fortune est faite.*

THÉRESE, *à part.*

Blaise, tout ça sèra pour toi. (*haut.*) Ah ça  
donc, à ce soir neuf heures & demie. Ne nous  
manquons pas, au moins.

JOCONDE.

Eh quoi! nous quitter déjà?

OPÉRA-COMIQUE. 51

ASTOLFE.

Quoi ! vous en aller sitôt ?

THERÈSE.

Oh ! je ne me fons déjà que trop amusée ;  
ma mère m'attend , faut que je m'en aille.

Air : *Des Fraîges.*

DAME , il me fauroit souffrir  
Ses plaintes importunes ;

Je vous quittons pour courir

Au Porager y cueillir

Des preunes , des preunes , des preunes.



Sans adieu au moins , Messieurs.

ASTOLFE.

Sans doute vraiment , c'est sans adieu.

JACONDE.

Eh vraiment oui , sans adieu.

*Thérèse se retire.*

*Rendant cette Scène , ainsi que dans la  
précédente , & celle qui suit , Blaise écoute  
& paroît de tems en tems , comme un Jar-  
dinier qui travaille , & avec différens ou-  
tils , comme bêche , ciseaux , &c.*



SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, BLAISE *caché.*

BLAISE, *à part.*

**A**COUTONS encor voir le dergnier parti  
qu'ils prendront.

ASTOLFE, *souriant.*

Quelle simplicité ! quelle innocence ! c'est  
un trésor que cela.

JOCONDE, *d'un air tranquille.*

Oui, elle paroît assez innocente.

ASTOLFE, *vivement.*

Comment assez ? mais il n'y a rien de si neuf  
que cet enfant-là.

JOCONDE, *d'un air assez froid.*

Air : *Du haut en bas.*

Je le croirai ;

N'allons pas d'abord à l'extrême ;

Je le croirai ;

Mais c'est lorsque je le verrai.

ASTOLFE, *avec chaleur.*

Quoi, cela te semble un problème ?

JOCONDE, *toujours avec flegme.*

Quand j'en serai sûr par moi-même ;

Je le croirai.

ASTOLFE, *d'un ton vif & badin.*

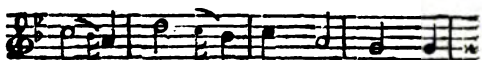
En vérité, c'est être bien mécréant !

JOCONDE, *avec feu.*

En vérité, c'est être bien incorrigible ! Comment ! après le nombre inoui de filles que nous avons eues pendant nos voyages, & qui nous paroissent si simples, si simples !... quand il ne s'en est pas rencontrée une seule qui nous ait donné la plus légère idée de nouveauté ?...



Ce se-roit un grand bonheur,

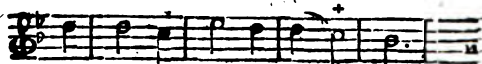


I-ci de trou-ver un cœur Qui



n'eût point aimé, Qu'on n'eût point charmé.

ASTOLFE, *très-vivement.*



Oui, c'est un phé-no-me---ne,



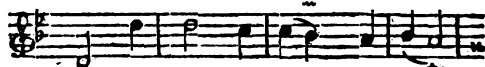
Mais cette fois, Je crois d'honneur

C r

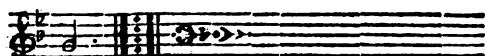




Que nous au-rons l'é-tren-ne d'un



cœur, Nous en au-rons l'é--tren-



ne.

Oui, j'y mettrois ma tête.

JOCONDE.

Non pas moi; mais tenez, je vais vous four-  
nir un moyen de me confondre.

*Air : Du Menuet d'Isis.*

Pour guérir mon incrédulité,

Voulez-vous céder la primauté?

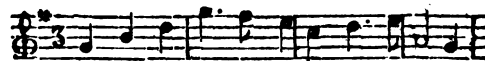
Voulez-vous permettre qu'à Thérèse;

Au rendez-vous, je parle le premier?

*ASTOLFE, en riant.*

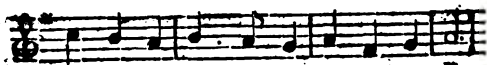
Oh dans ce cas-là, ne t'en déplaîse,

Un Roi ne doit point parler le dernier.



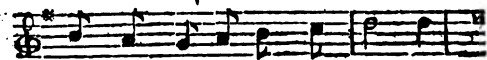
L'HONNEUR du pas est pure fan-tai-sie;

OPÉRA-COMIQUE. 49



Mais étant Roi, Le pas n'est dû qu'à moi.

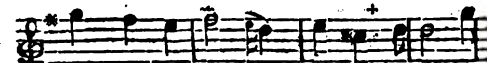
J O C O N D E.



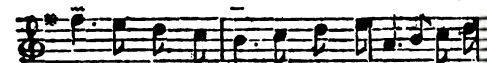
Dans u - ne cé-ré- mo - ni - e ,



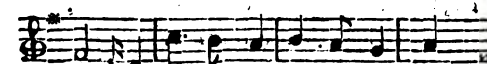
Le pas vous est dû de droit ;



Qui vous le ni - e ? ... Mais ce se-roit Au



Roi ; qui le prendroit, Dans ce cas, une tyrann-



ni - e , Et foiblesse à qui le lui



cé-de- roit.

Oh ! tenez ; suivant notre marché , en ma-

JOCONDE,

rière de galanterie , nous devons (vous me l'avez promis ,) jouer toujours à billes égales.

ASTOLFE.

Égales , tant que tu voudras... mais dans cette aventure-ci , il faut bien nécessairement qu'il y en ait un de nous deux qui lui parle d'amour le premier ; & il me semble que c'est à moi...

JOCONDE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc à vous , s'il vous plaît ?... ce seroit à moi plutôt. (*En riant.*) Les Rois ne font-ils pas toujours faire l'essai pour eux ?... Cependant je veux bien ne pas insister sur la solidité de cette raison ; je veux bien n'avoir aucun droit pour prétendre la préférence ,... mais tirons-là au sort.

ASTOLFE, *riant.*

Au sort ? ah , ah , ah ,... Eh mais, où di-à , tirer cela au sort ? c'est assez plaisant.

JOCONDE.

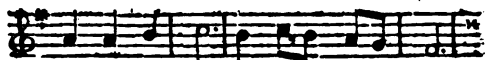


Le plus plaisant de ce-la , C'est que



C'est en l'air que nous di- pu-tons,

OPÉRA-COMIQUE. 61



Et qu'à coup sûr nous nous bat - tons



De la chape à l'E - vê - - que.



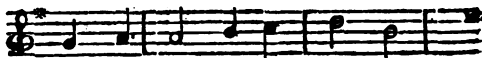
Quoi qu'il en soit, pair ou non?

ASTOLFE, *riant.*



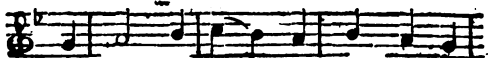
Il est bon; Va, je dis pair.

JOCONDE. ASTOLFE, *se renfroignant.*



Il est non. Non, il est bien.

JOCONDE.



si-di-cu-le! Le sort veut, le sort veut



con-ver-tir un in - cré-du - - le.

ASTOLFE , *d'un air sérieux & hautain.*

Ah ! je me flatte que vous n'abuserez pas de  
cette mauvaise plaisanterie.

JOCONDE , *d'un air ferme.*

Je n'abuserai de rien , mais j'usurai de tout.

ASTOLFE , *d'un air demi-fâché.*

Ce trait-là n'est pas de Joconde.

Air : *Buyons à nous quatre.*

FAUT-IL qu'il m'oblige

A m'expliquer mieux ?

Il doit lire dans mes yeux ,

Et que je l'exige ,

Et que je le veux.

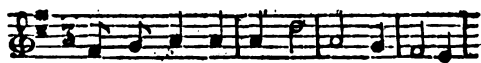


JOCONDE , *d'un air respectueux & piqué.*

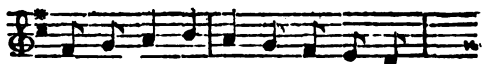
En ce cas-là, Seigneur , puisque vous ren-  
versez l'égalité convenue entre nous , je vous  
appelle *Sire* ; & je demande ma retraite à *Votre*  
*Majesté*.

OPÉRA-COMIQUE. 63

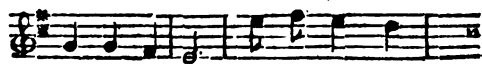
ASTOLFE, rêvant un instant.



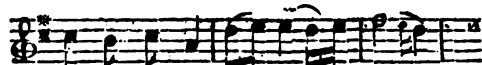
VIENS, embrasse-moi, mon cher Joconde,  
*Il l'embrasse.*



Il n'est rien au monde que j'estime

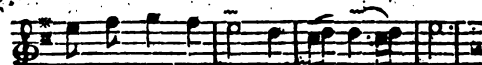


autant que toi, Pas-se-moi D'a-

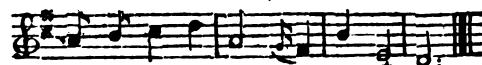


voir fait le Roi ; Fais-moi gra-ce ....

JOCÔNDE, l'interrompant d'un air tendre.



Entre amis, tout passe, Ah! pas-sez-moi



Ma trop grande audace a vec mon Ro.

*Affectueusement.*

Et même actuellement que je puis, sans me

dégrader à vos yeux , vous faire ce sacrifice ;  
c'est de tout mon cœur , si vous voulez. . .

ASTOLFE , interrompant.

Non , Joconde ; je ne le veux pas.

Air : *Sainte Comode* ; noté dans le *Rossignol*.

*Le Mariage n'est fait que , &c.*

Non , j'y renonce

Je n'en aurai jamais ;

Le Ciel m'annonce

Qu'envain j'y prétendrais ;

Hélas ! je présumais ,

En tenir un là ;

Mais pour toi le sort prononce ;

Je n'en aurai jamais ,

Non , j'y renonce.



Allons , allons ensemble reconnoître le petit  
labyrinthe.

JOCONDE.

Volontiers , allons.

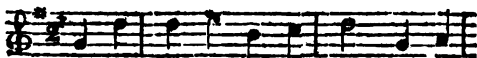
*Ils s'en vont.*



## SCENE VII.

BLAISE, *seul.*

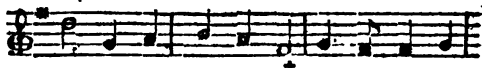
AH! les v'la partis à la fin. Parguenne les gens de qualitat sont de grands Libartins! Que ferons-je? Je ne fons pas eun infâme à aller épouser Thérèse, après une pareille effraction. Eh! mordi, gagnons les devants sur eux; & profitons de leur aventure.



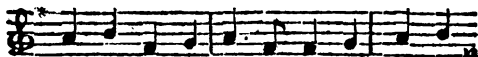
Je savons leur rendez-vous, Et leur



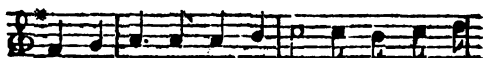
ma-ni-gan-ce; Morgué pervenons-les



nous, par ma di-li-gen-ce, N'pouvant en



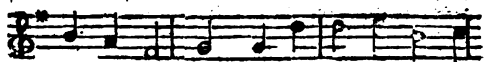
honneur l'apouser, Il faut au moins m'en



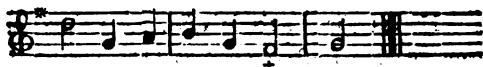
a-muser, en pernant la, la, re, la, la.



JOCONDE,



la , en pernant la la , re la , la , la ,



la , En pernant l'a - van - ce.

Je n'ons point d'escrupule à nous faire de  
ça ; pisq' e Thérèse nous trompe la premiere.  
All' n'est pas si gniaise que je l'pensois , la  
petite rusée ! alle a baillé son consentement en  
plein à ces Seigneurs... La v'la qui s'en viant  
nous mentir sur tout ça. Voyons-la ve. ir.

---

SCENE VIII.

THERESE, BLAISE.

T H É R È S E.

Air : *De la Fustemberg*, noté dans le Rossignol.

*La Moutarde au nez me monte.*

A H ! Blaise , je vians te dire...

Tu vas être content...

Attend un instant...

Un moment que je respire...

J'ons tant de joye...

OPÉRA-COMIQUE. 67

Oh tant ! . . . Oh tant ! . . .  
Tian, tout ça c'est pis qu'un songe,  
Et je m'y pards, lorsque j'y songe.  
Ce sera par moi  
Qu't'auras de quoi  
Nous marier. . . .

BLAISE.

Par toi !  
Quel est cette Enigme-ci ?  
J'entens pas c'ci ;  
Feignons ici. *à part*

THÉRÈSE.

Qu'as-tu ? voici que ta mine s'allonge,  
Quand j'ens réussi,  
Quoi ! c'est ainû  
Qu'j'en ons le grand merci ?

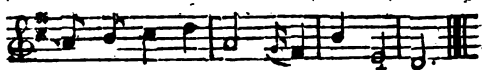
\*\*\*

BLAISE.

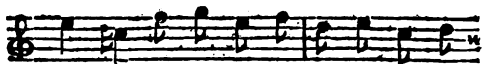
Et non, je te sis bian obligé ; mais tout de  
moins que je sçachions de quoi. (*à part*) Fai-  
sons-la jafer.

THÉRÈSE.

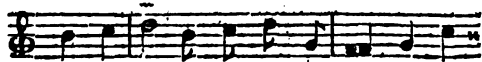
Eh bian ! Acoute donc. Ah ça, tu sçais bian  
ces Seigneurs qui logiont ici. . . . Ign'en a un  
d'eux qui m'a dit d'abord, en me baillant une  
pierrerie.



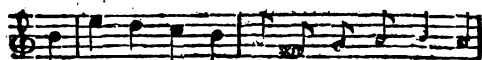
ALLONS, donne-moi ta main fil-



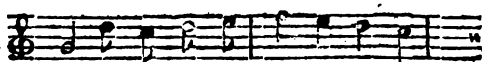
let-te ; ça que je te met-te Cet-te



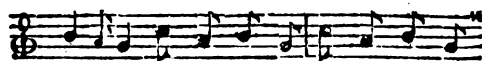
bague-là , Pis je l'avons prise, Et pis



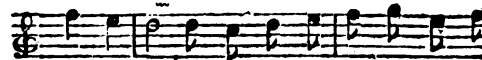
j'ons mise , Pis vint l'autre après ça' Qui par



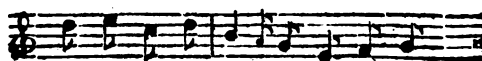
la ; Et qui m'disit : ta fortune est



fai-te, Ma brunet-te, Ma pou-lette , Et



pis ti-ra u-ne bourse pleine Que je



gagnerons sans pei-ne, En causant

OPÉRA-COMIQUE. 69



avec eux, une heure ou deux.

Et ignia cent louis dedans ; & qu'ils m'a-  
vont promis dea. Et ça seulement, pour que  
je les amusions tous deux de notre conversa-  
tion, ce soir, dans le petit labyrinthe. Ça est-  
il généreux, ça ?

BLAISE.

*Air : Comme v'la qu'est fait.*

Vous êtes l'Innocence même,  
Je voyons bien ça, mon Enfant ;  
Mais morgué si Thérèse m'aime,  
All' n'prenra rian, Blaise l'y défend.

THÉRÈSE.

Eh mais, Blaise, tu n'es pas sage,  
Comment nous épouser sans ça ?  
Sans s'targent point de mariage ;  
Pour qui, moi, prens-je s'targent-là ?  
Pour qui fais-j'ça ?  
Pour qui fais-j'ça ?



N'est-ce pas pour toi, donc ?

BLAISE, *avec tolérance*.

Pour-moi, morgué ! pour moi !

70 JOCONDE.

T H É R È S E.

Sans doute , pour toi.

Air : *Si le Roi m'avoit donné.*

J'ÉPOUSERIONS ton rival ,

Sans tout' ces finesses ;

Car le Procureur Fiscal

A pus qu'toi d'richesses ;

C'est pour qu'tu sois mon époux ,

Que je leux prens , voyez-vous ,

L'sEspeces , & les bijoux ,

Les bijoux , l'sEspeces.

B L A I S E.

Encore un coup , ne faut leux rian prendre ,  
Thérèse , j'ons un secret sûr pour t'épouser  
sans ça.

T H É R È S E.

Eh , quèque c'est que ce secret ?

B L A I S E.

Air : *Il est gentil , il est joff.*

C'EST un secret

Qui force les familles

A marier les filles

Maugré qu'on en ait ;

C'est un secret ?

Dont jusqu'ici personne

OPERA-COMIQUE. 77

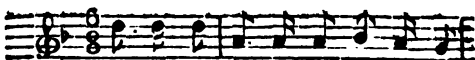
N'usa sans effet ;  
Il est parfait ;  
Mais l'Amant seul le donne,  
C'est un beau secret !



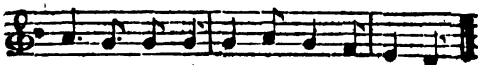
Et comme je sis ton amoureux , ignia que  
moi qui puisse te l'donner.

THÉRÈSE.

Eh pourquoi ne me l'as-tu pas baillé plu-  
tôt ?



Donne-le, donne-le, donne-le



moi , Donne-le moi donc au plus vi-te.

BLAISE.

Doucement , Thérèse. Ça ne se baille pas  
comme ça sur le champ , vois-tu : mais trou-  
ve-toi au petit labyrinthe eune heure avant  
stella que t'as donnée à ces Seigneurs , & je  
te le dirons en plein.

THÉRÈSE.

Ait : *L'éguille au cadran du Berger.*

Non , dis-le moi ,

## JOCONDE ,

Sans plus longue demeure ,  
 Blaise ; & pourquoi  
 Faut-il attendre une heure ?

B L A I S E .

Thérèse , il n'est pas tems ,  
 Attends , attends !

T H É R È S E .

Non , j'n'attendrons pas pus long-tems.



Je veux moi , que tu me l'apprennes dans  
 l'instant.

B L A I S E .

Jarnigoi , quand je t'dis que ça ne se peu-  
 pas ; il ne faut pas qu'on nous détourne ; &  
 dame , ça est long au moins.

Air : *De nécessité , nécessitante.*

FAUT un bout de tems pour l'apprendre ,  
 Ici l'on peut venir nous surprendre ;  
 Mais ce soir au petit Labyrinthe ,  
 J'enenseign'rons ce secret-là sans crainte.



T H É R È S E .

Eh bian , trouves-t'y donc à huit heures &  
 demie frapantes , & n'y manques pas , Blaise.

B L A I S E .

# OPÉRA-COMIQUE. 77

BLAISE.

Va, va, je n'ons garde. (*à part en s'en allant.*)  
Dans ce rendez-vous, je l'amegnerons peut-  
être à nous apouser.

THÉRÈSE, *en s'en allant.*

Si le secret de Blaise n'est pas suffisant, je  
ferons toujours à tems de prendre l'argent de  
ces Seigneurs pour apouse Blaise.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

B L A I S E , *seul.*

O H ça , rêvons un tantet à ce que je venons d'apprendre : ... que Thibaut ne peut pus du tout apcufer Thérèse ; j'allons l'y dire ; ... Mais ça me rend-t-il plus riche ça , moi ? Madame Du-tour m'en baillera-t-elle sa fille davantage ? ... Non morgué. . . profitons dans le rendez-vous , de la simplicité de Thérèse. Igni aura que ça , *autem* , qui me servira d'introduction à l'apoufer. — Au fait , mon intention est bonne :

*Air : Du Menuet d'Isis.*

D'ABORD , si je voulons l'abuser ,  
C'est qu'après je comptons l'apoufer ;  
Je sentons qu'il seroit bian plus sage ,  
Vu l'innocence , & la vertu qu'elle a ,  
D'aller à ça par le mariage ;  
Que d'aller au mariage , par ça.

Mais ça est impossible. Faut un éclat , faire quelque chifonnage , qui parforce la mere à m'offrir son enfant.

## SCENE II.

THERESE, BLAISE.

THERESE.

**T**E v'la déjà, Blaise ? c'est trop tot ; ignia encore pour une demie heure de jour.

BLAISE.

Oh je ne venons pas encore pour ça. J'a-  
courons pour r'aprenre eune bonne nouvelle.

*Air : Vive notre vénérable Abbé !*

J<sup>e</sup> vians te dire que Piarre a dit

A Barbe , qui l'a dit . .

A Judith.

Sur laquelle Colas a du crédit ,

Et c'est ce darnier qui me l'a redit. . .

THERESE.

Mais voyez queu bavard maudit !

Dis vite ce que l'on r'a dit.

BLAISE.

Eh dame ! l'on dit. . .

Si l'on m'étourdit ,

Cela m'intardit

Sans contredit. . .

L'on dit , . . . l'on dit. . .

D ij

## JOCONDE,

T H É R È S E.

Il n'fait ce qu'il dît ;  
Ni c'qu'on l'y a dit.



Attens donc. Je voulons te dire que Thibault ne sçauois plus à présent être ton mari. Faut qu'il apouse la grosse Jacqueline, ou qu'il soit pendu. Ça est forcé, vois-tu.

T H É R È S E.

Eh ! pourquoi l'y force-t-on , pourquoi ça ?

B L A I S E.

Air : *Un Abbé dans un coin , sur du foin.*

DAME ! pourquoi cela ?

Tian le v'la . . .

( Mais comprendras-tu ça ? )

C'est qu'un jour ce bon drille  
S'en fut , à pas de loup ,  
Charcher , à cette fille ,  
Un enfant sous un chou.

T H É R È S E.

Eh ! ça force à épouser une fille ça ?

Air : *Vous m'entendez bien !*

Va donc vite m'en charcher un ;  
Le devrait-on dire à quelqu'un  
Qui m'aime à la folie ? . . .

OPÉRA-COMIQUE. 77

BLAISE.

Là, là!

Dame, ça fait partie  
De mon secret dea.



THÉRÈSE.

Ah, ouiche! ton secret! ton secret! il n'est  
peut-être pas si sûr que stila.

BLAISE.

Si fait. Diable! Le mien ne manque jamais.

THÉRÈSE.

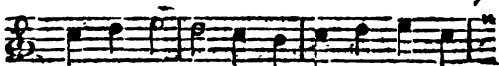
Fautoit le voir, pour le croire. De qui l'as-  
tu appris?

BLAISE.

De qui je l'ons appris? Oh! je l'çavons  
de main de maître.



C'est de ma Tante Margot, de Mar-

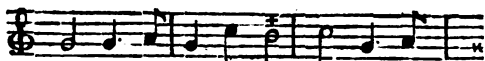


got, ma Tante, Je te l'apprenrons tan-



côt; Mais, bian en plein, en ti-re - la - si.

D M



got ; T'en se- ras con- ten- te , Du se-



cret d'ma Tante.

T H É R È S E.

Eh bian donc, quand il ne fera plus goutte ,  
trouve-toi au détour de la petite ruelle , pour  
que je n'aïlle pas seule au petit Labyrinthe ;  
car la nuit j'ons peur des esprits.

B L A I S E.

Oui, Thérèse. J'y serons seuls , & je te dirai  
tout ça, tout à notre aise.

*Blaise s'en va.*

### SCENE III.

T H É R È S E, *seule.*

**O**H oui , je serons seuls. Ces Seigneurs ne  
vianront qu'une bonne heure après ; parsonne  
ne nous dérangera.

*Air : A tout Mortel la tête tourne ;  
noté dans le Rossignol ,*

*Le Rossignol se fait entendre , tendre.*

*BLAISE, sans que l'on nous détourne ,*

Tourne , tourne ,  
 M'aprenra son secret biamôt ;  
 V'la le Soleil qui s'en retourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 Et voilà le jour qui se clôt.  
 Plus j'y songeons , plus la tête me tourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 D'apprendre au plutôt ,  
 Comment , & par où ce secret-là tourne ,  
 Tourne , tourne ,  
 A nous épouser si-tôt.



Voici ma mere ; tâchons de la faire aller  
 coucher , avant que d'aller à notre secret.

---

SCENE IV.

Madame D U T O U R , T H E R E S E .

Madame D U T O U R .

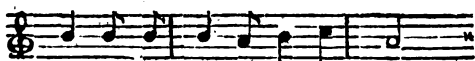
**C**OMMENT ! Thérèse , que fais-tu là ? Tu  
 n'es pas encore à danser cheux le Procureux  
 Fiscal ?

Air : *Toque , mon Tambourin , toque.*

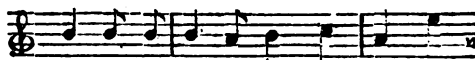
MAIS queulle indolence !

Quoi ! rien ne t'émeut ?

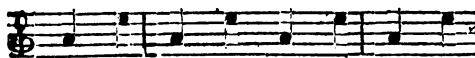
D iv.



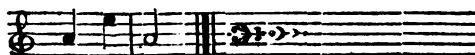
Songez à danser comme il faut ,



Al'ez, ma fil - le, faire un faut , deux



fauts, trois fauts, quat'fauts , cinq fauts , six



fauts, sept fauts.

Moi, je n'en vais faire qu'un d'ici à mon lit.

T H E R E S E.

J'y vais donc sur le champ , ma mere , pif-  
que vous m'y envoyez. ( à part.) Allons à la pe-  
tite ruelle.

*Thérèse s'en va.*



## SCÈNE V.

Madame DUTOUR, *seule.*

**Q**U'ALLE est heureuse d'être encore dans l'âge de danser !

*Air : Le joli jeu d'amour n'a pas besoin du jour.*

Il est bian dur, pourtant ,

Il est bian attristant

D'avoir passé le tems, où l'on danse !

Que ces biaux jours-là

Passont vite ! à peine on a

Le tems d'en goûter la

Jouissance.

Il est bian dur pourtant ,

Il est bian attristant

D'avoir passé le tems, où l'on danse !



Mais voici ces Seigneurs ; il conviant que je  
leux fassions une vespérie sur leux Demoiselles.





## SCENE VI.

ASTOLFE, JOCONDE, Madame DUTOUR.

ASTOLFE, *bas à Joconde.*

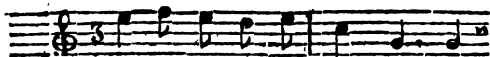
**T**ACHE de nous défaire de cette mere. Comme c'est à toi à entamer la conversation, je vais me promener un heure.

*Il sort.*

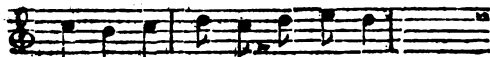
## SCENE VII.

JOCONDE, Madame DUTOUR.

JOCONDE.



AH, ça, ma bonne me-re, Ren-



trez, &amp; laissez - moi seul i-ci!

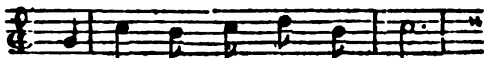
Madame DUTOUR.



Monsieur j'ons u-ne af-fai-re...

OPÉRA-COMIQUE. 37

JOCONDE, l'interrompant.



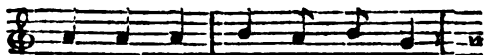
J'ai, ma Reine, af-fai-re auf-fi;

MADAME DUTOUR.

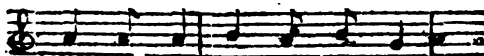


Oh ! jallons vous la dire en racourci...

JOCONDE, l'interrompant.

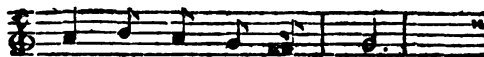


Mais quel tour-ment est ce-ci ?

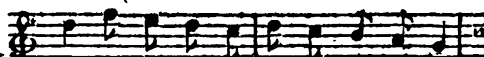


Je veux res-ter seul i-ci.

MADAME DUTOUR.



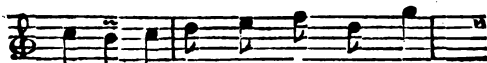
Non, te-nez la voi-ci,



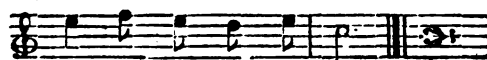
C'est que, voyez-vous bien, mon bon Monsieur,



Vo-tretrain de vi' sans pu-deur,



De vous & de c'tau-tre Seigneur,



Pard ma mai-son d'hon-neur.

### JOCONDE.

Comment !

Madame DUTOUR.

Toujours des femmes d'une mauvaise conduite à vos trousses ! Ça décrédite une maison, sentez-vous ?

### JOCONDE.

Quoi, mon enfant, tu veux que nous fermions not' porte à toutes les femmes, & . . .

Madame DUTOUR, *l'interrompant.*

Oh non ; je ne sors pas ridicule.

*Air : V'là c'que c'est qu' d'aller au bois !*

VOIR une femm' par-ci par-là,

Oh ! passe pour ça,

**OPÉRA-COMIQUE. 37**

Oh ! passe pour ça !  
Mais , ne vous flattez pas , déjà ,  
Que je m'accommode  
D'être une commode ,  
L'on ne m'amènera point là !  
Oh fort peu d'ça ,  
Oh fort peu d'ça !



Comment donc ! ils me montraient déjà au  
doigt dans le village.

**JOCONDE**, *avec humeur & d'un air d'impatience.*

A la bonne heure ; allons vous ne verrez  
plus de femmes chez vous. Vous en allez-vous ?

**MADAME DUTOUR.**

Vous me promettez donc qu'il ne viendra plus  
de Demoiselles la nuit ?

**JOCONDE** *vivement.*

Eh , oui , oui.

**MADAME DUTOUR.**

Qu'il n'arrivera plus de Dames de Paris ?

**JOCONDE**, *impatiemment.*

Eh , non , non.

**MADAME DUTOUR.**

Plus de Duchesses de Versailles ?

J O C O N D E , *avec colere.*

Eh ? non , non , non , cent fois non. (*à part.*)  
 Cette damnée femme-là me fera manquer mon  
 rendez-vous !

Madame D U R O U R .

Je sentons bian que j'ons tort de vous dé-  
 tourner ; mais pensez un peu ce que ça fait sur  
 une jeunelle comme Thérèse , qui voit ça.

*Air : Pour faire l'amour la nuit & le jour.*

Mon enfant s'roit perdu ;

Dame , l'exempe opere ;

Que deviant la vertu

De fille , qui voit faire

L'amour ,

La nuit &amp; le jour ?

J O C O N D E , *tapant du pied de fureur.*

Eh non , morbleu ; je vous jure que nous  
 ne recevrons point de femmes. Me laisserez-  
 vous ?

Madame D U R O U R .

Ah ! l'honnête homme ! Parmettez que je  
 vous embrassions.

*Pendant qu'elle embrasse Joconde , Blaise  
 & Thérèse montent ensemble au petit  
 labyrinthe , qui est au fond du Théâtre*

## OPÉRA-COMIQUE.

*Et qui sera disposé de manière que ces deux Amants soient vus des Spectateurs; Et qu'ils ne paroissent pas pouvoir l'être pleinement des Acteurs.*

BLAISE, à Thérèse.

Vite, vite, coulons-nous vite au petit labyrinthe.

MADAME DUTOUR.

Adieu, mon bon Seigneur. Je vais à présent dormir bien tranquille.

---

## SCENE VIII.

JOCONDE, seul.

**A**H! m'en voilà quitte à la fin! & ma foi  
(*Regardant sa montre, & la faisant sonner.*)  
à l'heure tout juste ... ne faisons pas attendre  
Thérèse.

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité.*

Plus je suis enchanté

De rencontrer en elle,

La beauté ;

Plus je serois flatté

De trouver dans la Belle,

La rareté ;

## JOCONDE ;

Mais je n'ai point compté  
D'y voir ce que j'appelle ,  
La curiosité.

*( Quand il est proche du labyrinthe. )*

Air : *Ma Comere , quand je danse.*

AH Ciel ! quelle est ma surprise ,  
Elle a quelqu'un avec soi ;  
Oui vraiment , la place est prise ;  
Quelqu'un lui parle avant moi.

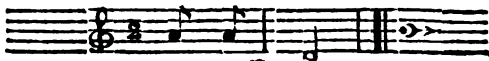
J'entens , je croi ,  
La voix du Roi ,  
Je l'apperçoi ,  
Je le voi ,  
C'est le Roi :

Ne faisons pas la folie  
De m'en fâcher ; non , ma foi.



*( Revenant au bord du Théâtre. )*

Ah ! le fripon de Roi ( il me fait amuser  
par la mere , pendant qu'il va trouver la fille.  
C'est la le tour d'un de ses Pages , une vraie  
espièglerie.



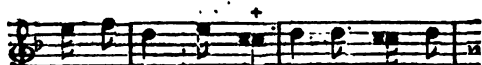
Voyons tout.

*( Il retourne au fond du Théâtre. )*

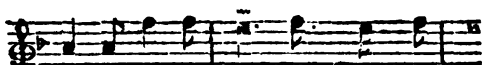
OPÉRA-COMIQUE. 91



Peste leur con-ver - sa - ti - on Ne



me paroît pas froide, leur discours

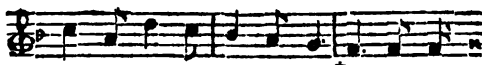


est plein d'ac - ti - on... Le si - lence

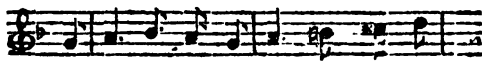


y suc-ce-de, Mais le bon est qu'il n'aura

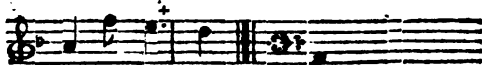
*(Revenant au bord du Théâtre.)*



pas trouvé dans cette I - do - le le plus



pré-ci-eux des appas ; C'est ce qui



me con-fo-le.

Le coquin y fera attrapé à ma place ; il le  
mérite bien ; j'en ferai comblé,



Ensuite , c'est moi qui caufe ;  
Et qui causera.

*D'un air plus sérieux.*

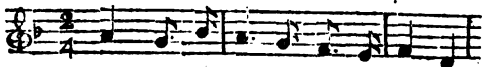
Il auroit pu cependant avoir quelques égards  
en retour de ceux que j'ai eus pour lui ; mais  
voilà comme font nos courtifans ; ayons des  
bontés pour eux , ils en abusent.

*Il se retire.*

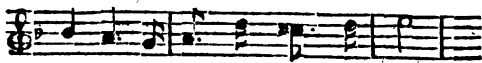
## S C E N E X.

JOCONDE, *au fond du Théâtre ; & entendant  
qu'il y a encore quelqu'un avec  
Thérèse, d'un air d'humeur.*

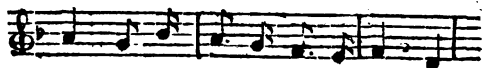
**E**NCORE ! .... Oh celui-là est vif ; encore !  
( *S'avançant au bord.* )



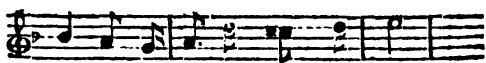
ALLONS , demandons ma re-trai-te ,



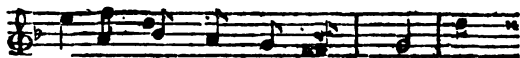
Le Prince enfin me pousse à bout ;



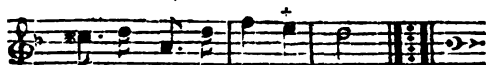
Où d'une é-gà-li-té complet-te ,



Un Roi peut donner l'avant - goût.



Mais la rend-il jamais par - fai - re ? Les



Rois sont toujours Rois en tout.

*d'un ton piqué.*

Non ; c'est qu'il n'est pas content d'être le premier, contre toutes règles de l'équité, il veut encore être le seul. . .

*Air : Loth voyant sa ville en feu , d'un haut lieu.*

MAIS dans le fond je suis fou . . .

Et par où

Dois-je me fâcher beaucoup ?

Laiçons-lui faire le brave ;

Je suis fou ,

Je suis fou ,

De prendre l'affaire au grave.



*( Se promenant , & allant alternativement au fond & sur le bord du Théâtre. )*

C'est une friponnerie de jeune homme. Il me suffit d'avoir soutenu dignement tantôt mon caractère vis-à-vis de lui. Plaisantons du reste... Le voici, feignons de ne pas l'apercevoir.

---

## SCENE XI.

JOCONDE, ASTOLFE.

JOCONDE, *d'un ton de persifflage, & ne faisant pas semblant de l'apercevoir.*

Air: *O réguingut, ô lon lan la.*

PARLANT long-tems, la nuit à l'air,  
Le Roi pourroit bien s'enrouer....

( *Astolfe lui frappe sur l'épaule.* )

Mais, quoi, c'est lui !

ASTOLFE.

C'est moi, mon cher ;

( *D'un ton ironique.* )

Ne t'ai-je pas trop fait attendre ?

JOCONDE.

Vous plaisantez ? c'est bien l'entendre.



ASTOLFE, *étonné.*

Je plaisante, moi ?

Air

**OPÉRA-COMIQUE.**

97

*Air : Jean , ce sont vos rats.*

AH ! finis , de grace ,  
Je suis fort pressé  
De remplir la place ;  
Que tu m'as laissé ;  
Mais avant de joindre la belle ;  
Je veux sçavoir , tu me diras ,  
Tu m'éclairciras ,  
Dis-moi , Thérèse l'avoit-elle ?

**JOCONDE.**

Mais voyez quels rats !

**ASTOLFE.**

Comment , ne l'avoit-elle pas ?

**JOCONDE.**

*Air : C'est chez vous qu'on voit couler le nectar  
le plus doux.*

C'est de vous ,  
Qu'on peut apprendre un mystère si doux.

**ASTOLFE,**

C'est de vous ,  
Et je n'en suis point jaloux.

**JOCONDE.**

De moi ? de moi , dites-vous ?  
Et ! comment le saurions-nous !

**JOCONDE.**

Quoi, n'étiez-vous pas, Seigneur, avant nous ;  
Au rendez-vous ?

**ENSEMBLE.**

C'est de vous ,  
Qu'on peut apprendre un mystère si doux ;  
C'est de vous ,  
Et je n'en suis point jaloux.

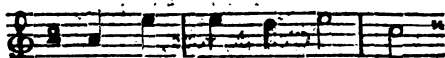
*ASTOLFE, avec impatience.*

Moi ! j'ai été au rendez-vous avant toi , moi ?

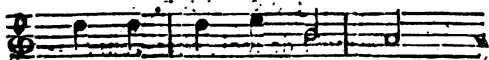
*Air : Un Cordelier d'une riche encolure.*

A ma parole , ami , je suis fidele ;  
Moi , j'ai vu la Belle ;  
Moi , qui , comme un for ,  
Croque ici le matmor ;  
Tandis qu'ici j'attens de tes nouvelles ,  
Et que tu m'appelles ;  
Tandis qu'en Héros ,  
Je garde les manteaux.

**JOCONDE.**



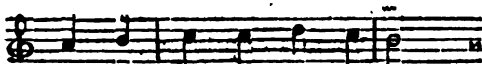
C'est moi qui les gar - de ;



Ce soin me re - gar - de.

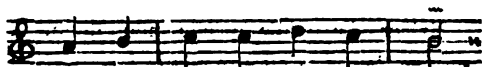
OPÉRA-COMIQUE. 99

ASTOLFE.



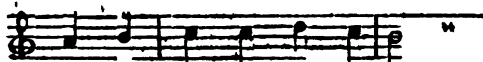
C'est moi, qui les gar - de, moi ?

JOCONDE.

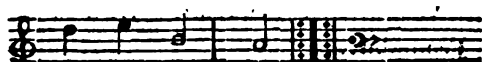


C'est moi qui les gar - de, moi.

ENSEMBLE.



Ce soin me re - gar - de ; C'est moi



qui les gar - de.

ASTOLFE, *très-vivement.*

Oh ! morbleu, il est trop impatientant aussi...

JOCONDE, *d'un air riant.*

Oh ! vous avez de l'humour ! Eh de quoi donc ? de ce que Thérèse ne s'est pas trouvée un prodige ? ... Eh, mais ...

Air : *Le Cabaret est mon réduit.*

THÉRÈSE a fait ce qu'elle a dû,  
Avez-vous à vous plaindre d'elle ?

E ij

**JOCONDE ;**

**JOCONDE , en riant.**

Avalons la pilule.

**ASTOLFE , d'un air piqué.**

Je sens les mouvemens

D'un dépit ridicule ,

Que je me dissimule.

**JOCONDE , toujours en riant.**

Quand j'étois incrédule ,

Avois-je , eh bien , si grand tort de douter ?

## SCENE XII.

**THERESE, BLAISE, ASTOLFE, JOCONDE.**

**BLAISE , achevant l'air.**

**T** I A N : c'est un vain squarpule ,  
Que je voulons t'ôter.

**THÉRESE , achevant l'air.**

Veux-tu t'arrêter ?

Comment tenter

Dç m'affronter !

Non , sans m'prêter

A t'écouter ,

Faut me hâter

OPÉRA-COMIQUE. 163

De te quitter.

Continuant sur l'Air : *Détrouillons.*

Non Blaise,

Je ne veux pas qu'on me baise;

Je ne veux pas qu'on me baise

La main.

De ton secret, est-c'là le fin ?

Moi, Blaise ?

Je ne veux pas qu'on me baise ;

Ça n'est pas sage , c'est vilain ;

Je ne veux pas qu'on me baise

La main,

Je n'te permettrons pas la moindre liberté,  
d'abord , & pour qu'ça n'arrive pas , je t'plan-  
trons - là... Ah ! vous voilà , Messieurs ?

ASTOLFE , *en riant.*

Eh oui , oui ; & vous aussi.

JOCONDE , *riant aussi.*

Oui , oui ; & Blaise aussi.

T H É R È S E ,

Air : *Mami' Babichon.*

VOIRMENT oui ,

C'est lui ,

C'est Blaise aujourd'hui

Qui m'prend pour une bête ;

Il vient m'proposer ,

E iv



Pour m'épouser,  
D'user  
D'un secret malhonnête.



Je n'ons pas d'esprit, mais j'ons de la vertu.  
J'aimons mieux gagner votre argent que d'a-  
voir son vilain secret.

BLAISE, *en fureur.*

Comment, gagner leur argent !

THÉRÈSE.

Air : *Aye, aye, Jeannette !*

AH ça, tu nous laisseras

Ici jaser à notre aise ;

Quand est-ce que tu t'en vas ?

T'es de trop, sens-tu ça, Blaise ?

BLAISE, *criant comme un diable.*

Aye, aye, aye,

Aye, aye, aye, Thérèse,

Thérèse, aye, aye, aye.



ASTOLFE.

Maraut, ne veux-tu pas tant crier !

JOCONDE.

Veux-tu te taire, coquin ?

OPERA-COMIQUE. 103

BLAISE, *criant plus fort.*

Aye, aye, aye, Thérèse,  
Thérèse, aye, aye, aye.

---

SCENE XIII & dernière.

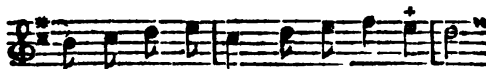
Madame DUTOUR, ASTOLFE, JOCONDE,  
THERESE, BLAISE.

Madame DUTOUR.



Qu'ou bruit ! quen ta-pa-ge de chien !

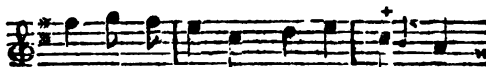
(Tous les Acteurs)



Qu'arrive-r'il donc ? Madame, rian, rian

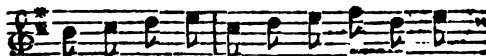
ASTOLFE.

JOCONDE.



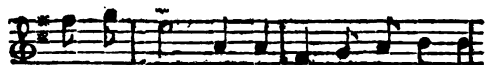
C'est que Thérèse,.. C'est que Blaise...

BLAISE.

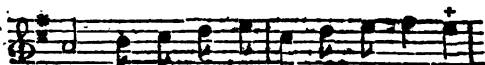


Que Blai - se fait bian de rompe ici vot'

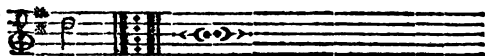
Ev



entrequian. Vous voyez bian Que ce n'est  
Madame Dourou.



rian. Non, mais je vois bian Que j'n'y conçois



rian:

*Ici tous les Acteurs , excepté Thérèse , parlent  
à la fois.*

BLAISE.

Madame , c'est que ces Seigneurs voulions  
ôter à Thérèse...

MADAME DUTOUR.

Trédame , Blaise , que faisoient-ils donc  
à Thérèse?

ASTOLFE , & JOCONDE.

Madame , c'est que nous avons trouvé ici  
Thérèse. . .

ASTOLFE.

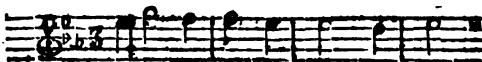
Mais de grace , ne parlons pas tous ensemble.

# OPÉRA-COMIQUE.

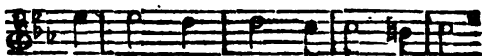
107

MADAME DUTOUR.

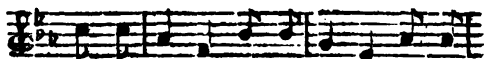
Eh mais, ça est vrai; car,



UN bruit, tel que ce - lui qu'on fait,



Doit vous em - pê - cher en ef - fer;



De nous mettre, nous bien mettre, De nous



bien mettre au fait.

Tous les Acteurs.

Oh! il n'y a rien de plus sûr.

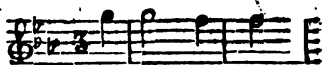
Md. DUTOUR  
&

THERÈSE.

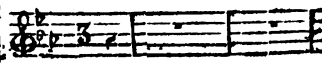
ASTOLFE  
&

JOCONDE.

BLAISE.



UN bruit tel que ce-



lui qu'on fait , Doit vous empêcher

UN bruit tel que ce-

en ef-fet De nous mettre , nous bien.

lui qu'on fait Doit nous en-

UN bruit tel

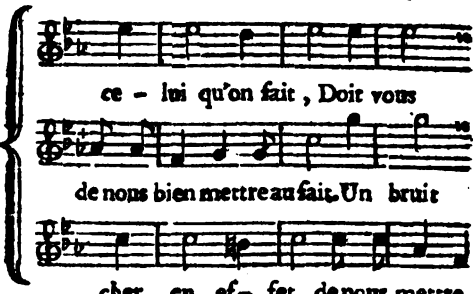
mettre, De nous bien mettre au fait.

pé - cher en ef - fet

que ce - - - lui qu'on fait



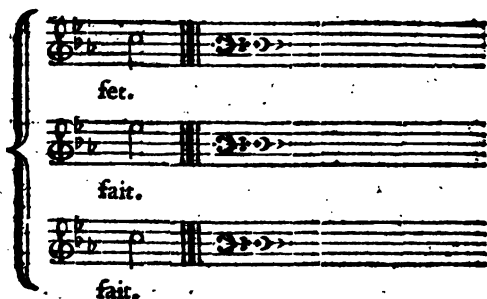
Un bruit tel que  
De nous mettre, nous bien mettre,  
Doit vous em- - pê-



ce - lui qu'on fait, Doit vous  
de nous bien mettre au fait, Un bruit  
cher en ef- fet, de nous mettre,



em- - pê- - cher en ef-  
tel que ce - lui qu'on  
nous bien mettre, De nous bien mettre au



ASTOLFE.

Eh mais , parbleu ; taisez-vous donc. Tien ;  
ma bonne Dutour , voici le fait : ta fille nous  
a tentés.

MADAME DUTOUR.

Ça est indigne !

THÉRÈSE.

Ça est drôle !

JOCONDE.

Oui , cela est plaisant.

BLAISE.

Non , cela est impertinent.

ASTOLFE.

Oui ; mais écoutez donc ; si sa beauté nous  
l'a fait attaquer , sa vertu nous désarme.

**OPÉRA-COMIQUE. 111**

*Air : Tout consiste dans la manière & dans  
le goût.*

OUI, lorsque sa beauté nous touche ;  
Que nous admirons sa candeur ;  
Aurions-nous l'âme assez farouche ,  
Pour vouloir causer son malheur ?  
Non, quelque desir qui me presse ,  
Non, je veux  
Lui faire voir que la sagesse  
Rend heureux.



Oui, mon aimable enfant, je voulois te donner cent louis pour te séduire ; en voici deux cens, que je te donne pour te marier à Blaise.

**MADAME DUTOUR.**

Quoi ! ... Eh mais. ... Je sors éboubie. ...  
Oh je persérons Blaise à Thibaut.

**THÉRÈSE, courant embrasser le Roi.**

Oh ! mon digne Seigneur, permettez que  
je vous embrassions.

**MADAME DUTOUR.**

Et moi, & moi donc ?

*(Elle le dépouille.)*

**BLAISE.**

- Et moi, & moi donc ? ratigoi. . . .



**JOCONDE.****JOCONDE.**

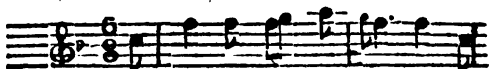
Doucement, mes enfans, doucement. À ces manieres grandes & nobles, reconnoissez en la personne, Astolfe, Roi de Lombardie.

**BLAISE.**

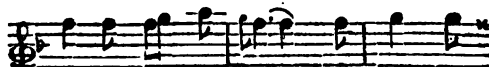
Faut bien que ce soit un Roi ou un Fermier général, pour jeter ainsi tout par les fenêtres par geunerosité.

**ASTOLFE.**

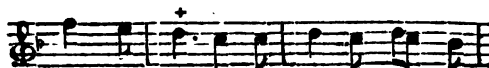
En voilà assez; mariez-vous, soyez heureux & nous Joconde, retournons demain avec nos femmes, bien convaincus qu'elles sont les mêmes dans tous les pays.

**VAUDEVILLE.****JOCONDE.**

DANS ce siecle où les Dames, Ne

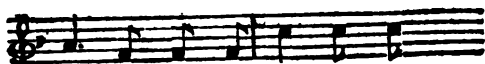


se font point pri-er, A voir tou-

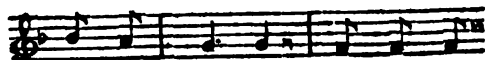


tes les femmes A-fin de va-ri-

OPÉRA-COMIQUE. 115



er, c'est une af-fai - re que



l'on peut fai - re, sans être un



grand sor-cier.

ASTORFF.

VOYANT trahir ma flamme ;  
Moi-même, ayant surpris,  
Avec ma digne femme ,  
Le Nain qu'elle avoit pris,  
J'ai dans la France  
Pris ma vengeance  
Sur nombre de Maris.

MADAME DUTOUR.

L'AMOUR en sentinelle,  
Guette l'instant d'entrer  
Au cœur d'une pucelle,  
Qu'il fait rire & pleurer.

Ce petit traître  
Se pique d'être  
Plus malin qu'un sorcier.

## JOCONDE.

CHEZ nos Nymphes gentilles

Aller négocier ;

Avoir toutes les filles ,

Quand on est financier :

C'est une affaire

Que l'on peut faire ,

Sans être un grand forcier.

## THÉRÈSE.

J'vons savoir de toi ; Blaise ,

Ton secret sans payer ;

Ça m'fera-t'il bien aise ?

Ça va-t'il m'égayer ?

Est-ce une affaire ,

Qu'on puisse faire ,

Sans être un grand forcier ?

## BLAISE.

D'MAIN j't'avons sans remise ,

Tout à notre gogo ;

D'main je vons à l'Eglise

Nous marier tout d'go ,

La bonne affaire ,

Qui m'reste à faire ,

Après le *conjungo*.

## FIN.

**N I C A I S E ,**  
***C O M É D I E***  
**E N D E U X A C T E S**  
**E T E N P R O S E .**



## P E R S O N N A G E S.

**MADAME JÉRÔME**, *Marchande Drapière.*  
**SUZANNE**, *fille de Madame Jérôme, mariée*  
*le jour même avec M. Bartholin.*  
**MONSIEUR BARTHOLIN**, *Conseiller de la Cour*  
*des Aides.*  
**NICAISE**, *premier Garçon de Boutique de*  
*Madame Jérôme.*  
**QUATRE GARÇONS** de la Nôce.  
**TROUPE DE VIOLONS.**

*La Scène est dans la Maison & le Jardin de*  
*Madame Jérôme à Saint Cloud.*

---

Les Lecteurs qui veu'ent que l'on annoblisse tout, n'aimeront pas le style de cette Comédie, de laquelle tous les Personnages, pris dans l'état *le plus Bourgeois*, doivent nécessairement parler le langage de cet état. L'on n'a pas dû, d'ailleurs, s'éloigner de la naïveté du style du divin *la Fontaine*, dont on a tiré le fond de cette petite Piece de Société. Mais, quelque peine que l'on ait prise pour se rapprocher du style de cet Auteur unique, l'on n'en a aucune à avouer que l'on en est bien loin. Sa manière d'écrire, pleine de simplicité, de finesse & de graces, fera toujours le désespoir de ceux qui s'efforceront, inutilement, de vouloir imiter cet Auteur admirable,



N I C A I S E,  
C O M É D I E  
E N D E U X A C T E S,  
E T E N P R O S E.

---

A C T E P R E M I E R.

*Le Théâtre représente l'intérieur de la  
Maison de Campagne de Madame Jérôme,*

---

S C E N E P R E M I E R E.

N I C A I S E, *seul.*

**E** H bien ? pauvre Nicaïse ! ç'en est donc fait ? voilà ta Maîtresse mariée à un autre ; tu viens d'en être témoin. — Je suis sorti de l'Eglise le premier ; il n'est pas encore dix heures ; toute la Nôce va bientôt arriver. — Cela est

drôle pourtant ! Parce que je ne suis que Garçon-Marchand, & que je n'ai pas de bien, Ma demoiselle Jérôme, qui n'est que la fille d'un Marchand de Drap, comme moi, épouse Monsieur Barzolin, le plus riche Conseiller de la Cour des Aides, quoiqu'elle ait de l'amour pour moi ! ainsi va le monde. — Oh mais, il seroit bien plaissant, si ce qu'elle m'a promis... Pardi, combien de fois m'a-t-elle dit : Mon chier Nicaïse, je vous donne ma parole, qu'à qui que ce soit qu'on me marie, quand ce seroit même à un Président, vous aurez sur lui la préférence, en cas de ce qui regarde l'amour, soit la veille, soit le jour de mon mariage. — Elle ne m'a sonné mot hier... C'étoit la veille... Il faut voir aujourd'hui, si elle m'accordera cette gracieuseté qu'elle m'a promise... en propres termes, même... & plus de vingt fois dea... & encore avant-hier, oui... Ah ! du moins, cette préférence, qu'elle appelle... me consoleroit de ne l'avoir pas épousée... & son mari, Monsieur le Conseiller, n'en auroit que le vœu.



## S C E N E I I.

NICAISE , Madame JEROME , Monsieur  
BARTHOLIN , SUZANNE. Toute la  
NOCE , les VIOLONS à la tête.

*La Nôce ne fait que traverser le Théâtre ,  
les seuls Acteurs restent sur la Scène.*

SUZANNE , à Nicaise ,

AH , où étiez-vous donc , Monsieur Nicaise ,  
Je ne vous ai point vu à l'Eglise , & tout Saint-  
Cloud y étoit cependant.

*Elle lui glisse un billet dans la main.*

N I C A I S E .

Oh ! j'y étois aussi , Madame. *A part.* Dieu  
me pardonne , je crois que voilà le billet pour le  
rendez-vous.

*Ici , toute la Nôce défile , & quand les  
Mariés sont prêts à sortir , les Garçons  
de la Nôce ferment , à double tour , les  
deux portes ; restent en dehors , en fai-  
sant des éclats de rire , & renferment le  
Marié avec la Mariée.*



## SCENE III.

SUZANNE , BARTHOLIN , les quatre  
GARÇONS de la Nôce , *en dehors , deux à  
chacune des deux portes , qu'ils ferment à dou-  
ble tour.*

Premier GARÇON de la Nôce , *riant &  
criant à tue-tête.*

AH , ah , ah , ah , ah ! en prison ! en pri-  
son !... Ah , ah , ah ! l'on vous arrête tous deux !  
*De par le Roi (\*)*.

Second GARÇON , de la Nôce , *aussi en  
dehors , criant de même.*

Non , non ! vous êtes prisonniers tous deux !  
*de par l'Amour. Riant. Ah , ah , ah , ah , ah !*

Troisième GARÇON à l'autre porte.

Ah , ah , ah , ah , ah ! Monsieur le Marié  
vous ne direz plus qu'il n'y a point de belle pri-  
son ! ah , ah , ah !

Quatrième GARÇON , *de ce même côté.*

Au revoir , Monsieur le Marié , ah , ah , ah ,

---

(\*) *De par le Roi !... De par l'Amour !* L'on sent que  
ces excellentes plaisanteries sont du ton de deux Cleres de  
Procureur , qui sont du nombre des Garçons de la Nôce.

Adieu, Madame la Mariée ! ah , ah , ah , ah ,  
ah ! Adieu , adieu !

BARTHOLIN, *allant à l'une des portes,  
où il dit, à part.*

Ils ont réellement fermé les portes. — Par-  
bleu ! Messieurs les Garçons de la Nôce me  
jouent-là un tour , qui ne me déplaît point du  
tout. *Il va à l'autre porte.*

SUZANNE, *à part, & d'un air inquiet.*

Il me déplaît très-fort , à moi. J'aime Ni-  
caïse ; mon amour veut lui tenir parole ; j'y  
suis déterminée ; . . . mais , comment faire , à  
présent ?

BARTHOLIN, *revenant de l'autre porte,  
& à part, en riant.*

Tout est barricadé. Eh bien ! voilà , par exem-  
ple , une plaisanterie d'un très-bon goût ; . . .  
une plaisanterie d'un genre excellent ! — Mais ,  
voyons encore si nous sommes bien exacte-  
ment enfermés. *Il va d'une porte à l'autre,  
pour s'assurer si elles sont bien fermées ; & il  
regarde par les trous des serrures , s'il n'est  
personne en dehors.*

SUZANNE, *à part, en soupirant.*

Ah ! nous le sommes bien sûrement ! cela

n'est que trop certain ! — Comment nous tirer de-là ! ... Il faut jouer vis-à-vis de mon mari, le rôle d'une innocente ; ... le rôle d'une Agnès ; ... sur un rien, lui chercher querelle ; ... je n'ai que cet expédient pour me débarrasser de lui, dans ce moment. *L'Actrice doit partir de ce peu de mots pour son jeu, dans le reste de cette Scène. Elle doit jouer le personnage d'une fille qui n'est point instruite, & qui est même un peu naïve ; & de tems en tems, faire entendre par des coups d'œil pleins de finesse, que tout cela n'est qu'un jeu joué, avec lequel elle surprend la crédulité de son mari.*

BARTHOLIN, *revenant d'un air satisfait, & avec vivacité.*

Enfin, ma très-belle ! ... ma très-aimable femme, me voilà donc votre prisonnier ! — *Tendrement :* Le voilà donc enfin arrivé ce jour tant désiré ; ce jour de bonheur ; ... où je puis faire éclater tout l'amour...

SUZANNE, *s'éloignant & l'interrompant en baissant les yeux, & jouant l'embarras.*

Monsieur ! ... certainement, Monsieur, ... j'ai bien de la reconnoissance ... de vos bons sentimens, qui me paroissent ... je suis bien

embarrassée ... d'y répondre... voyez-vous....  
& je voudrois....

BARTHOLIN, *vivement.*

Ah ! petit-à-petit, je sçaurai dissiper cet embarras ! asseyons-nous-là, de grace, pour causer ; asseyons-nous... *Il veut la faire asseoir sur un sofa qui est à la première coulisse.*

SUZANNE, *d'un air inquiet & d'un ton affirmatif.*

Non, Monsieur, non... Monsieur. Je veux rester debout, s'il vous plaît.

BARTHOLIN, *très-vivement.*

Eh mais, pourquoi?... pourquoi voulez-vous vous tenir debout ? étant assise, mon amour pourroit vous faire entendre & vous expliquer plus tranquillement...

SUZANNE, *d'un air agité.*

Je voudrois ne rien entendre, Monsieur ; mais, .... je voudrois bien sortir d'ici ; .... voilà ce que je voudrois.... *Elle fait quelques pas pour s'en aller.*

BARTHOLIN, *la suivant.*

Eh ! comment sortie ? *en riant* : nous sommes enfermés, Dieu merci. — *La serrant légèrement & tendrement dans ses bras.* Ah ! ma chère

Suzanne... ma chere Suzanne !... soyez sensible à l'amour tendre & délicat que vous m'avez inspiré ! & que....

S U Z A N N E , *se débarrassant de ses bras, avec une colère qu'elle affecte,*

Finissez, Monsieur !... Oh finissez !... a-t-on jamais rien vu de pareil ?... Vous prenez-là des libertés !... Où avez-vous appris à vivre, Monsieur ?.... Fait-on de ces impolitesse-là à quelqu'un comme il faut ?

B A R T H O L I N , *reprenant vivement.*

Mais je n'ai rien fait là, qui puisse vous fâcher.... songez - donc, qu'actuellement, vous êtes ma femme !... Vous êtes bien actuellement ma femme ; & rien ne doit....

S U Z A N N E , *l'interrompant & feignant toujours de la colère.*

Eh bien ! votre femme, Monsieur, je la fais. J'en demeure d'accord... Mais sous ce prétexte-là, vous convient-il d'avoir, tout d'un coup, de ces petits airs familiers avec une Demoiselle ?... de me serrer entre vos bras, comme vous venez de faire ? cela convient-il donc ? me prenez-vous donc pour votre jouet ?

B A R T H O L I N , *d'un air tendre & vif.*

Ah ça ! daignez m'écouter un moment : ma

chère amie , tranquillisez-vous ! ah ça , écoutez-moi un instant , ma chère amie !

S U Z A N N E , *d'un air piqué , & d'un son d'humeur.*

*Ma chère amie !... Ma chère amie !... Eh mais , Monsieur , à peine nous connoissons-nous !... Qu'est-ce que c'est que ce petit ton là ?... Ma chère amie !... Mais je crois que bientôt vous me tutoyeriez , si je vous laissois faire.*

B A R T H O L I N , *avec feu.*

Mais permettez-moi de vous dire que vous avez le plus grand tort du monde de vous choquer d'une expression aussi tendre ; & surtout lorsqu'elle sort de la bouche d'un mari ;... & d'un mari qui vous adore.

S U Z A N N E , *continuant toujours de feindre la simplicité.*

Vous m'adorez , vous ?... Vous , Monsieur ?... ah ! pardine ! c'est bien mentir que cela ! ( puis , qu'il faut vous le dire crûment . ) L'on a d'autres façons , & des façons plus convenables avec les Demoiselles que l'on aime.

B A R T H O L I N , *impétueusement.*

Ah ! je vous aime à la fureur , divine Suzanne ! & je consens à prendre toutes les façons que vous m'ordonnerez , pour réussir à vous

plaire. Mais, du moins, commençons par faire la paix. D'abord, je suis bien éloigné assurément d'avoir eu la plus légère intention de vous choquer ; & si ce malheur m'est arrivé, je me jette à vos genoux pour vous en demander pardon. *Il s'y jette & se relève tout de suite.* Accordez-le-moi généreusement : & pour le sceller, abandonnez-moi votre belle main, cette main charmante que je.... *Il veut lui prendre la main.*

SUZANNE, *mettant ses mains derrière son dos.*

Ma main, dea?... ma main!... non pas, Monsieur, s'il vous plaît... Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore vos façons libres ? Ne voilà-t-il pas que vous recommencez encore ? Je veux sortir d'ici. *Elle court à une porte.*

BARTHOLIN, *allant à elle.*

Mais vous sçavez bien que cela est impossible, & vous m'affligez cruellement, en paroissant vous déplaire ici avec moi.

SUZANNE, *très-vivement, & en colère presque.*

Oh ! dame ! c'est que je ne suis point accoutumée à me trouver ainsi seule avec un Monsieur.

B A R T H O L I N.

Mais pensez-donc que ce Monsieur-là est votre mari, & un mari qui veut vous rendre heureuse, dont le cœur n'a...

S U Z A N N E , *très-agitée.*

Ah ! quel tourment ! quel supplice ! Mais qu'est-ce que tout cela signifie?... Mais que voulez-vous?... Que demandez-vous?... Que voulez-vous ?...

B A R T H O L I N , *ne pouvant s'empêcher de rire.*

Ce que je veux, ma chere femme!... Ce que je veux?... Cette question ingénue me fait rire malgré moi. Mais écoutez-moi. *Il lui dérobe un baiser sur la main.* Et que ce tendre baiser...

S U Z A N N E , *retirant sa main brusquement, & jouant la grande colère.*

Oh ! pour le coup ! cela est trop impertinent, aussi!... me baiser la main!... il faut être bien hardi!... *Elle court à l'une des portes, qu'elle tire à elle avec force, pour tâcher de la forcer, & elle crie à travers la serrure : Ma mere !... ma chere mere !... ma mere !...*

E t c .



BARTHOLIN, *courant après elle.*

Quelle enfance!... Mais quelle enfance!  
quoi! vous ne voulez rien entendre?

SUZANNE, *courant à l'autre porte, &  
observant le même jeu de Théâtre.*

Non, non, rien, Monsieur! rien! rien. Ma-  
man Jérôme!... Maman!... Maman Jérôme!...

BARTHOLIN, *avec un peu d'impac-  
sience, & l'amenant malgré elle jus-  
ques sur le sofa, où il la fait as-  
seoir, & où il la retient.*

Oh! cela devient trop impatientant, aussi!  
au nom de ce que vous avez de plus cher, belle  
Suzanne, restez ici assise un moment, & m'écou-  
tez.

SUZANNE, *redoublant ses cris.*

Non, non, non, non Monsieur. --- Ma  
chère mere!... voyant arriver sa mere, qui  
ouvre une porte. Ah! ma chère mere! Que je  
suis heureuse de vous voir arriver!



## S C E N E I V.

Madame JÉRÔME, SUZANNE, Monsieur  
BARTHOLIN.

Madame JÉRÔME, *en riant.*

E H, ma chere enfant ! qu'est-ce que c'est  
que tout ce tapage-là, donc ?

S U Z A N N E, *vivement.*

Ah ! maman, vous me voyez d'une colère..

Mad. JÉRÔME, *l'interrompant en souriant.*

Eh, que s'est-il donc passé, ma fille ?

S U Z A N N E.

Ce qui s'est passé ?

B A R T H O L I N, *d'un ton dolent.*

Hélas ! rien, Madame.

S U Z A N N E, *reprénant vivement.*

Rien, Monsieur ! il y a, ma chere mere,  
que je suis très-piquée contre Monsieur. Il m'a  
manqué.

Madame JÉRÔME.

Déjà, mon gendre ! est-il possible ?

S U Z A N N E.

Eh mais, sans doute ; n'est-ce pas manquer

à une femme que de lui prendre les mains... de les baïser... & avec des violences... oh , si vous aviez vu cela , maman... Allez , Monsieur , il faut être bien mal élevé ;... avoir eu bien peu d'éducation....

Madame JÉRÔME, *l'interrompant.*

Mais écoute-donc ; c'est ton mari , une fois...

BARTHOLIN.

Elle ignore ce que c'est qu'un mari , Madame , *parlant à l'oreille de Madame Jérôme :* dans le fond , cela a bien son côté flatteur.

SUZANNE, *jouant la simplicité.*

Eh quoi , un mari ! est-il permis à un mari de n'être pas sage avec sa femme , donc ? lui est-il permis de faire des choses contre la bienséance , & de lui manquer de respect ?

Madame JÉRÔME, *riant.*

Ah , ah , ah , ah , ah ! cela est trop plaïfant ; ah , ah , ah , ah ! cela est trop comique !

BARTHOLIN, *à Madame Jérôme.*

Oui. Mais il ne faut pas que cela dure , *poussant.*

SUZANNE.

Oh ! vous ne ririez pas , maman , si vous sçaviez les libertés que Monsieur a prises avec moi.

**C O M É D I E.** 135

Vous avez cru me donner à un honnête-homme, il s'en faut bien.... je suis outrée.

**B A R T H O L I N.**

Vous voyez que cela est tout-à-fait sérieux ;  
Madame, c'est à vous à accommoder tout cela.

Madame J É R Ô M E , *en riant.*

Laissez-moi faire, la rancune ne durera pas.

**S U Z A N N E.**

Elle ne durera pas ? Oh ! elle durera plus d'un jour.

**B A R T H O L I N , avec vivacité.**

Plus d'un jour ! vous entendez.

Madame J É R Ô M E ,

Laissez-moi seule avec elle. *Le tirant à part*  
Tenez, vous voyez bien qu'elle ne sçait rien de rien... Elle a autant d'ignorance que de pudeur.... mais c'est que vous êtes trop pressé aussi....

**B A R T H O L I N.**

Trop pressé ! trop pressé ! Cela est bientôt dit : mais il faudroit être en ma place.

Madame J É R Ô M E .

Ecoutez, écoutez.... *Ils se parlent bas avec action.*

**B vj.**

SUZANNE, *à part, pendant qu'ils  
se parlent.*

Oui, Nicaïse ; l'Amour va bientôt te couronner. Il ne s'agit plus que de trouver un moyen de me dérober, une heure seulement, aux regards de mon mari & de tout le monde.

Madame JÉRÔME, *achevant tout haut.*

Et revenez dans un moment.

BARTHOLIN, *haut, mais à l'écart à  
Madame Jérôme.*

Oh, sur le champ. Mais, maman, vous sentez ma situation ; vous la sentez. C'est une femme charmante ; sa colère innocente m'a diverti ; mais il ne faut pas que cela soit long. Diable ! vous voyez ma position. Eclaircissez-la, au nom de Dieu, éclaircissez-la. *Il sort.*

## S C E N E V.

Madame JÉRÔME, SUZANNE.

Madame JÉRÔME, *d'un air sérieux  
& capable.*

O H ! ça, ma fille vous voilà mariée, & vous ignorez comment l'on doit vivre avec un mari.

SUZANNE, *jouant toujours la simplicité.*

Pardonnez-moi, ma mere.

Madame JÉRÔME.

Comment ?

SUZANNE.

Je dois vivre avec mon mari, comme je  
vivais avec vous, maman.

Madame JÉRÔME.

Comme avec moi ! tu n'y es pas, mon en-  
fant ; il y a une grande différence, & que ton  
mari te fera bien sentir.

SUZANNE, *ouvrant de grands yeux  
étonnés.*

Eh ! qu'est-ce que c'est donc ?

Madame JÉRÔME, *un peu embarrassée.*

C'est... c'est... Eh mais, c'est qu'il est ton  
mari ; & que je ne suis que ta mere... *A part.*  
En vérité, je ne sçais comment lui expliquer  
tout cela décemment.

SUZANNE, *paraissant rêver à ce qu'en  
lui dit.*

Il est mon mari ?... Ce que vous me dites-  
là, ma mere, ne m'apprend rien.

Madame JÉRÔME, *plus embarrassée encore.*

Eh mais, cela ne t'apprend rien, .... cela ne

s'apprend rien ! à part. Quelle diantre de commission ! Comment lui tourner cela ! *haut.* Ah ! tiens, ma fille, voici une chose qui va nous mener tout naturellement à des éclaircissemens.

S U Z A N N E , avec une gaieté naïve.

Où ! tant mieux , maman !

Madame JÉRÔME , prenant un ton de mère.

C'est que tantôt vous avez eu tort , Mademoiselle , de vous fâcher des caresses de Monsieur Bartholin....

S U Z A N N E , d'un air étonné.

Comment tort , Madame ! quand un homme veut vous embrasser , qu'il a l'impertinence de vous prendre , malgré vous , les mains , & qu'il....

Madame JÉRÔME , de l'air le plus grave.

Oui , oui , vous avez eu tort , Mademoiselle ; Monsieur Bartholin est votre mari ; tout lui est permis. Ce qui seroit indécent à souffrir d'un autre , est un droit dans lui ; & vous n'avez rien à lui refuser , mon enfant ; mais rien , je dis rien.

S U Z A N N E , avec l'air du plus grand étonnement.

Tout de bon , ma chère mère !

C O M É D I E.

155

MADAME JÉRÔME.

Sans doute, ma fille. Et, tenez : ce soir, Monsieur le Curé de Saint Cloud viendra bénir votre lit nuptial ; nous vous y coucherons tous deux ensuite ; votre mari & vous , s'entend....

SUZANNE, *l'interrompant.*

Eh bien ? maman , eh bien ?

MADAME JÉRÔME.

Eh bien, eh bien, ma fille ; il faut obéir en tout à votre mari ; mais absolument en tout.

SUZANNE, *toujours avec le plus grand étonnement.*

Comment , en tout , ma chère n ere ?

MADAME JÉRÔME, *d'un air capable & d'un ton très-impératif.*

Oui, en tout, ma chère enfant ; ce seroit une faute, & un très-grande faute, que de faire le contraire.

SUZANNE, *d'un air stupéfait.*

Une très-grande faute !

MADAME JÉRÔME, *avec un sérieux terrible.*

Oui, très-grande ; & vous devez non-seulement vous soumettre, Mademoiselle, à ce qu'il exigera de votre complaisance ; mais vous êtes.



encore obligée , en conscience , à souffrir , s'il le faut... & s'il l'exige... à souffrir ce qui paroîtra vous répugner le plus.

S U Z A N N E , *d'un air enfantin.*

Ah ça , tenez , maman , ce seroit sur ce détail-là , par exemple , qu'il me faudroit des lumières... & me dire clairement...

Madame J É R Ô M E , *embarrassée plus que jamais.*

Eh mais , oui , ... oui... oui , cela est vrai.. Allons , je vois bien , ma fille , que puisque je ne puis t'expliquer tout cela honnêtement , il faut que j'aie recours à ce petit livre que j'avois mis exprès dans ma poche , au cas que tu me poussasses si fort de questions que je n'y pusse pas répondre sans blesser la décence. *Elle lui donne ce livre.*

S U Z A N N E .

De quoi ce livre-là traite-t-il ?

Madame J É R Ô M E .

C'est une petite instruction , pour mettre au fait des filles qui passent à l'état du mariage avec toute l'innocence qu'on doit avoir ; & qui décrit très-bien les usages & les petites cérémonies du mariage... Il y a même de très-belles Estampes on taille-douce.

SUZANNE, *mettant le livre tout de suite dans sa poche.*

C'est bon , maman ; je lirai cela demain.

Madame JÉRÔME, *reprenant vivement.*

Comment demain ! il faut que tu ailles lire cela tout-à-l'heure ; tu n'en auras peut-être plus besoin demain. *Reprenant l'air grave :* allez, Mademoiselle , allez vous enfermer une heure toute seule. Prenez bien garde que l'on ne vous surprenne lisant ce livre-là au moins ; enfermez-vous bien toute seule. Il n'est pas nécessaire même que votre mari sache que vous le lisez ; ainsi je l'arrêterai ici , votre mari , pendant ce tems-là.

SUZANNE, *avec vivacité.*

Que vous êtes bonne , ma mere , de me donner de si bons expédients ! Ah , quelle bonne maman ! *achevant à part , de se charger d'amuser mon mari , pendant que je vais trouver mon amant ! Elle sort en disant cela.*



## SCENE VI.

Madame JÉRÔME, *seule*

**Q**UELLE innocence ! quelle simplicité ! j'imaginerois bien qu'elle étoit neuve ; mais je n'aurois jamais pensé que cela allât jusquelà. Comment est-il possible qu'avec tout l'esprit qu'a cette fille-là, elle ait conservé cette pureté de mœurs ! Ah ! je me dois un peu cela... Dame, je l'ai élevée... Voilà le fruit de la bonne éducation, & des bons exemples que je lui ai donnés. Elle m'a vu faire, elle n'a eu qu'à suivre.

## SCENE VII.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉRÔME.

BARTHOLIN, *d'un air empressé.*

**E**H bien, maman, ma paix est-elle faite ?

Madame JÉRÔME.

Tout ira à merveille, mon gendre : je compte que ce soir vous la trouverez de la plus grande docilité, & entièrement résignée.

B A R T H O L I N.

En ce cas-là, je m'en vais donc la trouver.  
Où est-elle ?

Madame J É R Ô M E.

Là, là, là, là ; tout doucement ; vous êtes  
bien pressé, à ce qu'il me paroît !

B A R T H O L I N.

Eh ! mais, pas mal, maman, pas mal. Ah  
ça, dites-moi donc où elle est ?

Madame J É R Ô M E.

Je vais vous le dire, mais à une condition,  
Monsieur.

B A R T H O L I N.

À quelle condition ?

Madame J É R Ô M E.

À condition que vous ne me quittez point ;  
& que vous n'irez point la détourner de ce  
qu'elle fait actuellement.

B A R T H O L I N.

Eh ! que fait-elle donc ?

Madame J É R Ô M E.

Elle fait chose qui vous applanira bien des  
difficultés, tantôt.

B A R T H O L I N.

Mais, que fait-elle ?

Madame JÉRÔME.

Allez, vous vous trouverez bien de ce qu'elle fait.

BARTHOLIN.

Je n'en doute pas; mais que fait-elle encore?

Madame JÉRÔME.

Elle est en retraite, mon ami; & c'est moi qui l'y ai envoyée.

BARTHOLIN.

Où donc? où donc?

Madame JÉRÔME.

En retraite dans la chambre, je vous dis; & je ne veux pas que vous l'y troubliez.

BARTHOLIN.

Pourquoi donc? au contraire, j'y monte.

Madame JÉRÔME, *d'un ton imposant.*

Oh! non pas, s'il vous plaît, Monsieur; je viens d'avoir avec elle une conversation sur ce que vous savez; laissez-lui faire ses réflexions sur ce que je lui ai dit. Je ne veux pas que vous me quittiez.

BARTHOLIN, *d'un air chagrin.*

Oh! pour le coup, maman, cela est trop cruel aussi.

C O M É D I E.

141

Madame JÉRÔME, *très-vivement.*

Oh ! pour le coup , mon gendre , vous me faites trembler.

B A R T H O L I N.

Comment ?

Madame JÉRÔME.

Comment, Monsieur, vous ne pouvez pas attendre une heure, qu'elle descende ?

B A R T H O L I N, *d'un ton fâché.*

Une heure ! une heure ! mais , Madame, savez-vous ce que c'est qu'une heure ?

Madame JÉRÔME.

En vérité, Monsieur, cette vivacité extrême ne fait frémir ?

B A R T H O L I N.

Eh ! pourquoi frémir ?

Madame JÉRÔME.

Pourquoi ? c'est que je m'étois flattée, Monsieur, que vous étiez capable d'avoir des ménagemens pour ma fille !...

B A R T H O L I N.

Eh mais, Madame, jusqu'à présent...

Mad. JÉRÔME, *d'un air doux & pressant.*

Eh bien, mon gendre, promettez-moi donc

d'avoir des égards pour cet enfant ; pour cette pauvre petite.

B A R T H O L I N.

Eh, mon Dieu, oui.

Madame JÉRÔME, *toujours avec douceur  
& d'un ton d'amitié.*

Tenez, mon bon ami, la voilà bien votre femme, à présent ! personne ne peut plus y prétendre ; elle est à vous seule ; vous avez tout le temps ; ce qui ne se dit pas en un jour, se dit en quatre, mon cher Bartholin.

B A R T H O L I N.

D'accord, d'accord.

Madame JÉRÔME.

Mais, moi, croiriez-vous bien que feu Monsieur Jérôme, mon mari, fut plus de sept jours à le devenir ?

B A R T H O L I N, *avec un étonnement marqué.*

Est-il possible !

Madame JÉRÔME.

Rien n'est plus vrai. Aussi lui ai-je toujours eu un gré infini de cette complaisance-là, au pauvre défunt.

BARTHOLIN.

Oui, c'est une attention. Eh bien, laissez-moi donc, de grace, aller, que je commence de même, d'avoir des petites attentions ménagées, dont vous....

Madame Jérôme, *l'arrêtant en l'interrompant, d'un ton très-animé & très-décisif.*

Non, non, Monsieur, non. Ne voulez-vous pas aller gâter tout ce que j'ai fait? Sçavez-vous bien que j'ai eu mille peines à la faire revenir sur votre compte? Allez-vous la fâcher de nouveau? Eh! laissez-moi, lui parler encore, quand elle aura médité sur tout ce que je viens de lui apprendre,

BARTHOLIN, *paraissant se faire le plus grand-effort.*

Eh bien donc, je me rends. Mais si vous saviez ce qu'il m'en coûte; si vous me connoissiez un peu, vous....

Madame Jérôme, *l'interrompant avec gaieté & douceur.*

Allons, allons ne me dites point de folies, mon gendre. Donnez-moi la main; il n'est pas midi; nous ne dînerons qu'à trois heures; allons voir si la Salle à manger, celle du bal, si



tout est arrangé. Je ne vous quitte pas de toute la matinée, & jusqu'à ce que nous nous mettions à table ; je ne vous perds pas de vue, je veux répondre de vous. *Ils sortent ensemble.*

*Fin du premier Acte.*



ACTE

## ACTE II.

*Le Théâtre change , & représente un petit bosquet ; au milieu , une petite porte verte , à côté de laquelle est un petit banc de pierre , sur lequel Nicaïse est assis. — Entre deux coulisses , une grille de fer qui paroît fermée.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

NICAÏSE, *seul , une lettre à la main , assis sur le petit banc de pierre.*

**A**U PETIT BOSQUET FERMÉ ; voilà tout son billet. Cela n'est pas long , cela. — Ma Maîtresse étoit bien sûre que je l'entendrois à demi-mot ; elle sçait bien que j'ai de l'esprit. Il est vrai , qu'avant-hier , elle m'expliqua tout cela vingt fois , comme elle auroit fait à une bête ; mais c'est que dans ces occasions-là , on ne sçauroit être trop clair. — Elle va venir.... elle viendra , oh ! elle viendra sûrement ; elle a cela dans l'idée , autant que moi... Oh elle m'aime!... je ne suis pas niais ; je me suis bien apperçu qu'elle m'aimoit , quand elle m'en a eu dit. Mais qu'est-ce que j'entends ?

*Tom. II.*

G

## S C E N E II.

SUZANNE, NICAISE.

SUZANNE, *entrant par la petite porte verte.*

**M**E voilà arrivée sans avoir été vue de personne. — Mettons le crochet. *Elle met le crochet, & va à la grille.* Bon ! la grille est fermée. *Avec transport.* Ah ! Nicaïse, c'est donc vous !

N I C A I S E.

Oui, me voilà. Je ne me suis pas fait attendre dea !... mais contez - moi donc comment vous avez pu vous échapper de votre mari & de votre mere ? cela est drôle çà ?

SUZANNE, *souriant.*

Oh, cela est trop plaisant ! C'est ma mere qui garde à vue mon mari, pour ainsi dire, de peur qu'il ne nous surprenne... Oh ! si j'avois le tems je vous conteroïis...

N I C A I S E.

Bon, bon ! contez toujours, nous avons du tems de reste,

SUZANNE.

Nan, mon cher Nicaïse, non ; je n'ai que

quelques momens , que je vous consacre ; & je les veux employer entièrement à vous assurer du plus vif & du plus tendre amour.

N I C A I S E.

Ah ! que vous êtes bonne , ma chere amie ! mais vous êtes bien belle aussi. Dame ! vous voilà bien brave ! Quelle riche , quelle magnifique , quelle superbe étoffe ! quoiqu'elle ne soit qu'en soie.

S U Z A N N E.

Oui , oui, Nicaïse , à la bonne heure ; mais parlons de notre amour ; je risque tout pour vous en convaincre , &...

N I C A I S E.

Oh , oh ! je vous aime bien fort aussi , moi , mais , mais , tournez-vous donc que je vous voie... C'est bien , c'est bien ; les fleurs en sont bien rapportées. Oh ! vous avez une excellente Coururiere , aussi !

S U Z A N N E , *impatiemment.*

Eh ? mon cher Nicaïse de quoi vous occupez-vous ? eh ! laissons cela. Vous ignorez , mon cher ami , jusqu'où va ma tendresse pour vous ; je n'aurois jamais voulu d'autre mari que vous ; mais cela étoit impossible ; vous en êtes convenu vous-même ; & c'est vous qui avez

été le premier à me conseiller d'épouser Monsieur Bartholin.

N I C A I S E ,

Oui, cela est vrai, cela est vrai. Et je ne sçais si c'est vous, ou moi, qui ai dit... Oui, je m'en souviens, c'est moi-même qui ai dit sur lui, ce bon mot : *Qu'il étoit homme à passer la chose au gros sas... homme à passer la chose au gros sas !...* Cela est plaisant cela !... cela est bien trouvé !

S U Z A N N E , *avec impatience,*

Eh ! Nicaïse ! il ne s'agit point de tout ce verbiage-là. Qu'il vous suffise que ce mariage-là n'empêchera pas que je ne vous donne de mon amour les preuves les plus délicates, & que...

N I C A I S E ,

Ah ! je ne me sens pas de joie ! tenez... Mademoiselle, en vérité... si mon amour... mais c'est que je ne vous ai jamais vu si charmante... je vous demande pardon... mais vous avez-là des boucles de diamans admirables !... est-ce tout fin cela ?... Non, c'est... c'est qu'aujourd'hui, tout, tout vous rend plus belle.

S U Z A N N E , *d'un air de pitié.*

Eh ! mon ami, laissons-là les compliments.

éh cessez de me louer , & moi & mes pierres ! Quoi ! dans des instans si doux , quand l'amour que j'ai pour vous , me fait étouffer la voix de la raison & de l'honneur qui crie au fond de mon cœur ; comment ! c'est-là tout ce que vous avez à me dire ? *Tendrement.* Quoi ! c'est-là tout ce que vous avez à me dire ?

N I C A I S E.

Oh ! non pas. J'ai à vous dire que vous êtes divine , ma chere Demoiselle. *Il lui baise la main maussadement quatre fois.*

S U Z A N N E.

Eh , Nicaïse !

N I C A I S E.

Que vous êtes adorable , ma belle Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

S U Z A N N E.

Eh , Nicaïse !

N I C A I S E.

Que vous êtes aussi bonne que belle , ma charmante Demoiselle. *Quatre autres baisers sur la main.*

S U Z A N N E.

Eh , Nicaïse !

Que vous êtes.... *Il veut encore lui baiser la main.*

SUZANNE, *la retirant avec dépit.*

Eh, Nicaïse ! baiserez-vous toujours ma main ?

NICAÏSE, *d'un air consterné.*

Seriez-vous fâchée, Mademoiselle, de la liberté que j'ose prendre de baiser votre main ?

SUZANNE, *le rassurant.*

Eh non, je ne suis point fâchée ; mais il y a un quart-d'heure, ( & un quart-d'heure est cher ! ) je ne suis pas fâchée, je vous aime, Nicaïse, & je ne viens ici que pour vous le témoigner.

NICAÏSE, *baisant encore la main.*

Ah ! cette main que vous me rendez me rassure un petit brin ! Je vous aime, &c...

SUZANNE, *vivement.*

Ah ! mon bonheur dépend d'en être persuadée ; & que vos sentimens m'en donnent la plus tendre conviction.

NICAÏSE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! quel plaisir !... Je vais donc... juste

Ciel!... *Levant le nez en l'air.* Mais , quel diable ! il bruine à cette heure ! ne nous voilà pas mal ?

S U Z A N N E , *avec impatience.*

Eh , cette bruine-là n'est rien. Eh ! qu'est-ce que cela fait ?

N I C A I S E .

Oh tenez , cela seroit un meurtre. Je vais chetcher un tapis ; je sçais dans notre magasin , où il y en a un qui porte deux aunes & demie quarrées.

S U Z A N N E , *l'arrêtant avec colère.*

Eh mais , êtes-vous fou ? un tapis!...

N I C A I S E .

Non , c'est que ce seroit dommage , avec l'humidité qu'il fait déjà ici ; ce siège - là est tout mouillé , vos beaux habits seroient gâtés.

S U Z A N N E , *en colère.*

Eh , Nicaisé ! allez-vous consumer un cent mille fois plus précieux que tous les habits du monde ?

N I C A I S E .

Eh non , voyez-vous : il n'y a pas loin , j'ai de bonnes jambes , moi , & je serai de retour dans la minute.



S U Z A N N E , *le retenant.*

Mais, où allez-vous ? arrêtez : je sens bien qu'il ne me sied guères de jouer le rôle que je joue-là ; mais c'est l'amour... un amour impétueux, que j'ai vainement tâché de combattre....

N I C A I S E , *l'interrompant.*

Oh ! laissez-moi aller, laissez-moi aller. Ne sentez-vous pas que cela abîmeroit votre robe ? C'est une étoffe à cinquante-cinq livres l'aune, au moins.

S U Z A N N E , *avec la plus grande impatience.*

Eh, Nicaïse ! elle est payée par mon mari ; mais restez donc , restez donc. *Elle veut l'arrêter encore.* N'avons-nous pas déjà assez perdu de tems ?

N I C A I S E , *en s'en allant.*

Oh ! ce seroit dommage ! je suis de retour dans un clin d'œil. Vous allez voir un gaillard qui court bien. *Et tout en courant.* Allez, allez ! vous allez voir un gaillard qui court bien.



## SCÈNE III.

SUZANNE, *seule.*

**J**E reste pétrifiée ! ah , quel imbécile ! quel imbécile !... & je l'aimerois !... Mais quel coup de lumière ! je sens que dans ce moment , la foudre me guérit de mon amour. Le bandeau que j'avois sur les yeux est tombé. Quoi ! Nicaïse , j'ai pu t'aimer !... il est vrai que tu es bien fait , & que tu as une belle figure... Hélas ! pour une femme que l'amour prend par l'ame , il en prend mille par les yeux. — Allons , j'ai un mari galant homme , attachons-nous-y ; tâchons de l'aimer... aimons-le ; & de peur même que ma flamme mal éteinte , ne vienne à se rallumer , ( ce que je ne crois pas du tout pourtant ; ) allons de ce pas donner à mon Époux les témoignages les plus marqués de ce même amour , qu'un égarement dont je rougis actuellement , m'avoit fait destiner à Nicaïse.



## S C E N E I V.

SUZANNE, NICAISE, *revenant tout essouffé, avec un tapis & un parapluie.*

SUZANNE, *riant, & de l'air du mépris.*

A H, vous voilà, Monsieur ? adieu donc.

N I C A I S E, *tout essouffé l'arrêtant.*

Eh ! où allez-vous donc... notre Maîtresse?...  
Tenez, tenez, voyez mon industrie.

S U Z A N N E, *se moquant de lui.*

Ah ça, je m'en vais vous laisser le tems de  
repandre haleine.

N I C A I S E, *soufflant toujours.*

Oh dame ! c'est que j'ai bien couru... Mais  
aussi j'ai bien réussi.

S U Z A N N E, *d'un ton railleur.*

Comment, réussi !

N I C A I S E, *soufflant encore un peu.*

Oui, oui, je vous le répète : voyez mon  
industrie de m'être muni encore d'un para-  
pluie, outre mon tapis.

SUZANNE.

Quelle présence d'esprit ! il n'y a que vous pour cela.

NICAISE.

Oh, voilà comme je suis... Mais ne perdons point de tems ; asseyez-vous-là, ma belle... *Il étend le tapis sur le banc de gazon.* Asseyez-vous-là.

SUZANNE, *continuant de le plaisanter.*

Prenez donc garde, Nicaïse, vous mouillez ce tapis.

NICAISE.

Oh ! ne badinons plus ; asseyez-vous-là. *Il étend le parapluie & lui présente.* Et vous tiendrez cela pendant ce tems-là.

SUZANNE, *le repoussant avec le dernier mépris.*

En vérité, Monsieur Nicaïse, je suis fâchée de toutes les peines que vous avez prises.

NICAISE.

Pourquoi donc, ce n'est rien que cela.

SUZANNE, *avec un rire ironique.*

C'est que, je ne sçais, il me semble que je ne vous aime plus.

N I C A I S E .

Quel conte ! cela ne se peut pas.

S U Z A N N E , *avec un persifflage froid.*

Pardonnez-moi ; je crois que je suis une petite volage , qui ne sens plus du tout le prix de votre mérite , en amour seulement.

N I C A I S E .

Eh mais , mais...

S U Z A N N E , *continuant.*

Car vous avez celui de vous connoître bien en étoffes.

N I C A I S E .

Comment donc ?

S U Z A N N E , *continuant toujours.*

Et je conseillerai à ma mere de vous laisser à la tête de son commerce. Vous êtes bon ménager ; & je lui dirai que j'ai par devers moi des preuves de votre économie.

N I C A I S E .

Et quoi ! raillez-vous ?

S U Z A N N E .

Mais comme on n'a pas tous les talens...

N I C A I S E .

Eh bien ?

SUZANNE.

Vous ignorez, Monsieur Nicaïse, ce que vaut l'occasion.

NICAÏSE.

Comment ?

SUZANNE, *de l'air du plus profond dédain.*

Allez, mon petit Monsieur, allez l'apprendre. *Elle veut s'en aller.*

NICAÏSE, *l'arrêtant.*

Mais, écoutez donc de petites raisons qui vous...

SUZANNE.

Oh ! je n'écoute rien. Ouvrons cette grille. *Elle va ouvrir la grille.* Tout le monde peut à présent passer par-là. *Elle veut encore s'en aller.*

NICAÏSE.

Eh ! de grace, ma chere Demoiselle...

SUZANNE, *montrant sa montre.*

L'heure du rendez-vous est passée, & ne reviendra pas. *Lui faisant une révérence.* Monsieur de Nicaïse, je suis votre très-humble servante.

NICAÏSE.

Eh mais, mais, un mot, un mot.

Oh , je n'ai plus le tems ; il faut , que tout-à-l'heure , j'aille causer avec mon mari de choses , mais de cent choses que je vous aurois dites , si mon malheur eût permis que vous eussiez voulu les entendre. *Elle s'en va par la petite porte par laquelle elle est entrée.*

---

## S C E N E V.

N I C A I S E , *seul.*

**E**H mais, est-ce que je suis une bête, donc ? Comment ! quand on fait tout pour le mieux , qu'on va chercher un tapis, un parapluie , qu'on court pour cela comme un cheval, on vous traite , après ça , comme un imbécile ? jarni , que les filles sont capricieuses ! il auroit fallu pour contenter celle-ci , lui laisser gâter ses hardes..... Tout cela étoit bien pressé ! Eh vite, eh vite.... il sembloit que la foire fût sur le pont... cela ne sauroit attendre !... & puis quand j'ai le génie d'accorder la chèvre avec les choux , & que je reviens avec tout ce qui est nécessaire , on s'impatiente , & enfin l'on me plante-là ? ma foi , qu'elle s'accommode ! tant pis pour elle , elle y perd autant que moi , & peut-être...

## SCENE VI.

NICAISE, les quatre GARÇONS  
de la Nôce.

Premier GARÇON.

N'AVEZ-vous point vu la Mariée, Monsieur  
Nicaise ?

Second GARÇON.

Nous la cherchons, ne l'avez-vous point  
rencontrée ?

NICAISE, *d'un air d'humeur.*

Non ; non, Messieurs.

Troisième GARÇON.

Du ton, dont vous nous répondez, je pa-  
rierois que vous savez où elle est.

Quatrième GARÇON.

Qu'en avez-vous fait, le beau Garçon, là,  
en conscience ?

NICAISE, *d'un ton brusque.*

Je n'en sçais rien, moi ; me l'a-t-on don-  
née à garder ?

Premier GARÇON.

Ah ! vous êtes un petit coquin bien dange-



reux ! vous êtes sûrement de concert avec  
quelqu'un , pour cacher la Mariée à son Mari.

Second G A R Ç O N.

Bon ! la cacher ? c'est un drôle qui l'a peut-  
être détournée pour lui-même.

Troisième G A R Ç O N.

Cela pourroit bien être , au moins , Nicaïse  
est entreprenant avec les femmes.

Quatrième G A R Ç O N.

Il n'en manque point.

Premier G A R Ç O N.

Ce n'est pas un nigaud.

Second G A R Ç O N.

Ce n'est pas un fût.

Troisième G A R Ç O N.

C'est un gaillard à prendre l'occasion aux  
cheveux.

N I C A I S E , en colère.

Finirez-vous ? dame ! Messieurs , finirez-  
vous ? quand je vous dis que je n'ai point vu la  
Mariée ; laissez-moi tranquille ; me prenez-  
vous pour votre jouet ?

Quatrième G A R Ç O N.

Mais , à qui portez-vous ce parapluie-là ?

Premier GARÇON.

Que faites-vous de ce tapis-là ?

Second GARÇON.

Mais , dites-donc.

Troisième GARÇON.

Mais , réponds-donc , benais.

NICAISE.

Vous le voulez sçavoir , Messieurs ?

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Oui , oui , oui , oui.

NICAISE.

Et moi , je ne veux pas vous le dire.

TOUS QUATRE, *ensemble.*

Tu ne veux pas nous le dire ?

NICAISE.

Non, parbleu, non ; fussiez-vous cent encore.

TOUS QUATRE, *ensemble après s'être  
parlé à l'oreille.*

Eh bien ? tu ne veux pas le dire , donc ?

NICAISE, *d'un air obstiné.*

Non, non, non ; cent fois non.

TOUS QUATRE, *l'enveloppent dans le  
tapis, & l'emportent.*

Nous allons voir , si tu ne le diras pas.

## S C E N E V I I.

Monsieur BARTHOLIN, Mad. JÉRÔME.

Madame JÉRÔME.

**E**H ! qu'est-ce qu'ils font donc à Nicaïse ?

BARTHOLIN.

Quelque niche, apparemment. *D'un air vif.*  
Ah, Madame ! vous voyez un homme trans-  
porté ! mais transporté !

Madame JÉRÔME.

Vous êtes donc mon Gendre ?... embrassez-  
moi, mon ami. *Ils s'embrassent.*

BARTHOLIN, *d'un air transporté, &*  
*l'embrassant encore.*

Ah ! ma chere belle-mere ! que je suis con-  
tent ! oh ! que je suis content !

Madame JÉRÔME.

Je le croirois bien. Mais, voici ma fille.



## SCÈNE VIII.

SUZANNE, Madame JÉROME, Monsieur  
BARTHOLIN.

Madame JÉROME, à sa fille courant  
l'embrasser.

AH ! ma fille ! ma fille ! permettez-moi  
d'avoir l'honneur & le plaisir d'embrasser Ma-  
dame Bartholin ; oui, Madame...

SUZANNE, souriant & l'interrompant.

Vous m'appellez Madame, Maman ! Oh !  
pour ça vous êtes bien malicieuse, Maman.

BARTHOLIN, baisant la main de sa  
femme avec transport.

Pardon, ma chère amie ! l'excès du bonheur  
vient de me rendre indiscret.

SUZANNE, tendrement à son Mari.

Ah ! mon cher ami, tout vous est pardonné.  
— Mais, qu'entends-je ? On entend crier Ni-  
caise derrière le Théâtre.



SCENE IX<sup>e</sup>. & DERNIERE.

Madame JÉRÔME, Monsieur BARTHOLIN,  
SUZANNE, NICAISE, *poursuivie par les*  
*quatre GARÇONS de la Nôce.*

NICAISE, *dans le plus grand désordre*  
*sa perruque absolument dé-*  
*poudrée; & son habit noir,*  
*plein de poudre.*

PARDI, Messieurs, voilà des badineries qui  
ne se font pas.

BARTHOLIN.

Que lui a-t-on fait ?

Madame JÉRÔME.

Quelle niche ?

SUZANNE.

Quel tour lui a-t-on joué ?

Premier GARÇON.

Nous venons de le berner si peu que rien, &  
il se fâche encore !

SUZANNE, *riant.*

Ah, mon pauvre Nicaïse ! comme ils vous  
ont gâté votre bel habit noir !

BARTHOLIN.

Mais à quel propos le berner donc ?

Second G A R Ç O N. •

Nous l'avons trouvé ici avec un parapluie, & un tapis....

Troisième G A R Ç O N.

Nous lui avons demandé poliment ce qu'il en vouloit faire.

Quatrième G A R Ç O N.

Il a refusé de nous le dire; & nous l'avons berné dans ce tapis mystérieux.

Madame J É R Ô M E.

Mais quand on ne sçait pas ce qu'il vouloit faire de ce tapis, il est tout naturel que l'on s'en moque; mon cher Nicaïse, dites-nous donc...

N I C A I S E, *d'un air outré.*

Parbleu, si je vous le disois, vous vous en moqueriez bien davantage; j'aimerois mieux être pendu que de le dire.

B A R T H O L I N, *d'un air emperlé.*

Je serois pourtant d'une extrême curiosité...

Les quatre G A R Ç O N S, *riant tous quatre ensemble.*

Ah, ah, ah, ah, ah! il a été bien berné, pour ne l'avoir pas dit. Ah, ah, ah!

N I C A I S E, *en fureur.*

Moquez-vous bien, vous ne vous en moquez

rez pas long-tems ; je suis si outré de tout ce qui m'est arrivé ici , que de ma vie on ne m'y verra remettre le pied. *Il sort.*

Madame JÉRÔME.

Il faut... Ecoutez-donc , Nicaisé.

S U Z A N N E.

Bon , bon ! laissez-le aller , Maman ; ne voilà-t-il pas une furieuse perte !

Madame JÉRÔME.

Oh pour cela , non. C'est un assez sot enfant. Allons mes amis . que cela ne nous empêche pas de nous amuser ; dansons & chantons , avant qu'on serve le dîner ; nous ne nous mettrons pas à table d'une bonne heure d'ici , encore ,

Un GARÇON de la Nôce.

Eh bien , Madame , si vous voulez chanter , voici un Vaudeville nouveau qu'on vient de me donner. Je m'en vais chanter le premier couplet pour vous indiquer l'air.

*Air. C'est l'ouvrage d'un moment.*

**I**L est un moment , quand on aime ,  
Que doit d'abord saisir l'Amant ;  
Il vient , & passe promptement ;  
Mais il ne revient pas de même ;  
Amours , brusquez ce moment.

*Après ce premier couplet, la Chanson passe à Suzanne, qui chante le second; & elle passe ainsi successivement de main en main, à ceux qui chantent.*

S U Z A N N E.

Lorsque le tems que l'amour donne,  
N'est pas employé prudemment;  
Ce Dieu pardonne rarement.  
Amants, l'heure du Berger sonne;  
Mais ne sonne qu'un moment.

Madame J É R Ô M E.

Un Époux, en homme modeste,  
Doit aller son train doucement;  
Ce n'est point le train de l'Amant;  
L'Himen a des moments de reste;  
Et l'Amour n'a qu'un moment.

B A R T H O L I N.

Toujours les sens dans la jeunesse,  
Accompagnent le sentiment;  
Soyez sûrs qu'en les enflammant  
De politesse en politesse,  
L'on amène le moment.

U N G A R Ç O N de la Nôce.

Il ne suffit point de connoître,  
Il faut profiter du moment;



Mais souvent le timide Amant  
Qui l'apperçoit & le fait naître,  
Laisse passer le moment.

Un autre G A R Ç O N.

Ton excuse n'est point de mise,  
Tendre & trop délicat Amant;  
Quelquefois c'est le sentiment;  
Mais le plus souvent c'est sottise,  
Qui fait manquer le moment.

Un autre G A R Ç O N.

Quand un vain respect nous arrête,  
Avouez-le, Sexe charmant,  
C'est bien moins l'amour, que l'Amant  
Qui retarde votre défaite;  
C'est qu'on manque le moment.

*Fin du second & dernier Acte.*



LA VEUVE

**LA VEUVE,**  
**COMÉDIE.**  
**EN UN ACTE ET EN PROSE.**

*Tome II.*

H



## A C T E U R S.

Madame DURVAL, veuve d'un Armateur  
de Saint-Malo.

Le Chevalier DU LAURET, Capitaine  
de Cavalerie.

Monsieur LICANDRE, oncle du Chevalier,  
Le COMMANDEUR, ami commun de la  
Veuve & du Chevalier.

La Marquise de LEUTRY, femme de la plus  
grande qualité.

Mademoiselle AGATHE, femme de Cham-  
bre de la Veuve.

LAQUAIS.

*La Scene est à Paris, dans le Salon de Madame  
Durval.*

---

*Voici un sujet de Comédie, tiré enoore du Ro-  
man des Illustres Françoises, qui m'a fourni le  
sujet de Dupuis & des Ronais. Il est pris du ca-  
ractere d'une Veuve & de son aventure, racontée  
dans l'histoire de M. Dupuis & de Madame de  
Londé. Tome 3, Edit. de Paris, en 4 vol. 1725.  
Cette piece a été représentée, sans succès, à Pa-  
ris en Décembre 1771 : elle a réussi à Bordeaux,  
jouée par la Demoiselle Emilie, Actrice de ce  
Théâtre ; elle est enoore actuellement une des pie-  
ces que l'on y reprend le plus souvent. La réussite  
de cette Comédie dépend entierement de l'ex-  
trême sensibilité de la Comédienne, chargée du  
rôle de la Veuve.*



LA VEUVE,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMMANDEUR. M<sup>l</sup><sup>e</sup>. AGATHE.

LE COMMANDEUR.

**E**H BIEN ? Mademoiselle Agathe : vous avez dit à Madame Durval , que je suis ici ; puis-je entrer ?

Mademoiselle AGATHE.

Monsieur le Commandeur , Madame va passer dans le Salon ; elle vous prie d'attendre un moment. — Elle achève un petit compte avec un de ses Fermiers.

Le COMMANDEUR.

Elle compte avec ses Fermiers , elle-même ;

H ij

quelle femme ! — Veuve , belle , n'ayant tout au plus que vingt-six à vingt sept ans , prodigieusement riche , c'est elle-même qui conduit toutes ses affaires : elle se passe d'Intendant , & cela ne paroît pas l'occuper ; il lui reste encore un tems considérable à donner à toutes les connoissances de pur agrément ; & même à des connoissances assez abstraites ; car l'on n'est pas plus instruite qu'elle l'est , l'on n'a pas plus d'esprit qu'elle en a. — En vérité ! je suis toujours en admiration , vis-à-vis de cette femme-là , moi.

Mademoiselle AGATHE.

Oui , Monsieur , elle a bien de l'esprit , Madame. Elle a bien de bonnes qualités , si vous voulez ; mais , elle est bien particulière , Madame.

Le COMMANDEUR.

Que voulez-vous dire , particulière ?

Mademoiselle AGATHE.

Eh mais ! particulière , Monsieur , ... c'est de n'être pas comme une autre. Belle & jeune comme elle est , elle passe son tems à lire , à écrire toute une journée. Elle fuit le monde ; elle est sauvage , elle ne veut voir que ses amis. — Elle est cachée , Madame , — Tenez , Mon-

fieur le Commandeur , son grand défaut est d'avoir été élevée en Angleterre jusqu'à dix-huit ans. — Vous autres grands esprits , vous aimez les Anglois ; & moi , je ne sçaurois les souffrir. Ils sont fiers ces gens-là ; ils croiroient s'abaisser , s'ils faisoient leurs amis de ceux qui les servent.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! votre Maîtresse ! vous prétendriez être son amie ?

Mademoiselle A G A T H E.

Eh pourquoi donc pas ? elle ne seroit pas la première Dame à Paris qui fit sa meilleure amie de sa Femme-de-Chambre ; & j'ai plus de droits qu'une autre à son amitié.

Le C O M M A N D E U R.

Des droits ? — Eh ! pourriez-vous me dire quels sont ces droits ?

Mademoiselle A G A T H E.

Premièrement, parce que je suis une honnête fille, moi ; & que ma Maîtresse peut compter sur ma discrétion. Et...

Le C O M M A N D E U R , *l'interrompant.*

Un moment donc. Il me semble que Madame Durval vous traite , on ne peut pas

mieux ; comme en général elle traite tout son Domestique.

Mademoiselle AGATHE.

Vraiment, je ne nie point qu'elle soit bonne Maîtresse ; mais , est-ce là de l'amitié ? — Elle n'a point de confiance , Madame ; & il n'y a que la confiance d'une Maîtresse , qui fait qu'elle nous aime , & qu'elle songe à notre petite fortune.

Le COMMANDEUR.

Je ne vois pas quelle espèce de confiance vous prétendriez exiger d'elle ? Quant à votre fortune , jamais elle n'a abandonné un Domestique dont elle ait été contente ; elle a récompensé , avec la plus grande noblesse , tous ceux de son défunt mari ; continuez à la bien servir , & je serai sa caution...

Mademoiselle AGATHE, *l'interrompant.*

Et puis , Monsieur , j'ai des scrupules , moi. — Et quand je n'en aurois pas , je suis une fille sûre , je vous le répète , une honnête fille , à qui l'on peut se fier ; — & il est encore à naître que Madame m'ait dit...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voulez-vous qu'elle vous dise ?

Mademoiselle AGATHE, *d'un air malin.*

Eh pardi ! ce que je vois presque.

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! que voyez-vous , Mademoiselle ?

Mademoiselle AGATHE.

Allez , allez , Monsieur ; vous le sçavez aussi bien que moi. — Ce Capitaine de Cavalerie , ce Chevalier du Lauret...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh bien ? le Chevalier du Lauret...

Mademoiselle AGATHE.

Eh bien ! c'est vous qui l'avez amené à Madame , un an après la mort de Monsieur. Depuis ce tems-là est-ce qu'il bouge d'ici ? Ce beau Chevalier-là n'a que la cape & l'épée ; il est bien heureux d'avoir trouvé une bonne maison , comme celle de Madame ; aussi n'en désespère-t-il pas. — Il y est déjà venu ce matin , avant que Madame fût éveillée... Et moi , à qui il n'a jamais fait présent d'un bout de ruban , seulement , je vous l'ai renvoyé. — Tenez , Monsieur le Commandeur , j'ai des remords de voir tout cela. — Et puis , qu'est-ce que j'y gagne , moi ?



Le COMMANDEUR.

Le Chevalier est toujours ici ? Eh ! qu'y a-t-il-là d'extraordinaire, Mademoiselle ? Il est, ainsi que moi, l'ami intime de Madame Durval. Que devez-vous donc penser de moi, qui ai, non-seulement, l'honneur de la voir aussi souvent que lui, mais, qui, de plus, loge ici, chez elle, dans sa maison ?

Mademoiselle AGATHE.

Bon, bon ? cela est bien différent ; vous êtes un homme fait, vous, Monsieur ; ( permettez-moi de vous le dire ; ) vous avez vos quarante-cinq ans passés ; le Chevalier n'en a pas trente. — Et puis, quand vous êtes absent, vous, cela ne chagrine pas Madame ; mais pour peu qu'elle soit deux jours sans le voir, lui, Madame est plus triste... plus rêveuse ..... elle est d'un sombre...

Le COMMANDEUR.

Voilà de belles remarques ! & qui concluent beaucoup !

Mademoiselle AGATHE.

Eh, Monsieur ! il y a cent autres choses encore... Croyez-vous que je me fasse des scrupules de rien ? Par exemple, les soirs, n'est-ce pas toujours lui qui sort le dernier ?

Le C O M M A N D E U R , *vivement.*

Mais, vous êtes affreuse, Agathe ! Eh mais ! vous êtes affreuse ! Si je disois cela à votre Maîtresse, elle ne vous garderoit pas une heure.

Mademoiselle A G A T H E.

Ma foi, je ne m'en soucierois gueres ; car, puisqu'il faut vous le dire, je suis arrêtée chez Madame la Comtesse Dorimene ; ma conscience ne me permet pas de la servir plus longtemps, pour le profit que j'y fais ; & je m'en vais lui demander mon congé.

Le C O M M A N D E U R.

Quoi ! vous entrez chez Dorimene ? chez une femme perdue d'airs & de ridicules ; & qui plus est, de qui la conduite...

Mademoiselle A G A T H E.

Bon, bon ! Monsieur, il ne faut pas croire tout ce que l'on dit ; tout du moins, Madame la Comtesse Dorimene a déjà fait la fortune à deux de ses Femmes-de-Chambre. Elle a marié la dernière à un bon Employé des Fermes.

Le C O M M A N D E U R.

Oh ! je conçois à présent tout l'excès de votre délicatesse, & que l'intérêt n'a aucune part dans

H v

vos démarches. — Laissez-moi , Mademoiselle.  
Vous êtes odieuse.

---

## S C E N E I I .

LE COMMANDEUR , *seul.*

**V** O I L A comme sont les Valers. Sûrement, j'avertirois Madame Durval des propos que tient d'elle sa Femme-de-Chambre ; cette âme , basse & méchante ; ... si tout ceci n'alloit pas finir par épouser le Chevalier. — Eh ! ma foi , cela me détermine à lui parler de son mariage. C'est elle. Il faut que je lui dise ce que j'en fçais ; & que je la presse de ne le point différer.

---

## S C E N E I I I .

Madame DURVAL , LE COMMANDEUR.

Madame DURVAL.

**J** E vous demande pardon , mon cher Commandeur , de vous avoir fait attendre. Je voulois renvoyer un pauvre homme , qui n'a point de tems à perdre ; & j'ai cru que vous trouveriez bon....

## C O M É D I E. 1

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Y pensez-vous, Madame ? qu'est-ce  
c'est que toutes ces excuses - là ? Est-ce de  
avec un ami ?...

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Vous avez raison. Quand on a le bonheur  
s'être fait une société sûre, comme la mienne,  
on peut tout risquer. — Je suis charmé  
vous revoir. J'ai cru que vous ne revien-  
driez point tous de la campagne.

Le COMMANDEUR.

Nous n'y avons pourtant passé que qu-  
jours, comme nous vous l'avions dit. Mais  
nous y sommes amusés assez ; nous y avons  
des femmes charmantes : & d'ailleurs, M-  
sieur Licandre, l'oncle du Chevalier, est  
un vieillard adorable. — Il nous a fait les  
honneurs de sa Terre, avec une noblesse su-  
perbement nante. Vous aimerez à la folie ce bon-hon-  
neur là, quand vous le connoîtrez davantage.

Madame DURVAL.

Je le crois. Le Chevalier m'en a tout  
parlé dans des termes qui m'ont pénétrée  
d'estime & de respect pour lui.

H vj

Le COMMANDEUR.

Il a dû vous dire qu'il jouissoit de la plus haute considération à Cadix, où il a fait sa fortune dans le commerce, qu'il a toujours traité dans le grand; & je sçais, moi, qu'il avoit un crédit très-puissant auprès des Ministres d'Espagne, à qui il a été utile plus d'une fois. L'on m'a cité de lui, dix actions de la plus grande générosité, & il vient ici en faire une qui va les couronner toutes : il donne quinze cent mille livres au Chevalier pour le marier aujourd'hui.

Madame DURVAL, *d'un ton de voix altéré.*

Il veut marier le Chevalier ? à qui donc, Monsieur, à qui ?

Le COMMANDEUR.

Ils ne m'ont pas mis de leur secret ; j'ai appris tout cela par une voye détournée ; mais je suis sûr du fait.

Madame DURVAL, *très-vivement.*

Mais vous sçavez sans doute à qui ? Dites-moi donc, à qui, Monsieur, à qui ?

Le COMMANDEUR, *souriant.*

Oui, je le sçais, Madame. Mais quelle vivacité vous mettez à cela ?

Madame DURVAL, *se contraignant.*

Mais non; il est tout naturel que l'intérêt que l'on prend à un ami...

Le COMMANDEUR, *l'interrompant.*

Eh ! oui, oui ; l'amitié est une si belle chose, qu'il ne faut pas vous faire languir plus longtemps. C'est à vous - même , Madame , que Monsieur Licandre a dessein de marier le Chevalier , ( *d'un air malin* ) si vous l'agréez , pourtant.

Madame DURVAL.

A moi, Monsieur !

Le COMMANDEUR, *en badinant & riant.*

A vous - même , vous dis-je. Je crois être sûr qu'ils desiront ce mariage ; & je crois aussi qu'il ne sera pas difficile de vous y déterminer, qu'en dites-vous ?

Madame DURVAL.

Vous vous trompez , Commandeur.

Le COMMANDEUR,

Comment, Madame ?

Madame DURVAL.

Ecoutez - moi , mon cher Commandeur.  
— Vous m'allez trouver bien extraordinaire , bien bizarre , peut-être même d'une singula-

rité révoltante ;... mais , Monsieur , jamais rien ne pourra me déterminer à me remarier.

LE COMMANDEUR.

Tout de bon ! Et pourquoi cela ?

MADAME DURVAL.

Oh ! voici pourquoi. — Vous avez connu feu mon mari. Vous savez qu'on me fit épouser Durval , un an après avoir quitté l'Angleterre ; il s'étoit emparé de l'esprit de mes parens qui me sacrifierent. Durval étoit Armateur à Saint-Malo ; je lui apportai en mariage trois millions de bien , dont il n'a dissipé qu'une très-petite partie ; ayant commencé par manger le sien , qui étoit assez considérable. Il quitta bientôt son commerce de mer & Saint-Malo , & nous vîmes nous établir à Paris. — Durval avoit de l'esprit , de la figure ; une politesse qui plaisoit , & en imposoit aux autres , & qui n'étoit cruelle que pour moi. Il paroissoit me prévenir en tout ; & vous avez cru , comme tout le monde , que j'étois la femme de France la plus heureuse... Eh bien ! Monsieur , il n'en étoit rien : jamais femme n'a été aussi malheureuse , avec son mari , que je l'ai été avec Durval.

Le COMMANDEUR , avec un grand étonnement.

Vous avez été malheureuse avec Durval !

MADAME DURVAL.

Vous voilà bien étonné , Monsieur ! Rien n'est plus vrai , pourtant... Vous avez vu vous-même comme Durval m'avoit aimée , m'avoit adorée... Eh bien ! nous avons été mariés trois ans ; à peine la première année étoit-elle passée , que ce grand amour fit place à l'indifférence la plus offensante ; il me donna des rivalités dont il exigeoit que je fusse l'esclave. De là les procédés les plus durs , & les plus cruels... Vous frémiriez , Monsieur , si j'entrois dans des détails... Deux fois il m'en a pensé coûter la vie.

Le COMMANDEUR.

Comment ! cela a été jusques-là ?

MADAME DURVAL.

Oui , Monsieur ; ni ma jeunesse , ni mes regards , ni mon attention à cacher mes malheurs & ses défordres , ni mes larmes , rien de moi ne le touchoit plus ; tout , de ma part , lui étoit devenu à charge , jusqu'à l'estime qu'il étoit forcé d'avoir pour moi.



Le COMMANDEUR.

Mais le Chevalier est trop galant homme, pour que vous puissiez craindre...

Madame DURVAL., *avec la vivacité la plus tendre.*

Eh ! Commandeur , croyez-moi : je me suis dit , & plus fortentent que vous ne pouvez me le dire , les raisons qui sont pour le Chevalier. — Personne ne sçait mieux que moi , que c'est l'ame la plus belle... la plus noble... qu'il a cette probité éclairée & délicate , qu'il porte dans les moindres circonstances de la vie. — Ajoutez à cela , qu'il m'aime. — Je dis encore plus : c'est que j'ai pour lui l'amitié la plus vive & la plus tendre , ... que vous qualifierez comme il vous plaira. Disons mieux : je vous avoue même que c'est de l'amour ; car je ne suis point fausse. — Malgré cela , Monsieur , la vive impression , & les traces profondes que m'ont laissé les peines cruelles que j'ai souffertes dans mon premier mariage , m'empêcheront toujours d'en contracter un second. Je pense d'après moi ; vous le sçavez. Je suis décidée , & rien ne pourra me faire changer de résolution.

## Le C O M M A N D E U R.

Je le crains fort pour mon ami. Mais sur votre refus , si l'oncle du Chevalier vouloit le marier à une autre ?

*Madame DURVAL , très-vivement , & du ton le plus tendre & le plus senti.*

C'est que je ne crains point ; je suis sûre de l'attachement du Chevalier ; je réponds de son cœur , comme du mien. — Il a une ame , cet homme-là.

## Le C O M M A N D E U R.

D'accord. Mais , si l'oncle du Chevalier ne vouloit donner son bien à son neveu , qu'à condition qu'il se mariât à vous , Madame , ou à quelque autre ; en refusant le Chevalier , vous ne pourriez pas le détourner d'épouser celle que l'on lui proposeroit. Dans ce cas-là ; vous sentez , mieux que moi , quel coup-d'œil cela auroit dans le monde.

*Madame DURVAL , très - vivement , & avec la plus extrême sensibilité.*

Je ne l'en détournerois pas , Monsieur. Il sera libre d'agir comme il le voudra. Mais s'il étoit capable d'en épouser une autre , j'en

mourrois , je le sens bien... mais cela est impossible ; je sens encore mieux cela , Monsieur, je sens encore mieux cela.

Le C O M M A N D E U R.

A la bonne heure. — Mais se peut-il que le Chevalier ne vous ait jamais proposé de vous épouser ?

Madame D U R V A L.

Jamais. Je suis sûre pourtant qu'il en a toujours eu la plus grande envie ; mais il ne m'en a jamais ouvert la bouche. J'ai bien senti pourquoi : le Chevalier n'étoit pas riche ; je le suis immensément ; il n'avoit alors que sa compagnie de Cavalerie. Sa délicatesse lui auroit fait presque un crime de cette proposition.

Le C O M M A N D E U R.

Oh ! pensant comme il fait , cela est sûr.

Madame D U R V A L.

Oh ! très-sûr. Mais je vais vous avouer une chose bien singulière : c'est que j'ai pensé, dans une occasion , lui faire la proposition de l'épouser, moi.

Le C O M M A N D E U R.

Et ! comment cela donc ?

Madame D U R V A L.

Vous vous souvenez de ce Régiment qui

vint à vaquer il y a un an , & dont il auroit obtenu l'agrément , s'il eût eu de quoi le payer ?

Le C O M M A N D E U R.

Je m'en souviens très-bien.

Madame D U R V A L.

Je ne vous dirai point que je lui demandai comme une grâce , de m'emprunter les quatre-vingt mille livres qu'il lui falloit pour cela.

Le C O M M A N D E U R.

Oui , je sçais qu'il les refusa , parce que vous risquiez de les perdre par sa mort ; cela est tout simple.

Madame D U R V A L , *avec la vivacité du plus tendre sentiment.*

Cela n'est pas tout simple , vis-à-vis des façons que j'y mis. J'y employai les instances , les prières , les persécutions , enfin toutes les tournures , j'ose dire , les plus ingénieuses que l'amour puisse inspirer. L'idée de faire l'avancement & la fortune d'un homme que j'aime remplissoit mon ame du sentiment le plus délicieux.

Le C O M M A N D E U R.

Et vous ne pûtes pas venir à bout de le déterminer à accepter vos offres ?

Madame DURVAL.

Non, Commandeur. Il résista à tout ; il me refusa inhumainement ; tenez, Monsieur, c'est-là la seule fois de ma vie, que j'ai eu véritablement à me plaindre de lui.

Le COMMANDEUR.

A vous plaindre !

Madame DURVAL, *avec chaleur.*

Oui, à me plaindre. Je vous avoue que je fus piquée au jeu ; & son opiniâtre générosité pensa me mener si loin, que je fus sur le point de lui offrir ma main, parce que j'imaginois que c'étoit-là ma dernière ressource, pour lui faire accepter l'argent qu'il lui falloit pour avoir ce Régiment-là.

Le COMMANDEUR.

Eh ! qui put faire évanouir des dispositions si heureuses pour le Chevalier ?

Madame DURVAL.

La résistance qu'il mit à accepter cet argent fit naître en lui & moi des discussions qui lui firent perdre un tems qui est toujours très-précieux en affaires ; la Cour disposa du Régiment ; je ne puis vous dire combien j'en fus affligée.

Le C O M M A N D E U R.

Je le crois : d'aurant plus que dans ce tems-là, la fortune du Chevalier étoit très-médiocre. Le fils unique de son oncle vivoit encore.

Madame D U R V A L, *avec une tendresse  
douce & animée.*

Aussi, Commandeur, vous avouerai-je une chose qui ne doit jamais nous passer : je pris dès ce moment des mesures pour assûter le sort du Chevalier, sans qu'il pût s'en douter ; je satisfis sur le champ mon cœur à cet égard. Aujourd'hui qu'il est riche par la mort du fils de Monsieur Licandre, son oncle ; c'est une raison de plus pour moi, pour ne le point épouser. Eh ! je ne me remarierai point, soyez-en sûr, mon parti est bien pris. Et sur tout cela, Commandeur, je ne vous dis pas la moitié de mes raisons ; j'en ai encore de mille fois plus fortes, & qui tiennent routes à l'amour extrême que j'ai pour le Chevalier.

Le C O M M A N D E U R.

Vous ne m'en dites que trop, Madame, & je sens bien que je combattrois en vain votre sentiment. — Il n'y a au monde que l'amour qui puisse vous en faire revenir,

UN LAQUAIS, *apportant un billet.*

C'est de la part de Madame la Marquise de Leutry.

Madame DURVAL.

A-t-on dit que j'y étois ?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame; & son valet-de-chambre attend la réponse.

Madame DURVAL, *renvoyant le laquais.*

Cela est bon, qu'il attende. — Commandeur, vous permettez... (*Après avoir lu.*) Je ne sçais pas ce que me veut cette femme; elle ne sçait pas, sans doute, que, comme elle est de la plus grande qualité, c'est une raison pour moi, pour ne me point lier avec elle; car depuis le malheur que j'ai eu de la rencontrer dans quelques soupers, elle me poursuit de ses avances; elle a passé ici; je n'y étois pas. Je fus hier chez elle; je me croyois heureuse de ne l'avoir point trouvée: point du tout; elle m'écrit, à présent, pour me demander chez moi un rendez-vous dans une heure, (*de l'air de l'indécision,*) je ne puis gueres le lui refuser pourtant, sans impolitesse.

Le COMMANDEUR.

Oh! non; il ne faut jamais avoir tort avec ces gens-là.

MADAME DURVAL.

Vous permettez donc que j'aie lui faire un mot de réponse. — Vous soupez avec moi ?

LE COMMANDEUR.

Eh ! mais, c'est qu'auparavant j'ai une affaire.

MADAME DURVAL, l'interrompant.

Oh ! liberté entière, & revenez.

( Elle se retire. )

LE COMMANDEUR.

Je serai bientôt de retour.

---

## SCÈNE IV.

LE COMMANDEUR, seul.

CETTE veuve-là ne se remariera jamais ; je le vois bien. — Il est fâcheux, il est cruel, pourtant, qu'une femme aussi estimable ait été amenée, par la conduite & les traitemens indignes de son défunt mari, à prendre une façon de penser qui doit nécessairement lui faire beaucoup de tort dans le monde. — Et malheureusement il me paroît démontré que jamais le Chevalier ne pourra venir à bout de lui faire changer de sentiment. Mais, c'est le Chevalier lui-même.



## SCENE V.

LE COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *avec la joie du transport.*

AH! mon cher ami! que je vous embrasse! prenez part à ma joie. — Mais, où est donc Madame Durval?

LE COMMANDEUR.

Elle va rentrer, elle est allée écrire un mot dans son cabinet.

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité.*

Je l'attends, avec la dernière impatience, pour lui dire.... — ce dont je n'ai pu vous faire part à la campagne.... On avoit exigé de moi le secret : c'est que mon oncle me donne, dès à présent, la plus grande partie de ses biens...; ce n'est pas là ce qui me touche...; mais il consent que j'épouse Madame Durval; il doit venir dans la journée conclure cette affaire avec elle. — Eh! bien, mon ami, croyez-vous qu'il y ait quelqu'un sur terre plus heureux que moi?

Le

Le COMMANDEUR.

Je ne veux pas empoisonner ta joie, qui me paroît excessive....

Le CHEVALIER, *avec impétuosité.*

Excessive ! vous n'en voyez pas la moitié : j'ai toujours désiré avec passion d'épouser Madame Durval ; je n'ai jamais cessé de me dire, de penser, de sentir que c'étoit une femme unique. — Beauté, sentiments, élévation dans l'ame ; esprit, raison, agréments, tout est dans cette femme — là ; mais tout. — Jugez par-là, mon ami, combien je suis enchanté de me voir à la veille de m'attacher cette femme pour toute la vie... ; je dis, pour toute la vie.

Le COMMANDEUR.

Transports d'amants que tout cela ; va, mon enfant, c'est toujours une folie que de se marier. — Je pense bien autrement que toi là-dessus, moi ; car, ce qui m'a engagé à me jeter dans l'Ordre de Malte, c'est que j'aimois trop les femmes ; & en vérité, je n'ai fait mes vœux que pour ne point succomber à la tentation d'en épouser quelqu'une ; & ce malheur-là me seroit arrivé cent fois.

Tome II.

I

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

**S**EROIT-IL possible que Madame Durval refusât de m'épouser ; qu'elle tint même vis-à-vis de moi à ses anciennes préventions contre le mariage ? — Non , non , je dois me rassurer ; elle m'aime ; c'est une passion véritable , ce n'est point un amour ordinaire , que celui qu'elle ressent pour moi. — Le Commandeur avoit pénétré ses sentiments & les miens , quelque attention que j'aie eue à les dérober aux yeux de tout le monde ; quelque discrétion que j'y aie mise. Ah ! cette raison seule suffiroit pour me déterminer à l'épouser , quand ; d'ailleurs , je n'en aurois pas le desir le plus vif & le plus passionné. Mais c'est elle.



## S C E N E V I I.

Madame DURVAL , LE CHEVALIER.

Madame DURVAL , *avec une tendresse vive.*

AH ! Chevalier ! c'est donc vous enfin !  
— Quel plaisir j'ai de vous revoir ! — Mais  
êtes-vous comme moi ? Mais avez-vous senti  
ce que c'est que d'être quatre jours éloignés  
l'un de l'autre ?

Le CHEVALIER , *avec la dernière vivacité.*

Si je l'ai senti, Madame ! si je l'ai senti !  
ah ! je voudrais que les jours que je passe sans  
vous voir , fussent rayés de ma vie. Si je l'ai  
senti !

Madame DURVAL , *tendrement.*

Non , vous vous êtes amusé à la campagne : vous y aviez des femmes aimables.

Le CHEVALIER.

Des femmes ! ah ! vous ne me rendez gueres justice ; & à vous , encore moins. Est-il une femme au monde que l'on puisse vous comparer ? — Je n'aimerai jamais que vous. Eh ! je n'ai jamais eu véritablement d'amour

que pour vous. Sans votre beauté, vos grâces, & votre esprit... & encore plus, sans votre ame & vos vertus, j'eusse, sans doute, ignoré toute ma vie, ce sentiment qu'aucune autre que vous n'eût pu ni ne pourroit m'inspirer.

Madame DURVAL, *très-tendrement.*

Ah ! Chevalier ! vous n'imaginez pas dans quel ravissement me jette cette protestation passionnée, que je vois pleine de vérité & de sentiment ; & sur-tout dans cet instant où...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh ! c'est dans cet instant aussi, Madame, que l'amour dont vous m'honorez, m'est le plus nécessaire : c'est dans cet instant que je désirerois que cet amour pût prendre de nouvelles forces, pût accroître encore, & fût au point de vous fermer les yeux sur mes défauts....  
( *D'un ton tremblant.* ) Et sur les préjugés... que vous avez... contre le mariage.

Madame DURVAL.

Ah ! que me dites-vous là, Chevalier ?

Le CHEVALIER, *d'un air très-timide.*

Je dis, Madame... je crains... vous ne voudrez peut-être pas...

UN LAQUAIS, annonçant.

Madame la Marquise de Leutry.

Le CHEVALIER, à part.

Je ne sçais si je dois être fâché ou bien-aisé d'être interrompu dans ce moment. (*Haut.*) Madame... je suis dans une agitation... dans un trouble... Pendant que vous recevrez cette visite importune, je vais trouver mon oncle. Il doit vous parler, Madame..! il doit vous parler... & votre réponse, que je vais attendre chez lui, décidera du bonheur ou du malheur de ma vie.

(*Il salue profondément, en sortant, la Marquise de Leutry, qui lui fait une révérence impertinente.*)

---

## SCÈNE VIII.

LA MARQUISE DE LEUTRY,

Madame DURVAL.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

**A** La fin donc, l'on vous trouve, ma belle Dame! j'en suis comblée. Sçavez-vous qu'il y a huit jours que je vous cours, & que je me meurs de vous voir?

LA MARQUISE DE LEUTRY, *avec la plus grande légèreté.*

Dans vos principes!... Mais je ne crois point aux principes, moi. C'est l'usage qui décide de tout; & je vous dis... oui, je vous dis que vous ne serez jamais déplacée nulle part. Avec votre fortune & cette figure-là!... mais, c'est que je ne me lasse point de vous admirer... vous êtes belle... des yeux... un éclat... mais c'est un éclat... avec cela, de l'esprit... on ne sauroit en avoir davantage... mais on va partout avec cela; l'on va partout.

MADAME DURVAL, *d'un ton le plus sérieux, & le plus poli.*

Je me tiendrai chez moi, Madame; vos cajoleries ne me feront pas perdre la tête. Mais oserois-je vous demander de quoi il s'agit? Après les louanges dont vous m'accablez, si je pouvois jamais imaginer que je pusse vous être bonne à quelque chose, vous me feriez croire que vous avez des vues sur moi.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un air caressant.*

Eh! mais, sans doute, j'ai des vues sur vous, belle Dame; mais je n'en ai que parce que vous êtes ravissante, divine.

MADAME DURVAL.

Épargnez-moi, de grace ; — si nous pouvions venir au fait.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Au fait, soit. Mais vous êtes trop modeste aussi. Je ne puis pourtant me *tenir* de vous dire que c'est votre mérite supérieur, votre beauté, votre esprit, qui ont fait tourner la tête à mon malheureux fils, le Marquis de Leutry.

MADAME DURVAL.

Que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Je dis que mon fils vous a vue une fois, & qu'il vous aime à la folie, mais je vous dis à la folie. Avec cela, vos grands biens peuvent lui convenir ; cela ne gâte rien. — Il faut arranger ce mariage-là, absolument.

MADAME DURVAL.

Je ne pense pas, Madame, que vous parliez sérieusement.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Pardonnez-moi, ma Reine, très-sérieusement. — Eh ! ne faisons-nous pas tous les jours de ces mariages-là, nous autres ?



Madame DURVAL, *en souriant.*

Oh ! je sçais bien cela, Madame.

LA MARQUISE DE LEUTRY.

Croyez donc aussi que mon fils raffolle de vous ; & cela est si vrai , que dès demain , si vous le voulez , il quittera la petite Rosette , & nous irons en avant. Il se chargera de vous faire agréer par sa famille ; son oncle , pour l'engager à se marier , lui cede son Duché ; ainsi , en l'épousant , vous voilà avec le tabouret , ma belle Dame ; avec le tabouret... cela n'est pas désagréable !

Madame DURVAL, *d'un air simple & modeste.*

Avec le tabouret ?... Je vous étonnerois peut-être bien , Madame , si je vous disois que je ne suis nullement tentée de cet honneur-là. — Mais sans entrer dans cette discussion , je vous dirai tout simplement , Madame , que je ne veux point me remarier. C'est une résolution que j'ai prise. Si j'en changeois , comme je n'ai point la vanité de devenir la femme d'un homme de la Cour , j'épouserois quelqu'un d'un état à peu près égal au mien. Mais jamais je ne me rendrois l'esclave d'un homme titré , qui ne m'épouserait que pour me faire l'honneur de me ruiner , peut-être.

LA MARQUISE DE LEUTRY , *avec un peu  
d'aigreur.*

Oh ! je vois très-bien à présent , Madame ,  
d'où vous vient toute cette belle philosophie-  
là : je vois qu'on m'a dit vrai : vous voulez  
épouser le Chevalier du Laurier que vous ai-  
mez?... Je ne voulois pas le croire.

Madame DURVAL.

Mais , Madame , prenez garde.

LA MARQUISE DE LEUTRY , *d'une façon  
encore plus aigre & plus  
dédaigneuse.*

Tout de bon ? vous épouseriez ce petit hom-  
me-là ? — Eh mais ! cela est singulier ! Le Che-  
valier , ce n'est rien ; il n'a ni rang ni fortune.  
— Il est joli , ... j'avoue qu'il est joli : aussi  
n'étois-je point étonnée qu'on se prit de goût  
pour lui ; mais... l'épouser !... je n'en reviens  
point... c'est un travers , permettez-moi...

Madame DURVAL , *d'un air imposant  
& noble.*

Arrêtez , Madame. — Tout est dit entre  
nous ; je ne pense pas que mon refus vous  
autorise à me tenir des propos aussi déplacés  
& aussi offensants. — En tout cas , je vous  
avertis que je ne les souffrirois pas.

LA MARQUISE DE LEUTRY, *d'un ton d'aigreur, poussé à l'excès.*

Vous m'avertissez, vous m'avertissez! — Eh mais! je vous suis très-obligée. Et moi, je vous avertis aussi, Madame Durval, que vous faites deux bonnes folies en un jour : l'une, de ne point épouser mon fils ; & l'autre, d'épouser votre Monsieur le Chevalier. — Adieu, Madame Durval, adieu. — (*A part en s'en allant.*) Eh mais! où avoient-ils pris que cette Bourgeoise-là avoit tant d'esprit donc? (*Se retournant.*) Quoi! vous me reconduisez! rentrez, Madame, rentrez. Je n'ai que faire de tout cela, moi; je n'ai que faire de tout cela.

Madame DURVAL, *revenant sur ses pas.*

Effectivement, je suis bien bonne de lui faire encore des politesses.

## SCENE IX.

LICANDRE, Madame DURVAL;  
*continuant.*

**E**N vérité, les gens de qualité ont peine à se persuader que ceux qui n'en sont pas soient des

hommes comme eux. Mais j'aperçois l'oncle du Chevalier.

LICANDRE, *d'un air inquiet.*

Ah! Madame, excusez l'impolitesse que je vais commettre; je ne fais que passer ici un moment pour vous rendre mes devoirs;... & à vous dire le vrai, je comptois y trouver mon neveu. — Je ne sçais si un Exprès, qui me vient de Cadix, lui a parlé. On a indiqué chez moi, à cet homme, les endroits où il pourroit me trouver, moi, ou mon neveu. (*D'un air satisfait & joyeux.*) C'est sûrement une heureuse nouvelle; & peut-être même m'adresse-t-on, par cet Exprès, tous les fonds que je dois recevoir de Cadix, en bonnes lettres de change.

Madame D'URVAL.

Monsieur le Chevalier est sorti, il y a plus d'une heure, Monsieur.

LICANDRE.

Permettez-moi donc, Madame, de retourner sur le champ chez moi, & pardonnez mon incivilité. Je reviendrai, & si vous le trouvez bon, j'amènerai le Notaire pour dresser les articles de votre mariage avec le Chevalier; cela ne fera pas long: il y a long-

sems que vous devez être convenus de vos faits.

Madame DURVAL.

Mais, Monsieur, il n'y a qu'une petite difficulté...

LICANDRE.

Nous la leverons bien vite ; entre honnêtes gens , il ne sçauroit y en avoir long-tems. — Tenez : en deux mots , voici comme j'arrange tout cela , moi. Cet Exprès va me remettre pour dix-huit cent mille livres de lettres de change ; j'en donne quinze cens à mon neveu , & je me réserve cent mille écus pour moi , qui , avec ma terre qui me rapporte douze mille francs , en douze sacs , me suffiront , & au-delà...

Madame DURVAL , *l'interrompant.*

Mais de grace , au sujet de ce mariage , apprenez donc mes dispositions...

LICANDRE , *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous mes dispositions ? Je ne veux point que vous fassiez des dispositions en faveur de mon neveu. Il faut toujours que le bien retourne aux familles d'où il vient.. & d'ailleurs , cela m'a toujours répugné , qu'une femme avantageât un homme... mais nous

discuterons tout cela ce soir ; permettez-moi de vous quitter seulement pour une heure.

MADAME D U R V A L.

Mais auparavant, Monsieur, écoutez-moi un instant.

LICANDRE, *l'interrompant.*

Ah, Madame ! remettons cela, je vous en supplie. Je sens toute l'étendue de mon impolitesse : mais la conséquence, la grande importance de mon affaire est une excuse bien légitime. Mille pardons, Madame ; je suis ici dans une heure ; dans une petite heure au plus tard.

---

## S C E N E X.

MADAME D U R V A L, *seule.*

**J**E suis défolée qu'il n'ait pas eu le tems de m'écouter. Je lui aurois dit l'éloignement invincible que j'ai pour le mariage : il auroit préparé le Chevalier à mon refus ; & il va, au contraire, lui porter des espérances qui lui rendront encore plus cruelle la résolution où je suis de ne point me remarier. Cela m'afflige singulièrement !

## SCENE XI.

Madame DURVAL, Mlle. AGATHE.

Mlle. AGATHE, *d'un air embarrassé.*

**M**ADAME est seule... & elle veut bien permettre...

Madame DURVAL.

Que voulez-vous, Agathe ?

Mlle. AGATHE.

C'est que... j'aurais à parler à Madame...  
C'est que... je voudrois...

Madame DURVAL.

Qu'avez-vous à me dire ? Vous avez l'air embarrassé. Qu'est-ce que c'est ?

Mlle. AGATHE.

Je suis peinée de dire ce que c'est, parce que...  
je suis bien fâchée de quitter Madame. — Il me coûte d'être obligée... de demander mon congé à Madame.

Madame DURVAL.

Comment, Agathe ! Eh ! pourquoi me quittez-vous ?

Mlle. AGATHE.

Eh mais !.... j'en ai dit les raisons à Monsieur

le Commandeur ; il pourra les dire à Madame.

MADAME DURVAL.

Eh ! ne peut-on les savoir de vous , Mademoiselle ?

Mlle. AGATHE.

Oh ! je n'oserois , moi ; — cela fâcherois peut-être Madame ; & je ne veux point sortir mal d'avec Madame ; je n'ai qu'à m'en louer.

MADAME DURVAL.

Oh ! je veux absolument savoir vos raisons , Mademoiselle ; je veux que vous les disiez , & tout à l'heure.

Mlle. AGATHE, *embarrassée.*

Eh mais ! *primò* , ... d'abord , ... j'ai à apprendre à Madame que j'entre chez Madame la Comtesse Dorimene , où je suis arrêtée... — & ... je ne crois pas que Madame puisse trouver mauvais... que l'on prenne son avantage , ... où l'on le trouve.

MADAME DURVAL, *secouant la tête.*

Tenez , Agathe ; ce ne peut pas être là la vraie raison...

Mlle. AGATHE, *d'un air impatient.*

La vraie raison , Madame ; la vraie raison.



Dame ! il y a si long-tems qu'on parle du mariage de Madame avec Monsieur le Chevalier, que je sens bien qu'il ne se fera pas.

Madame DURVAL, *vivement.*

Êtes-vous folle ? Que peut avoir de commun ce mariage prétendu avec votre sortie ?

Mlle. AGATHE.

Eh mais ! Madame, l'on se fait des reproches à soi-même de voir...

Madame DURVAL, *impatiemment.*

Des reproches ? de quoi ? ... Mais , tâchez donc de vous faire entendre.

Mlle. AGATHE.

Me faire entendre ? ... il n'y a rien de si clair. Tenez , Madame , quoique vous ne m'ayiez pas mise dans votre confiance , sur votre mariage avec Monsieur le Chevalier , j'ai eu des soupçons là-dessus ; & je me suis dit qu'il ne convenoit pas à mon honneur de rester à Madame , ayant toujours ces soupçons-là.

Madame DURVAL, *un peu en colère.*

Quoi ! des soupçons que j'étois mariée ? Quel galimathias ! Je ne vous entends pas.

Mlle. AGATHE, *vivement.*

Madame fait semblant de ne pas m'enten-

dre ; il faut donc s'expliquer plus clairement : eh bien ! si Madame m'avoit fait confidence de son dessein d'épouser le Chevalier , je ne me ferois pas fait de scrupules sur tout cela , moi. Mais , pardi , je suis une honnête fille , & je dis qu'on peut bien se prêter à une inclination qu'auroit une femme mariée ; l'on peut faire comme cela. ( *Portant aux yeux ses doigts cartés.* ) Pourquoi ? C'est qu'une pauvre femme qui a un mari ne sçauroit épouser son amant ; elle est à plaindre par-là. — Mais une veuve !... Eh ! qui est-ce qui l'empêche de se marier à celui qu'elle aime ? Rien. Eh bien ! la conscience permet-elle qu'on ferme les yeux là-dessus , quand on ne nous a pas mis auparavant dans le secret , & qu'on n'a aucun intérêt à ça ?

Madame DURVAL , l'interrompant avec  
dignité & hauteur.

Retirez-vous , Mademoiselle. Vous serez dès ce soir , je vous en répons , à Madame la Comtesse Dorimene.



## SCENE XII.

Madame DURVAL, *seule.*

**M**AIS à combien de genres de persécutions m'expose l'amour que j'ai pour le Chevalier ! — Les propos de la Marquise de Leutry m'ont déplu sans me fâcher. — Mais qu'une malheureuse Femme-de-Chambre ait l'audace !... En vérité, le sort des femmes est bien à plaindre. Mais le Chevalier ne revient point... je desire, & je crains de le voir.

## SCENE XIII.

Madame DURVAL, LE CHEVALIER.

Madame DURVAL.

**A**H, Chevalier ! avez-vous trouvé votre oncle ? a-t-il lui-même trouvé chez lui un homme qu'il cherchoit avec tant d'empressement ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame ; je quitte mon oncle, & je l'ai laissé avec cet Exprès de Cadix. J'ignore les bonnes nouvelles qu'il lui porte. Mais mon

**C O M É D I E.** 215

oncle vient de m'en dire une , bien intéressante pour moi : c'est que vous consentez à notre mariage. Vous m'en voyez pénétré de la joie la plus vive.

**MADAME DURVAL.**

Ah , Chevalier ! détrompez - vous. Monsieur votre oncle étoit si pressé , qu'il ne m'a pas laissé le tems de m'expliquer : il a pris le change sur le peu de paroles que j'ai pu lui dire.

**LE CHEVALIER.**

Eh quoi , Madame ?

**MADAME DURVAL, d'un air très-passionné.**

Non , je ne puis , Chevalier , surmonter la répugnance extrême , mais fondée , que j'ai pour le mariage. Si vous sçaviez ce qu'il en coûte à mon cœur de vous refuser ! ... Au nom de votre tendresse , de la mienne , abandonnez , je vous en conjure , le projet que vous avez de m'épouser.

**LE CHEVALIER.**

Eh ! le puis-je , Madame ? — De combien d'amertumes mon bonheur ne seroit-il pas empoisonné en y renonçant ! Quoi ! ne me seroit-il jamais permis de faire gloire de mon attachement pour vous dans le monde ? — D'un autre côté , n'ai-je pas à me reprocher l'atteinte

que mes assiduités donnent à votre réputation ? N'ai-je pas entendu des propos ? ... & il n'est pas possible qu'il ne vous en soit revenu quelques-uns... il faut les faire finir, Madame ; ma probité y est engagée.

Madame DURVAL.

Votre probité , Monsieur , ne doit point rougir de ce qui ne blesse point la mienne.

Le CHEVALIER.

Que dites-vous , Madame ?

Madame DURVAL.

Je dis , Monsieur , que je laisse , à ce qui s'appelle le monde , la liberté de penser ce qu'il voudra. Je n'ai jamais prétendu faire dépendre mon bonheur de l'opinion d'un Public , juge léger , toujours injuste , rarement instruit ; & qui ne prononce que d'après ses préjugés : le monde ne m'est rien. Votre estime , celle de mes amis & des vôtres , la mienne propre : je n'en veux pas d'avantage. Eh quoi ! Chevalier ! mon cher Chevalier ! L'amour extrême , que j'ai pour vous ; ... & qui , j'ose le dire , est plus fort que celui que vous sentez pour moi , ne peut-il lui seul faire toute votre félicité , comme il fait tout mon bonheur ?

L

Le CHEVALIER.

Non, Madame, non; le mien dépend de mon mariage avec vous. Lui seul peut m'en assurer la durée. Eh quoi! ne puis-je pas vous perdre? vous avez vos parens en Angleterre; ne pouvez-vous pas y être rappelée par quelques circonstances imprévues? que sçais-je moi?... Ah! Madame! quand on a eu le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que vous, à peine le mariage paroît-il suffisant pour se l'attacher, l'on voudroit imaginer des chaînes encore plus fortes, pour ne jamais risquer d'en être séparé.

Madame DURVAL, *très-tendrement.*

Eh! mon cher Chevalier! ce sont ces chaînes, qui font tomber celles de l'amour!

Le CHEVALIER.

Eh! Madame! jugerez-vous toujours de ce nœud respectable par les impressions que vous en avez prises, & par l'épreuve cruelle que vous en avez faite avec Durval? — M'aimez-vous sans m'estimer? — Craignez-vous de me part quelques-uns de ces mauvais traitemens; l'ombre même d'un mauvais procédé?

Madame DURVAL.

Non, je n'en crains point; mon amour pour

*Tome II.*

K

vous est fondé sur l'estime la plus vraie & la plus méritée. Mais le plus estimable des hommes tient à l'humanité ; & il est dans la nature que le cœur de l'homme se laisse bien vite d'un sentiment, dont le devoir, dont la loi lui font une obligation. Vouloir nous marier, c'est vouloir éteindre, cruel ! un amour qui est tout pour moi ; qui, lui seul, m'attache à la vie : elle me deviendrait un fardeau, si vous cessiez ou si je cessois de vous aimer, après cette union. Ah ! Chevalier ! mon cher Chevalier ! vous m'aimez... je vous adore... rien ne traverse notre amour... Êtes-vous las d'être heureux ?

Le CHEVALIER, *très-vivement.*

Non, Madame, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites ; autant que vous voulez vous le persuader à vous-même. Si vous aviez pour moi cet amour vif & passionné dont je brûle pour vous, vous ne verriez, vous ne penseriez, vous n'agiriez, vous ne sentiriez que d'après moi. Vous me feriez aveuglément le sacrifice de cette prétendue répugnance.

Madame DURVAL, *très-vivement aussi.*

Eh ! Monsieur ! voyez votre injustice. — Ne puis-je pas tourner contre vous ces mêmes raisons ? Ne serois-je pas en droit, de mon côté,

d'exiger de vous le sacrifice de vos idées & de vos sentimens ? — Je vous aime , Chevalier , je ne puis trop vous le répéter dans cette circonstance ; nulle expression ne peut rendre , à mon gré , la violence de mon amour. — Mais pourquoi le vôtre veut il devenir tyrannique ?.. Vous autres hommes , vous êtes tout surpris de trouver une femme qui ait une façon de penser à elle ; & qui ne suive pas en aveugle , celle de son amant. Vous voulez qu'elle ne voie , ne juge , & n'agisse que d'après ses impressions... vous venez de le dire : vous croyez qu'une femme n'aime point , si elle n'est asservie , si elle n'est subjuguée par son amant... Eh ! bien , moi , Chevalier , quoique mon ame soit pénétrée , pour vous , du sentiment le plus tendre , de l'amour le plus passionné qui fut jamais , je prétends cependant garder , même en aimant , une certaine liberté. Eh ! pouvez-vous , avec équité , m'ôter celle de sentir , comme je sens , de penser comme je pense , & d'agir comme je crois le devoir ?

Le CHEVALIER, *impétueusement.*

Oui , Madame , oui ; & c'est sur ce point seul , que votre amour lui-même ne peut vous laisser de liberté. Tous vos raisonnemens , de quelque passion qu'ils paroissent mêlés , n'en-



traînent point mon ame. L'amour , dans votre cœur , se trouve soumis à ce que vous appelez raison ; vous occupez bien une autre place dans le mien ; excepté le desir passionné que j'ai de vous épouser , & qui n'est autre chose que mon amour lui-même , il n'est point , moi , de sacrifice que je ne sois prêt à vous faire. Et encore , je ne vous le demande ce sacrifice , que parce que je suis convaincu qu'il augmenteroit mon amour , s'il est possible que , de la violence dont il est , il puisse accroître encore ; & je sens....

Madame DURVAL, *l'interrompant.*

Et moi , je doute si je pourrois répondre du mien , si , au lieu de l'amant , je trouvois un maître. L'amour ne peut subsister qu'entre deux personnes libres & égales : notre sexe sent encore mieux cela que le vôtre. Non , encore une fois , mon cher Chevalier , ne m'en parlez plus. Je vous aime ; ce n'est que par mon amour que je tiens à la vie ; mon amour pour vous est mon existence....

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Non , Madame , non : rien ne me convaincra de votre amour , que le don de votre main ; j'en douterai toujours , tant que...

Madame DURVAL, *l'interrompant avec feu.*

Vous doutez de mon amour, & vous osez me le dire, cruel que vous êtes! — Mais vous ne le pensez pas. — Jamais je n'ai senti plus vivement l'excès de la tendresse que j'ai pour vous, que dans cet instant que je refuse de vous épouser. — C'est cet amour même, dont l'extrême délicatesse est, plus que toute autre cause, le principe de mon refus : plus je vous aime, plus je suis aimée de vous ; [ car je ne doute point de votre amour, moi, ] & moins je veux risquer de les voir s'éteindre, & vous tenteriez vainement de me faire revenir d'une résolution que rien au monde ne peut me faire changer.

---

## S C È N E X I V.

LE COMMANDEUR, Madame DURVAL,

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

AH! Commandeur! ah! mon ami! venez vous joindre à moi. Madame Durval refuse de m'épouser; c'est le chagrin le plus vif que je puisse ressentir. → Je n'ai pas besoin, cruelle! de

vous jurer que je n'en épouserai jamais d'autre que vous, dût mon oncle me déshériter cent fois.

Le COMMANDEUR.

Ah ! Madame ! je connois les sentimens du Chevalier ; vous allez le rendre le plus malheureux des hommes.

Madame DURVAL.

Eh ! Monsieur !

Le CHEVALIER.

Quoi ! Madame ! rien ne pourra vous fléchir ? (*Il se jette à ses genoux.*) Au nom de l'amour le plus tendre....

## SCENE XV. & dernière.

LICANDRE, Madame DURVAL, LE  
COMMANDEUR, LE CHEVALIER.

LICANDRE.

**C**ESSEZ, mon neveu, de prétendre à la main de Madame. Ah ! mon ami, vous n'êtes plus un parti pour elle ! — Nous ne voulons tromper personne, Madame ; & je viens vous annoncer une nouvelle, [*Se tournant vers son*

neveu, ] plus cruelle encote pour vous que pour moi, mon cher neveu.

Le CHEVALIER.

Eh ! quoi, mon oncle ? [*A part.*] Je pensois n'avoir plus rien à redouter.

Le COMMANDEUR.

Qu'est-il donc arrivé ?

Madame DURVAL, *très-vivement.*

Une nouvelle cruelle pour le Chevalier ! Vous me faites frémir, Monsieur.

LICANDRE.

Hélas ! Madame, tantôt en vous quittant, j'ai vu cet Exprès de Cadix qui me chetchoit. Il m'a apporté la nouvelle que j'avois perdu les dix-huit cent mille livres que l'on devoit me remettre ici en lettres de change. N'en ayant point trouvé là-bas, l'on m'envoyoit cette somme en piastras sur deux vaisseaux qui, au sortir du port de Cadix, ont péri par une tempête affreuse, sans qu'on en ait rien pu sauver.

Madame DURVAL, *abîmée de douleur, & part.*

Quelle nouvelle ! & dans quel moment elle arrive !

Le COMMANDEUR, *à part.*

Tout l'accable à la fois.

L I C A N D R E.

Ah ! mon cher neveu ! mon cher fils !... aidez-moi à soutenir votre infortune !

Le C H E V A L I E R.

Mon très-cher... mon très-généreux oncle... mon vrai père, si cette perte ne vous chagrine que par rapport à moi, cessez de vous affliger : ce matin elle eût fait mon désespoir ; actuellement je n'y vois que la privation d'un bien qui n'auroit pas fait mon bonheur. Eh ! bien, la fortune m'abandonne..... je sçaurai m'en passer.

Madame D U R V A L.

Quelle ame !

L I C A N D R E, *très-vivement.*

Ah ! ta fermeté, mon cher neveu, a fait tout-à-coup renaître la mienne. Oui, mon ami, s'il n'y a plus pour moi de ressources, tout n'est pas encore perdu pour toi. — Il y a un an que je t'écrivis que je pouvois te faire avoir un Régiment en Espagne ; le Ministre de qui ces grâces dépendent, m'accordera sur le champ celle-là pour toi... Je le connois : plus il me verra dans le malheur, plus il se portera à

me servir. Viens ; je sacrifierai avec plaisir le reste de mes jours à ton avancement. Viens, mon fils : partons pour Madrid.

Le CHEVALIER.

Eh ! le puis-je, mon cher oncle ? Sans compter que je ne dois pas accepter le sacrifice de votre repos, m'est-il permis de manquer à mon Prince ? Je suis né François ; il n'est point honteux de rester subalterne dans un métier aussi noble que celui des armes ; je n'irai point chercher un service plus distingué en pays étranger. L'ambition, d'ailleurs, n'a plus aucun droit sur mon âme.

LICANDRE.

Mais songe donc que notre union avec l'Espagne...

Le CHEVALIER.

Non, tout m'attache ici ; & je ne romprai point des liens qui me sont mille fois plus chers que ma fortune & que ma vie.

Madame DURVAL.

Je vous entends, Chevalier, & vous venez de mettre le comble à mon admiration pour vous. — [*A Licandre.*] Écoutez-moi, Monsieur. J'avois refusé d'épouser Monsieur votre neveu, par des raisons... que nous vous dirons dans

un autre tems , & que je croyois bien fondées... ; elles viennent de s'antécipier. Vous vouliez donner votre fortune au Chevalier ; daigner partager la nôtre , Monsieur ; vivez avec nous , ne nous quittez plus. — Je vous donne tout mon bien , Chevalier , & je vous épouse.

L I C A N D R E.

Dans quel étonnement !...

*Le CHEVALIER, qui s'est jeté aux genoux de Madame Durval , s'en relevant , interromp Li-  
candre,*

Non , Madame , non ; il ne m'est plus permis à présent d'accepter votre main. — Dans la conversation que nous avons eue , vous m'avez développé vos sentimens , & c'étoit encore dans le tems que nos fortunes étoient à peu près égales ; à plus forte raison ce mariage ne peut plus vous convenir actuellement , à aucuns égards. — Non , Madame , je suis né pour être malheureux , & j'aurai le courage de l'être.

L I C A N D R E.

Hélas , je ne puis que le louer , Madame , de la noblesse de son refus , — Elle me fait encore plus sentir , mon cher fils , la perte que j'ai faite.

MADAME DURVAL , *impétueusement.*

Ah ! Chevalier , écoutez-moi : cette nouvelle épreuve de vos sentimens a fait disparaître mes répugnances , & ces craintes que j'étois généralement sur tous les hommes. Eh ! Monsieur ! la dignité de votre ame , son élévation , sa générosité , me forcent à faire de vous l'exception la plus distinguée ; &...

LE CHEVALIER , *l'interrompant.*

Eh ! Madame ! vous jugez de la violence que je me fais , quand je ne me rends pas à vos instances ; mais je mériterois d'être confondu parmi le commun des hommes , dont vous me faites la justice , & dont j'ose dire aussi que je suis digne d'être distingué , si je profitois de ce moment d'attendrissement que notre infortune vous cause , pour accepter votre proposition... si j'abusois de cet instant où la perte de nos biens , mon amour... peut être même l'es-time que vous faites de mon refus ( qui est pourtant tout simple ) vous font illusion , & empêchent votre ame d'agir librement. Non , Madame , non...

MADAME DURVAL , *l'interrompant.*

Eh ! ce n'est point un vain & passager attendrissement qui me détermine ; ce sont ces des-



niers traits de votre caractère encore un coup, qui ont dissipé toutes mes craintes. Il ne me reste plus que celle que vous ne vous obstiniez à ne pas vouloir accepter ma main.

Le CHEVALIER, *en pleurant.*

Eh ! le puis-je , Madame ?

Madame DURAL, *avec la dernière vivacité.*

Oui, Monsieur. Et si vous ne vous rendez pas, j'imaginerai que vous voulez vous venger de moi... ; que vous voulez me punir de ne vous avoir pas jugé comme je devois vous juger... au-dessus de l'Humanité.

Le CHEVALIER.

Hélas ! Madame , quand vos craintes seroient dissipées , ( ce qui est pourtant beaucoup pour moi, je l'avoue ; ) ai-je actuellement assez de fortune ? Et puis-je , & dois-je abuser de votre générosité au point de...

Madame DURAL, *avec vivacité & dignité.*

Que dites-vous ? Des motifs d'intérêt peuvent-ils avoir rien de commun avec des ames comme les nôtres , ni influencer sur le parti que nous avons à prendre ? — Comment ! auriez-

vous le moindre doute à cet égard ? Penseriez-vous donc me devoir quelque chose de ce que je fais votre fortune ? Ah ! Chevalier ! entre gens qui ont autant d'élévation dans les sentimens , que j'ose dire que nous en avons l'un & l'autre , la générosité est entièrement du côté de celui qui accepte.... Mais vous devez sentir cela , Chevalier ; vous devez sentir cela.

Le CHEVALIER , *avec transport.*

Oui , je le sens , Madame ; oui , je le sens. J'accepte tous vos dons , & je vous épouse.

Le COMMANDEUR.

Elle est ravissante ! il est charmant !

L I C A N D R E.

J'en suis attendri jusqu'aux larmes.

Madame D U R V A L.

Entrons dans mon cabinet , Messieurs ; envoyons chercher le Notaire ; & terminons tout à l'heure , mon cher Chevalier , un mariage que je desire à présent , mille fois plus vivement que vous.

F I N.



**LA VÉRITÉ**  
**DANS LE VIN,**

*ou*

**LES DÉSAGRÉMENTS**  
***DE LA GALANTERIE,***

**COMÉDIE**

**EN UN ACTE ET EN PROSE.**



## A C T E U R S.

Monsieur le PRÉSIDENT NACQUART.

Madame la PRÉSIDENTE NACQUART,  
*sa femme.*

Monsieur DUPUIS, *Secrétaire du Roi.*

Madame DUPUIS, *sa femme.*

MILORD SINDEREZE.

Monsieur l'ABBÉ KENSINGTON, *Neveu de  
Milord.*

Un MAITRE d'HOTEL.

Un LAQUAIS.

*La Scène est dans le Sallon commun à l'Ap-  
partement du Président & de la Présidente.*

LES DÉSAGRÉMENTS DE LA GALAN-  
TERIE, est le TITRE VÉRITABLE de cette Co-  
médie, qui est plus connue cependant sous celui  
de LA VÉRITÉ DANS LE VIN.

Le but moral de cette Pièce, est la punition  
de la Galanterie. C'est dans cette intention, que  
l'Auteur a chargé de ridicules excessifs, les deux  
femmes galantes qu'il y a introduites ; c'est dans  
cette vue qu'il fait passer celle qui fait son prin-  
cipal personnage, par les dégoûts les plus cruels  
& les plus humilians ; conséquemment, c'est par  
cette raison que le VRAI ET LE SEUL TITRE  
de cette Comédie, doit être LES DÉSAGRÉMENTS  
DE LA GALANTERIE.



# LA VÉRITÉ

DANS LE VIN,

OU

LES DÉSAGRÉMENTS

DE LA GALANTERIE,

COMÉDIE.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

La PRÉSIDENTE, Madame DUPUIS.

La PRÉSIDENTE, *entendant entrer dans  
son Appartement.*

**Q**UI est-ce qui est-là? *Sans regarder.* N'est-ce pas la fille des TRAITS GALANTS (a)? Eh non!

---

(a) C'est à l'Enseigne des TRAITS GALANTS, qu'est établie, actuellement, la plus fameuse Marchande de Modes de Paris.

Des points... marquent les repos & les pauses que les Acteurs doivent observer dans le débit de leurs rôles.

c'est ma chère amie ; c'est Madame Dupuis !  
Comment ! il n'y avoit-là personne pour vous  
annoncer ?

Madame DUPUIS.

Bon jour, ma chère amie ; bon jour, ma  
chère Présidente Nacquart. Attens donc...  
baise-moi au-dessous de mon rouge.

La PRÉSIDENTE.

Eh, dites-moi donc, mon cœur, il n'est pas  
midi !... C'est un miracle de vous voir à ces heu-  
res-ci !... Ordinairement, vous commencez à  
penser sérieusement à sortir du lit, vers les cinq  
ou six heures du soir...

Madame DUPUIS, *d'un ton & d'un air*  
*très-manirés.*

Eh mais, ma chère enfant, c'est que vous  
me voyez d'une inquiétude... qui ne ressemble  
à rien... Je vous dis, vraiment inquiète.... J'ai  
fait mettre mes chevaux dès que j'ai été éveil-  
lée, pour m'éclaircir avec vous, si le mariage  
de mon fils... de Dupuis & de Mademoiselle  
Nacquart... de votre fille... est rompu... man-  
qué... s'il n'en est plus question.

La PRÉSIDENTE.

Comment ! pourquoi seroit-il rompu ?

MADAME DUPUIS.

Le Contrat devoit être signé aujourd'hui, chez vous, n'est-ce pas ? & hier, de la journée, je n'ai vu votre Bourgeois de mari !... & l'on doit s'attendre à tout de la part de ces petits esprits-là. (a)

LA PRÉSIDENTE.

Dieu me préserve de dire jamais du bien de mon mari ; mais je ne crois point du tout que dans cette occasion-ci...

MADAME DUPUIS, l'interrompant.

Eh bien , en ce cas-là : si ce n'est pas votre mari, ma chère, je m'en prends donc à vous. Ce sera sûrement par les insinuations de ce Monsieur l'Abbé Kensington, qui vous gouverne, vous, & votre Apoco de mari, que le mariage de Dupuis & de la petite manquera absolument ; je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé-là, moi.

LA PRÉSIDENTE.

A l'Abbé Kensington ! Quelle prévention... Mais cela n'a pas le sens commun...

---

(a) Cette Scène veut être jouée avec le ton, les airs & l'indécence noble & aisée de quelques femmes de la Ville, qui veulent imiter, & dans leur conduite & dans leur jargon, quelques femmes du grand monde, dont elles ne sont que les mauvais singes.



Madame DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh non, c'est vous qui ne l'avez pas ( il faut que je vous le dise brutalement. ) Non, vous n'avez pas le sens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit prestolet là... Oh ! il y a long-tems que je veux vous ouvrir mon cœur là-dessus....

LA PRÉSIDENTE.

Sur quoi ?...

MADAME DUPUIS.

Écoutez, mon ange ; je sens bien qu'il est établi actuellement dans la société, qu'il faut vivre avec quelqu'un ; on auroit l'air extraordinaire sans cela ; mais il faut que ce quelqu'un... là soit d'une certaine façon... ait un certain rang... certaine considération....

On me demande tous les jours, *Qui est-ce qui a la Présidente ?*... Que voulez-vous que je réponde ?... Elle appartient à un petit Collet... à un Capellán... Cela a grand air !... voilà un beau ridicule !... Oh ! ce feroit tout autre chose, si c'étoit quelqu'un de marque.... qui eût une maison... qui tint un état.

LA PRÉSIDENTE.

Comment, un état ?

Madame DUPUIS.

Oui ! Madame , un état ; ... oui , un état. En un mot , il faut qu'un Amant ait quelque confiance , cela excuse tout ; & cela est si vrai , que lorsque vous débûrâtes dans le monde , un peu même avant votre mariage , par prendre Milord Sindereze , l'oncle du Kensington , on ne l'a point trouvé mauvais , au contraire. Et pourquoi ? c'est que c'étoit un homme vraiment de qualité. C'étoit un Amant comme il faut.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton de voix foible.*

Mais attendez donc ; est-ce que j'ai eu Milord ?

Madame DUPUIS.

Allons donc , cela étoit public ; tout le monde sçait que cet Anglois a fait votre mariage avec Monsieur Nacquart ; & qu'il avoit de bonnes raisons pour cela. Et l'on a vu depuis , Mademoiselle votre fille appeller constamment ce bon Milord, son petit Papa ; & , comme je vous dis , cela n'a révolté personne ; ... cela a paru tout naturel... tout simple... je vous en ai donné la raison ; c'est qu'il y avoit de la dignité dans un pareil choix... Il auroit fallu avoir de l'humeur , & beaucoup , pour ne pas trouver cela décent. Un Milord , un Pair

d'Angleterre , un Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere !... *avec mépris.* Mais Madame , votre petit Abbé ! si... si...

La PRÉSIDENTE , *riant d'un air contraint.*

Mais sçavez-vous bien qu'il ne tiendrait qu'à moi de fâcher ?

Madame DUPUIS.

Eh ! pour quelle raison vous fâcheriez-vous , ma chere amie ? vous peur-il tomber dans l'esprit de me cacher vos affaires , pendant que je ne vous ai jamais caché les miennes ; & après l'intimité délicieuse dans laquelle nous avons passé notre vie ensemble ? — Vous avez oublié apparemment les divins soupers que nous avons faits , pendant deux ans , à la petite maison de Pincourt , du tems qu'elle appartenait à mon Chevalier de Malthe , ce grand Commandeur des Croyans , que je trompois , moi , dans ce tems-là.

La PRÉSIDENTE , *d'un air mal à son aise.*

Quelles folies ! mon Dieu , quelles folies !

Madame DUPUIS.

Non , je parle sensément ; & puisque nous sommes là-dessus , c'est que je veux que vous quittiez l'Abbé... mais est-ce que vous ne

connoissez pas ce personnage-là ? C'est qu'il est horrible... Mais ignorez-vous son aventure avec la petite Sainte-Uzure ? il est vrai que ce n'étoit que la femme d'un Notaire.

La PRÉSIDENTE, *avec empressement.*

Je n'en sçais pas le mot ; dites - moi donc, dites...

Madame DUPUIS, *continuant avec vivacité,*

Mais, mon enfant, il n'y a que vous à Paris qui ne soyez pas au fait d'une anecdote aussi rare.... il est vrai qu'il soupçonnoit cette petite femme d'une chose hideuse... & que je n'ai jamais pû venir à bout de me persuader... Elle avoit empêché deux fois son mari de mettre dehors une maniere de valet-de-chambre qu'ils avoient... & dont votre affreux Abbé étoit devenu jaloux.

La PRÉSIDENTE.

Ei, l'horreur, si ! ah mon Dieu, si ! si !

Madame DUPUIS.

Aussi devinez un peu par qui il lui fit rendre sa lettre de rupture avec elle.

La PRÉSIDENTE.

Par qui ? par qui donc ?

MADAME DUPUIS.

Par un fifre & deux tambours... de ces gens qui donnent des Aubades... Là, de ces gens qui jouent des fanfares quand on a gagné aux petites loteries.

LA PRÉSIDENTE.

Cela n'est pas possible !

MADAME DUPUIS.

Je vous dis que rien n'est plus vrai. Mais indépendamment de ces abominations-là , c'est que l'Abbé n'est point du tout ce qu'il vous faut... Je vous chercherai quelque chose ; & j'ose dire qu'il y aura de la noblesse dans le choix que je vous ferai faire.... oui , oui... & je veux que le Public trouve cela bien ; mais je dis , bien.

LA PRÉSIDENTE.

Comment ?

MADAME DUPUIS, *poursuivant vivement.*

Mais comment , après avoir vu chez vous , pendant vingt ans , la meilleure compagnie du monde ! c'étoient tous les gens en place ; des Ministres ;... le Marquis celui-ci ;... le Maréchal celui-là ;... des petits Ducs à la mode ; & les femmes avec lesquelles ils vivoient ; c'étoit

la Cour & la Ville qui fondoient chez vous.....  
 Quel charme peut-on trouver après cela , & où  
 est le mot pour rire , de vous cazaner comme  
 vous faites avec un méchant Lévite ?

La PRÉSIDENTE , *se contraignant.*

Avez-vous tout dit , folle que vous êtes ? Je  
 vois bien que le meilleur parti est de rire de la  
 sottise singulière que vous me faites-là ; mais  
 venons au fait : Je puis vous assurer d'abord ,  
 que mon Lévite , ( puisque Lévite y a ) ne s'est  
 jamais mêlé du mariage de ma fille. Quant à  
 mon mari , je n'ai point vu le personnage de-  
 puis hier ; mais je répondrais bien qu'il est tou-  
 jours dans les mêmes dispositions.... & pour  
 moi , malgré toutes vos médisances , & même  
 vos grosses calomnies , je puis vous jurer avec  
 amitié , mauvais sujet que vous êtes , qu'on ne  
 peut pas souhaiter le mariage de Monsieur vo-  
 tre fils & de ma fille , avec plus d'ardeur que je  
 le desire.

Madame DUPUIS.

Ah ! vous me rassurez absolument , ma chère  
 amie , vous me rendez la vie... c'est que mon  
 fils est amoureux comme un fou de votre fille..  
 & moi , j'aime mon fils... mais je l'aime...  
 comme s'il n'étoit pas de mon mari... & si , il

en est bien sûrement. *Elle soupire.* Car c'est mon aîné.

La PRÉSIDENTE, *souriant.*

On auroit peine, en vérité, à compter ce que vous dites d'extravagances en un jour.

Madame DUPUIS.

Adieu, je retourne chez moi, au plus vite, rassurer mon fils. — Mais vous, pensez à ce que je vous ai dit, ma Reine; & croyez-moi: quittez l'Abbé; mais, durement, comme on quitte ces gens-là. Eh, tenez, pardi, prenez-moi ce jeune Prince étranger, à qui, depuis quelques jours, je vous vois faire tant d'agaceries... Eh mais, ne l'auriez-vous pas déjà? dites-le-moi; c'est que cela seroit délicieux.

La PRÉSIDENTE, *d'un air de nonchalance.*

Quelle folie! cela me conviendrait bien! là, croyez-vous que cela me convînt? il n'a que dix-sept ans; c'est un enfant.

Madame DUPUIS.

Eh bien, vous élevez cela. — Enfin, soit que vous l'ayez pris, ou que vous le preniez, défaites-vous toujours de ce cruel Abbé. Dussiez-vous même rester sans rien... (ce qui est dur pourtant.) Renvoyez-moi votre Grand-

Prêtre, au nom de Dieu, cela est de conséquence ; c'est le serpent le plus dangereux.... C'est le petit homme le plus vain, le plus fat... mais de cette espèce de fatuité gauche & maussade des Robins & des gens d'Eglise., c'est d'ailleurs le plus insolent petit homme... *Elle aperçoit l'Abbé.* Eh, voilà le cher Abbé, de qui nous parlions ! Nous disions-là, la Présidente & moi, bien du mal de vous. Adieu, ma Reine ? où allez-vous ? ...

La PRÉSIDENTE, *reconduisant Madame Dupuis.*

Je ne vous laisserai pas-là peut-être... Monsieur l'Abbé permettra...

MADAME DUPUIS.

Restez donc-là, restez-là, je le veux.

La PRÉSIDENTE.

Eh non, non pas, s'il vous plaît.

*La Présidente reconduit Madame Dupuis & sort un moment avec elle.*





## SCENE II.

L'Abbé KENSINGTON, *seul & d'un air agité.*

AH parbleu, Madame la Présidente! ah parbleu mon Prince!... mon Prince Allemand!... Ah! je vais vous faire voir, ma chere Dame, comme l'on traite une petite femme de Robe, qui veut se donner les airs de quitter la premiere... Je suis outré... mais furieux...

## SCENE III.

La PRÉSIDENTE, *entrant.*

L'ABBÉ *lui faisant des révérences, & tenant à sa main un portrait, au milieu d'un paquet de lettres nouées ensemble.*

La PRÉSIDENTE.

Eh vite, l'Abbé, dirés-moi donc vite, mon éternel mari ne vous a-t-il rien dit de nouveau sur le mariage de ma fille?... Eh mais, qu'est-ce que cela, petit Prélat? que tenez-vous là?

L'ABBÉ, *à part.*

Possédons-nous pour rendre ceci plus cruel.  
*Haut.* Eh mais ; Madamé, vous devez deviner  
à-peu-près. C'est la suite de notre conversation  
d'hier... Ce sont vos lettres que...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant d'un air  
étonné & avec une voix  
entrecoupée.*

Comment ! quoi ! ... tout ce que vous m'avez  
dit hier au soir seroit sérieux ? ... vous... vous...  
ah mon Dieu ! vous voudriez rompre ? ... Non,  
en vérité, Monsieur, *Refusant de reprendre ses  
lettres & repoussant l'Abbé.* Non, Monsieur,  
non, ce n'est pas-là un procédé.

L'ABBÉ, *d'un air froid.*

En vérité, Madamé, je n'en connois point  
de meilleur, & je ne m'en croyois pas même  
capable ; profitez-en ; je n'en aurai pas toujours  
d'aussi bons ; je vous rends vos lettres, votre  
portrait, tout le bagage ; cela n'est-il pas d'un  
bon & honnête Ecclésiastique ?

La PRÉSIDENTE, *avec colère.*

Ah ! monstre, sentez-vous toute l'indi-  
gnité ! ...

L'ABBÉ, *d'un ton de plaisanterie.*

Doucement, doucement, auguste Présidente,

mettez moins de majesté & d'aigreur à tout ceci, s'il vous plaît. Cela n'est rien. Voici vos lettres, reprenez votre portrait; il pourra servir à d'autres.

La PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Eh bien, j'y consens; expliquons-nous doucement. Dites-moi un peu, Monsieur, quelles sont les raisons qui vous font rompre un engagement que le tems, j'ose le dire, avoit rendu respectable?

L'ABBÉ, *d'un ton de persiflage.*

Ah! c'est cela même. Eh oui, quand il n'y auroit que le tems! Il y a six grands mois que cela dure! cela est excédent! ne faut-il pas en finir?

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Quoi! Monsieur l'Abbé, vous ne voulez donc pas absolument me dire des raisons?...

L'ABBÉ, *froidement & l'interrompant.*

Eh mais, je n'en ai pas autrement de raisons, moi; car je ne suis point jaloux; je vous dirai cependant que vos arrangemens avec ce petit Prince Germanique, qui me paroissent faits, me sauvent l'ennui de vous faire accroire plus long-tems, que je vous ai été attaché.

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Que voulez-vous dire?... quoi ! vous êtes jaloux?... quoi , Monsieur !... que voulez - vous dire ?...

L' ABBÉ, *d'un ton ironique.*

Que vous avez entrepris l'éducation de cet enfant-là , & apparemment de tous les Errangers qui viendront en France ; que rien n'est plus estimable que d'établir chez vous une école & une ménagerie d'Allemands , de Hollandois , de Moscovites , & coetera , & d'éduquer tous ces animaux - là ; cela est beau ! cela est grand !

La PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Mais , l'Abbé , je vous jure que je ne l'aime point... que je ne l'aime point...

L' ABBÉ, *l'interrompant.*

Ah ! je sçais bien que vous ne l'aimez pas , mais vous le prenez. Qui est - ce qui aime à présent ? ce n'est pas moi assurément.

La PRÉSIDENTE, *à part & s'avançant sur le bord du Théâtre.*

Je suis désespérée ! .., Mais , est-ce que j'aimerois l'Abbé ? .... cela feroit singulier ! .... Depuis que je vis avec cet homme-là , voilà la

Première fois que je m'aperçois que je l'aime.... mon dépit me le fait sentir... que je suis malheureuse!... ah mon Dieu!... je crois que je l'aime....

L'ABBÉ, *n'ayant entendu que les derniers mots.*

Oh! parbleu aimez-le, tant qu'il vous plaira, j'en suis si peu jaloux, que je veux le présenter à votre mari, moi-même; je veux l'installer ici; je veux qu'il en fasse son meilleur ami.

LA PRÉSIDENTE.

Eh, oui, oui, Monsieur, faites semblant de ne pas m'entendre; jouez bien le sens froid! allez, perfide, pourquoi affecter une jalousie de commande? pourquoi recourir à des détours? Allez, Monsieur, je suis instruite. Que n'avez-vous plutôt que la divine... *Nommer une fille de Théâtre, ou telle autre femme que l'on veut...* vous tourne la tête; elle est bien blanche, & elle a beaucoup d'esprit.

L'ABBÉ, *froidement, & du ton le plus ironique.*

Prenez garde, adorable Présidente; vous entrez trop vivement dans la passion; vous parlez avec trop d'action; vous vous casserez un vaisseau, inmanquablement.... ce petit accident

est déjà arrivé à deux femmes que je connoissois excessivement , & que j'avois mises dans la situation où vous êtes dans ce moment-ci.

La PRÉSIDENTE , avec une colère en dedans , lui arrachant les lettres & le portrait.

Rendez , Monsieur , rendez-moi tout cela. *Il lui donne. — jouer ceci d'une manière augustin.* Écoutez , mon petit Abbé , n'ayez pas au moins la fatuité de croire que c'est vous qui me quittez... Non , Monsieur , non , j'étois arrangée ; ... je vous donne , c'est moi qui vous donne votre congé. Ne paroissez jamais devant moi.

*L'Abbé lui fait une révérence en riant & en se retirant , & elle continue avec un air de sensibilité.*

Ah ! l'Abbé ! abandonne-t-on ainsi ses anciens amis ? *en regardant ses lettres & son portrait.* Hélas ! ce qui faisoit hier tout le bonheur de ma vie , va donc faire tout mon tourment !

L' A B B É , chante.

Ah quel tourment  
D'aimer sans espérance !

La PRÉSIDENTE, *dans la dernière colère.*

Monseigneur l'Abbé.... Monseigneur l'Abbé.... voilà des façons à vous faire arracher les yeux... oui, arracher...

L'ABBÉ, *chante en l'interrompant.*

Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire.

La PRÉSIDENTE, *en fureur.*

Non, Monseigneur, vous ne sortirez pas comme cela... je veux que vous me disiez par où une honnête femme... une femme comme moi... qui s'est toujours respectée, a pu s'attirer....

L'ABBÉ, *déclamant.*

Madame, il fut un tems où mon ame charmée....

*S'interrompant pour chanter sur la fin de l'air de la trop innocente Collette.*

Mais je n'aime plus à présent.

C'est fort plaisant, c'est fort plaisant.

La PRÉSIDENTE, *avec encore plus de fureur.*

Écoutez, Monseigneur ; vous ne me connoissez pas... je ne me possède plus... je suis outrée... vous me réduisez au désespoir.

**DANS LE VIN** 251  
**L'ABBÉ**, chante le commencement de  
*l'air : quel désespoir.*

Quel désespoir !

Quoi ! lorsqu'un bijou d'Allemagne  
Orne un boudoir....

**La PRÉSIDENTE**, *l'interrompant par ses  
pleurs, & d'un air suppliant.*

Ah ! cruel, du moins, cessez de chanter...  
ma situation est-elle assez affreuse ?... *Pleurant.*  
Comment, est-ce sans ressource, Monsieur ?...

**L'ABBÉ.**

Oh, oui, c'est sans ressource. *Il chante sur  
l'Air ! Adieu paniers, vendanges son faites.*

Dans l'état cruel où vous êtes,  
Ayez recours à l'Etranger ;  
Car moi, rien ne peut me changer ;  
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Comment Madame trouve-t-elle mon petit  
impromptu ?

**La PRÉSIDENTE**, *reprenant avec la dernière  
fureur.*

Monsieur... Monsieur l'Abbé... sortez tout-  
à-l'heure... voilà une scène... finissons... finissez...  
oh finissons.

**L vj**



## SCÈNE IV.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

Le PRÉSIDENT.

**O**H ! finis donc l'Abbé, quand ma femme t'en prie.

La PRÉSIDENTE, *surprise*.

Ah ciel ! c'est mon mari !

L'ABBÉ, *riant de sa surprise*.

Eh ! c'est le véritable Naquart.

Le PRÉSIDENT.

Mais, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que tout ce train-là ? est-ce que tu faisois danser la Présidente ? est-ce une scène d'Opéra ? un pas de Ballet ? mais elle étoit en colère, il me semble ? est-ce un rôle de furie qu'elle répétoit pour le jouer avec moi ?

L'ABBÉ, *riant de tout son cœur*.

Le Président est badin, il est folâtre, sur mon Dieu.

Le PRÉSIDENT.

Mais ne sçaurai-je point le fond de tout cela ?

L' A B B É.

Lui dirons-nous, Madame ? Tiens, le meilleur des Présidents, demande à ta femme si elle veut que je t'en fasse confidence ; d'honneur, en honneur, je te dirai tout ; & cela t'amusera.

Le P R É S I D E N T.

Eh bien, Madame, consentez-vous qu'il me dise ?

La P R É S I D E N T E , *embarrassée.*

En vérité, Monsieur ; il n'y a rien d'assez intéressant pour vous... *A part.* Je tremble qu'il n'ait entendu une partie de notre conversation.

Le P R É S I D E N T.

Oh ! il y a du mystère !

L' A B B É , *badinant toujours.*

Eh non, il n'y en a point ; c'est que Madame Naquart en veut mettre partout ; car moi je le dirai à qui voudra l'entendre.

Le P R É S I D E N T.

Oh bien, en ce cas-là, je vois ce que c'est, je ne suis pas un sot ; cela me regarde sûrement.

La P R É S I D E N T E , *embarrassée & d'un air d'impertinence.*

Eh non, Monsieur.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de finesse.*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Tenez, y suis-je? je m'en vais vous le dire, moi; je n'y entends pas de finesse.... la Saint Claude arrive le mois prochain; & c'est quelque drôlerie que vous préparez pour ma fête.

L' A B B É, *riant.*

Oh! tu es trop fort, on n'y sauroit tenir; tu es trop pénétrant! ma foi, Madame, puisqu'il devine tout ce qu'on lui fait, à quibi bon les cachoteries? mettons-le de notre secret, Madame, il ne fera pas de trop.

Le PRÉSIDENT.

Non pas à présent, je ne veux plus rien savoir; tôt ou tard il faudra bien que je le sache, puisque j'en suis le sujet; puisque cela est fait pour moi. Et dans ces badineries - là, tout le plaisir est dans la surprise.

L' A B B É.

Eh bien, mon ami, cela te surprendra encore, quoique tu doives t'y attendre.

Le PRÉSIDENT.

Soit. J'en rirai davantage. — Mais, quel Diable, avez-vous, Madame? tenez, je vois bien qu'à l'occasion de cette répétition-là, vous

querelliez mon Abbé ; & vous ne me paroissez pas actuellement être bien ensemble.

L' A B B É .

Oh dame , mon Roi , cela ne peut pas toujours durer , il faut te faire une raison.

Le P R É S I D E N T .

Oh bien , il faut que je vous raccommode.

La P R É S I D E N T E , *impatiemment.*

Mais nous ne sommes point brouillés , je ne sçais ce que vous voulez dire.

Le P R É S I D E N T , *insistant.*

Eh , non , non ; il y a du froid entre vous ; & je n'aime point cela. En vérité , voilà comme vous êtes ? ne devriez-vous pas être plus raisonnables ! & faut-il que tous les jours je sois occupé à vous remettre bien ensemble ? ne sçaurez-vous vous accorder ? êtes-vous des enfans ? mais si j'étois mort , comment feriez-vous ?

L' A B B É .

Tiens , mon ami , tu as beau être Président , tu ne sçaurois ni juger , ni accommoder ce diable de Procès-ci , dès que tu ne sçais pas le fond de la querelle. Mais une marque que je n'ai pas tort , c'est que la Présidente n'oseroit te la conter.

Le PRÉSIDENT, *caressant l'Abbé.*

Eh bien, mon petit Abbé, dis-le-moi, toi, dis-le-moi.

L'ABBÉ, *d'un ton de persifflage, à la Présidente.*

En vérité, Madame, contez-nous cela vous-même ; cela aura, dans votre bouche, une grace & un piquant, que cela n'auroit sûrement pas dans la mienne.

Le PRÉSIDENT, *d'un air très-sérieux.*

Eh bien, Madame, puisque cela doit être si plaisant, faites-moi donc rire une fois en votre vie.

La PRÉSIDENTE, *outrée.*

Eh ne voyez-vous pas que votre bon ami vous persiffle tant qu'il peut?...

Le PRÉSIDENT, *à l'Abbé.*

Ah ça, ne badine donc plus ; & puisqu'elle s'obstine à ne rien dire, régale-moi du récit de ce qui s'est passé entre vous, & que je voie à vous remettre.

L'ABBÉ, *gaiement.*

Oh, moi, très-volontiers. Cela ne me coûtera rien. Ah ça, Madame, une fois..... deux fois..... vous ne voulez rien dire ? moi, je

vais tout conter. Tiens, mon ami il faut que tu sçaches qu'il y a environ six mois, ne sçachant où donner de la tête, je jetai les yeux sur une petite femme de Robe, de ta connoissance....

Le P R É S I D E N T.

D'abord, dis-moi son nom.

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant aigrement.*

En vérité, voilà une plaisanterie d'un bien mauvais genre....

Le P R É S I D E N T.

Si vous ne voulez rien dire, au moins ne l'interrompez pas. Vous allez faire que je ne sçaurai rien.

La PRÉSIDENTE, *d'un air très-inquiet.*

Mais, Monsieur, oubliez-vous votre déjeuner d'huitres, de chez Saint Far? Il me semble que vous devriez déjà y être.

L'ABBÉ, *regardant sa montre.*

Madame a raison. La peste, il est déjà une heure! il faut que je parte; c'est moi qui me suis chargé de mener les Musiciens que tu sçais, & de les aller prendre au Caffé de la Régence. Ils se feront peut-être humectés de liqueurs, en m'attendant. Diable! cela est de conséquence;

c'est moi qui dois les enivrer aujourd'hui. Eh, mon fils, s'ils m'alloient gagner de vitesse! ... il n'y a pas de tems à perdre, adieu!... adieu!

Le PRÉSIDENT, *reconduisant l'Abbé.*

Je ne te tiens pas quitte de ton histoire; tu me la conteras en revenant, l'Abbé. Va toujours, je te suis dans l'instant.

## SCENE V.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE, le  
MAÎTRE - D'HOTEL.

Le MAÎTRE-D'HÔTEL.

**M**ADAME est servie.

Le PRÉSIDENT.

Quoi! de si bonne heure?

La PRÉSIDENTE.

Cela m'est bien égal. Allez dire à ma sœur & à ma fille de se mettre à table sans moi; je ne dînerai point: j'ai un mal d'estomac affreux.

*Le Maître-d'Hôtel sort.*

Le PRÉSIDENT.

Tant mieux, Madame, tant mieux!

La PRÉSIDENTE.

Comment, tant mieux?

Le PRÉSIDENT, *d'un air très-sérieux.*

Oui, Madame, tant mieux. Vous ne pou-  
viez pas avoir mal à l'estomac, plus à propos,  
car il faut que j'aie avec vous une conversation  
sur une chose à laquelle vous ne vous attendez  
pas ; & que je vous ai dissimulée ?

La PRÉSIDENTE, *à part.*

Je ne suis pas encore entièrement rassurée ;  
N'auroit-il pas entendu quelques mots de notre  
conversation !

Le PRÉSIDENT.

Écoutez donc, il s'agit de l'Abbé.

La PRÉSIDENTE, *à part.*

Justement. Il a des soupçons.

Le PRÉSIDENT, *d'un air encore plus  
sérieux.*

Que marmottez-vous-là toute seule, Mada-  
me ? ... Vous devinez peut-être ce que j'ai à vous  
dire, avouez-le-moi.

La PRÉSIDENTE, *embarrassée.*

Moi, Monsieur ? je n'ai rien à vous avouer.

Le PRÉSIDENT, *plus sérieusement  
encore.*

Vous ne vous doutez donc point du tout



de ce que j'ai à vous dire ? ... mais point du tout ?

La PRÉSIDENTE , *vivement & d'une voix tremblante.*

Non , Monsieur , point du tout... point du tout.

Le PRÉSIDENT , *d'un air de finesse & toujours assez sérieusement.*

C'est que l'Abbé est un petit inconstant. Y êtes-vous ?

La PRÉSIDENTE , *presque interdite.*

Inconstant ! ... j'en suis à cent lieues. *A part.* Je tremble , je suis perdue.

Le PRÉSIDENT , *prenant un ton badin.*

Oui , c'est un petit volage... un petit volage, vous dis-je , qui quitte l'Eglise pour l'épée.

La PRÉSIDENTE , *se rassurant.*

Comment ! que dites-vous ? où va , s'il vous plaît , cette belle plaisanterie ?

Le PRÉSIDENT , *avec l'air satisfait.*

Ce n'est point une plaisanterie. La mort de son aîné , qui s'est laissé tuer comme un sot , produit ce changement. Oui , je vous dis que l'Abbé quitte le petit Collet , & qu'on a obtenu

pour lui, à la Cour, une Compagnie de Dragons.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton aigre.*

Cela est sérieux ?

Le PRÉSIDENT, *avec une joie marquée.*

Où, très-sérieux ; & pour achever de vous surprendre, apprenez que j'ai arrêté, hier, son mariage avec ma fille : en faveur duquel l'oncle de l'Abbé, Milord Sindézeze, lui donne vingt mille livres de rente à présent ; & lui assure le reste de son bien après sa mort. Cela est aussi très-sérieux... & très-agréable... n'est-il pas vrai ?

La PRÉSIDENTE, *avec dignité.*

Et moi, Monsieur, je vous assure aussi, très-sérieusement, de ne jamais donner mon consentement à cet affreux mariage là.

Le PRÉSIDENT, *reprenant vivement.*

Que veux dire affreux ? tenez, Madame, vous êtes un tas de petites femmes de Paris, qui voulez attraper les bons airs, le bon ton, qui vous êtes fait un jargon & un diable de style, qui n'est cousu que d'exagérations, d'hyperboles, & de superlatifs ; car, que veux dire affreux ? Et quand on vous aura ôté ces grands

mots , quelles seront vos raisons pour vous opposer à ce mariage-là , Madame ?

La PRÉSIDENTE , *avec hauteur.*

Des raisons que vous devriez vous être dites , Monsieur. Pouvez-vous manquer à la parole que vous avez donnée à Monsieur Dupuis , votre ancien ami ? Cela est monstrueux ! comment , une parole donnée ? ... allez , allez , cela est monstrueux !

Le PRÉSIDENT , *la contrefaisant.*

Monstrueux ! monstrueux ! ma parole ! ma parole ! ne diroit-on pas que c'est une affaire qui est devant Messieurs les Maréchaux de France ? ma parole ! Bon ! parmi nous autres gens de Robe , il y a une jurisprudence établie : quand on n'a point écrit , il n'y a rien de fait ; & quand on a écrit... bien souvent encore il faut voir.

La PRÉSIDENTE , *d'un air de dédain.*

Fi ! l'horreur ; quels sentimens ! vous ne pensez pas à ce que vous dites-là , Monsieur. Mais enfin , quand il s'agit d'un engagement aussi sérieux que le mariage , pouvez-vous vous aveugler sur les ridicules & les vices de l'Abbé Kensington , que vous avez été le premier à me faire remarquer.

*Dans tout ce que dit la Présidente contre l'Abbé, il faut marquer l'animosité la plus décidée ; conséquemment y mettre beaucoup de vivacité & de volubilité.*

Le PRÉSIDENT.

Moi ? jamais.

La PRÉSIDENTE, *comme un torrent.*

Un homme sans caractère, sans mœurs, sans principes ; ayant toujours bravé toutes les bienfaisances de son état, & affiché l'indécence ! Composant aujourd'hui des chansons dissolues & impies, pour des femmes de la Cour ; & le lendemain un Mandement pour le premier Evêque qui lui en commandera un.

Le PRÉSIDENT.

Calomnies que tout cela !

La PRÉSIDENTE, *de même.*

Livré au jeu, où il s'est ruiné déjà une fois ; accablé encore de nouvelles dettes ; sujet enfin à un dernier vice, qui n'est plus même de mode, un vice bête ! l'ivrognerie.... l'ivrognerie ! .... défaut misérable & bas, qui est depuis long-tems banni de la société des honnêtes gens ; .... & même de celle des Ecclésiastiques.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! les femmes ne sçauroient souffrir qu'on estime le vin.

La PRÉSIDENTE , *de même.*

Enfin , Monsieur , chargé d'autres horreurs que je ne veux ni ne dois vous dire... *D'un air mystérieux & lentement...* Tenez , Monsieur le Président , puisque vous m'y forcez , n'a-t-il pas été amoureux de moi ! *Employer ici toute la dignité & l'air auguste d'une femme qui joue l'honnête femme.*—N'a-t-il pas eu l'effronterie de me le dire , & l'audace de concevoir des espérances ?... avec une femme de ma sorte ! après cela... donnez-lui votre fille , si vous l'osez , Monsieur... donnez-lui votre fille.

Le PRÉSIDENT , *très-vivement.*

Tenez , Madame , je ne crois pas un mot de tout cela. Votre querelle de tantôt est apparemment plus sérieuse que je ne pensois ; car , comment , vous qui avez toujours été son amie , vous qui , hier encore , ne juriez que par lui...

La PRÉSIDENTE , *l'interrompant.*

J'ai été son amie comme ça , Monsieur ; mais je ne la suis pas au point de lui sacrifier ma fille , je ne souffrirai pas , à vous parler franchement...

Le

Le PRÉSIDENT, *interrompant & avec  
humeur.*

A vous parler franchement, Madame, je suis bien las que vous me brouilliez tous les jours avec mes meilleurs amis. Depuis deux ans, en voilà plus de onze ou douze, qui ont défilé de chez moi, les uns après les autres, & qui n'y remettent plus le pied, & notamment, en dernier lieu, le Duc de... de... de... son nom m'échappe dans ce moment.

La PRÉSIDENTE.

Est-ce ma faute à moi, Monsieur, si vos amis...

Le PRÉSIDENT.

Eh parbleu ! il faut bien que ce soit votre faute. Ce n'est sûrement pas la mienne. Je leur fais toujours les mêmes politesses, moi ; mais, c'est que pendant trois mois, six semaines, plus ou moins, vous vous engouez de quelqu'un, c'est un homme charmant, unique, divin... Enfin, cela a été quelquefois au point que j'ai été assez bête pour en prendre de la jalousie, moi ! & puis au bout de ce tems d'illusion, crac, il survient une scène, telle que celle que vous avez apparemment eue aujourd'hui avec l'Abbé ; & cette scène les écarte de chez moi, si bien que je ne les vois plus, ni ne les ren-

contre , & même qu'ils me refusent le salut...  
En vérité , dites-moi , croyez-vous qu'il soit fort  
gracieux pour moi , de ne pouvoir conserver  
un ami , un véritable ami ?

La PRÉSIDENTE , *très-vivement.*

Mais , Monsieur , pesez donc sur les raisons  
qui me font , & me feront toujours refuser mon  
consentement...

Le PRÉSIDENT , *avec vivacité.*

Mais , nous nous en passerons , Madame.  
J'ai écrit ce matin à Monsieur Dupuis , pour  
dégager ma parole ; & je n'écoute rien.... Mais,  
Madame, soit dit entre nous , il est d'un bien  
mau ais cœur de parler , comme vous faites ,  
contre l'Abbé , qui a pour vous & pour moi ,  
une tendresse singulière. Non , c'est qu'il n'y a  
point d'attention , que ce garçon-là n'ait pour  
moi. Il a mille fois plus de soin de ma santé ,  
que de la sienne propre ; il me force tous les  
jours de me coucher de bonne heure , parce  
qu'il sait qu'il faut que je sois au Palais dès le  
matin , tandis qu'il a la complaisance de veiller  
avec vous , & de veiller pour veiller jusqu'à  
des trois ou quatre heures , & dites-moi à quoi  
faire ?

La PRÉSIDENTE.

Mais , cela empêche-t-il...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Oui, Madame, ces bonnes façons devroient vous faire souhaiter son mariage, au lieu de vous y opposer... Oui, surtout quand vous joindrez à cela, la reconnoissance que vous devez à Milord Sinderez son oncle; ce Seigneur magnifique, cet étranger généreux, qui, par pure amitié, nous a comblés de ses bienfaits, en faisant notre mariage; & qui, encore aujourd'hui, donne tout son bien à son neveu, pour lui faire épouser votre fille.... qu'il regarde comme la sienne propre.

La PRÉSIDENTE.

Eh oui, Monsieur....

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Eh oui, Madame, quand il seroit le pere de votre fille, pourroit-il faire davantage?

La PRÉSIDENTE.

Eh, mais, si vous ne voulez pas m'entendre....

Le PRÉSIDENT; *l'interrompant encore.*

Non, Madame, je n'entends rien.

Je vais déjeuner chez Saint Far, avec l'Abbé; qui ne sçait pas encore le traître mot de son mariage & de sa métamorphose en Capitaine de Dragons. Son oncle, pour jouir de sa surprise, ne veut lui apprendre que ce soir, son



*transfiguration*; ce sont les termes de ce bon Milord, qui, depuis vingt ans qu'il est en France, n'a rien perdu de son accent & de ses expressions Angloises. Enfin, il doit se rendre chez moi avec Monsieur Faillite, mon Notaire, & nous signerons le contrat tout de suite; Serviteur,

*Il sort en colère,*

## SCENE VI.

*La PRÉSIDENTE, seule & agitée.*

**C**HERCHONS tous les moyens de rompre ce mariage, qui me fait frémir... d'abord, je crois à ma fille du goût pour le jeune Dupuis... inspirons-lui d'avoir la fermeté de résister en face à son imbécile de père... Après cela... je suis d'une jalousie... & d'une fureur contre l'Abbé... je préférerois plutôt que de... Que d'assauts je vais avoir à soutenir!... — Ce vieux Milord, qui est actuellement dévot, & qui va venir me prêcher & me lanterner...



SCÈNE VII.

UN LAQUAIS, la PRÉSIDENTE, Milord  
SINDEREZE.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

**M**ONSIEUR Milord Sindereze.

La PRÉSIDENTE.

Comment, qu'est-ce qu'il dit?

Le LAQUAIS.

Monsieur Milord, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Voilà un Laquais qu'il faut que je mette dehors. Il suffit que je craigne de voir quelqu'un, pour qu'il l'annonce dans l'instant... On diroit qu'il va le chercher. *Appervevant Milord.* Ah! Milord, je me plaignois de vous. Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

MILORD, *d'un air recueilli.*

Ché.fois plis de femmes, Matame; vous sçavez pien, il est décha plis de six, sept, & encore huit mois, que moi ché fisure plis les Tames; & puis, comme fous en être causse, j'espere, il est pas pésoin que moi che rappelle

à vous mon conversion & ma repentire de nos  
écaremens communs...

La PRÉSIDENTE, *interrompant.*

Ah ! mon cher Milord, épargnez ces ima-  
ges...

MILORD.

Point, Matame, ch'épargne rien, moi ; rien.  
Ch'épargne point plis mes foiblefs à moi seul...  
Ché reproche touchour à moi le grand aversion  
que j'ai eue, jatis, pour moi marier... ce qui  
m'a fait commettre des malhonnêtetés avec les  
femmes ; & même ment, qui m'a empêché au-  
trefois d'épouser fous, Matame... oui... oui...  
& c'est pour cela que je suis été venu à stheure  
chez fous, pour achever d'appaîser les remords  
de mon conscience, en vous pressant d'y faire  
vîte, vîte, vîte, la mariache de Mamoiselle  
forte fille avecque mon neveu à moi.

La PRÉSIDENTE.

Ah, Milord, vous m'affligez cruellement !  
vous me voyez inconsolable de ne pouvoir don-  
ner mon consentement à ce mariage, que mon  
mari lui seul...

MILORD.

Par Saint Patrisch, que dites-fous ?

La PRÉSIDENTE.

Ah ! mon Lord, je vous enie merci, & j'ose

exiger de vous que vous m'aidiez vous-même à rompre ce mariage ; & à en faire revenir Monsieur le Président..

MILORD, *vivement & affectueusement.*

Ah ! Matame , est-ce donc-là l'amitié coéternelle dont nous nous être çhurez ensemble le serment , à la place , & pour tenir lieu d'un amour criminel qui l'est deffendu ?

La PRÉSIDENTE.

Mais , en quoi blessé l'amitié?...

MILORD, *l'interrompant.*

Il va la dix & huitième année que moi ché l'honneur de fous connoître , & que chai mariée fous , Matame , au bon Présitent ; & pour caussé , fous sçavez pien ; ... chai regardé , touchour , vos enfans , comme les miens propr' à moi... L'Abbé de Kensington , mon neveu , il être le dernier de son nom ; Mamoiselle forte fille il est restée unique... Et auchourd'hui que moi , par principe de conscience , je veux composer qu'un seul & même famille de la forte & de...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Eh bien , jugez-moi , mon cher Milord , vous qui êtes le plus juste des hommes , je m'en rapporte à vous , il y a plus de deux ans que

M iv

nous avons donné notre parole d'honneur ; pour le mariage de ma fille , à Monsieur Dupuis. Une parole d'honneur !

MILORD, *reprenant vivement.*

Et si le parole d'honneur il vous est rendu , Matame , ainsi que fôtre mari , il me l'a assuré , hem !... vous n'avoir plis rien à m'opposer , n'est-ce pas ? ... Et d'alieure , considérez fous point , fous , Matame , qui sçavez le defous des cartes , que par ce mariache , sans rien ôter à mon héritier naturel ; au contraire même , en lui donnant tout , tout , tout , je m'acquitte , vis-à-vis de Mamoiſelle fotre fille , d'un dette que les erreurs de ma jeunesse ils m'ont fait contracter ?

LA PRÉSIDENTE.

Je demeure d'accord de tout cela , Monsieur , & je vous reconnois bien à ces procédés équitables. Mais...

MILORD, *vivement & tendrement.*

Mais , mais... mais , Matame , achouter fous à cela , qu'un pere il peut pas avoir des sentimens plus vifs , ni encore plus tendres , pour sa fille , que moi j'en ai pour la nôtre... pour la fôtre , dis-je.

LA PRÉSIDENTE.

Hélas, Milord, vous êtes bien payé d'avoir pour elle les entrailles d'un pere, car on ne sçauroit avoir plus d'amour & de vénération, que cette petite fille-là en a pour vous... elle a d'ailleurs tous vos traits, votre air, vos façons, toutes vos manieres enfin...

MILORD, *très-vivement.*

Eh bien, Matame, qui doncques arrête-fous? dites, dites; si ce petit Monsieur Dupuis, que je connois point, il fous rend forte parole, comme moi j'en être sûr, sûr, & très-sûr, rien peut-il plus vous empêcher de faire la mariache? & n'est-il point de l'humanité...

LA PRÉSIDENTE, *d'un air désolé.*

Ah! mon Dieu, quand il me rendroit notre parole... vous me désespérez!... J'aurois encore des raisons invincibles, qui s'opposeroient à ce mariage.

MILORD, *avec une vivacité extrême.*

Ah! de grasse, Matame, qui sont-ils les raisons? de grasse, qui sont-ils? qui sont-ils?

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton entrecoupé.*

Ah! Milord, le comble de mon malheur est de ne pouvoir vous les dire.

M.

MILORD, *très-lentement & d'une voix  
entre coupée vers la fin.*

Fous, pouffoir point le dire, Maramé! fous, fous? qui pouvez point, & devez point avoir rien de caché pour moi?... fous voulez point me les dire!... *Il garde le silence un instant.* Quels soupçons! vous refusez l'Abbé pour forte gentre!... Quelles raisons!... Qu'est-ce donc qu'il y a eu entre vous? hem?... Est-ce qu'il y auroit effectivement, hem!... Est-ce qu'il y a, hem?... Ah! Matame, vous me faites trempler!... vous me faites trempler!...

---

## S C E N E V I I I.

Monfieur DUPUIS, la PRÉSIDENTE,  
MILORD.

M. DUPUIS, *se débattant avec un Laquais  
pour entrer.*

**J**E te dis, mon enfant, que je me moque de cela, que j'ai à lui parler, & que je veux entrer.

La PRÉSIDENTE.

Ah! Monsieur, je suis enchantée de vous voir...

M. DUPUIS, *d'un air brusque.*

Il y paroît, Madame, en m'interdisant votre porte. Parbleu ! cela ne me fait plus douter, Madame, que c'est vous seule qui êtes la cause de la rupture du mariage de mon fils ; c'est vous sûrement qui forcez le bon Président, mon vieux, mais foible ami...

MILORD, *l'interrompant.*

C'est doncques-là Monûé Dupuis, Matame ?

M. DUPUIS, *d'un air assez grossier.*

Oui, Monsieur l'Etranger, je suis Dupuis ; Dupuis le Secrétaire du Roi ; & le plus grand Secrétaire du Roi, qu'il y ait eu, depuis leur création.

MILORD, *avec un ris ironique & amer.*

Cela il donne la Noblesse de France... il est bien gracieux, Monûé.

M. DUPUIS.

Oh, je n'avois pas besoin de cela, mon cher ; mon pere étoit Capitoul, du tems de la Régence ; ainsi ma Noblesse est bien plus ancienne, comme vous voyez. — Mais revenons au procédé de ces gens-ci avec moi ; je vous en fais juge.

M vj



MILORD, *fort étonné.*

Moi, Monlé? moi, Monlé?

M. DUPUIS, *le prenant par la main.*

Vous-même, mon cher ami.

MILORD, *à part.*

Mon cher ami ! il est fou, j'espère.

M. DUPUIS, *le reprenant.*

Suivez - moi donc ; suivez - moi donc.... Le mariage de mon fils, le Maître des Requêtes, (joli sujet, en vérité) étoit arrêté depuis un siècle avec eux....

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Si vous vouliez bien, Monsieur....

M. DUPUIS, *interrompant la Présidente.*

Non, Madame, je ne veux rien autre chose que de vous faire condamner par le premier venu, moi. Eh bien, mon cher ami?...

MILORD, *à part.*

Au Tiaple ! il est familier cet homme ! il traiterait presque les gens à la première vue.

M. DUPUIS, *le reprenant encore.*

Oh, écoutez-moi donc, mon cher Roi ; où allez-vous ?... Aujourd'hui donc ce mariage se

rouve rompu, parce que Madame Nacquart, depuis six mois, s'étant entêtée d'un maudit Abbé...

La PRÉSIDENTE, à M. Dupuis.

En vérité, Monsieur...

MILORD, à la Présidente.

En vérité, Matame, je devois point m'arrêter à...

M. DUPUIS.

Mon cher, c'est qu'il faut que vous sachiez que c'est une affaire d'or pour ces gens-ci; je ne donne rien à mon fils, mais à ma mort, & à celle de ma femme, mon fils, qui est fils unique, aura plus de huit cent mille livres de beau bien.... & je ne me suis pas enrichi dans les sous-fermes anciennes, comme on le dit à Paris... Sur mon Dieu, il m'en a coûté; j'ai même été obligé de solliciter des indemnités, que j'ai obtenues; le Ministre le sait bien, mon très-cher ami.

MILORD, à part, & froidement.

Le funeste petit Bourchois! Haut. Monfié, mon très-cher ami, que ché connois point du tout, laisse-moi dire sous un mot à Matame, sur un petit l'affaire qui l'est point long.

M. DUPUIS.

Tenez, je ne sçais ce que c'est que votre affaire ; mais à coup sûr , elle ne peut être aussi intéressante que la mienne ; ainsi jugez-nous , & condamnez-moi , si j'ai tort , cher ami.

MILORD , *d'un air d'impatience.*

Oh , parti ! le plus terrible de mes amis , du moins souffre fous que Matame réponde.

M. DUPUIS , *interrompant.*

Eh non , poulet , elle ne sçauroit rien répondre de plausible ; pour justifier le choix , qu'à la place de mon fils , elle fait faire à son mari , de ce damné Abbé , de ce vilain renégat...

LA PRÉSIDENTE.

Mais , connoissez du moins , Monsieur , les gens à qui vous parlez...

M. DUPUIS , *sans entendre ce qu'on dit.*

Qui mène une vie scandaleuse....

MILORD.

Et s'avré fous , Monfié , que cet Abbé est....

M. DUPUIS , *interrompant.*

Est toujours d'un côté & d'un autre , avec des coquines ? Oui , je le sçais bien. Est-ce que vous le connoissez ?...

MILORD, à la Présidente.

Mais, Marame, être fous d'intelligence de cette scène?...

M. DUPUIS, *poursuivant sans ménagement.*

Après avoir soupé avec ces impures-là, au point du jour, Monsieur l'Abbé les mène boire du ratafiat à Neuilly, & c'est lui qui mène la Caleche; & il n'y a pas trois jours que cela est arrivé, au moins... Un Abbé!... un Abbé!... Y a-t-il un scandale, pareil à celui-là?

MILORD, *dans la dernière impatience.*

Parti, Monfié, écoute-fous un moment.... Cet Abbé...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Quel diable! cher ami, voulez-vous toujours parler? écoutez donc à votre tour.

La PRÉSIDENTE, *impatiemment.*

Comment on ne pourra pas dire un mot!...

M. DUPUIS, *se fouillant.*

En vérité les femmes sont bien babillardes.. Jafez donc toujours, j'y renonce. Eh non, cher ami, c'est que je vous cherche la lettre que m'a écrite le Président, par laquelle il rompt ce mariage.

La PRÉSIDENTE.

Mais , Monsieur..

MILORD.

Mais Monfié.... Monfié...

M. DUPUIS , *poursuivant sans donner le  
tems de parler.*

En non, non, c'est que c'est un morteur  
rare. Après m'avoir dit qu'il ne veut plus me  
donner la fille , voici comme il finit :

*„ Comme Monsieur l'Abbé Kensington  
„ ne peut pas malheureusement garder  
„ ses bénéfices , en se mariant je me fais  
„ fort de les faire tomber à Monsieur vo-  
„ tre fils , s'il rentroit dans les sentimens  
„ de dévotion que je lui ai vûs il y a  
„ deux ans ; vous voyez que mon amitié  
„ ne se dément point , & que je suis tou-  
„ jours , &c.*

Mon fils dans la dévotion!... lui Ecclésiasti-  
que! ... lui Bénéficier! ... Morbleu , je suis aussi  
dévot qu'un autre ; mais si le coquin prenoit le  
parti de l'Eglise , prenant le bras de Milord , je  
lui casserois les bras , mon cher ami.

MILORD , *avec fureur.*

Parti , Monfié , il faut que je corne , corne ;

aux oreilles de fous, que moi l'être l'oncle de l'Abbé Kenfington, moi, moi.

M. DUPUIS, *tout étonné.*

Ma foi, mon cher ami, j'en suis fâché pour vous ; vous ne méritez pas cela ; vous avez l'air d'un assez bon homme, vous.

MILORD, *véritablement en colère.*

Chai l'air d'un bon homme, moi, Matame ? En France, un bon homme, il veut dire un bette. Moi ché suis un bette, Matame ? moi un bette !

La PRÉSIDENTE, *très-embarrassée.*

Eh non, Milord, cela ne signifie point cela.

M. DUPUIS, *à part.*

Milord ! Milord ! ah ! c'est donc là l'oncle de mon drôle !

MILORD, *dans la dernière colère.*

Un bon homme ! moi un bon homme ! ché sortir, Matame ! ché reviendrai quand le Préfitent y fera... un bon homme !... ché sortir. Ché ferois point si bon... point si bon ; car les mains ils me démangent de chetter par le fenêtre Monfié le Secrétaire du Roi ; ... pour que ça arrive point, ché lui quitte la place ; ché lors ;... ché suis sorti. *Il sort.*

## SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, Monsieur DUPUIS.

M. DUPUIS, *le rappelant.*

**E**H non, c'est moi qui vous la quitte, Monsieur Milord ; je vois bien que vous avez pris votre parti, Madame, & que vous avez abusé de l'ascendant que vous avez sur l'esprit de votre mari, je reviendrai lui parler. — Mais apprenez que votre Abbé est l'homme du monde le plus dangereux ; je sçais qu'il a fait tout ce qu'il a pû, pour qu'on eût sur vous & sur lui, des soupçons.... s'il eût été possible de croire une Dame Chrétienne, comme vous, capable d'une habitude criminelle.

La PRÉSIDENTE.

Ah ça, nous voilà seuls, & je me flatte à présent....

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Et il enveloppoit dans ses calomnies, ma femme ;... Madame Dupuis... Madame Dupuis !... qui est la vertu & la chasteté même.

La PRÉSIDENTE.

Vous allez donc m'entendre ?...

M. DUPUIS, *l'interrompant encore.*

Ce que je vous dis-là est à la lettre, Madame.  
— Je tiens ce fait de deux de nos Messieurs  
qui viennent dans cet œuvre à S. Eustache ;  
de bonnes têtes ! qui ont passé par toutes les  
charges ; d'anciens Marguilliers ; des gens de  
mérite.

La PRÉSIDENTE, *avec instance.*

Mais, Monsieur Dupuis, écoutez-moi pour  
Dieu, écoutez-moi.

M. DUPUIS.

Non, Madame ; je vous laisse. Tenez, je  
viens d'entamer-là une matière chatouilleuse, si  
je restois, je dirois quelques sottises ; je ne pour-  
rois pas m'en empêcher ; il vaut mieux que je  
sois ; je me suis retenu jusqu'ici. Si je demeu-  
rois à présent, je ne répondrois pas de moi.  
Serviteur. *Il sort brusquement.*

## SCENE X.

La PRÉSIDENTE, *seule.*

**E**H bien ! eh bien ! cela a-t-il le sens com-  
mun ? ... en vérité, cet homme de fortune-là  
n'est pas vraisemblable ; il est si plein de son  
objet, qu'il est incapable de rien entendre...



Nous eussions pu prendre ensemble des mesures... Mais faisons descendre ma fille... holà quelqu'un.... Y a-t-il quelqu'un-là ? ...

---

## SCÈNE XI.

L'ABBÉ, *gris*, le PRÉSIDENT, *ivre*, qui le suit, (a). La PRÉSIDENTE.

L'ABBÉ, *dans la coulisse*.

**T**OUJOURS à vos ordres, Madame, toujours à vos ordres. *Au Président en s'avançant.* Ah le joli petit vin blanc ! le joli petit vin blanc avec des huîtres ! ... il est coquin... ce vin-là est coquin...

Le PRÉSIDENT, *à la Présidente*.

Madame.... Madame... oui Madame.

La PRÉSIDENTE.

Eh mais, Monsieur le Président, ne vous trouvez-vous pas mal ?

---

(a) Dans cette Scène & les suivantes, les Acteurs qui joueront les rôles du Président & de l'Abbé, doivent mettre une différence très-marquée dans le jeu. Le Président est ivre noyé ; l'Abbé n'est que gris. L'un a une ivresse triste ; l'autre a de la gaité & de la grace. Il faut remarquer aussi, que par gradations, ils reprennent un peu leur raison ; & que les vapeurs du vin se dissipent chez l'un & chez l'autre, en proportion de ce qu'ils en ont été frappés chacun.

**DANS LE VIN. 23**

**L'Abbé, d'un ton badin.**

**Elle mais, majestueuse Présidente, ne voyez-vous pas tout d'un coup, que notre santé à l'un & à l'autre.... est au-dessus de ses affaires.**

**Le PRÉSIDENT.**

**Tenez, Madame.... faites-nous une... ga... ga... lanterie.... passez dans votre appartement,**

**La PRÉSIDENTE.**

**Je le veux bien, Monsieur, mais.,**

**Le PRÉSIDENT.**

**Quoi mais ! mais !... Ne sçais-je pas bien que j'ai à parler à l'Abbé... en particulier.... & de cette affaire.... à laquelle vous vous opposez... allez-vous me la faire oublier ?...**

**La PRÉSIDENTE.**

**Non, Monsieur, je me retire. *A part.* Observons-les, voyons ce que tout ceci deviendra. Allons trouver ma fille, & me concerter avec elle.**

***Pendant cet à part, l'abbé de gens ivres entre le Président & l'Abbé,***



## SCENE XII.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT.

L'ABBÉ, *chanté.***L**A Princesse est partie.Le PRÉSIDENT, *pesamment.*

Oui, la voilà partie... Ah ça, mon Abbé...  
asseyons-nous-là... & parlons d'affaires.

L'ABBÉ, *très-gaiement, avec folie même.*

D'affaires!... à moi!... à présent!... Tiens,  
mon Président, les vingt-quatre Notaires du  
Roi... viendroient à présent pour affaires...  
même pour me prêter de l'argent, que je les  
enverrois... avec leurs espèces... *Il chante : lere*  
*la, lere lanelere.... eh! oui, chantons pluriôr,*  
*céleste Président! Ils s'asseient, une table en-*  
*tr'eux.*

*Air: chacun à son tour, à son liette.*

J'aime beaucoup les femmes blanches;  
Mais j'aime encore mieux le vin blanc;  
Je n'ai point vu de femmes franches,  
Et j'ai bû souvent du vin franc.  
Le Sexe ne m'est rien quand je flûte;  
Et dans cela, comme dans tout,

Chacun à son goût ;

Point de dispute ;

Chacun à son goût.

Le PRÉSIDENT.

Parbleu, tu es bienheureux d'être toujours... de cette gaité-là !... il faudroit, moi, que j'eusse bû... un peu raisonnablement.... pour être la moitié aussi gaillard.... & si encore...

L'ABBÉ, *prenant l'air triste.*

Ah morbleu ! il vient pourtant de me passer par l'esprit quelque chose... qui me chagrine, & qui... me rend triste... oui, triste. *Il rit.*

Le PRÉSIDENT.

Dis-moi, ce que c'est.

L'ABBÉ, *d'un air tendre & vif.*

C'est que tu sçais bien que je suis ton ami.... ton véritable ami... & cependant... depuis cinq ou six mois.... je me reproche de te cacher un secret... qui te regarde.

Le PRÉSIDENT, *pesamment.*

Qui me regarde.... moi?... Monsieur, c'est fort mal.... eh bien.... c'est très-mal, par exemple... entre amis... a-t-on rien de caché... l'un pour l'autre ?

L' A B B É.

C'est ce que je me suis dit... mais ce qui m'a empêché de te découvrir... ce secret-là... c'est que je crains qu'il ne te fâche.

Le P R É S I D E N T.

Qu'il me fâche!... moi!.. moi!... qu'il me fâche!... le pauvre homme!

L' A B B É.

Oui, toi... toi-même... tiens... si tu veux que je te le dise.... jure-moi auparavant... que cela ne te fera aucune peine.

Le P R É S I D E N T.

Oh! je te le jure... je te le jure... eh!... qu'est-ce que cela me fait à moi!

L' A B B É.

Eh bien, Président, tu es... un honnête-homme... tu es... un honnête-homme...

Le P R É S I D E N T.

Eh bien! est-ce-là un ... secret?

L' A B B É.

Attends donc... tu es un honnête-homme... mais ta femme...

Le P R É S I D E N T.

Ma femme! ma femme!...

L'Abbé.

L' A B B É.

N'est pas une honnête-femme , veux-tu que je te le dise?...

Le P R É S I D E N T.

Cela n'est pas vrai , morbieu !... cela n'est pas vrai... c'est une femme d'honneur que ma femme.... la Présidente est vertueuse.... & même ce sont toujours des querelles... quand j'en veux venir... je te dis qu'elle est froide, moi... mais voyons.

L' A B B É.

Oh mais... puisque tu te fâches , & que tu ne me crois pas... je ne te dirai plus rien, moi.. dès que cela ne te fait pas plus de plaisir,.. Est-ce pour moi que je te dis cela ? ... qu'est-ce qui m'en revient ?

Le P R É S I D E N T.

Un moment... Monsieur l'Abbé , parlons de sang froid... ai-je tort de me mettre en colère ? .. est-il étonnant qu'on prenne feu... quand on entend dire ces sortes de choses-là... de la femme ?

L' A B B É , *en riant de tout son cœur.*

Eh mais , quand cela est vrai , nigaud ,... pardi , quand cela est vrai.

*Tome II.*

N

Le PRÉSIDENT, *vivement.*

Cela n'est pas vrai, morbieu !... cela n'est pas vrai... parce que c'est faux... Prouvez-moi, mon petit Monsieur, comme cela est vrai... donnez-moi... cette satisfaction-là.

L' A B B É.

Oh tu vas en avoir le plaisir... tiens je le prouve, je le prouve... parce que... *primò*, vous êtes un honnête-homme... mais ta femme... ta femme est une Carin.

Le PRÉSIDENT, *hors de lui.*

Mais quelles preuves en as-tu ? ... dis donc, dis... dis-là... dis... dis donc... c'est que, vois-tu, je suis si sûr de la Présidente, qu'à moins que tu n'ayes vu... que tu n'ayes vu... & si encore... je ne le croirois pas.

L' A B B É, *pleurant de tendresse.*

Tiens, mon cher Président..., mon bon ami... hi, hi, hi... hi, hi, hi...

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi t'affliges-tu ? ... pour moi ? ... à qui en as-tu ? ... moi, je n'en crois rien.

L' A B B É, *pleurant encore.*

Tu n'y es pas, mon très-cher ami... c'est que je suis un coquin... un misérable... un roué...

En vérité, cher ami, si tu es ce que presque tous les maris sont à Paris... il faut t'en prendre à ta femme... ce n'est pas ma faute.

Le PRÉSIDENT, *d'un air assuré.*

Je ne le suis pas... Oh ! mon pauvre ami, si ce n'est que cela... ne te désole point tant... je te dis que je ne le suis pas, moi.... parce que j'en suis sûr.

L' A B B É.

Oh mon ami, sur mon honneur, tu l'es... sur mon Dieu, mon ame, tu l'es... oh ! tu l'es. Cela n'est que trop vrai... & tiens : que je te rappelle... te souvient-il du jour des Rois, qu'il geloit à pierre-fendre ?...

Le PRÉSIDENT.

Il faisoit froid... eh bien !... quand je m'en souviendrais ?

L' A B B É.

Tu fus dîner avec Milord Sindereze... mon cher oncle.... chez une femme de mérite... qui est même fort ennuyeuse.... quoiqu'elle ait soixante ans passés.

Le PRÉSIDENT.

Cela est juste. Eh bien ?

L' A B B É.

Eh bien ? je n'y fus pas ; moi... quoique je



fusse prié de cette partie fine, avec vous autres...  
Eh bien ? la Présidente me fit rester avec elle...  
Étoit-ce ma faute ?

Le PRÉSIDENT.

Eh bien, quel mal y a-t-il à tout cela ?

L'ABBÉ.

Elle me dit que je te ressemblois... est-ce ma faute ?

Le PRÉSIDENT.

Eh quand tu me ressemblerois... où est donc le malheur ?... le grand malheur ?...

L'ABBÉ, *d'un air badin.*

Ne te presse donc point... ensuite elle m'embrassa, en me disant : c'est mon mari... c'est toi cher ami... que j'embrasse... ( car elle t'aime dans le fond, ) ... c'est mon mari que je baise... est-ce ma faute ?

Le PRÉSIDENT.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc-là de si grave ?... est-ce que je prends garde... à ces mi... mi... minuties-là ? ... & surtout avec toi... petit follet ?

L'ABBÉ, *en riant.*

Un moment... un moment... Comme il faisoit chaud, elle ôta son fichu... oh il faut le

dire... elle a tout ceci... admirable ; est-ce ma faute ?

Le PRÉSIDENT.

Mais est-ce ta faute ?... est-ce ta faute ?...  
qu'en veux-tu dire ?...

L'ABBÉ, *pleurant.*

Que veux-tu que je te dise ?... que veux-tu  
que je te dise, mon très-cher ami ?... je fus  
assez indigne... & assez abandonné de Dieu...  
pour... cher ami, ne m'en parle pas davantage...  
c'est une affaire faite. Tu vois bien à présent...  
que ce ne sont pas là des oui-dire... tu  
vois bien que c'est par moi-même... que je suis  
certain que tu es ce que tu ne mérites sûre-  
ment pas d'être ; & sur-tout de la façon d'un  
ami comme moi.

Le PRÉSIDENT, *confondu.*

Je n'en reviens point !... je n'en reviens  
point !

L'ABBÉ, *pleurant.*

Mais, cher ami, est-ce ma faute ?... mets-  
toi en ma place... pouvois-je faire autrement ?  
il eût fallu être un Ange... là, dis, est-ce ma  
faute ? ... non, c'est que je t'en fais juge.

Le PRÉSIDENT.

Non, ce n'est point ta faute... tu n'as aucun

quand on a un ami... un fidele ami, un ami sûr... comme toi, il faut vivre éternellement avec lui.

---

### SCENE XIII.

La PRÉSIDENTE, le PRÉSIDENT, l'ABBÉ.

La PRÉSIDENTE, *d'un air intrépide.*

**J**E revenois ici, Messieurs, & je me suis arrêtée un moment à entendre la fin de votre belle conversation : n'est-il pas affreux, Monsieur le Président, que vous soyez assez lâche pour prêter l'oreille aux calomnies les plus atroces, les plus dénuées de vraisemblance, & qui ne vous couvrent pas moins de honte que moi ?

Le PRÉSIDENT, *un peu moins ivre.*

Comment ! comment, Madame, vous êtes assez hardie...

La PRÉSIDENTE, *fièrement.*

Allez, Monsieur, on ne craint rien, quand on est sûr de son innocence. Je n'appréhende rien, vous dis-je ; je n'ai rien à me reprocher, & on ne peut pas prouver que je sois capable de la moindre chose qui puisse choquer la vertu ni la bienfaisance.

L'ABBÉ, *à part en riant, & légèrement.*

Elle ne parleroit pas si haut, si je ne lui eusse pas rendu ses méchantes lettres. J'ai fait là une ânerie.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'y a que vous au monde, Monsieur, & encore faut-il que vous soyez dans l'état honneur où le vin vous a mis; il n'y a que vous, dis-je, qui puissiez donner quelque créance aux fables & aux rêveries que vous débitez depuis une heure, un homme ivre comme Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ne diroit-on pas que j'ai bû, à entendre Madame.

LE PRÉSIDENT, *regardant l'Abbé fixement.*

Effectivement l'Abbé a du vin... mais beaucoup... & je commence à concevoir...

L'ABBÉ, *à part & souriant.*

Oh je voudrois bien qu'il imaginât... que je lui ai menti... cela seroit plaisant... Oh je le voudrois à présent.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Monsieur, répondez-moi. Vous me

N

tout étoit arrangé pour vous faire épouser ma fille.

L'ABBÉ, *reculant d'étonnement.*

A moi, ta fille!... à moi, un mariage véritable!... à moi, la demoiselle Nacquart!... l'affaire auroit-elle été canonique, Madame?... vous le savez.

LA PRÉSIDENTE.

Osez-vous bien encore?...

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Mon ami, outre cela... je l'aurois refusée... je ne veux point me marier, moi... je ne suis pas encore assez abandonné de Dieu... ni des femmes... comme tu sçais, Président... pour m'aller marier.

LA PRÉSIDENTE, *d'un air auguste.*

Sortez, Monsieur; & ne paraissez jamais devant moi.

L'ABBÉ, *se retenant pour ne pas rire.*

Je fors, Madame... je n'en dirai pas davantage, parce que c'en est bien meilleur... je suis charmé que cela ait pris ce tour-là... j'en tirai toute ma vie... & d'ailleurs, je suis enchanté que tout se soit passé dans la douceur... parce qu'il est de la dernière conséquence... pour moi... d'avoir de bons procédés avec les femmes... cela

m'en fera avoir, bien sûrement, d'autres. *Il sort.*

SCENE XIV & dernière.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

Le PRÉSIDENT, *se jettant aux pieds de sa femme.*

AH çà, ma chere femme, je te demande pardon.... des soupçons impertinens... je t'en prie, que cela n'altère pas notre union, qui ne...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant & lui aidant à se relever.*

Ces choses-là, Monsieur, se pardonnent rarement. Cependant la conduite que vous tiendrez par la suite avec moi, pourra effacer le ressentiment d'une femme vertueuse, & qui est trop attachée à ses devoirs, pour conserver des levains d'aigreur & de haine contre quelqu'un, que par son inclination, elle n'est rien moins que portée à haïr, quelque sujet qu'il en ait donné.

Le PRÉSIDENT, *pleurant de tendresse.*

Ah ! ma chere amie, ma tourterelle... sois sûre que toute cette bagarre-ci ne fera qu'aug-

menter... ma confiance... mes sentimens... mon estime & ma vénération.

**LA PRÉSIDENTE.**

Nous verrons, Monsieur, nous verrons. — Mais passez dans votre cabinet vous reposer une heure ou deux. Prenez du thé. Je vous ferai avertir quand Messieurs Dupuis, que j'ai envoyé prier de passer ici ce soir, seront arrivés, & nous signerons le contrat de mariage de ma fille, qui est dressé depuis avant-hier.

**LE PRÉSIDENT.**

Je le veux bien, ma chère Epouse. Arrangez tout cela; envoyez chez le Notaire; quand il sera venu, faites-le-moi dire.... & je suis tout prêt à signer... je sens que cela se passe... oh oui, cela se passe.

**F I N.**

**L A T Ê T E**

*A P E R R U Q U E ,*

O U

**LE B A I L L I .**

*PETIT CONTE DRAMATIQUE.*

En un petit Acte.



## PERSONNAGES.

Le B A I L L I.

La B A I L L I V E. } *En petites robes, sans*  
L'É L U E, *veuve.* } *paniers.*

Le VICOMTE, *amant de la* }  
Baillive. } *Tous deux en*  
Le CHEVALIER, *amant de* } *uniforme de*  
l'Élue. } *l'Artillerie.*

THOMAS, *mari de Jacqueline* } *Domestiques*  
JACQUELINE, *sa femme.* } *du Bailli.*

*La Scène est dans le salon du Bailli, au fond  
duquel est une porte vitrée qui donne sur le Jardin.*

Cette bagatelle, à laquelle l'on se garde bien de donner le nom de *Comédie*, a été représentée dans une salle de Spectacle, dont les croisées latérales avoient vue sur une cour, où fut exécuté un très-joli feu d'artifice, dans le goût Chinois. En détournant un peu leurs sièges, les Spectateurs le voyoient assis, sans quitter leurs places, & aussi commodément que si on l'eût tiré devant eux sur le Théâtre même; ils avoient, de moins, l'inconvénient de l'odeur de la poudre & celui de la fumée.

S'il étoit possible d'accorder le moindre mérite à l'invention d'une *folie* pareille à celle-ci, ce seroit uniquement celui d'avoir été imaginée pour paroître forcer quelqu'un qui fait jouer la Comédie chez lui, à donner un feu d'artifice, sans qu'on puisse l'accuser d'en avoir eu l'intention, ni la prétention.



LA TÊTE  
A PERRUQUE,  
OU  
LE BAILLI,  
PETIT CONTE DRAMATIQUE.

En un petit Acte.

---

*Sur le devant du Théâtre ; l'on voit une table servie pour une collation. Une tourte de confitures , au milieu ; des fruits , des biscuits , de la crème , &c. cinq couverts ; à chaque bout de la table , une bouteille de punch , rafraîchissant dans des seaux pleins de glaces.*

---

SCENE PREMIERE.

JACQUELINE, seule.

**V**'LA Thomas ! v'la mon mari qui me char-  
che ! j'ell'vois qui vient à nous. Il a beau faire,  
il ne m'ôtera pas les escrupules que j'ons sur le

106 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

mauvais commerce que notre Maîtresse entretenait avec son Officier d'Artillerie. Mais pardine ! il faut bien nous bailler de garde de lui dire tout le patricotage que j'avons arrangé avec M. le Bailli. V'la Thomas , je gage qu'il va me tarabuster sur tout ça.

---

S C E N E I I.

THOMAS, JACQUELINE.

THOMAS.

**A**H ! te v'la Jacqueline ! Je te le répétons encore, notr'femme : morguenne ! laissons aller le monde comme il va. Nous convient-il à nous de nous apparcevoir que not'Maîtresse aime Monsieur le Vicomte, qu'est Officier d'Artillerie, mieux que son mari, qui n'est que Bailli ; & que Madame l'Élue, qu'est veuve, elle aime mieux Monsieur le Chevalier, qu'est Officier pointeur, lui, que de n'aimer rien du tout ? Sont-ce-là nos affaires ? — Morgué, vous ne deviais point d'abord faire faire cette découverte-là, & encore moins l'aller dire, comme vous avez fait, à Monsieur le Bailli, sans mon ordre. Vous êtes ma femme une fois ! ne suis-je pas le Maître, donc ?

**LA TÊTE A PERRUQUE. 307**

**JACQUELINE**, *niaisement & les yeux  
baissés.*

Oui-dà, le Maître ! — Oh ! Thomas, n'ott'-  
conscience est par-dessus tout. C'est zelle qu'est  
nôtt véritable Maître.

**T H O M A S.**

La belle conscience, d'aller ainfi par troubler  
le ménage des gens de qui je mangeons le  
pain ! Ne sommes-nous pas les domestiques de  
Madame, aussi-bien que de Monsieu, donc ? je  
s'arvons également l'un & l'autre, peut-être ? je  
devons donc être fidèles à tous les deux. — Et  
si le Ciel veut que le Bailli soit cornard, c'est  
zà nous de le voir faire tranquillement, & à  
nous taire là-dessus.

**JACQUELINE**, *niaisement.*

Oh mon doux Jésus ! que dites-vous là, mon  
mari ! c'est zun péché que des'taire en cas  
de ça.

**T H O M A S.**

Oui, mais tu n'trouves donc pas que c'foit  
eun péché de prendre de l'argent du Monsieu,  
de Madame, pisque t'en as reçu encore hier au  
soir, aussi-bien que moi, hem ? dis donc ?

**JACQUELINE**, *toujours niaisement.*

Oh non, ce n'est pas un péché, ça ; Monsieu

308 LA TÊTE A PERRUQUE.

le Curé m'a bien assuré que je pouvions prendre son argent & le trahir ; rapport , ce dit-il , qu'ignia point de mal à faire du mal à ceux qui font le mal.

THOMAS.

Oh ! ouiche ! St'olibrius - là nous prouvera bientôt qu'ignia du bien à faire du mal. — Mais baste , j'espérons que Monsieu le Bailli n'aura pas cru un mot de tout c'que tu l'y as dit. Il est si aveugle & si bête , sur le compte de sa femme , qu'c'est un vrai plaisir. D'ailleurs , il doit être huit jours à son voyage ; j'aurons le tems de raccommoder tes âneries. Il n'est parti que de ce matin , & drès demain je prévienrons Madame sur tout ça. Si je l'y disions aujourd'hui , je n'ferions qu'un trouble-fête ; vla leux collation toute prête , & m'est avis que ça doit être guai pour Madame , tout ça ; car elle verra bientôt des saucissons d'artifice que ce Gendarme d'Artillerie l'y tirera l'y-même.

JACQUELINE , *vivement & niaisement.*

Oh , j'irons voir ce feu-là , Thomas ! ce n'est pas un péché que de voir ça.

THOMAS.

Paix , tais-toi , chienne de langue. Vla toute la Compagnie qui viant envars ici.

S C E N E I I I.

La BAILLIVE, le VICOMTE, l'ÉLUE,  
le CHEVALIER, THOMAS.  
JACQUELINE.

La BAILLIVE, *se donnant des airs minaudiers, & traînant sa voix.*

**T**ENEZ, Vicomte : je ne serai point tranquille que vous n'ayez quitté l'Artillerie. Les boulets de canon ne me sortent point de la tête. *Appercevant Thomas.* Ah ! mes enfans, vous voilà ? servez-nous tout-à-l'heure. *Thomas & Jacqueline se retirent.* Madame l'Élue, nous avons besoin de manger, mon cœur. Nous n'avons pas laissé de nous fatiguer à nous promener dans mon petit parc... avec ces Messieurs.

L'ÉLUE, *minaudant aussi, mais plus étourdiment.*

Eh mais, ma chère Baillive, c'est que vous, avez pris, avec le Vicomte, par cette allée qui n'est pas battue. — Le Chevalier & moi, nous n'avons pas quitté le petit bois, qui est un terrain uni. — Et je ne suis point lassé, mais point lassé du tour.

310 *LA TÊTE À PERRUQUE.*

*Le CHEVALIER , en riant.*

Eh mais, ma délicieuse Veuve, si vous n'êtes point lassé, je vous en fais mon compliment. Je vous ai pourtant fait faire beaucoup de chemin en fort peu de tems ; il faut que vous soyez infatigable.

*Le VICOMTE , gaiement.*

Oh ! ma Baillive est plus délicate & plus raisonnable. Elle avoue, du moins, qu'elle a assez de la promenade qu'elle a faite avec moi. Cela est plus de commerce, cela.

*L'ÉLUE , vivement.*

Écoutez-vous, ma chère, ce que ces agréables-là veulent faire entendre ? tenez : ne voilà-t-il pas ces Messieurs qui se vantent déjà ?

*La BAILLIVE , languissamment.*

Oui, ma chère, les voilà qui se donnent les violons.

*Le CHEVALIER , souriant malignement.*

Sur quoi donc ? il n'est question que de la promenade.

*Le VICOMTE , en badinant.*

Et nous nous applaudissons seulement d'être de bons marcheurs ; cela n'est-il pas vrai ? mais en ai-je trop dit ? là, répondez ?

**LA TÊTE A PERRUQUE. 311**

La BAILLIVE, *très-tendrement.*

Non, non, Vicomte ; vous êtes un homme charmant.

Le CHEVALIER, *en riant.*

Et moi donc , n'ai-je pas dit aussi la vérité ?

L'ÉLUE, *vivement & lui serrant  
la main.*

Oui , oui , mon cher Chevalier , vous êtes un homme adorable.

---

**S C E N E I V.**

Les Auteurs précédens , THOMAS & JACQUELINE, *qui reviennent & qui mettent sur table.*

La BAILLIVE.

**A**VEZ-VOUS mis là tout ce que j'ai demandé ?

THOMAS.

Oui , nôtre Maîtreſſe , ignia rien d'oublié.

La BAILLIVE, *à Jacqueline.*

Et le punch , eſt-il là ?

JACQUELINE.

Oui , Madame ; ignia une bouteille de ça à chaquet bout de la table , dans ces ſciaux-là.



312 LA TÊTE A PERRUQUE.

La B A I L L I V E.

En ce cas là, qu'on nous laisse tranquilles, & que l'on n'entre plus ici, que je n'appelle.

THOMAS & JACQUELINE, *en s'en allant.*

Oui, Madame.

---

S C E N E V.

La B A I L L I V E, L'ÉLUE, le VICOMTE,  
le C H E V A L I E R.

La B A I L L I V E.

A U moins, Messieurs, ceci n'est qu'une collation légère, comme nous en sommes convenus. A minuit, nous ferons réveillon, & nous souperons à fond.

L'ÉLUE, *très-vivement & très-vite.*

Oh, oui, oui, manger un morceau à présent, & bien souper à minuit, cela est très-bien arrangé comme cela !

Le C H E V A L I E R, *gaiement.*

A miracle, Madame.

Le V I C O M T E.

Merveilleusement ! j'aime moi que le souper soit toujours la dernière chose que l'on ait à faire.

Le

## LA TÊTE A PERRUQUE. 313

Le CHEVALIER.

Tu as raison. Tiens : j'ai ma belle Cousine , qui en est à ce régime-là ; & qui prétend que par ce moyen , sa digestion en est moins troublée.

La BAILLIVE , *en riant.*

Allons , allons ; vous nous direz toutes ces folies-là à table. — Mettrons-nous-y. — Mais à propos , ce petit Musicien Italien ; ce petit imparfait , que vous aviez promis de nous amener , Vicomte , est-ce qu'il ne viendra pas ?

Le VICOMTE.

Ah , le Seigneur NICOLÒ ? Madame , il m'a dit qu'il feroit ce qu'il pourroit. Il viendra tard peut-être.

La BAILLIVE.

Laissons-lui donc-là son assiette. *En plaisantant.* Aussi-bien , si mon mari venoit , faut-il bien encore lui garder sa place , & qu'il trouve son couvert mis chez lui ; c'est bien la moindre chose.

L'ELUE , *avec étourderie & volubilité.*

Vous plaisantez ! mais je vous préviens que si votre mari venoit nous surprendre , je commencerois par l'étrangler d'abord.

La BAILLIVE , *lentement.*

Oh ! je vous en empêcherois ; & je vous pré-

*Tome II.* O

314 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

viens, moi, que je le recevrais avec le plus beau sang-froid...

Le VICOMTE, *d'un ton badin à la Baillive.*

•Allons donc, Madame, vous faites-là la petite intrépide ! ... mais je parierois, moi, que sa présence seule vous feroit trembler des pieds à la tête. Tenez : il n'est pas loin d'ici, votre mari ; je viens de le voir, en passant. Voulez-vous que je vous l'apporte ?

La BAILLIVE, *riant.*

M'apporter mon mari ! qu'est-ce qu'il veut dire, donc ?

Le VICOMTE.

Je dis que je m'en vais vous le chercher lui-même. *Il sort un instant.*

La BAILLIVE.

Il est fou,

L'ÉLUÉ.

Il extravague.

Le CHEVALIER.

Je n'y comprends rien.

**LA TÊTE A PERRUQUE. 315**

Le VICOMTE , *revenant avec une tête à perruque , qu'il pose sur le bord du Théâtre. Une perruque carrée est tout accommodée sur cette tête.*

Eh bien , avois-je raison ?

L'ÉLUÉ , *se récriant.*

Eh oui , voilà le Bailli !

Le CHEVALIER.

C'est le Bailli !

La BAILLIVE , *se récriant & minaudant.*

C'est le Bailli ! mais c'est que c'est le Bailli lui-même ; ce sont tous ses traits.

L'ÉLUÉ , *vivement.*

Sa physionomie grave.

La BAILLIVE , *d'un air agréable.*

Son air fin & spirituel.

Le CHEVALIER , *d'un ton grave.*

Jusqu'à son silence.

Le VICOMTE.

Convenez , Madame , que cette plaisanterie est un coup de tête.

La BAILLIVE , *en riant.*

Oh ! il faut qu'il soit des nôtres ; il faut le

316 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

mettre à table. Mais auparavant, il faut l'habiller. Allons, allons, je m'en vais vous chercher sa robe, moi. *Elle sort.*

L'ÉLUE.

C'est bien dit! courez vite.

Le CHEVALIER.

Dépêchez-vous.

Le VICOMTE, *détaillant la tête à perruque.*

*Pour qu'il y ait un siège avec quelque vraie semblance, au bas de cette tête, l'on pratiquera un tiroir très-profond, séparé en deux compartimens; dans l'un, seront ses vieilles perruques; dans l'autre, de la poudre, de la pommade, & de grands peignes de corne. Le tiroir sera à demi-ouvert quand on apportera la tête.*

Diable! comme ces Baillis ont de l'arrangement! ce tiroir-ci renferme ses vieilles perruques. *A la Baillive qui rentre.* Arrivez-donc, Madame; nous admirons-là l'invention de la tête de votre mari.

L'ÉLUE, *en riant.*

Quel génie! de faire là des compartimens pour y mettre sa poudre, sa pommade..

**LA TÊTE A PERRUQUE. 317**

Le VICOMTE , *montrant des peignes.*

Ses peignes de corne.

La BAILLIVE , *vivement.*

Oui, oui, oui ; mais ne perdons point de reme, Vicomte, aidez-moi à mettre la robe à mon mari, *d'un air tendre & languissant*, vous lui servez à tant d'autres choses. *Ils attachent la robe au col de la tête à perruque, qui aura des agraffes.*

L'ÉLUÉ.

Cela tient bien. Mettez le Bailli, à présent, vis-à-vis du couvert de Monsieur Nicolo.

Le VICOMTE , *y transportant la tête.*

L'y voilà ; allons, Madame, faites-le bien manger ; ayez bien soin de votre illustre mari.

Le CHEVALIER , *en montrant la tête.*

Je veux l'enivrer, moi, ce grand Magistrat-là ! cet organe respectable de nos Loix !

La BAILLIVE , *d'un ton badin.*

Allons, allons ; cessez de plaisanter les gens de Robe ! vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir, &... plaçons-nous, nous autres, puisque notre Maître est placé. Tenez, ma chère amie, mettez-vous là.

### 318 LA TÊTE A PERRUQUE.

L'ÉLUÉ.

Allons, mon Chevalier, à côté de moi. *Le Chevalier se met à table à côté de Madame l'Élué.*

La BAILLIVE, *minaudant.*

Vous m'abandonnez donc le Vicomte? *Elle s'assied, & le Vicomte à côté d'elle. La tête à perruque tient le milieu de la table.*

L'ÉLUÉ.

Oh! je n'ai jamais su prendre le bien d'autrui, ma belle Dame.

La BAILLIVE, *servant à table.*

Tenez, Reine, goûtez de cette tourte-là; Jacqueline les fait merveilleusement bien. Je vais en servir à ces Messieurs.

L'ÉLUÉ, *à qui le Chevalier dérobe une partie de sa tourte.*

Elle est admirable! Oh, le Chevalier me la prend. Au voleur, au voleur.

Le VICOMTE, *lui servant un autre morceau de tourte.*

Ah! ne faites pas venir la Garde, Madame; ne faites pas pendre ce pauvre Chevalier; en voici un autre morceau.

La BAILLIVE.

Goûtons notre punch à présent, & voyons

**LA TÊTE A PERRUQUE. 319**

s'il est bien fait. *Le Vicomte en verse à la Baillive, & le Chevalier à l'Élué.*

**L'ÉLUÉ.**

Il a belle couleur.

**La BAILLIVE.**

C'est moi qui devois vous en verser, Vicomte.

**Le VICOMTE & le CHEVALIER, ensemble.**

A vos plaisirs, Mesdames.

**La BAILLIVE, en badinant.**

N'admirez-vous pas ces Messieurs, qui commencent par boire à leurs santés.

**Le VICOMTE.**

Comment ?

**Le CHEVALIER.**

Que voulez-vous dire ?

**L'ÉLUÉ, vivement.**

Vous n'entendez pas ? quoi ! boire à nos plaisirs, n'est-ce pas boire à vos santés, Messieurs les fripons ?

**Le VICOMTE, souriant malignement.**

Ah, oui, oui, c'est de l'esprit que cela. *Il boit.*



320 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

Le CHEVALIER, *d'un ton de persifflage  
sérieux.*

Non, pardieu, c'est du sentiment. *Il boit.*

L'ÉLUÉ, *après avoir bu.*

Ce punch-là est excellent.

*L'on tire un coup de pistolet ; les femmes  
laissent tomber leurs verres de frayeur.*

La BAILLIVE.

Ah, mon Dieu !

L'ÉLUÉ.

Juste Ciel !

Le VICOMTE, *en riant.*

Rassurez-vous, Mesdames. C'est un petit feu d'artifice, c'est un petit plat de mon métier que je veux vous donner ; & ce pétard que vous avez entendu, est le signal dont j'étois convenu avec un de nos Bombardiers. Descendons au jardin ; on le tirera quand vous l'ordonnerez, Mesdames.

L'ÉLUÉ, *vivement.*

Oh mais, c'est trop galant ! descendons, descendons.

*Elle prend le bras du Chevalier, & sort.*

## LA TÊTE A PERRUQUE. 321

La BAILLIVE , *donnant la main au  
Vicomte , avec des graces  
nonchalantes & ridicules.*

Vicomte , vous êtes surprenant en tout ; mais  
en tout.

Le VICOMTE , *en s'en allant avec la  
Baillive.*

Eh mais , ma Princesse , je ne cesserai jamais  
de vous étonner , moi ! jamais ! jamais !

*Ils sortent tous par la porte du fond.*

---

## S C E N E V I.

Le BAILLI , JACQUELINE , *arrivant par  
une premiere coulisse , & à pas  
de loup. Ils passent devant la  
table sans appercevoir la tête à  
perruque.*

J A C Q U E L I N E.

OUI , Monsieur , quoiqu'on ne voie goutte  
dans le Jardin , ils y sont stapendant allés tre-  
tous pour y jouer à la climifette , m'est avis.  
Ainsi , ignia pas à craindre qu'ous les rencon-  
triez , & qu'vous foyez déconvart.

Le BAILLI , *d'un air très-chagrin.*

Oui , mon enfant.

O v

322 LA TÊTE A PERRUQUE.

J A C Q U E L I N E.

Mais, pour Dieu, nôt'Maitre, n'allais pas dire à nôt'homme, que c'est moi qui vous ont introduit dans vôt'propre maison, par la petite porte du potager. Thomas me mangeroit, s'il faisoit ça.

Le B A I L L I.

Non, Jacqueline, je ne te compromettrai pas. Va-t'en, & laisse moi seul ici ronger mon frein. *Jacqueline sort.*

---

S C E N E VII.

Le B A I L L I, *seul.*

**J**E ne sçaurois croire encore que ma femme me soit infidelle. Pour imprudente, oh ! je la crois très-imprudente. — Cela est jeune, cela aime à plaîre ; cela souffre les petites galanteries. — Qu'elle ait aussi l'indiscrétion d'accepter des parties de plaisir ; & qu'elle y laisse prendre avec elle des libertés honnêtes, mais gaillardes ; qu'on y tienne des propos peu mesurés, oh ! je n'en voudrois pas jurer ! mais, du point essentiel, j'en répondrois sur ma tête. — Dans le fond, ma femme est sage, elle a de la vertu ; ce qui s'appelle de la vertu. Il n'est donc

## LA TÊTE A PERRUQUE. 313

question que de l'arrêter sur le bord du précipice , en lui donnant à penser que je la crois plus coupable qu'elle ne l'est en effet. Cette idée seule la fera sur le champ rentrer dans son devoir. *Il apperçoit la tête. En riant.* Que vois-je ! ils ont mis ma tête à perruque à leur table ? Ah , ah ! cette bouffonnerie me confirme encore que tout ceci n'est qu'une espièglerie de ma femme ; & rien de plus. Allons , allons , il n'y a que de la jeunesse & de la folie dans tout cela. — *L'on tire quelques pétards.* Mais , qu'entens-je ! on tire un feu d'artifice ! Allons le voir à cette croisée qui est-là au fond. A présent que je suis un peu remis , je puis bien prendre ma part , sans qu'ils s'en doutent , de leurs plaisirs & de leurs extravagances. Ensuite j'approfondirai si...

*On tire le feu d'artifice.* Il se tait , & le voit , sans qu'on le voie , lui. *Ce feu doit être un feu d'artifice des Italiens , de ceux que l'on tire au fruit , beaucoup plus fort cependant. Après que le feu est tiré , le Bailli revient & continue.*

Ce feu-là est joli.... très-joli... mais , je suis moi-même un joli garçon , de m'amuser à toutes ces baguenauderies-là. Mes soupçons renaissent de plus belle , & je crains bien d'être... ce que je

324 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

n'osé dire... tâchons de nous en éclaircir. — Eh pardi! ils vont revenir achever leur collation ; cachons-nous sous ma Robe.

*Il approche la tête de la table , s'enveloppe de la Robe , à travers de laquelle il passe la tête , & acheve ainsi ce qu'il a à dire.*

Écoutons tout , & ne sortons pas de-là pour des discours simplement. Il faut bien m'assurer par des actions... Oui , oui , demeurons-y avec une patience de chat , jusqu'à ce que je voie... que je voie... Ah Ciel ! fais que je ne voie rien. J'entends du bruit ; enveloppons-nous bien de ma Robe.

---

S C E N E V I I I .

La BAILLIVE , le VICOMTE , l'ÉLUE , le CHEVALIER , le BAILLI , *caché sous sa Robe.*

La BAILLIVE , *se donnant des graces infinies.*

**V**OTRE feu étoit délicieux , mon cher Vicomte.

Le V I C O M T E .

Fi donc , Madame ! c'est une misère ! je n'ai pas voulu donner dans le grand , de peur de

**LA TÊTE A PERRUQUE.** 329

faire jaſer vos voiſins ; & que cela ne fît demain l'hiſtoire de votre petite Ville.

*L'ÉLUE , d'un air étourdi.*

Eh mais , que direz-vous donc du Chevalier , qui m'a empêché de voir le feu , moi ?

*Le CHEVALIER , en riant.*

Moi , Madame ? quelle calomnie ! vous ai-je bouché les yeux , donc ?

*Le VICOMTE , en riant auſſi.*

Allons , allons , Madame , il faut paſſer cela au Chevalier. Il eſt ſingulier dans tout ce qu'il fait.

*La BAILLIVE , ſouriant.*

Oh ! le Vicomte a été moins fou ; il n'a fait éclater tout le feu de ſon amour , qu'après que celui d'artifice a été tiré.

*Le VICOMTE , affectant un air ſérieux  
& de myſtère.*

Doucement donc , Meſdames , doucement. Vous dites-là imprudemment tous vos ſécres ; les murs ont des oreilles , & ſi cette tête à perruque-là en avoit ?

*La BAILLIVE.*

Le Vicomte a raiſon. *Montrant la tête , & lui mettant la main ſur le menton.* Voyez donc

### 328 *LA TÊTE À PERRUQUE:*

Est un Jean... écoute s'il pleur.  
Son pere le fit Gen... tilhomme,  
La nature Jean... qui ne peut...

*Ici, le Bailli fait remuer la tête à perruque.*

Le CHEVALIER, *interrompant.*

Miracle! Mesdames. La tête à perruque vient de remuer d'elle-même, à tous ces mots de Jean, de Jean qui ne peut. Jugez par - là, combien le Bailli, s'il étoit-là, seroit sensible à son état, puisque sa tête à perruque en est émue au point de....

Le VICOMTE.

Que tu es fou avec tes visions! quel diable! tu interromps Madame, dans l'endroit le plus touchant de son couplet! ah, recommencez, Reine, je vous en supplie.

La BAILLIVE.

Il n'y a pas de mal; je vais recommencer.

Jean ( c'est comme on nomme mon  
homme )

Est un Jean... écoute s'il pleur.  
Son pere le fit Gen... tilhomme;  
La nature Jean... qui ne peut;  
Sa valeur, un Jean... qu'on assomme;  
Un Jean de Nivelles, un vrai Jean;  
Moi, cher Amant, vous savez comme

**LA TÊTE A PERRUQUE. 329**

Avec vous , encore hier , j'en  
J'en fis un Jean  
J'en fis un Jean.



Le CHEVALIER.

Elle chante comme un petit Ange !

Le VICOMTE, *la caressant.*

Elle est divine !

L'ÉLUÉ.

Elle est délicieuse , mais délicieuse ! Allons ,  
*à toi...* je veux dire *à vous*, CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Va , je le veux bien , moi ; mais je ne sçais  
que des vieilleries. Ah ! tenez , je vais vous dire  
le Madrigal que je fis pour Madame l'Élue , au-  
paravant que nous fussions arrangés.

*Air : Son Altesse me congédie.*

Finissons , Madame l'Élue ,  
Je vous ai plû , vous m'avez plûe ;  
A votre cœur j'en ai voulu ;  
Au mien vous en avez voulue ;  
Ah ! du Ciel je suis un Élu ,  
Si je puis avoir mon Élue !





La BAILLIVE.

Diantre! Monsieur le Chevalier, vous faites des couplets, comme un César!

Le VICOMTE, à l'Elue.

Eh bien, Madame, vous restez-là, vous, comme une grande inutile?

L'ÉLUE, vivement, & en riant.

Non. Mais, après tous ces couplets gail-lards-là, il me prend envie, à moi, de vous chanter: *Jardins. Elle commence ce grand air:*

*Jardins que la Nature & l'Art...*

Le CHEVALIER, la BAILLIVE & le  
VICOMTE, se récriant.

Miséricorde! miséricorde!

L'ÉLUE.

Allons, allons, ne vous récriez pas tant. Là, là, calmez-vous!... à la place de *Jardins*, je vais vous chanter un couplet, que vous ne connoissiez pas, ni les uns, ni les autres. Il est d'un de nos Messieurs de l'Académie de Caen, qui le composa la veille de son mariage. Écou-tez-le; le voici: <

Air: *Tarare, ponpon.*

Croirai-je que de rien,

Je ferai quelque chose? —

## LA TÊTE A PERRUQUE. 337

Au dire d'un Ancien,  
De rien, l'on ne fait rien. —  
Mais l'amour, si je l'ose,  
Trouvera le moyen  
De faire quelque chose,  
De rien.



Le VICOMTE, *gaiement.*

Voilà un des plus jolis riens que je connoisse.  
Il est appétissant, ce petit rien-là !

Le CHEVALIER, *gaiement aussi.*

Eh bien, d'un rien, comme celui-là, j'en  
sçais tirer des choses admirables ; j'en tire un  
parti étonnant ; Madame l'Élue est-là pour le  
dire.

La BAILLIVE, *en riant.*

Qu'il est Gascon ! Allons, à vous, Vicomte.  
Chantez-nous-là... chantez-nous quelque Ronde  
un peu... polissonne... un peu... là ! ... un peu...  
vous entendez ? ... quelque chose, un peu vif...  
là...

Le VICOMTE,

Je le veux bien ; mais c'est donc à condition  
que vous ferez *chorus* ?

La BAILLIVE.

Sans doute.

332 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

Le CHEVALIER.

Eh mais , apparemment.

L'ÉLU.

Eh mais , c'est ce que nous demandons.

Le VICOMTE , très-gaiement.

Allons , Mesdames , & de la gaieté.

Air : *Chantons Lxtamini* , ou : *Ça ne durera pas toujours.*

Sur toute la nature  
L'on voit régner l'amour ;  
Est-il de Créature  
Qui n'aime pas un jour ?

*Refrain.* Du grand Kaire à Moscou , (a)  
De Stockholm au Pérou ,  
Dans la France , & partout ,  
Tout mortel aime & boit.

*Ils chantent tous en chorus , le refrain.*



L'Hermite en sa Cabane ;  
Dans son Temple un Iman ;

---

(a) Il faut faire grace au ton grivois de cette Ronde , qui est chantée par un Officier d'Artillerie. — D'ailleurs , il faut le supposer trop poli , pour refuser à Madame la Baillive les couplets polissons , qu'elle lui a expressément demandés. C'est donc la faute de cette femme , d'avoir pressé trop indiscretement le Vicomte de lui chanter quelque chose de vif.

**LA TÊTE A PERRUQUE. 333**

Un Chanoine en soutane ;

Un Turc en doliman ;

*Ils reprennent le refrain.*

Du grand Kaire , &c.



Par un nœud légitime ,

Les uns vont à cela ;

D'autres prennent la dixme

Des Epoufes qu'on a ;

*Ils reprennent le refrain.*

Du grand Kaire , &c.



Nos Dieux , dans le bel âge ,

Sont l'Amour & les Ris ,

Mais le feul cocuage

Est le Dieu des Maris ;

*Refrain.* Du grand Kaire , &c.



*Ce dernier chorus est arrêté dès le commencement par le Chevalier, Le Bailli faisant encore mouvoir la tête , par le moyen d'une ficelle qui y est attachée , & qu'il tire , quand il est nécessaire.*

334 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

Le CHEVALIER, *interrompant au refrain.*

Oh parbleu, pour ce coup-ci, je m'y ferois hacher ! la tête à perruque vient de remuer très-fort, sur mon Dieu ! je ne badine pas.

Le VICOMTE, *avec impatience.*

Allons, allons, c'est quelqu'un de nous, dont les pieds l'auront poussée, sans doute ! peux-tu croire, sérieusement, qu'une tête à perruque ait des convulsions, d'elle-même ? ... *En riant.* Serois-tu Convulsionniste jusqu'à ce point-là ?

L'ÉLUÉ.

Oh ! pardi, Chevalier, vous êtes insoutenable d'interrompre toujours comme cela. Oh ! recommencez ce couplet - là, Monsieur le Vicomte, je vous en supplie.

Le VICOMTE.

De tout mon cœur, Madame.

Nos Dieux, dans le bel âge,  
Sont l'Amour & les Ris ;

Mais le seul cocuage  
Est le Dieu des Maris.

*Ils reprennent tous le refrain.*

Du grand Kaire, &c.



**LA TÊTE A PERRUQUE. . 335**

**La B A I L L I V E.**

A merveille, Vicomte ! Mais , je fais une réflexion : nous avons tous chanté , excepté le Bailli. Eh ! si nous le prions actuellement de nous chanter un petit air à son tour ?

**L'É L U E.**

Comment ! ma chère ? tu veux faire chanter une tête à perruque ?

**La B A I L L I V E, gaiement.**

Seroit-ce donc la première qui auroit chanté ? N'en avez-vous jamais entendu à notre Cathédrale ?

**Le C H E V A L I E R.**

Et à l'Opéra , tous les Débutans , à votre avis ?

**Le V I C O M T E.**

Et dans le monde , n'en entendez-vous pas parler tous les jours ? rien n'est plus commun.  
*Le Bailli éternue.* A vos souhaits , Madame.  
Vous éternuez bien fort !

**La B A I L L I V E.**

Je n'ai point éternué.

**L'É L U E.**

Non , vraiment , ni moi.

**Le V I C O M T E.**

Parbleu , ni moi non plus ; & si ce n'est aucun

336 *LA TÊTE A PERRUQUE.*

de nous autres, il faut que ce soit la tête à perruque, à laquelle il vient de prendre un rhume de cerveau; car, très-sûrement, l'on a éternué.

La B A I L L I V E.

Cela est vrai.

L' É L U E.

Cela est certain.

Le C H E V A L I E R.

Je l'ai entendu.

Le V I C O M T E.

En ce cas-là, de peur que ce rhume-là n'ait des suites, buvons à la santé du Bailli.

La B A I L L I V E.

C'est bien dit.

Le C H E V A L I E R.

Volontiers.

L' É L U E.

Tope.

Le V I C O M T E, *à la Baillive.*

Allons, Madame, à la santé de votre cher mari. C'est à vous à la lui adresser, & songez bien à l'appeller par son nom propre.

La B A I L L I V E.

Que vous êtes malicieux, Vicomte!... Mais, ma foi, vous n'en ferez pas dédit. A ta santé,  
cocu, Le

**LA TÊTE A PERRUQUE. 337**

**Le BAILLI**, *passant la tête par la  
fente de sa Robe.*

**Je** te remercie, coquine.

*Tous les Acteurs, effrayés de cette appari-  
sion, renversent la table, les bouteilles, les  
assiettes, &c. & s'enfuient en criant.*

---

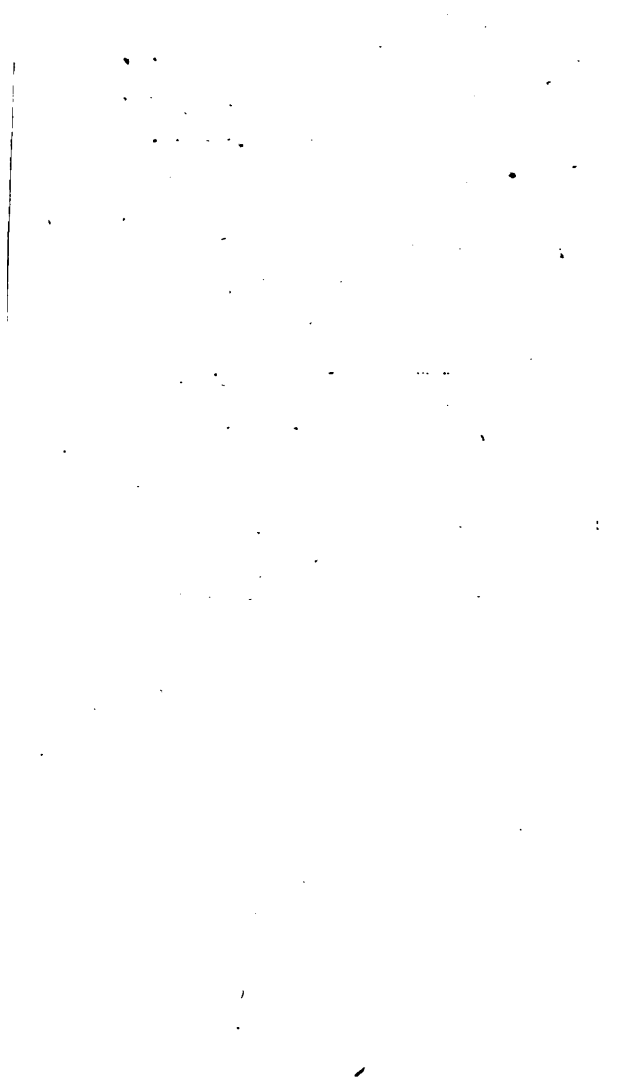
**SCENE VIII & dernière.**

**Le BAILLI**, *seul.*

**A**H, malheureux! & ils me brisent tout en  
s'enfuyant! De toutes les façons, c'est moi qui  
paie les pots cassés de tout ceci.

**F I N,**





# T A N Z A Ï

E T

NEADARNÉ,  
*TRAGI-COMÉDIE,*

EN UN ACTE, ET EN VERS.

*Précédée de la Lecture, Prologue en Prose.*

—●●●●●●●●●●●●●●●●●●—  
**ACTEURS DU PROLOGUE.**

Le PRÉSIDENT.

La PRÉSIDENTE.

Mademoiselle GAUSSIN.

Le COMMANDEUR.

L'AUTEUR.

Le CHEVALIER.

L'ABBÉ.

La Scène est dans l'Appartement de la Présidente, à la Campagne.

---

*Ce Prologue, arrangé différemment, devoit être donné avec Dupuis & Desfronais, en 1763; il a été composé en 1754, neuf ans auparavant la représentation de cette Pièce.*



LA  
LECTURE,  
PROLOGUE.

---

SCENE PREMIERE.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE,  
l'AUTEUR, Mademoiselle GAUSSIN,  
l'ABBÉ, le COMMANDEUR, le  
CHEVALIER.

*L'Auteur, lorsqu'on levera la toile, sera censé lire sa Pièce, de laquelle il dira le dernier Couplet; du moins celui qui sera répété tel. Il sera assis vis-à-vis d'une table longue de Piquet. A sa droite sera la Présidente qui parlera; ensuite le Chevalier & le Commandeur. A sa gauche sera l'Abbé, le coude appuyé sur la table, & paroissant rêver. Mademoiselle Gaussin, faisant des nœuds, ensuite; & le Président roulant un petit morceau de papier entre ses doigts.*

L'AUTEUR, paroissant achever sa lecture.

ENFIN, soit à dessein, soit effet du hazard;  
Nécadarné prouva que d'une épingle unique,  
Il est trop dangereux d'attacher sa runique;

342      *L A L É C T U R E ,*

L'épingle saute ; & montre à mes yeux éblouis,  
Et des touffes de rose , & des touffes de lis.

Voilà tout. Vous voyez bien que le mérite de  
ma Pièce dépend absolument du jeu des Acteurs.

*Tout le monde se lève , excepté l'Abbé , qui  
prend le manuscrit de l'Auteur , qui le lui  
laisse poliment. Il en paroît profondément  
occupé pendant toute la Scène ; il donne  
des coups de crayon à plusieurs endroits  
de la Pièce ; il passe d'une page à une au-  
tre ; il est sans cesse à la feuilleter.*

Tous les ACTEURS ensemble , excepté  
l'Abbé.

Oh ! cela est fort joli ; cela est très-joli !

L' A U T E U R .

Ah ! c'est politesse pure de votre part , je sens  
bien cela.

La P R É S I D E N T E .

Non , Monsieur , c'est la vérité. — Eh ! re-  
nez ; demandez-le à Mademoiselle Gauffin , qui  
a la complaisance d'être ici , dans ma Terre , la  
Directrice de notre troupe de campagne ; ...  
demandez-le au Commandeur , au Chevalier , à  
mon mari lui-même , à Monsieur le Président ,  
qui est Juge très-sévère , lui...

**P R O L O G U E.**     143

**Le COMMANDEUR, bégayant**

Oui, oui, oui, cha, cha, char... charmant.

**Mademoiselle GAUSSIN.**

Très-agréable ; oh ! pour cela très-agréable.

**Le PRÉSIDENT, d'un air pédant.**

Oui ; mais cela est un peu trop licentieux.

**Le CHEVALIER.**

Point du tout ! cela est très-bien gazé ; & je n'y trouve rien de trop.

**La PRÉSIDENTE.**

Non, il n'y a rien de trop ; vous avez raison, Chevalier.

**L' A U T E U R.**

Ah ! Madame la Présidente est bien bonne. L'on a toujours de l'indulgence pour des pièces de société.

**Le CHEVALIER.**

Non, d'honneur, cela est plaisant. Il y a seulement des endroits qu'il faudroit étendre davantage.

**L' A U T E U R.**

Je les étendrai, Monsieur.

**La PRÉSIDENTE.**

Que dites-vous ? au contraire, Je croirois

plutôt qu'en élaguant... Oh ! il faut élaguer...  
Oh ! je suis pour qu'on élague , moi.

L' A U T E U R (a).

J'élaguerai , Madame , j'élaguerai.

Mademoiselle G A U S S I N .

Allez , Monsieur , laissez votre Pièce , telle  
qu'elle est.

L' A U T E U R .

Je n'y toucherai pas , Mademoiselle.

Le C H E V A L I E R .

Il y auroit pourtant bien quelque petite chose  
à changer....

L' A U T E U R .

Je changerai , Monsieur.

La P R É S I D E N T E .

Eh ! ne changez rien , Monsieur !

L' A U T E U R .

Oh ! je ne changerai rien , Madame.

Le C O M M A N D E U R .

Ma , ma , ma , Madame la Présidente.

La P R É S I D E N T E .

Eh bien , mon Commandeur ?

---

(a) Quand on donne des conseils à l'Auteur , il doit  
avoir toujours l'air embarrassé & contraint ; il doit mon-  
trer dans son jeu une complaisance forcée.

Le COMMANDEUR.

Vous pa, pa.... vous par... vous parliez d'élaguer.... je ne vous cõtre, contredis, dis pas par, parce que vous êtes chez vous. Mais pourtant, quand, quand, quand l'Amant va pour, pour se jus.... jus.... justifi, fi, fi.... se justifier, faut-il lui cõper, lui cou cou, lui cou couper.... lui couper la parole ?

Mademoiselle GAUSSIN.

Ce n'est sûrement pas cela que Madame veut qu'on élague.

La PRÉSIDENTE.

Non assurément.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton de Pédagogue.*

Tenez, ce qu'il y a à élaguer, ce sont les idées trop libres, les peintures trop vives dont il faudroit purger...

Le CHEVALIER, *l'interrompant.*

Que dis-tu là, Président ? je voudrais qu'il y en eût davantage. Ajoutez-en, Monsieur, ajoutez-en.

L'AUTEUR.

Ah ! Monsieur, vous plaisantez !

P v



**La PRÉSIDENTE.**

Mais y en a-t-il tant , Mademoiselle ?

**Mademoiselle GAUSSIN, d'un ton  
très-doux.**

Mais non ; non , Madame , je ne trouve pas ,  
moi.

**La PRÉSIDENTE.**

Elles ne font pas mal tournées.

**Mademoiselle GAUSSIN.**

Oui , oui , elles le font gaiement.

**La PRÉSIDENTE.**

Oui , oui , oui.

**Mademoiselle GAUSSIN.**

Oui , oui , oui.

**Le COMMANDEUR.**

Moi , j'aime beau , beaucoup toutes ces peti-  
tes vile , vilénies-là , moi .

**La PRÉSIDENTE.**

Ah ça , Monsieur , aux endroits de morale ,  
nous élaguerons , n'est-ce pas ?

**L'AUTEUR.**

Oui , Madame .

Le P R É S I D E N T, *d'un ton imposant &  
avec lenteur.*

Non pas; croyez-moi plutôt. Il faut les étendre davantage.

L' A U T E U R.

Oui, Monsieur.

Le P R É S I D E N T.

Et sur-tout, ôtez de ces équivoques claires.

L' A U T E U R.

Oui, Monsieur.

La P R É S I D E N T E.

N'en ôtez-pas.

L' A U T E U R.

Non, Madame.

Mademoiselle GAUSSIN, *d'un ton naïf.*

Laissez-les, au moins.

L' A U T E U R.

Oui, Mademoiselle.

Le C H E V A L I E R.

Glissez-nous en encore, si vous pouvez.

Le C O M M A N D E U R.

Oui, oui, oui, cou, cou, coutez nous-en d'autres.

S C E N E II.

Mademoiselle GAUSSIN, le PRÉSIDENT,  
l'AUTEUR, le COMMANDEUR, &  
l'ABBÉ, *qui reste toujours assis, & qui ne  
cesse pas d'examiner le manuscrit qu'il tient.*

L' A U T E U R.

A H ça, avouez, Mademoiselle, que Ma-  
dame la Présidente vient de vous dire tout bas  
que ma Pièce ne vaur rien ; & qu'elle n'est pas  
jouable en l'état où elle est :

Mademoiselle G A U S S I N.

Inquiétude d'Auteur ! je vous jure qu'il n'est  
rien de cela ; au contraire.

L' A U T E U R, *au Président.*

Mais, vous, Monsieur, parlez-moi sincère-  
ment ; mais bien sincèrement.

Le P R É S I D E N T, *avec une extrême  
lenteur.*

Oh ! très-volontiers ! tenez, Monsieur, je suis  
bien éloigné d'être pédant, ainsi mon sentiment  
ne doit pas vous être suspect, quand vous me  
voyez blâmer le peu de décence, que vous...

**P R O L O G U E.** 351

**Le COMMANDEUR , l'interrompant.**

Et moi , je te soutiens , Pré... Président , que c'est de la pé pé pé , pédanterie d'homme de Robe ; d'homme de Ro , ro , de robe que cela ! tenez , mon , mon Monsieur , je n'ai qu'un , qu'un mot , je n'ai qu'un , qu'un mot de cri , de cri , cri , de critique à vous faire sur votre Pié , Pièce.

**Mademoiselle GAUSSIN.**

**Qu'est-ce que c'est , Grand Commandeur ?**

**L' A U T E U R.**

**Faites-la hardiment , Monsieur.**

**Le PRÉSIDENT , d'un ton emporté.**

**Voyons la critique du Commandeur.**

**Le COMMANDEUR .**

Votre Pièce est jo jo , jolie , mais elle est d'un gen , d'un gen gen , d'un genre , qui n'est pas assez dé dé , pas assez décidé.

**Mademoiselle GAUSSIN , souriant d'un air malin.**

**Vous croyez ? Et , moi , je le trouverois un peu trop décidé , plutôt.**

**Le PRÉSIDENT.**

**Oui , trop décidé ; trop libre.**

Cela peut bien être.

Le C O M M A N D E U R.

Et puis, je trou, je trou trou, je trouve que  
votre ca, votre ca ca, votre carastrophe, n'est-  
ce pas Mademoiselle, ne nous four, ne nous  
four, fournit pas assez de com, de comique;  
& qu'on en pou, pou, pouvoit tirer da, da da  
da, davantage?

Mademoiselle G A U S S I N.

Cependant, cela n'est pas triste.

Le P R É S I D E N T.

Cela n'est que trop gai.

L' A U T E U R.

Monsieur, je tâcherai de profiter de vos  
avis.

Le C O M M A N D E U R.

Ah ça, je vous laisse. Je vais rejoindre ta ta,  
ta, ta femme, Président. Je suis bien aisé de lui  
do, do, do, do, de lui do, donner ces petites  
no, no, no, no, ces petites notes, sur la, la,  
la, la la la, sur la pié pié pièce de Monsieur.



SCENE III.

Le PRÉSIDENT, l'AUTEUR, Mademoiselle  
GAUSSIN, l'ABBÉ, toujours assis & occupé.

Le PRÉSIDENT, très-lentement & d'un  
air capable.

**M**ONSIEUR, faites-moi la grace de suivre  
ce raisonnement-ci.... je vous en supplie : —  
Si vous ne pouvez me nier.... qu'à mesure que  
nos mœurs se sont corrompues... la décence est  
augmentée en proportion de la diminution de  
la vertu ; ... qu'en conséquence, notre Théâtre  
est devenue l'école de cette même vertu ;... dès-  
lors vous êtes forcé de m'accorder que votre  
Pièce licencieuse, ne peut plaire qu'à des fem-  
mes, qui ne sont point dans le cas de....

Mademoiselle GAUSSIN, l'interrompant.

Eh ! mon Dieu, Monsieur l'Abbé que faites-  
vous donc-la ?

L'ABBÉ, se levant avec le manuscrit.

Mademoiselle, j'examinais, pheu, eu, eu,  
eu (a).

---

(a) Tous ces pheu... eus, ha ! ha ! ne sont que des sons.  
C'est l'air d'un homme qui pense plus qu'il n'en dit. Ou  
plutôt, c'est quelqu'un qui voudroit penser, & qui  
n'exprime rien, parce qu'il ne pense pas.

Mademoiselle GAUSSIN, *en montrant l'Abbé.*

Messieurs, vous sçavez que Monsieur l'Abbé est un connoisseur. *A part, en riant.* Qui ne se connoît à rien.

L' A B B É.

Ah ! connoisseur, pheu, eu, eu, si vous voulez, connoisseur comme ça, pha, a, a, a, j'ai fait une étude particuliere des regles du Théâtre ; j'ai un certain usage.... un certain trantran, & puis voilà tout, pheu, eu, eu.

Le P R É S I D E N T.

Oh ! l'Abbé, l'on connoît votre judiciaire ; trêve de modestie. Vous êtes un homme de génie qui n'avez jamais rien produit ; mais vous avez du goût.... du tact.... & vous excellez dans la critique & dans la discussion.

L' A U T E U R.

Ah ! Monsieur, de grace, parlez-moi vrai sur ma Pièce.

L' A B B É, *avec un air de penseur, & tranant ses mots.*

Que je vous parle vrai, Monsieur ? mais, ais, ais, si vous me pressez, ez, ez, je vous dirai nettement mon avis ; mais nettement,

L'AUTEUR.

Oh, volontiers, nettement.

L'ABBÉ, *d'un air mystérieux.*

Monsieur, j'ai d'abord écouté votre Pièce, avec la plus grande attention, la plus grande contention d'esprit.... je connois mon Théâtre... j'ose vous assurer que je vois bien.... je ne m'enthousiasme pas facilement, je viens de relire votre Ouvrage, encore.... & tout au moins, trois fois... & je vous dirai... pheu, pheu, pheu, eu.

L'AUTEUR.

Que vous n'en êtes pas content, parlez vrai.

Mademoiselle GAUSSIN.

Il ne vous plaît pas ?

Le PRÉSIDENT.

Vous le trouvez trop libre, je gage ?

L'ABBÉ.

Non, non, non, non ; rien de tout cela. Allons, allons pied à pied ; & procédons méthodiquement ; commençons par notre exposition... L'exposition, d'abord j'y voudrois.... j'y voudrois.... j'y voudrois, pheu, eu...

L'AUTEUR.

Plus de clarté ?



Mademoiselle GAUSSIN.

Plus de gaieté ?

Le PRÉSIDENT.

Plus de décence ?

L'ABBÉ.

Eh mais, non, non.... vous n'y êtes pas tous... Je vous la passerois, moi, votre exposition.... telle qu'elle est.... si vos caractères y tencient.... Mais ces caractères n'ont pas un certain.... ils n'ont pas pheu.... pheu en... là... un certain je ne sçais quoi.... un... aidez-moi donc.

L'AUTEUR.

Eh mais ! que leur manque-t il, Monsieur ?

L'ABBÉ, *comme quelqu'un qui cherche une idée.*

Ah ! ce qui leur manque, Monsieur !... ah ! ah !... c'est quelque chose.... c'est.... je ne sçais que vous dire, moi.... c'est un rien.... un rien, qu'on sent.... qu'on sent mieux.... pheu, eu eu, qu'on ne peut l'exprimer.... Vous qui connoissez votre art.... pheu, eu, eu.... vous devez m'entendre à demi mot ?

L'AUTEUR, *avec agitation.*

Mais non, je n'entends pas, Monsieur, en vérité.

L' A B B É, *avec un air de finesse.*

Ah !.... ah !.... ah !.... amour propre d'Auteur ! prenez-y garde , Monsieur , vous en ferez la dupe.

Mademoiselle GAUSSIN.

Mais , du moins , Monsieur l'Abbé , vous devez être content du style ?

L' A B B É, *hésitant.*

Eh mais.... eh mais , non ; .... si vous voulez que je vous le dise... c'est ce que je vois le plus clairement : je le trouve... je le trouve.... pheu, eu, eu....

Le PRÉSIDENT , *l'interrompant.*

Trop uni , n'est-ce pas ? vous y voudriez , & moi aussi , plus de maximes , plus de sentence :

L' A U T E U R.

Ah ! Messieurs ! je conviens , de bonne foi , que je n'ai point ce vernis , ce coloris brillant de l'esprit ;.... je l'admire dans les grands Peintres qui ont cette partie ; mais la nature ne me l'a point donnée ; par conséquent , j'ai dû me réduire au stile le plus naturel....

L' A B B É, *l'interrompant avec vivacité.*

Eh ! c'est un stile furnaturel , qu'il faut , Monsieur ; des traits , des faillies , des éclairs....

éblouit.... étonner.... Si j'avois votre Tragi-Comédie entre les mains , pendant un mois seulement , je vous la culbuterois , que vous ne la reconnoîtriez pas.

Mademoiselle GAUSSIN , *à part.*

Je le crois bien , car il la défigureroit.

L'ABBÉ , *poursuivant avec chaleur.*

Par exemple , je ne vous laisserois parbleu pas le dénouement comme il est. J'imaginerois... oui , Monsieur , je prétends.... que dans votre dénouement , il faudroit , oui , il faudroit , oui , il faudroit imaginer pheu , ea , eu , imaginer....

L'AUTEUR.

Eh quoi imaginer ?

Le PRÉSIDENT , *d'un air capable.*

Oui , sans doute , voilà ce qu'il faudroit imaginer.

L'AUTEUR.

Mais quoi ?

L'ABBÉ.

Eh mais , imaginer , pheu , eu , eu , quelque surprise , pheu , eu , eu , qui pheu , eu , eu , bien ménagée , là... pût tirer le Spectateur de l'engourdissement....

Mademoiselle GAUSSIN.

Comment ?

L' A U T E U R.

De l'engourdissement ?

L' A B B É.

Non, je me méprends de terme ; je veut dire de la léthargie.

L' A U T E U R.

De la léthargie ?

L' A B B É.

Eh non, non ; je ne sçais ce que je dis , ce n'est pas précisément cela que....

L' A U T E U R.

Mais vous m'effrayez ! .... vous me désespérez ! Ah ! de grace , Monsieur , entrons dans un plus grand détail , & que je sçache....

L' A B B É, *tirant sa montre.*

Oh! cela demanderoit trop de discussion !... mille pardons , Monsieur ! mais l'heure de la poste nie presse. Il faut que j'écrive à un jeune Auteur de Province , auquel j'adresse vingt pages de petites notes , que j'ai faites sur la Tragédie... *En s'adressant à Mademoiselle Gaussin.* Vous la connoissez , Mademoiselle ? Vous l'avez

refuſſe aux François ; & je viens de la mettre en état d'être jouée cet hiver.

L' A U T E U R.

Ah , Monsieur , encore un mot , je vous ſupplie....

L' A B B É , *en s'en allant.*

Ah ! mon Dieu , je m'enfuis ; cela m'eſt impoſſible , je m'enfuis.

L' A U T E U R.

Eh bien , Mademoiſelle , il a raiſon ; oh ; cela ne réuſſira pas.

L' A B B É , *revenant*

Ah ! Monsieur , j'oubliois : j'ai une grace à vous demander : ne dites-pas dans le monde , je vous en conjure , que vous m'avez lû votre Pièce , ni que je vous en ai dit mon ſentiment.... pheu , eu , eu !... Vous devez ſentir ma délicateſſe à cet égard. Il ſembleroit , moi , que je m'érige en Juge des pièces de Théâtre ; pheu , eu !... que je ne fais que cela :... que je m'occupe uniquement de.... pheu , eu , eu.... de toutes ces miſères-là.... L'on me croiroit des prétentions , & je n'en ai aucunes , mais... mais aucunes. — Suivez mes conſeils , à la bonne heure , Monsieur ! Vous les avez bien entendus ; je me ſuis expliqué clairement , & avec franchise ,  
pheu ,

phœu, eu, eu... profitez de mes avis, si vous trouvez qu'ils valent quelque chose.... phœu, phœu! je puis vous dire, sans vanité, que tout n'en ira que mieux... Mais, de grace, Monsieur, ne me nommez pas.... Je vous le demande en grace : ne me nommez pas ! *Il sort.*

---

SCENE IV.

L'AUTEUR, Mademoiselle GAUSSIN,  
le PRÉSIDENT.

Mademoiselle GAUSSIN.

**E**H ! oui, ne le nommez pas ! Mais si vous lui donniez votre Pièce à corriger, il diroit tout bas, & par-tout, que c'est lui qui l'a faite.

L'AUTEUR, *troublé, & sans écouter ce qu'on lui dit.*

Ah ! Mademoiselle ! Madame la Présidente vous l'avoit déjà dit à l'oreille ; l'Abbé vient, lui, de me le dire ici tout haut : ma Pièce ne vaut rien ; & je commence à le croire.

Le PRÉSIDENT, *très-gravement.*

Eh bien ! Monsieur, dès que vous sentez cela, il n'y a qu'un parti à prendre : corrigez la, sur les avis de l'Abbé.

*Tome II.*

Q

Mademoiselle GAUSSIN, à l'Auteur  
en riant.

Mais, oserois-je vous demander ce qu'il a dit ? l'avez-vous entendu ? y avez-vous compris quelque chose ?

L' A U T E U R.

Non pas autrement, mais....

Mademoiselle GAUSSIN, l'interrompant.

Eh ! Monsieur, nê voyez-vous pas que ce Monsieur l'Abbé est un de ces prétendus connoisseurs, qui ne peuvent en imposer qu'à des Auteurs qui meurent de peur ?

Le P R É S I D E N T,

Non pas, s'il vous plaît, il y a du bon dans sa critique ; il raisonne principes. Allez, allez, mon cher Monsieur, confiez-lui votre manuscrit ; il en tirera parti.



SCENE V & dernière.

La PRÉSIDENTE , le CHEVALIER , le  
COMMANDEUR , le PRÉSIDENT ,  
l'AUTEUR , Mademoiselle GAUSSIN.

La PRÉSIDENTE.

**M**ESSIEURS , je viens vous avertir de  
passer au Théâtre.

Le CHEVALIER.

Allons prendre nos places ; on n'attend que  
nous pour commencer.

Le COMMANDEUR.

Il est tems , tems , mes , mes Mesdames ;  
on va le le , on va lever la toile.

Le PRÉSIDENT , *avec étonnement &  
gravité.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire , ma chere  
femme ?

La PRÉSIDENTE.

Cela veut dire , mon cher mari , que nous  
sommes prêts à jouer , dans l'instant , la Pièce  
que Monsieur vient de nous lire.

L'AUTEUR , *hors de lui-même.*

Ma Pièce ! ma Pièce ! cela n'est pas possible !

Q ij



Mademoiselle GAUSSIN, *d'un air doux  
& malin.*

Pardonnez-moi, Monsieur; rien n'est si possible que ce qui est. — Sachant que votre intention étoit de la faire jouer sur ce Théâtre particulier, je vous ai emprunté, il y a quatre jours, votre manuscrit; j'en ai fait tirer les rôles, Mardi; & nous la jouons aujourd'hui, Samedi; je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur servi plus promptement... Si vous vous plaignez, après cela...

L'AUTEUR, *l'interrompant avec colère.*

Eh! mais, c'est justement ce dont je me plains horriblement, Vous ne pouvez pas avoir eu le tems d'apprendre vos rôles.

Mademoiselle GAUSSIN.

Bon! nos rôles? Ici, nous jouons sans les savoir; & cela va, Ah ça, adieu, adieu: c'est moi qui ouvre la Scène, *Elle sort, le Chevalier lui donne la main, & sort avec elle.*

L'AUTEUR,

Eh, Mademoiselle!.., elle est partie.

*S'adressant aux Spectateurs.*

Messieurs, je mérite plus d'indulgence qu'un autre; on joue ma Pièce, sans que je le sache; & sans qu'on la sache,

**P R O L O G U E.** 365

**Le P R É S I D E N T.**

Mais, Madame la Présidente, cette Pièce est remplie de choses libres, qui...

**La P R É S I D E N T E , l'interrompant.**

Mais, Monsieur le Président, je ne trouve rien de tout cela, moi ; & je le prouve, puisque j'y ai pris un rôle, que j'y vais jouer. *Elle sort avec précipitation.*

**Le P R É S I D E N T.**

Cela me paroît vif ; cela est lesté.

**Le C O M M A N D E U R.**

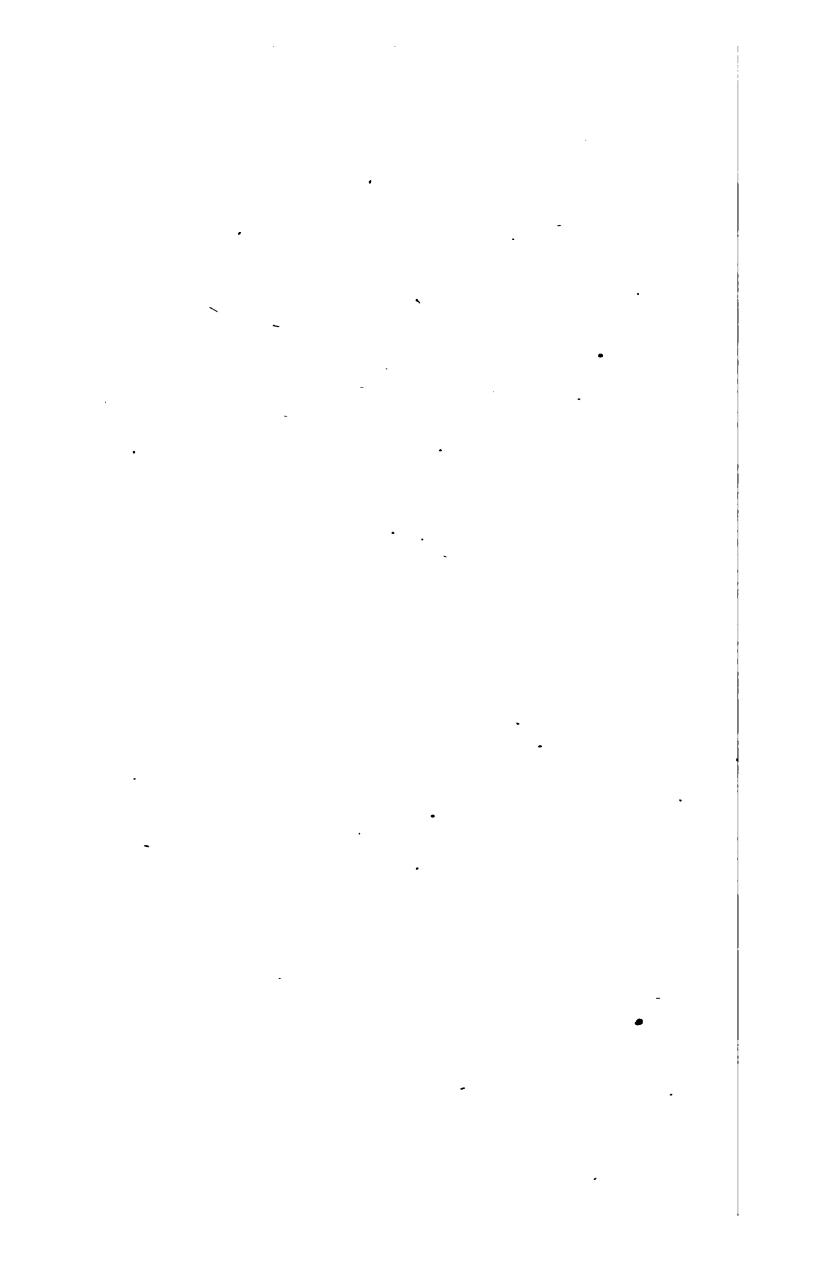
Mais di, di, dis-moi donc, Pré, Président, est-ce que tu, tu, tu ne vaux plus rien, rien, rien, rien du tout avec les femmes ? Est-ce que tu, tu, tu es fi, fi, es fini entièrement, que tu, tu tu, que tu n'aimes plus les go go, les go, les godrioles ? C'est le tic, le tic tic, le tic des gens totalement retirés de la société.

**L' A U T E U R , au Président.**

Vous voyez-bien, Monsieur, que je ne puis pas ôter les choses qui ont pu vous déplaire ; l'on ne m'en laisse pas le tems.

**Le P R É S I D E N T , toujours très-gravement.**

Eh bien, allons nous placer ; & nous verrons à la seconde représentation à faire les changemens que la décence, quoi qu'en dise Madame, paroît exiger nécessairement.



# TANZAI

ET

## NEADARNÉ,

### TRAGI-COMÉDIE,

*En un Acte & en Vers.*

---

*Pour faciliter l'intelligence de cette sérieuse Tra-  
gi-Comédie, l'on doit faire imprimer & débiter,  
dans la Salle du Spectacle, un peu auparavant  
la représentation, le billet d'avertissement,  
ainsi qu'il suit.*

L'EAU CÉLESTE,

OU

LE SECRET

DE LA FÉE MOUSTACHE.

MESSIEURS, & sur-tout, MESDAMES,

**V**ous êtes avertis que le Signor PORTO-VENERÉ, Par-  
fumeur & Chymiste Italien, a recouvré le secret de la FÉE  
MOUSTACHE, perdu depuis si long-tems, & que l'on re-  
trouve dans son Eau Céleste, avec toutes ses mêmes vertus  
& propriétés.

Par l'effet de cette Eau, les hommes se trouvent toujours  
mal à leur aise, de la façon du monde la plus agréable. En  
Italie, tout ce qu'il y a de grand en femmes, a fait, avec  
succès, l'épreuve de ce spécifique.

L'Eau Céleste, rendue à Paris, revient à dix sêquins,  
la prise. Par ce prix, qui doit, on l'avoue, paroître ex-  
horbitant, l'on juge bien que cette Eau n'est faite que pour  
des femmes un peu aisées.

Il est de la plus grande conséquence de prévenir les Dames qui s'en serviront , sur le danger qu'il y auroit à prendre plus d'une prise de cette Eau , par jour. Si l'on alloit jusqu'à deux prises, dans la même journée , l'on se trouveroit, au moins pendant un an, incapable de répondre aux avances les plus polies de son Amant ; & si l'on avoit malheureusement l'imprudence ou le délire d'aller jusqu'à trois ou quatre prises , il est indubitable que la femme qui en feroit la folie, se trouveroit le cœur fermé pour toujours aux impressions les plus agréables, qu'elle ne pourroit plus recevoir, même de l'Amant le plus tendre, le plus touchant, & qui auroit l'esprit le plus adroit & le plus insinuant.

*Le Signor Porto-Vénéré demeure toujours à Rome, Place Navone, à côté du Palais Pamphile, dans une petite porte étroite, à l'enseigne du Petit-Cœur.*



## PERSONNAGES.

TANZAY, *Prince de la grande Chéchianée.*

NEADARNÉ, *Epouse de Tanzaï.*

Le GÉNIE JONQUILLE.

SAUGRENUTIO, *Grand-Prêtre de Chéchian.*

La FÉE MOUSTACHE, *Confidente de Neadarné.*

AZORT, *Chef des Eunuques noirs.*

GARDES, & *Eunuques noirs & blancs.*

---

*La Scène est à Chéchian, dans le Palais de Tanzaï.*



T A N Z A Ï  
E T  
N E A D A R N É,  
TRAGI-COMÉDIE  
*En un Acte , & en Vers.*

---

SCENE PREMIERE.

NEADARNÉ , MOUSTACHE , *ayant une  
longue moustache à la  
Chinoise, du côté gauche.*

NEADARNÉ , *embrassant Moustache.*

**Q**UOI ! Moustache en ces lieux ! Moustache  
à Chéchiin !

M O U S T A C H E.

Je m'arrache aujourd'hui des bras de Co-  
moran ,

Belle Néadarné. Deux fois la nuit obscure ,  
Aux plaisirs de l'Amour , a livré la Nature,

Qv

Depuis qu'ayant quitté Jonquille & ses Etats,  
 Vous rendez Tanzaï maître de vos appas.  
 Depuis ce tems, moi-même, à mon Amant  
 rendue,  
 Moi-même, en d'autres lieux, par l'Amour re-  
 tenue,  
 Je n'ai pu vous revoir ; je n'ai pu m'informer  
 Si Tanzaï, jaloux, facile à s'alarmer,  
 Ombrageux, & craignant le malheur qu'on lui  
 cache,  
 N'auroit point pénétré le secret de Moustache.  
 Sans avoir de soupçons, le Prince a-t-il goûté  
 Le fantasque plaisir & la difficulté ?

N E A D A R N É.

Hélas !

M O U S T A C H E.

Vous soupirez ! Eh quoi ! ma chère fille,  
 Son esprit forme-t-il des doutes sur Jonquille ?  
 Ah ! parlez : mon secret manque-t'il son effet ?  
 En a-t'il fait assez ?

N E A D A R N É.

Il n'en a que trop fait.

Mais que dis-je, grands Dieux ! il seroit trop  
 injuste  
 D'accuser de mes maux, votre secret anguste.  
 Ma rechûte est la suite, & l'effet du courroux  
 De l'affreux Concombre ; & voilà de ses coups.

**ET NEADARNÉ. 371**

Hélas ! votre secret , me laissant accessible ,  
Me rendoit difficile , & non pas impossible ;  
C'est cette Fée...

**MOUSTACHE, l'interrompant.**

Eh non , non ; c'est que du secret  
Vous avez fait , Princesse , un usage indiscret.  
Voilà comme aux excès notre Sexe se porte ;  
Ah ! vous en aurez pris la dose un peu trop forte.

**NEADARNÉ.**

Madame , il est bien vrai ; car d'abord je fus  
bien ;  
Je tentai d'être mieux , & je devins à rien.

**MOUSTACHE.**

Quelle fureur !

**NEADARNÉ.**

Oui. Mais la couche nuptiale ,  
Jamais à deux Epoux fut-elle aussi fatale !  
La nuit de mon hymen , une Fée en courroux  
Attache une Ecumoire à mon illustre Epoux ;  
Il voyage , il guérit ; à mon tour je suis nulle ;  
L'on m'envoie à Jonquille , un Prince sans scrupule ,  
Qui , malgré les raisons que je pus lui donner ,  
Obtint..... d'horreur encor l'on m'en voit frissonner...

Après cela , l'on croit être désenchantée ! ...  
Moins que jamais. Ah ! suis-je assez perdue !



## MOUSTACHE.

Retournez au Génie une seconde fois,  
 Pour lui, pour Tanzaï, pour vous, pour tous  
 les trois ;

J'ajoute encor, pour moi ; j'y suis intéressée :  
 La barbe, en notre sexe, est toujours déplacée :  
 La mienne doit tomber ; ils me l'ont prédit  
 tous ;...

Oui, si Jonquille encor peut triompher de vous,  
 L'arrêt du destin veut que ma longue Moustache  
 A son second triomphe, aussi-tôt se détache.

## N E A D A R N É.

Il me faut donc encor manquer à mon  
 Epoux !

Vous l'exigez, Madame, & le Génie & vous ;  
 L'amour & l'amitié, contre moi tout conf-  
 pire. —

Jonquille est en ces lieux, puisqu'il faut vous le  
 dire :

Invisible pour tous, il ne cherche que moi ;  
 Son amour veut me voir trahir encor ma foi ;  
 Il fait ma faute, il veut en tirer avantage. —  
 Cruel Amour ! peux-tu pousser plus loin ta rage !  
 J'adore Tanzaï, Jonquille est mon vainqueur ;  
 L'un a séduit mes sens ; l'autre a touché mon  
 cœur ;

**ET NÉADARNÉ. 373**

Pareille ardeur, pour l'un & pour l'autre, m'en-  
flamme ;

Entre ces deux Héros, se partage mon ame ;

Ils m'ont fait éprouver que l'on peut, à la fois ,  
En aimer deux sans peine....

**MOUSTACHÉ, interrompant.**

On peut en aimer trois,

Madame ; & quelquefois, a-t-on bien à com-  
battre

Pour s'en tenir à trois, & n'en pas aimer quatre.

**NÉADARNÉ.**

Je sçais que l'on le peut ; que l'usage est pour  
nous ;

Mais, ma vertu me parle en faveur d'un Epoux ;

Néadarné d'abord ne s'est que trop prêtée

A la nécessité d'être défenchantée ;

J'y pliai ma pudeur, quand du charme détruit,

Je crus que Tanzaï recueilleroit le fruit ;

Je frémis du moyen ; mais la vertu sévère

Le vit, le toléra comme un mal nécessaire.

Ciel ! il ne l'étoit pas, je l'éprouve.... Ah, je  
dois

Implorer le Grand-Prêtre une seconde fois ;

Mon honneur le demande, il y va de ma gloire ;

S'il refusa d'abord de lécher l'Ecumoire,

Voyant les maux constants dont m'accable le  
fort,

Sur ses dégoûts, sans doute, il va faire un effort.

Je l'ai mandé. Bientôt il doit ici se rendre.

M O U S T A C H E.

De Saugrénurio que pouvez-vous attendre? —

Connoissez ce mortel, à qui vous vous flattez

De faire à vos desirs plier ces volontés :

Hautain, brave, insolent, chargé de ridicules ;

Séducteur adoré de cent femmes crédules ;

A leurs soins prévenans, ce fat accoutumé,

D'amour-propre, & d'amour doublement consumé,

Croira pouvoir vous mettre au rang de ses conquêtes. —

Il se croit, à la Cour, fait pour tourner les têtes.

Pour son individu, plein de soins révoltans ;

Épris de sa figure, amoureux de ses dents ;

Petit-maître indécent, affichant tous les vices,

Ne cachant point ses goûts pour des beautés novices ;

Buveur ; ... trichant au jeu, qu'il aime avec fureur ;

Chanfonnier scandaleux ; Spinofiste, Jureur ;

Un tel homme peut-il ! ... Mais Tanzaï s'avance.

NEADARNÉ.

O Ciel ! mon cœur se serre encore en sa présence.

---

SCENE II.

TANZAY, NEADARNÉ, MOUSTACHE.

TANZAY, *tenant à la main une*  
*Ecumoire d'or, enrichie de diamans.*

AH, Madame ! plaignez un malheureux  
Epoux,

Qui ne peut vivre, hélas ! avec vous, ni sans  
vous !

Absent de vos beaux yeux, je languis, je sou-  
pire ;

Votre présence ensuite ajoute à mon martyre.

Hélas ! nouveau Tantale, au milieu des plaisirs,

E brasé, consumé, dévoré de desirs,

Se peut-il que l'Amour, sans frémir, me con-  
temple !

Que ce Dieu me repousse, & me ferme son  
Temple !

NEADARNÉ.

Eh ! quels sont ces plaisirs que vous regrettez  
tant,

Prince , on jouit de tout quand le cœur est  
content.

Qu'a-t-on à désirer , quand tous deux l'on s'a-  
dore ?

Est-il quelqu'autre bien , d'autres plaisirs en-  
core ?

Eh quoi ! ceux qu'avec moi vous cherchez vai-  
nement ,

Peuvent-ils s'égalér à ceux du sentiment ?

A cette volupté , dont s'enivrent deux ames ,  
Que l'amour embrâsa de ses plus pures flam-  
mes ?

Que sont après cela , pour des cœurs délicats ,  
Ces vains plaisirs des sens , que je ne connois pas !

*Ici Moustache se retourne pour rire.*

T A N Z A Y.

Si vous les connoissiez , vertueuse Princesse ,  
Ah ! si de ces plaisirs vous ressentiez l'ivresse !  
Ce tumulte des sens , & ces douces langueurs ;  
Ces transports , ce délire & ces tendres fureurs ;  
Ces soupirs enflammés , & ce désordre extrême ,  
Ces doux égaremens , cet oubli de soi-même ,  
Vous avoûriez alors que vos plaisirs du cœur  
N'approcheront jamais....

N E A D A R N É.

Arrêtez ! non , Seigneur ,  
Je ne l'avouerois pas.

ET NEADARNÉ. 379

TANZAI.

Ah ! voilà bien la preuve  
Que ma Princesse encor n'en a pas fait l'é-  
preuve.

Sa pudeur ignorante & sa simplicité  
Préferent le fantôme à la réalité.

NEADARNÉ.

Oui , Seigneur. Rappelez ce funeste voyage ,  
Où chez Jonquille allant mendier un outrage,  
Par la voix de l'Oracle , on m'imposa la loi  
De céder au Génie , & de trahir ma foi ;  
Vous-même y consentiez. Mais ma délicatesse ,  
Aux seuls plaisirs du cœur réduisant ma ten-  
dresse ,  
Et rebutant Jonquille , & ses soins indécens,  
A renoncé , pour vous , à vos plaisirs des sens.

MOUSTACHE.

Quelle rare vertu !

TANZAI.

Quelle vertu cruelle !  
J'ai seul , peut-être , au monde , une femme  
fidelle ;

Et c'est pour mon tourment ! ah , Princesse !

*Il lui baise la main.*

Ah ! Seigneur,  
 Quel destin !

T A N Z A Ï, *lui rebaisant la main.*

Quel supplice, idole de mon cœur !

M O U S T A C H É.

Quelle position !

T A N Z A Ï, *un peu à part.*

Quel état ! & que faire ?

M O U S T A C H É, *bas à Neadarné.*

C'est à Jonquille seul, à vous tirer d'affaire.

T A N Z A Ï.

C'est au Grand-Prêtre seul, à changer notre  
 sort ?

Il peut opter des deux : l'Ecumoire ou la mort.

M O U S T A C H É.

L'Oracle contre lui défend la violence.

Où la force nous manque, employons la pru-  
 dence,

Seigneur. De ce courroux, tous les éclats sont  
 vains ;

Confiez l'Ecumoire à mes heureuses mains ;

Je ne réponds de rien ; mais, en douceur, peut-  
 être,

Pourrai-je, à la lécher résoudre le Grand-  
 Prêtre.

TANZAÏ, *lui donnant l'Ecumoire.*

La voici. J'imagine en ce moment encor  
Un supplice , pour lui, plus cruel que la mort ;  
Je vais en ordonner l'appareil redoutable.

*Il sort.*

---

### SCENE III.

NEADARNÉ, MOUSTACHE.

MOUSTACHE.

**J**E connois le Grand-Prêtre, il est inébranlable.  
Le Prince aura beau faire, il vous faudra toujours,  
De l'amoureux Jonquille accepter les secours ;  
Jonquille doit tout faire ; & Tanzaï doit croire  
Que tout , malgré cela , se fait par l'Ecumoire.  
C'est pour en imposer à votre Epoux....

NEADARNÉ.

Hélas!

Que vois-je ! c'est Jonquille ! ah ! ne me quittez pas.

*Jonquille paroît subitement dans un nuage.*



## S C E N E I V.

JONQUILLE, NEADARNÉ,  
MOUSTACHE.

JONQUILLE, *tendrement.*

Q u'ON ne vous quitte pas ! ah ! Princesse !  
ah, Moustache !

MOUSTACHE, *voulant se retirer.*

Madame , permettez...

NEADARNÉ.

Demeure , ou je me fâche.

MOUSTACHE, *faisant encore quelques pas.*

Non , je me retirerois.

NEADARNÉ.

Ah ! restez , ou je fors.

JONQUILLE, *tendrement.*

Que craignez-vous ?

NEADARNÉ.

Je crains mon cœur , & vos transports.

JONQUILLE.

Ah ! pénétré , pour vous , de l'amour le plus  
tendre ,

A ces précautions je devois peu m'attendre ;

ET NEADARNÉ. 381

D'autant moins , qu'apprenant votre nouveau  
malheur ,

Je laisse en mon Palais trente femmes d'hon-  
neur ,

Qui , gémissant du mal qui cause votre peine ,  
Attendent pour guérir que je les entreprenne.

NEADARNÉ , *l'interrompant.*

Honteuse préférence!

JONQUILLE.

Eh ! voilà donc le prix  
De l'amour violent dont mon cœur est épris !

Quoi ! lorsqu'à cet amour tout autre intérêt  
cède ,

Vous évitez....

NEADARNÉ , *l'interrompant.*

Seigneur n'avez-vous qu'un remède ?

JONQUILLE.

Non , cruelle ! à ce seul mon pouvoir se res-  
traint.

-Vous êtes la première encore qui s'en plaind.

MOUSTACHE.

Quand il est présenté par l'Amant le plus  
tendre ,

Quel remède est plus doux , & plus facile à  
prendre ?

Et moi, je le déteste. Et jamais mon honneur,  
 Mon devoir, mon Epoux, mes sermens, ma  
 pudeur,  
 Ma vertu, la décence...

J O N Q U I L L E, *interrompant.*

Ah ! que de mots, Madame,  
 Qui sont vuides de sens, qui n'offrent rien à  
 l'ame,  
 Que le confus amas de préjugés bourgeois,  
 Qu'un siècle philosophe a pros crit tant de fois !

M O U S T A C H E.

Que d'esprit ! quel génie !

J O N Q U I L L E.

Ah, divine Princesse !  
 Sachez, sans vous parler ici de ma tendresse,  
 Que si ce n'est par moi que le charme est rompu.  
 A Sangrénutio l'honneur en sera dû ;  
 C'est l'arrêt du Destin, notre souverain Maître.  
 Décidez ; choisissez Jonquille, ou le Grand-  
 Prêtre.

N E A D A R N É.

Ce monstre ! un Prêtre à moi ! Plutôt cent  
 fois mourir !  
 Par un autre que vous je ne pourrais guérir,

Je le sens ; mais , Seigneur , quoique je vous adore ,  
Plus haut que mon amour , ma vertu parle encore.

JONQUILLE.

Ah ! vous ne m'aimez plus.

NEADARNÉ.

Ingrat , jamais un cœur  
N'a ressenti , peut-être , une aussi vive ardeur !

JONQUILLE, *très-tendrement.*

Eh bien , si vous m'aimez , dès que la nuit plus  
sombre  
Aux larcins des Amants aura prêté son ombre ,  
Trouvez-vous , mais sans fuite , au bosquet  
d'Actéon ;  
Me le promettez-vous ?

NEADARNÉ, *nonchalamment & comme  
quelqu'un qui cède.*

Mais , non , Seigneur ; mais non.

JONQUILLE.

Du ton , dont ma Princesse , en ce moment ,  
prononce ,  
J'attends dans le bosquet sa dernière réponse.  
*Il rentre dans son nuage , qui remonte.*

NEADARNÉ.

Il disparoit....Seigneur....il croit que je me rends.

## SCENE V.

NEADARNÉ, MOUSTACHE.

MOUSTACHE.

**M**ADAME , occupez - vous de soins tout  
différents ;

Le jour tombe , & la nuit ramenant les Étoiles ,  
Bientôt , sur le bosquet doit étendre ses voiles ,  
Le Prince est au Conseil , qui doit durer long-  
tems ;

Allez , ne perdez pas ces gracieux instans ;  
Et mettez Tanzaï , ce soir même , à portée  
De vous trouver , Princesse , en plein défen-  
chantée.

NEADARNÉ.

Non Moustache ; attendons... du Ministre des  
Dieux

J'ose espérer encore... Il paroît en ces lieux.  
Oubliant contre lui tous mes sujets de plainte ,  
Caressons son orgueil , & sa vanité sainte.



SCENE

SCENE VI.

SAUGRENUTIO, NEADARNÉ;  
MOUSTACHE.

NEADARNÉ.

**J**EUNE & tendre Pontife , honneur de nos  
Autels ,  
Divinité sur terre , accordée aux mortels ,  
Trésor d'humanité , source de bienfaisance ,  
De mon néant total vous avez connoissance ;  
Vous sçavez mon histoire , & comment le Destin  
Fit , en Neadarné , ce changement soudain. —  
Concevez cet état ; il est dur par lui-même ,  
Mais il devient affreux auprès de ce qu'on aime ;  
Oui , près de Tanzai , que je viens de revoir ,  
J'éprouve un sentiment , qui tient du désespoir ;  
Terminez des tourments plus grands qu'on ne  
peut croire ,  
Et par pitié , Seigneur , essayez l'Ecumoire.

SAUGRENUTIO.

Ah , Madame ! eh mes dents ? Cessez de vous  
flatter  
Qu'à cette indignité je puisse me prêter.  
Je me souviens du jour , où votre Epoux fa-  
rouche

D'un Grand-Prêtre, aux Autels, voulut forcer  
la bouche ;  
Où sa main sacrilège , au gré de sa fureur ,  
Tenta de m'arracher & les dents & l'honneur :  
Ainsi , bien loin....

## N E A D A R N É.

Arrête. Une Princesse fière ,  
Pour te fléchir , cruel , descend à la prière.  
Elle auroit pu te perdre ; arbitre de ton sort,  
Le Prince t'eût, sans moi, fait traîner à la mort...

## SAUGRENOTIO, interrompant.

L'Oracle à Tanzaï défend la violence ;  
D'ailleurs , à quoi sert-elle en pareille occurrence ,  
Madame ? Et , remontant à ces tems orageux ,  
Quel fruit en ont tiré les Princes, ses Ayeux ?  
Combien de sang versé, pour le cul d'une Pie ,  
Que forçoit d'adorer un Novateur impie ?  
L'exil & les prisons , un peuple massacré,  
Ont-ils pu soutenir le Potiron sacré ?  
L'en a rougi de sang ces fertiles contrées ,  
Pour l'abolissement des moustaches quarrées,  
Qu'a-t-on gagné ? Malgré des décrets odieux ,  
Le Prêtre conserva sa moustache & ses Dieux.

## M O U S T A C H E.

Il le faut avouer ; oui , votre Révérence

For bien raison d'abord de faire résistance ;  
Car , suivant le décret , s'étoit peu de lécher  
Le fatal instrument , il falloit l'emboucher ;  
Mais , aujourd'hui , Seigneur , quoi ! le Destin  
demande

Que vous léchiez un peu.... La faveur n'est pas  
grande.

SAUGRENOTIO , *outré de colère.*

Corbieu , Mademoiselle !.... Ah ! Princesse,  
pardon ;

Je jure... Mais aussi , pourquoi me vexe-t-on ?

N E A D A R N É.

Ah ! jurez ; mais léchez.

SAUGRENOTIO , *d'un ton radouci.*

Mais c'est vision pure ,

Qui fait à l'Ecumoire attacher votre cure ,  
Madame. Elle dépend d'un service d'ami.  
Tenez ; je ne fais point les choses à demi ;  
Confiez-vous à moi.... Quoi ! pour cette vétille,  
Eussiez-vous dû si loin aller chercher Jonquille ?  
Je ne suis point Génie... & si , sans me flatter ,  
Mon pouvoir suffira pour vous désenchanter ;  
Je détruirai le charme , en dépit de l'Oracle.

*D'un air galant & presque tendre.*

Déjà vos yeux , sur moi , commencent le mi-  
racle.



NEADARNÉ, *allant à un coin du Théâtre.*

Ah Ciel ! ah , juste Ciel !

MOUSTACHE , *allant à l'autre coin.*

Ah , Dieux ! ah , justes Dieux !

SAUGRENUTIO.

Pourriez-vous rejeter mes soins officieux ?

*Ici silence & regards méprisans de Neadarné.*

Ah , Princesse ! malgré votre silence injuste,  
Malgré ce fier mépris , malgré cet air auguste,  
L'espoir de vous guérir , chez moi , n'est point  
tombé ;

J'ose y prétendre encor,...

NEADARNÉ , *avec toute la dignité  
du tragique.*

Sortez , Monsieur l'Abbé.

SAUGRENUTIO , *sans se déconcerter.*

Madame se méprend : votre Altesse plaisante !  
Ce propos-là s'adresse à votre confidente ;  
Et la bonne Moustache eût dû , tout aussi-tôt ,  
Faire à ce badinage , entendre à demi-mot ,

MOUSTACHE.

Quelle horreur ! Quel Grand-Prêtre !

NEADARNÉ,

Ah , ma Mère !

MOUSTACHE.

Ah, ma Fille !

SAUGRENUTIO, *à part, & rêvant.*

Poursuivrai-je ?

NEADARNÉ, *bas à Moustache.*

Au bosquet, je vais trouver Jonquille ;

Où, j'y vole. Et si c'est manquer à mon devoir,

C'est, tu le vois, Moustache, un coup de désespoir. *Elle sort.*

---

## SCENE VII.

SAUGRENUTIO, MOUSTACHE,

SAUGRENUTIO.

**L**A suivrai-je, Moustache ?

MOUSTACHE.

Au courroux qui l'enflamme,

Reconnois sa vertu, sa pudeur...

SAUGRENUTIO, *interrompant.*

Eh ! Madame,

Sa pudeur, pour rougir, choisit mal ses instants ;

Et sa vertu, jamais n'agit qu'à contre-temps ;

R iiij

La bégueule héroïque , à Jonquille prêtée ,  
 Auroit dû dans son Isle être désenchantée ;  
 Elle en revient , sans l'être. Aujourd'hui , je suis  
 prêt ,

Et m'offre à la servir , ici sans intérêt ,  
 ( Car vous devez sentir , mes précieuses Dames ,  
 Que ce n'est ma foi pas que je manque de fem-  
 mes ) ;

C'est pour elle , & non pas pour moi , que je la  
 veux ;

Et mon zèle est payé d'un mépris dédaigneux !

M O U S T A C H E .

Elle a tort , en effet ! contre vous se dé-  
 fendre ?

A vos graces , Seigneur , elle devoit se rendre.  
 Mais , dis , Pontife impur , quand elle se ren-  
 droit ,

Crois-tu qu'à ton aspect le charme cesseroit ?  
 Le Destin t'a-t'il fait pour forcer ces obstacles ?  
 D'un Grand-Prêtre , dis-moi , sont-ce là les mi-  
 racles ?

S A U G R È N U T I O .

Oui , c'est à nos pareils , Madame , c'est à  
 nous ,

Que l'Amour tout-puissant réserve ces grands  
 coups.

Dédaigne la Princesse. Et chez moi , j'ose croire ,

**ET NEADARNÉ. 391**

Quelle trouvera moins, mais mieux que l'Ecu-  
moire.

**MOUSTACHES.**

Seigneur, parlons raison, & ne plaisançons  
pas.

Le Prince au désespoir, jure votre trépas.

Si vous ne lèchez point, la mort la plus cruelle  
Le vengera bientôt...

**SAUGRENUPIO.**

Eh bien, Mademoiselle,

Quoi ! n'est-ce que cela ? Je ne crains point la  
mort ;

Je mourrai ; gaiement même...

**MOUSTACHES.**

Eh ? que nous veut Azort ?

**SAUGRENUPIO, *Je renfroignant.***

Quoi ! cet homme de sang, suivi de Satel-  
lites ?

Mourons ; je lis ma mort dans ses yeux hypo-  
crites.



## S C E N E V I I I.

AZORT , MOUSTACHE , SAUGRENUTIO .

A Z O R T , *lui présentant un papier ,  
d'un air respectueux .*

**L**A mort ? Oh non , Seigneur ; c'est bien pis  
que cela .

Lisez , en frémissant , l'ordre affreux que voilà .

SAUGRENUTIO , *lisant .*

» Il faut , Pontife , ou lécher l'Ecumoire ,  
» Ou que dans l'instant même , Azort vous livre  
» aux mains

» De ces Artistes inhumains ,  
» Qui font perdre , en ces lieux , le nom  
» d'homme aux humains . —

» Si vous léchez , comme j'aime à le croire ,  
» Je vous fais Grand-Vicieux , & Patriarche .

» Item ,  
» De cent Vierges d'abord , je vous forme un  
» Harem ;

» Vous en aurez encore vingt autres en ré-  
» serve .

» Bref , sans entrer dans le détail ,  
» Il faut que le Serrail vous serve ,  
» Ou que vous serviez au Serrail .

**ET NEADARNÉ. 393**

*Ici les Eunuques noirs, & la suite d'Azort s'avancent, avec des Instruments qui jouent le commencement de l'air de Poliphème, dans Acis & Galathée; & cette symphonie est coupée de même par des sifflets de Chaudronniers. Il faut que cela soit très-court.*

**MOUSTACHE.**

Qu'entens-je ?

**SAUGRENUTIO.**

*Je frémis !*

**AZORT, toujours avec le même respect.**

Ces instrumens sinistres,  
Ces lugubres clameurs, annoncent les ministres  
Des vengeances du Prince ; & ces gens à talents  
Qui peuplent les Serrails d'Eunuques noirs & blancs.

Vous permettrez, Seigneur. Approchez.

**SAUGRENUTIO.**

Ah, barbares !

Arrêtez.

*Les Instruments recommencent.*

**MOUSTACHE.**

Suspendez ces cruelles fanfares.

Eh bien ? Elle lui présente l'Ecumoire.

**R 7**

SAUGRENUTIO, *la prends.*

Donnez. La mort n'étoit rien à mes yeux.  
Mais vivre, pour traîner son opprobre en tous  
lieux ! —

Eh ! comment repaître, après , devant des  
femmes ?

J'eusse bravé le fer, le poison & les flammes...  
Ils m'ont pris par mon foible ; & je lèche. —

*Dans le moment qu'il lèche, le tonnerre se  
fait entendre, & le nuage de Jonquille re-  
monte à la Sphère du feu.*

*Il continue.* Grands Dieux !

Vengez-vous vos Autels sur ces audacieux ?  
Grondez-vous en vain ? Non , sans doute, le  
foudre

A tombé sur le Prince , & l'a réduit en poudre.

M O U S T A C H E.

Au contraire, il jouit d'un bonheur accom-  
pli (a).

Ma Moustache est tombée , & l'Oracle est rem-  
pli.

Ce jour, pour vous, Seigneur, est un jour plein  
de gloire ;

Quels biens vous amènera en l'échant l'Ecumoire !

(a) Ici la Moustache de la Pée se détache d'elle-même,  
& elle la fait voir.

SCENE IX<sup>e</sup>. & DERNIERE.  
TANZAY, SAUGRÉNUTIO,  
MOUSTACHE, SUITE.

TANZAY.

**Q**ue ne vous dois-je pas, Pontife auguste &  
saint !

Des ornemens sacrés que votre front soit ceint.  
Je vous fais Patriarche ; & qu'un Serrail soulage  
Les soins & les travaux où votre état engage.

MOUSTACHE.

Mais, Prince, apprenez-nous...

TANZAY, interrompant.

Madame, en ces jardins ;  
Portant ma rêverie & mes pas incertains,  
Au bosquet d'Actéon j'ai trouvé ma Princesse  
Seule ; & qu'avoit conduite en ce lieu sa ren-  
dresse.

Les Dieux, m'a-t-elle dit, dans un rêve char-  
mant ,

Viennent de m'annoncer mon défenchantement.

Pendant un court sommeil , à vos transports  
livrée ,

De volupté, d'amour , de plaisir enivrée.

Tous mes sens... A ces mots , qu'à l'instant j'in-  
terromps ,

R vj



Par des discours plus vifs & des effets plus prompts ,

J'entreprends , & je crains ; mais un coup de tonnerre ,

Par le seul mouvement d'une peur salutaire ,

M'a fait rompre le charme ; & passant mes desirs ,

M'a conduit , non sans peine , au comble des plaisirs.

C'étoit l'instant , sans doute , où léchant l'Ecu-  
moire ,

Le Grand-Prêtre a du Ciel obtenu sa victoire.

*SAUGRENUTIO , secouant la tête.*

Seigneur , je le veux bien ; mais j'ai fait en ce cas ,

Un assez beau miracle auquel je ne crois pas.

TANZAY.

Allez , Pontife , allez ; que vos saintes pri-  
res ,

Pour moi , rendent aux Dieux les graces coutu-  
mieres ;

Tandis que , plein d'amour , je vole en ce mo-  
ment

Rejoindre ma Princesse en son Appartement.

*Tanzai s'en va d'un côté , & Saugrenutio de l'autre.*

**M O U S T A C H E , seule.**

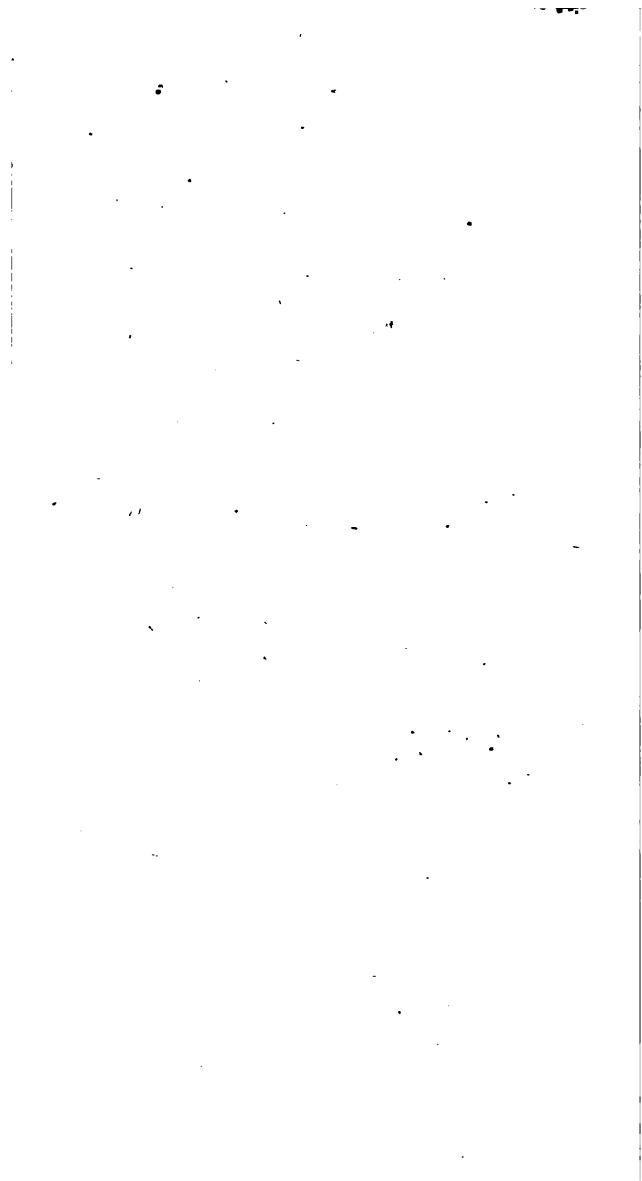
Jonquille en a , je vois , passé sa fantaisie ;  
Tanzaï n'en sçait rien ; c'est un coup de Génie ! —

Mais , en si peu de tems , comment ? ... Je vois  
comment ;

C'est qu'ils étoient tous deux pressés du dénou-  
ment.

*Fin de la Piece.*

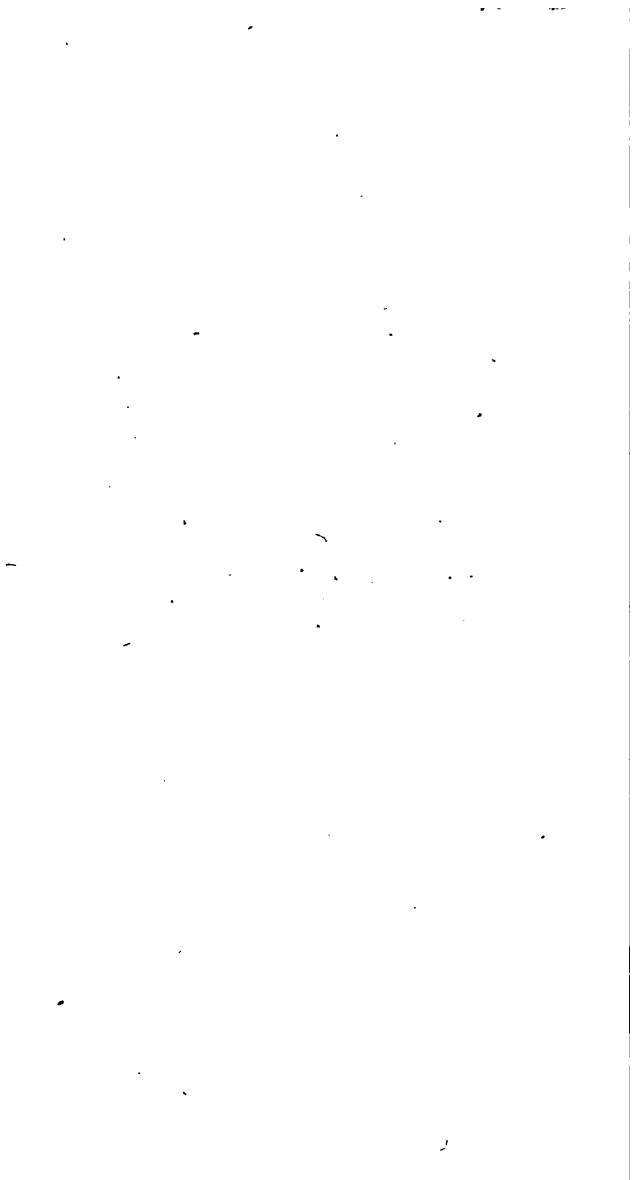




LE  
**J A L O U X**  
*H O N T E U X,*  
**C O M É D I E**

*D E M. D U F R E S N Y,*

*En cinq Actes, & en Prose, réduite en trois.*



---

## AVERTISSEMENT.

**T**OUT le monde connoît le *JALOUX HONTEUX*, Comédie en cinq Actes & en Prose, de M. du Fresny. Elle est imprimée parmi ses *Œuvres de Théâtre*. Elle fut représentée, sans aucun succès, en 1708.

ON la donne, ici, réduite en trois Actes. L'on en a supprimé quelques personnages inutiles, qui embarrassoient & retardoient la marche de l'action ; mais à ces retranchemens près, qui diminuent considérablement le retour trop fréquent de la même situation, l'on ne s'est permis aucuns autres changemens. L'on a voulu que la Comédie de M. du Fresny demeurât toujours Comédie de M. du Fresny. L'on a même porté, à cet égard, le scrupule si loin, que dans les Scènes abandonnées de l'ancien plan, l'on a été requêter les phrases mêmes & les détails de M. du Fresny, pour ne présenter,

402 A V E R T I S S E M E N T.

autant qu'il a été possible, que l'Ouvrage de ce charmant Comique.

L'ON joint ici cette Comédie, parce qu'elle a été représentée dans la même Société, où les Pièces de ce Recueil ont été jouées. Elle y a même beaucoup plus réussi, que la plupart des bagatelles de cette joyeuse collection; & avec raison.

L'ON sait que presque toutes les Pièces de M. du Fresny n'ont point eu de succès dans leur nouveauté. Il manquoit par l'ensemble; mais c'étoit un Peintre agréable, qui connoissoit & rendoit la Nature, avec un tour original, & qui lui étoit propre. Il avoit vécu dans le grand monde; ses caractères sont pleins de finesse & de vérité.

L'ON a remis, soit pendant sa vie, soit après sa mort, plusieurs de ses Comédies, qui étoient tombées d'abord. Elles sont restées depuis au Théâtre.

L'ON pourroit assurer, sans témérité, { ou, si l'en veut, avec témérité, } que le

AVERTISSEMENT. 403

**JALOUX HONTEUX**, *arrangé en trois Actes, comme on va le lire, seroit aujourd'hui goûté du Public. Il ne tient qu'à Messieurs les Comédiens François d'en faire l'essai. On leur en fait le présent, comme d'un bien qui leur appartient. Ils peuvent risquer cette Pièce en Été, ou dans les tems où ils cherchent à remplir les vuides de leur Théâtre.*







## A C T E U R S.

Le PRÉSIDENT.

La PRÉSIDENTE, *sa femme.*

LUCIE, *Niece du Président.*

DAMIS, *Amoureux de Lucie.*

THIBAUT, *Jardinier du Président.*

HORTENSE, *Paysanne, servant de femme-de-chambre à la Présidente.*

FRONTIN, *valet-de-chambre du Président.*

La Scène est dans le Château du Président, à  
un quart de lieue de Rennes.



L E

JALOUX HONTEUX,  
COMÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

**J**E ne serois pas fâché que Monsieur le Président, mon Maître, fût trompé par sa femme ; qu'il le fût bien ; mais bien ; tout comme un autre mari. — Quel diable ! sous prétexte que je le sers , & que je suis son valet-de-chambre , il vient de me faire passer une nuit blanche ! *Il bâille.* Cela est un peu libre. — Et je ne m'accommode pas de cela, moi. — Pour éloigner le sommeil, j'ai voulu lire ce chien de Roman de... *nommer le livre qui sera alors à la mode.* Il m'a assoupi, &

il a pensé m'endormir. Il bâille. M'endormir ; j'en bâille encore de souvenir.

*Au commencement de ce couplet , Damis paroîtra & causera tout bas avec Hortense , au fond du Théâtre ; elle semblera lui répondre deux fois , avec des révérences à chaque fois , & l'instant d'après , viendra Thibaut , qui prendra brusquement Hortense par le bras , regardera noir Damis , & emmenera la petite fille : Damis un peu étonné les reconduira des yeux , & s'avancera lentement vers Frontin.*

Mais il faut que Monsieur le Président ait eu une affaire de la dernière importance , pour n'être pas revenu coucher dans son Château , & pour être resté à Rennes , qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici ; car un jaloux ne découche guères. — Mais , que vois-je ? Monsieur Damis ! c'est de bien bon matin ! Il se dit l'Amant de Lucie ; Monsieur le Président , au contraire , appréhende qu'il ne soit le galant de sa femme ; & moi , je crois qu'il s'accommoderoit très-bien de toutes les deux en même-temps.



SCENE II.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

**A**H! te voilà , mon cher Frontin ? il ne fait pas encore jour chez ces Dames , n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi , Monsieur ; l'on est toujours levé & habillé au Château avant neuf heures du matin ; & neuf heures sont sonnées il y a plus d'un bon quart-d'heure. — Mais quelle étourderie à vous , Monsieur , permettez-moi de vous le dire... ( Oh tenez , j'ai le droit de vous parler sur ce ton... Auparavant que d'être à Monsieur le Président , j'ai été votre valet-de-chambre , du tems que vous étiez au Collège ; & vous devez me regarder toujours comme une espèce de Gouverneur... ) Je veux donc bien m'intéresser à votre amour pour Lucie ; mais s'il est vrai que vous l'aimiez sans partage , quelle imprudence à vous ( puisqu'il faut adoucir les termes ) de venir ici en l'absence de Monsieur le Président , dont les soupçons ja-

loux..

408 **LE JALOUX HONTEUX.**

**D A M I S**, *l'interrompant.*

Mais il fait bien qu'il faut que je lui parle...

**F R O N T I N**, *l'interrompant aussi.*

Et précisément, à cause de cela, vous prenez le tems qu'il n'est pas chez lui.

**D A M I S**.

Je l'ai cru ici d'hier au soir, mon enfant ; d'ailleurs , quand je lui aurai dit ce qui m'amène, je me flatte qu'il me fera un bon accueil.

**F R O N T I N**.

Vraiment, je sçais bien qu'il vous fera un bon accueil : c'est sa femme qui vous fera mauvaise mine ; car elle aime le Président, quoiqu'il soit son mari ; & cet amour lui fait haïr tous ceux qui peuvent lui causer de l'ombrage. — L'on voit chez nous, Monsieur, tout le contraire de ce que l'on voit ailleurs : s'il entre ici de jeunes gens, des gens aimables, c'est la femme seule qui fronce le sourcil ; & pendant que le mari s'efforce de les gracieuser, en enrageant, la femme leur fait une moue de chien, & de tout son cœur ; elle les reçoit mal quand il leur tend les bras, parce qu'elle voit qu'il ride le front en leur souriant, & qu'il ne caresse que ceux dont il craint que sa femme ne soit caressée. —

*Enfin,*

Enfin , il est jaloux , & jaloux de rien , jaloux comme un Tigre , mais jaloux honteux de l'être. Ce n'est pas un jaloux à l'Italienne , c'est un jaloux à la Françoisé.

D A M I S.

Tu m'étonnes , Frontin ; l'on m'avoit déjà parlé de son extrême jalousie , & je ne voulois pas. le croire ; car , à l'air d'aisance , & galant même , qu'il a avec sa femme , je n'aurois jamais soupçonné le Président d'en être jaloux.

F R O N T I N.

Il l'est à la rage , vous dis-je ; il ne quitte sa femme que pour aller juger ; l'on dit même qu'il est inquiet en jugeant ; & les connoisseurs ont deviné qu'il est jaloux , parce qu'il ne dort point à l'Audience.

D A M I S.

Mais la Présidente est la sagesse , la prudence même : comment peut-il être jaloux ?

F R O N T I N.

C'est qu'il est jaloux de sa nature , par caractère. Monsieur , en général , tout homme qui aime , prend de la jalousie , quand on lui en donne sujet ; mais le Président , lui , cela est différent ; il est né jaloux , il l'est sans motif ,

Tome II.

S

## 420 LE JALOUX HONTEUX.

sans sujet , sans raison , sur rien , ce qui s'appelle sur rien , & jusqu'à la frénésie.

D A M I S.

Tu me surprends de plus en plus ; car il ne passe pas dans le monde pour un jaloux.

F R O N T I N.

C'est qu'il cache sa jalousie , comme je vous l'ai dit ; il en rougit , il en est honteux ; & par un contraste assez singulier , que l'on trouve encore ici , c'est que Monsieur le Président a un Jardinier , nommé Thibaut , qui est jaloux déclaré & à découvert. Ce manant est amoureux d'Hortense , une jeune Paysanne , une petite niaise , que Monsieur le Président a mise auprès de sa femme , comme une manière de femme-de-chambre , & qui , au fond , n'est que son espionne , qui va rapporter exactement à Monsieur le Président tout ce que fait sa femme. — Vous me demanderez peut-être , Monsieur , pourquoi je vous parle de la jalousie du Jardinier de Monsieur : oh , c'est que pour vous servir dans vos amours , & m'amuser aussi , chemin faisant , j'ai cru qu'il vous étoit avantageux que je me fisse aimer de cette petite Hortense ; j'en suis venu à bout , & je la veux souf-  
fler à son gros amant Thibaut , qui est aussi , lui

LE JALOUX HONTEUX. 411

( J'oubliois de vous le dire ) le premier espion en chef de Monsieur le Président.

D A M I S.

Eh ! c'est donc cela. — C'est apparemment cette jeune Hortense que j'ai rencontrée en entrant au Château... Elle commençoit à me questionner assez naïvement , quand un rustre l'est venu brusquement arracher d'avec moi ; c'étoit ce Thibaut , sans doute. — Mais revenons à la jalousie du Président. Plus il est possédé de cette frénésie , & plutôt il faut que je lui parle de Lucie ; il est son oncle & son tuteur , j'ai besoin de son consentement ; je vais le lui demander aussi-tôt qu'il sera arrivé ; & pour cet effet , je passe chez ces Dames pour l'attendre.

F R O N T I N , *l'arrêtant.*

L'attendre chez ces Dames ! vous n'y pensez pas , Monsieur ; après tout ce que je viens de vous dire , s'il est vrai que vous soyez amoureux de Lucie , uniquement , gardez-vous bien de voir ces Dames en l'absence de Monsieur le Président. En inquiétant le mari , vous mettriez inmanquablement sa femme contre vous , & elle vous desserviroit , n'en doutez nullement. Ainsi , Monsieur , jusqu'à ce que le Président soit de retour ici , ne voyez point ces Dames , croyez-moi.

S ij



D A M I S,

Je t'en croirai, Frontin; je vois même qu'il ne seroit pas prudent à moi de l'attendre ici; je retourne donc à l'Auberge, où j'ai laissé mes chevaux & mes gens, jusqu'à ce qu'il soit arrivé. — Mais comme j'ai prévu, sur ce qu'on m'avoit dit de la jalousie de ton Maître, que je ne pourrois peut-être pas parler à Lucie, serois-tu assez galant homme, toi, mon cher ami, pour te charger de lui remettre ce billet;

F R O N T I N.

Donnez, donnez, Monsieur. Quoique ces Dames soient presque toujours ensemble, je saisirai l'instant que Lucie sera seule pour le lui rendre,

D A M I S, *lui donnant le billet.*

C'est que tu sens bien, Frontin, que ne l'ayant vue que deux fois chez sa Tante, & devant du monde, & n'ayant pu m'expliquer encore avec elle, je voudrois bien m'assurer du goût naissant que je lui soupçonne d'avoir pour moi. *Il fait deux pas pour s'en aller & il revient.* Et dis-lui bien que je la convaincrai de la sincérité de mon amour.

F R O N T I N, *secouant la tête.*

Monsieur, Monsieur, ce n'est pas-là une

*LE JALOUX HONTEUX.* 41;

petite difficulté. — Car , enfin , comment prouverez-vous que c'est Lucie que vous aimez ?

D A M I S.

Parbleu , je le prouverai , en la demandant en mariage au Président.

F R O N T I N.

Mais , vouloir épouser , ne prouve pas qu'on aime ; cela prouve même quelquefois le contraire. — Parlons vrai , Monsieur : comment arrangez-vous votre inclination décidée pour Lucie , avec la déclaration d'amour que vous fîtes l'autre jour , au bal , à Madame la Présidente ?

D A M I S.

Oh ! l'aventure du bal n'est qu'une méprise , mon ami ; — Quoi ! ... dès que tu sçais cette histoire-là , ne t'a-t-on pas dit aussi , que Lucie & la Présidente étoient habillées & masquées exactement de même : j'y fus trompé ; je fis à la Présidente la déclaration d'amour que mon cœur adressoit à Lucie ; le mari étoit assis derrière sa femme , elle se démasqua brusquement , il en fit autant ; & nous restâmes tous trois pétrifiés. — Mais le Président vit bien pourtant ce qui en étoit ; il tourna la chose en plaisanterie & avec beaucoup de liberté d'esprit , galamment

#### 414 *LE JALOUX HONTEUX.*

même ; il refusa d'entrer dans aucune explication ; & malgré l'excès de sa surprise , il sentit bien que la mienne ne venoit que de ce que je comptois parler à Lucie ; & que c'étoit par un pur quiproquo que j'avois fait cette déclaration d'amour à sa femme.

**FRONTIN.**

Bon , bon ! Monsieur , vous ne le connoissez gueres ! il aura sûrement cru que votre surprise ne venoit que de ce qu'il vous avoit surpris , lui.

**DAMIS.**

Point du tout , point du tout.

**FRONTIN.**

Vous avez beau dire point du tout , Monsieur ; c'est à la Présidente que votre déclaration a été faite. — Mais ce qui peut faire encore que la sincérité de votre amour pour Lucie , peut paroître fort équivoque aux yeux de mon Maître , & même aux miens , c'est que , par un événement tout-à-fait singulier , deux jours après votre aventure au bal , Lucie est devenue tout-à-coup une riche héritière. Oh ! dans ce cas-là , est-ce l'amour ? est-ce l'intérêt ? oui , Monsieur , l'intérêt.....

**DAMIS , l'interrompant.**

Oh ! quant à ce point , il m'est aisé de prou-

**LE JALOUX HONTEUX. 419**

tér que je suis l'homme du monde le moins intéressé...

**FRONTIN, l'interrompant à son tour.**

Vous ne me l'avez point encore prouvé, à moi, Monsieur.

**DAMIS, tirant une bourse.**

Tu as raison, mon cher Frontin. J'oubliais... Tiens : prends cette bourse, en attendant mieux.

**FRONTIN.**

Je la prends, Monsieur. Je ne sçais pas chaner les gens, moi; car je pourrais bien n'être pas encore persuadé de la sincérité de votre amour pour Lucie : l'on peut être libéral par intérêt.

**DAMIS.**

Hé, laissons la plaisanterie. Rien n'est plus facile que de le prouver : mes regards, mes soupirs...

**FRONTIN, l'interrompant.**

Prouvent seulement que vous savez regarder & soupirer.

**DAMIS, vivement.**

Ah ! l'on voit bien quand le cœur...

**FRONTIN, l'interrompant.**

Non, l'on ne voit point quand le cœur...

**S i v**

416 LE JALOUX HONTEUX.

D A M I S.

D'accord ; mais enfin l'amour se prouve...

F R O N T I N.

Comment ? mais comment ?

D A M I S.

L'amour se prouve... l'amour se prouve par l'amour.

F R O N T I N., *l'interrompant.*

Allez, allez, Monsieur, prouvez au moins votre prudence, en allant regagner l'Auberge où vous avez laissé vos gens.

D A M I S.

Tu me feras donc avertir quand le Président fera de retour.

F R O N T I N.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

---

S C È N E I I I.

F R O N T I N., *seul.*

Tous ces petits agréables-là parlent tous aussi tendrement les uns que les autres. Ce qui les rend plus ou moins croyables, c'est le plus ou moins de faiblesse de la femme qui les écoute.  
— Mais voici ma petite Hortense.

SCENE IV.

FRONTIN, HORTENSE.

HORTENSE, *naïvement toujours.*

**M**ONSIEUR Frontin, voilà Monsieur venu.

FRONTIN.

Comment ! charmante Hortense , Monsieur le Président est arrivé ? Mais je n'ai point entendu son carrosse.

HORTENSE.

Il a laissé sa voiture à la Ferme , où il est descendu ; je l'ai vu , moi , qui venoit , sans qu'on le vît , par les fossés dans le Château , & puis par les petites portes avec ses clefs , & il est monté tout doucement , tout doucement , à celle fin , ce m'a-t-il dit , de surprendre Madame agréablement , parce qu'il l'aime bien.

FRONTIN.

Et où est-il à présent ?

HORTENSE.

Il est chez Madame , & avec Madame , & Madame est avec ly , & ils sont tous deux l'un avec l'autre ; & je m'en suis venue être aussi toute seule avec vous.

**FRONTIN**, *la caressant.*

Seule avec moi ?... Oh ! que je voudrois bien que ce fût comme Monsieur & Madame ! car je vous aime de toute mon ame , moi.

**HORTENSE.**

Eh bien , tenez , je ne m'en suis doutée que de la dernière fois que vous me prîtes la main en faisant le lit de Madame. Oh ! c'est que ce jour-là , vous me parlâtes avec des yeux... & vous mêliez avec vos paroles , du soupir , des petits tremblemens ; ça étoit si joli !

**FRONTIN.**

Cela deviendra bien plus joli encore par la suite , lorsque Damis aura fait notre fortune à l'un & à l'autre , & m'aura mis en état de vous épouser, ma très-chère enfant ; mais pour cela , il faut que vous fassiez , pour Damis , tout ce que je vous dirai de faire.

**HORTENSE.**

Comment arranger ça ? je ne fais jamais , moi , que ce que Thibaut me dit de faire.

**FRONTIN.**

Mais , vous me parlez pourtant. Et Thibaut ne vous a point dit de me parler..

**LE JALOUX HONTEUX. 47**

**HORTENSE.**

Oh dame ! il n'y a aussi que ça que je fais  
sans qu'il me le dise.

**FRONTIN.**

Il faut pourtant que vous m'aidiez dans mes  
projets ; sans cela je ne croirai pas que vous  
m'aimiez mieux que Thibaut.

**HORTENSE.**

Eh mais , mieux ! mieux... je ne peux pas  
bien vous dire ça. Je l'aime d'une façon , & je  
vous aime d'une autre. Ça n'est pas de même  
enfin.

**FRONTIN.**

Expliquez-moi donc la différence.

**HORTENSE.**

La différence ?

**FRONTIN.**

Oui.

**HORTENSE.**

Lia déjà que je l'aime d'accoutumance , petit  
à petit , depuis que j'étois petite... Et vous , ça  
est venu plus vite.... & ça est encore plus fort.

**FRONTIN.**

Expliquez-moi cela encore plus clairement.



H O R T E N S E.

La différence encore ? tenez , imaginai-  
vous quand il est avec moi & qu'il me prend la main,  
j'ny prends seulement pas garde ; mais vous ,  
quand vous me l'avez prise hier , je la retirerai au  
plus vite , car j'étois si troublée que je ne sça-  
vois pourquoi.

F R O N T I N.

Encore un peu plus clairement.

H O R T E N S E.

Dame ! faut - il tout dire ? j'ons que je ne  
l'aime plus du tout pour être mariée avec ly ,  
& que je vous aimerois cent fois mieux pour ça ,  
que ly.

F R O N T I N , *avec un air d'ardeur.*

Oh ! que si j'avois le tems.... vous m'expli-  
queriez cela encore plus clairement. — Mais ,  
répondez-moi , charmante Hortense ; c'est vous  
qui rapportez tout ce qui se passe à Monsieur le  
Président ?

H O R T E N S E.

Oui , Monsieur Frontin.

F R O N T I N.

Or , si vous m'aimez mieux que Thibaut ,  
vous m'aimez mieux aussi que le Président.

H O R T E N S E.

Oh ! pour ça , oui. Et je vous aime même mieux encore que l'argent qu'il me donne , voyez-vous.

F R O N T I N.

Eh bien ! en ce cas-là , promettez-moi donc de ne rapporter à Monsieur le Président , que ce que je vous permettrai de lui dire.

H O R T E N S E.

Eh bin , je vous promets ça. Mais comme Monsieur le Président n'a pas été ici pendant tout hier , drès qu'il sera seul , me bâillez-vous la licence de ly dire ce que je vous ai dit que Madame avoit fait :

F R O N T I N.

Oh ! cela , je vous le permets ; il n'y a rien qui soit de conséquence. — Mais j'aperçois le Président lui-même. *A part.* Allons avertir Damis. *Haut.* Adieu , ma petite Reine.



## SCÈNE V.

HORTENSE, *seule.*

**M**A petite Reine ! c'est joli ça ! c'est gracieux ! ignia point de comparaison de Monsieur Frontin à Thibaut. Thibaut est mal gracieux, lui ; voyez seulement quand j'ons parlé, il y a une heure, à ce beau Monsieur qui entroit au Château, comme il m'a tirillée ; j'en ai le bras tout meurtri. Mais pourquoi avoit-il donc peur que je restasse avec ce Monsieur Damis, comme il l'appelle ?

## SCÈNE VI.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE,  
HORTENSE.

Le PRÉSIDENT, *riant d'un rire forcé.*

**A**H ah, ah, ah ! je vous demande pardon, Madame, laissez-moi rire de vos questions, avant que d'y répondre sérieusement, ah, ah, ah !

La PRÉSIDENTE, *à Hortense.*

Retirez-vous, petite fille.

HORTENSE, *faisant la révérence & s'en allant.*

Je reviendrai quand il sera seul.

SCÈNE VII.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

La PRÉSIDENTE.

**M**AIS, Monsieur, qu'avez-vous donc tant à rire ?

Le PRÉSIDENT.

Ah, ah, ah ! permettez-moi de rire, Madame, je vous prie ; je suis de bonne humeur aujourd'hui, & l'heureux accommodement que je suis prêt à conclure pour Lucie, nous doit inspirer à tous de la gaieté... Eh, eh, eh, eh ! laissez-moi rire aussi de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

La PRÉSIDENTE.

Mais je ne trouve rien de risible à la conversation que nous avons eue : vous m'avez fait un détail de la mort subite d'une vieille plaideuse, dont Lucie, votre niece, & votre pupille, est héritière ; vous m'avez dit la manière dont les Juges veulent accommoder deux familles, soit en faisant épouser à Lucie le vieux Monsieur Argan, ou le jeune Damis, qui sont les héritiers paternels de la défunte. Je vous demande à vous-même, Monsieur, ce qu'on peut trouver-

## 424 LE JALOUX HONTEUX.

là de plaisant ; & où est le mot pour rire à tout cela ?

Le PRÉSIDENT, *riant encore un peu.*

Le plaisant que j'y trouve , Madame ; c'est que pendant tout ce long détail , vous ne m'avez questionné que sur un seul article. Hé , hé , hé , hé ! j'ai pris plaisir à vous voir sur cet article seul , une curiosité excessive. — Hé , hé ! retenue pourtant , par là crainte de me paroître trop curieuse. — Chaque fois que j'ai parlé , sans le nommer , de l'héritier que nos Arbitres veulent marier à Lucie , vous m'avez demandé , hé , hé , hé , hé ! d'un ton curieux & retenu : cet héritier , Monsieur , quel homme est-ce ? puis un moment après , Monsieur , cet héritier a-t-il du mérite ? — Moi , prenant malicieusement plaisir à continuer d'autres détails , sans répondre à vos questions sur l'héritier ; & vous , les y faisant retomber sans cesse : l'héritier est-il jeune ou vieux ? l'héritier est-il bien fait ; l'héritier a-t-il une belle figure ? ... l'héritier est-il aimable ? & toujours tremblante que votre curiosité ne me donnât de l'ombrage. Je vous ai enfin nommé Damis que vous connoissez ; je vous ai dit enfin que c'étoit lui qui étoit ce jeune héritier. — *Riant.* Oh ! j'avoue que cette curiosité vive en même-tems & timide , m'a paru très plaisante.

**LE JALOUX HONTEUX. 425**

**La PRÉSIDENTE**, *souriant.*

Oh ! permettez que je rie un peu à mon tour , de vous voir rire , avec tant d'affectation , de ma curiosité , pour me cacher l'inquiétude qu'elle vous donne.

**Le PRÉSIDENT.**

Vous voilà dans vos plaisanteries ordinaires.

**La PRÉSIDENTE**, *d'un air doux.*

Si je plaisante quelquefois avec vous , des petites inquiétudes que je vous vois , ce n'est qu'entre nous autres , au moins. Je craindrois que , hors votre Niece & moi , quelqu'un s'en aperçût.

**Le PRÉSIDENT.**

Oh ! ne craignez point qu'il vienne jamais dans l'idée de personne , que je sois un mari inquiet. Il n'y a que vous & ma Niece , qui vous mettiez ces visions en tête ; & je blâme fort les précautions que vous prenez là-dessus. Pourquoi , par exemple , vouloir vous renfermer dans un Château ? encore si vous y receviez compagnie aimable ; si vous attiriez ici les jeunes gens de la Ville de Rennes...

**La PRÉSIDENTE.**

C'est à vous , Monsieur , à les y amener , si cela vous fait plaisir.

426 *LE JALOUX HONTEUX.*

Le PRÉSIDENT.

Bon ! j'irois vous amener des gens qui ne vous conviendroient point , peut-être ; j'aime mieux vous en laisser le choix.

La PRÉSIDENTE, *fouriant.*

Parce que vous êtes bien sûr que nous ne choisirons personne.

Le PRÉSIDENT, *d'un air léger.*

Quoi ! toujours des soupçons ! toujours des injustices ! me soupçonner d'un vice que je déteste , que j'ai en horreur ! — Oui , de toutes les passions , la jalousie est celle qui me paroît la plus honteuse & la plus déshonorante.

La PRÉSIDENTE.

Quoi qu'il en soit , vous ne sauriez blâmer notre goût pour la solitude ; & pour mettre l'esprit d'un mari qu'on aime , en repos , l'on ne sauroit prendre trop de précautions.

Le PRÉSIDENT, *riant.*

Bon , bon ! des précautions ! la possibilité y est toujours.

La PRÉSIDENTE.

Oh ! par plaisir , imaginez un peu par quel moyen.

Le PRÉSIDENT, *riant.*

Pour imaginer des moyens de tromper un

**LE JALOUX HONTEUX. 427**

mari, il faut être femme. Pour moi, je n'imagine rien.

La PRÉSIDENTE.

Mais non, faites un effort d'esprit.

Le PRÉSIDENT.

J'ai l'esprit bouché, vous dis-je, sur le ménage & les ressources des femmes.

La PRÉSIDENTE.

Mais encore.

Le PRÉSIDENT.

Je vous dis que je suis un enfant là-dessus.

La PRÉSIDENTE.

Vous savez qu'aucun domestique ne m'approche que cette petite Horrense, qui est la simplicité même.

Le PRÉSIDENT, *riant*.

La fille la plus simple a de l'esprit de reste pour conduire une intrigue.

La PRÉSIDENTE.

Il faut passer par votre chambre pour entrer dans la mienne ; car j'ai fait condamner toutes les portes de dégagement.

Le PRÉSIDENT, *riant*.

Bon ! n'y a-t-il pas des fenêtres ?



428 *LE JALOUX HONTEUX.*

La PRÉSIDENTE.

Pour recevoir une visite par les fenêtres, il faudroit que je fusse un moment sans vous.

Le PRÉSIDENT, *d'un ton badin.*

Mais, je dors quelquefois.

La PRÉSIDENTE.

Bien rarement. — Mais, en cas de surprise, où cacher un galant ? tout est ouvert pour vous, cabinets, coffres, armoires...

Le PRÉSIDENT.

Bon ! l'on trouve d'autres caches. J'ai connu un petit homme qui se cacha un jour dans un étui de ces grosses basses de violon ; pour moi, je ne m'aviserois jamais d'aller chercher là votre amant.

La PRÉSIDENTE.

Et vous vous avisez d'y penser pourtant. Vous me dérangez chaque jour mes tiroirs, mes boîtes, mon nécessaire... Vos mains sont plus souvent dans mes poches que dans les vôtres. Où pourrois-je seulement cacher un billet ?

Le PRÉSIDENT.

Un billet ? on l'avale.

• La PRÉSIDENTE, *fouriant.*

Vous n'imaginez rien ? vous avez l'esprit bouché ? vous n'êtes qu'un enfant ?

Le PRÉSIDENT.

Ce sont des plaisanteries que je vous dis-là. Ne voyez-vous pas bien qu'aujourd'hui je suis d'humeur de plaisanter sur tout ; mais parlons sérieusement ; voici Lucie.

---

## SCÈNE VIII.

Le PRÉSIDENT, LUCIE, la PRÉSIDENTE.

*Le jeu de cette Scène est l'impatience de Lucie, que le Président attribue toujours à sa femme, qui doit être elle d'un grand sang-froid. Le Président regarde toujours sa femme, & lui adresse presque toujours la parole, quoique tout ce qu'il dit s'adresse à Lucie.*

Le PRÉSIDENT, à Lucie.

VENEZ, ma Niece. Madame dit que vous êtes impatiente de savoir le choix qu'on a fait pour vous ?

430 *LE JALOUX HONTEUX.*

LUCIE, *vivement.*

Cela est vrai, mon oncle ; je l'avoue.

Le PRÉSIDENT, *d'un air railleur.*

Quelle complaisance pour votre amie, d'avouer que vous avez impatience d'être mariée !  
Et....

LUCIE, *l'interrompant vivement.*

Mais mon impatience, Monsieur, n'est point d'être mariée, mais seulement de sçavoir à qui vous voulez me marier.

Le PRÉSIDENT, *raillant.*

C'est fort bien s'en tirer. — Hé bien, Mademoiselle, sachez donc qu'il y a deux héritiers...

LUCIE, *interrompant vivement.*

Hé bien, lequel des deux, Monsieur ?

Le PRÉSIDENT, *à Lucie.*

Patience, ma Niece. *A la Présidente.* Pour satisfaire votre curiosité, Madame, je vous ai dit que nos Arbitres, qui n'envisagent dans ce mariage que la solidité d'un accommodement, penchent beaucoup pour le plus âgé des deux, qui est Monsieur Argan....

**LE JALOUX HONTEUX.** 435

LUCIE, *interrompant plus vivement.*

Monsieur Argan ! vous n'y pensez pas, Monsieur ; c'est un homme qui a plus de soixante ans.

Le PRÉSIDENT, *à Lucie*

Doucement, ma Niece. *A sa femme.* Ne vous alarmez point, Madame.

La PRÉSIDENTE, *avec sang-froid.*

Je ne m'alarme point, Monsieur.

LUCIE, *avec vivacité.*

Non ; mais c'est moi qui ne suis point tranquille.

Le PRÉSIDENT, *souriant à Lucie.*

Eh oui, oui. — *A sa femme.* Tranquillisez-vous, Madame ; il est inutile de s'échauffer là-dessus ; car je suis, moi, pour Damis, qui est l'autre héritier ; attendu qu'il me paroît que la convenance des âges doit être de quelque considération dans un mariage,

La PRÉSIDENTE, *d'un ton flegmatique.*

Eh mais, c'est à votre Niece à qui vous devez dire tout cela.

LUCIE,

Eh ! sans doute, Monsieur, & agir en consé-

452 *LE JALOUX HONTEUX.*

quence ; car je ferois très-fâchée , au désespoir même... de ce que vous dites..

Le PRÉSIDENT , à Lucie.

Vous avez raison. *A sa femme.* Ne vous désespérez point , Madame ; je vois ce qui convient à Lucie. Damis est jeune , a de l'esprit , de la figure , de la galanterie , des graces ; enfin , Madame , Damis...

La PRÉSIDENTE , *toujours de sang-froid.*

Mais , Monsieur , comme c'est à Lucie à qui vous donnez un époux , c'est à elle à qui vous en devez faire le portrait.

LUCIE , *avec impatience.*

Eh oui , à moi , Monsieur , à moi ; de grace , daignez vous tourner de mon côté.

Le PRÉSIDENT , *du côté de Lucie.*

Mais aussi , Mademoiselle , c'est à vous que je fais ce portrait : je vous dirai donc , ma Niece , que j'ai eu une forte dispute contre nos arbitres ; & que je leur ai opposé mille bonnes raisons pour Damis. *Se tournant vers la Présidente.* Car enfin , Madame , le plaisir d'avoir dans notre famille , un mérite brillant comme celui de Damis !... Un jeune homme , d'ailleurs , dans notre Société , égayeroit un peu  
cette

**LE JALOUX HONTEUX. 433**

cette vie triste que vous avez résolu de mener ;  
Madame ; cela vous obligeroit à voir du  
monde .

**La PRÉSIDENTE, d'un air froid &  
décidé.**

Non , Monsieur , rien ne peut m'obliger à  
voir du monde .

**Le PRÉSIDENT, d'un air léger.**

Oh mais , il faudroit bien pourtant , par  
complaisance pour de jeunes mariés...

**LUCIE, vivement.**

Eh, mon Dieu , nous n'abuserons pas de votre  
complaisance ! ...

**La PRÉSIDENTE, l'interrompant.**

Je n'en aurai pas même pour vous , là-dessus,  
Monsieur.

**Le PRÉSIDENT, d'un air plus léger encore.**

Quelle folie ! peut-on , dites-moi , n'avoir  
point de liaison avec une Niece & un Neveu ;  
Allons donc , il faudra bien que vous vous ren-  
diez sur cet article-là.

**La PRÉSIDENTE, d'un ton ferme.**

Non , Monsieur ; en un mot , je vous supplie  
de n'avoir nul égard à moi , dans le choix que  
vous ferez.

**Tome II.**

**T**

434 **LE JALOUX HONTEUX.**

**LUCIE**, *avec la dernière impatience.*

Eh non, Monsieur, n'ayez égard qu'à moi ; car enfin, j'aime Damis : je vous le dis d'impatience. Vous m'arrachez cet aveu. Oui, Monsieur, je l'aime, &...

**Le PRÉSIDENT**, *l'interrompant légèrement.*

Fort bien, ma Niece, fort bien ! déclarer ain : brusquement que vous avez de l'amour pour Damis, que vous n'avez vu que deux ou trois fois,, c'est un trait d'amie... Eh voilà comme les femmes cherchent à s'obliger entre elles, dans ces cas-là seulement ; cela est singulier !

**LUCIE**,

Eh ! Monsieur, vous avez les vues trop étendues !

**Le PRÉSIDENT**, *à Lucie.*

C'est vous qui les étendez, ma Niece, *A sa femme*, Mais, raillerie à part, je prendrai fortement le parti de Damis, Madame ; je vois bien, qu'indépendamment de l'inclination prétendue de ma Niece, vous penchez beaucoup pour lui, Je sens qu'il vous convient. Cependant, pour nos intérêts, il faut ménager Monsieur Argan ; disposez-vous, je vous prie, à le bien recevoir. Nous devons du moins payer de politesse, l'em-

pressément qu'il a de rechercher notre alliance.  
Il va venir, peut-être tout-à-l'heure.

La PRÉSIDENTE.

Nous allons l'attendre dans mon appartement.

## SCENE IX.

Le PRÉSIDENT, *seul & agité.*

OUI, sûrement, ma femme s'intéresse pour Damis. J'ai fort bien remarqué que Lucie jouant l'impatience, a affecté de me dire qu'elle aimoit Damis ; tandis que ma femme, sous le masque de l'indifférence, étoit mille fois plus impatiente que ma Niece, de savoir si je choisirois son Damis. Sûrement, ce jeune homme-là est amoureux de ma femme, & pour se procurer la facilité de la voir, il feint de vouloir épouser ma Niece, sous le nom de laquelle ils espèrent conduire toute leur intrigue. Mes soupçons du bal ne sont malheureusement que trop bien fondés. — Mais voici Thibaut.... tâchons d'en tirer des lumières.





## SCENE X.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

THIBAUT, *sans voir le Président.*

**P**ARGUENNE, faut qu'ça soit ben fort, pis-  
que la première chose que ce Monsieur Damis  
a fait, en arrivant ici, ça été d'en conter à Hor-  
tense. Ça me baille eun tintoin & eune jalousie  
de chien,

Le PRÉSIDENT, *légèrement.*

Qu'est-ce, Thibaut ? tu rêves tout seul ; au-  
rois-tu quelque chagrin, mon enfant ?

THIBAUT.

Ah ! je vians à vous, Monsieur, je vians à  
vous. V's'êtes toute ma consolation.

Le PRÉSIDENT.

Qu'as-tu donc ? tu as l'air troublé ! feroit-il  
venu quelqu'un en mon absence.... pour tra-  
verser ton mariage ? tu as quelque sujet de ja-  
lousie ?

THIBAUT,

Si j'ons sujet de jalousie, Monsieur ? j'en ons  
pus que jamais. Oh ! je n'cachons pas ça, nous.  
Je ne sons point honteux d'être jaloux, moi. Je  
l'disons à tout le monde. Eh, pourquoi cacher

la jalousie? C'est eune vartu naturelle comm'de boire & de manger.

**LE PRÉSIDENT.**

Eh bien, dis-moi donc tes peines.

**T H I B A U T.**

V'zavez bin raison, mes peines; car quand la jalousie me saisit, moi, c'est comme eune mi-graine. — Ça me prend d'abord là, enter les deux yéux, commé eun coup de martiau. — Par après. ça me cause eun battement de cœur. — Ensuite, ça me monte... monte... comme eun feu qui me brûle le visage en dedans; & piz'enfin, ça me redescend... redescend... comme eune glace, & ça me donne la colique.

**LE PRÉSIDENT.**

Eh! qu'est-ce qui ta donné ce nouvel accès qui te prend?

**T H I B A U T, très-agité.**

C'est, Monsieur, qu'il est venu ici eun homme... ouf!

**LE PRÉSIDENT, d'un air contraint.**

Eh bien, un homme? un homme te fait-il peur?

**T H I B A U T.**

Eh mais, Monsieur, l'on dit que cet homme s'appelle Damis.

**T iij**

438 **LE JALOUX HONTEUX.**

Le PRÉSIDENT.

Damis, soit, le nom ne fait rien à la chose;  
*A part.* Il est venu en mon absence ?

THIBAUT.

Ça est vrai. Mais c'est que si vous voyais  
comme il est bien fait... c'est un beau & grand  
jeune homme qui a une mine...

Le PRÉSIDENT, *avec impatience.*

Ton récit m'ennuie... achève.

THIBAUT.

Ah ! Monsieur, vous allez voir la suite.

Le PRÉSIDENT.

Hé ! je n'ai que faire de la suite. Après, après.

THIBAUT.

Oh ! c'est que comme je rodois ici tout au  
tour, pour voir si... parce que... quelquefois...

Le PRÉSIDENT, *sur le gril.*

Pour voir quoi ?

THIBAUT.

Pour voir comment & par où... car...

Le PRÉSIDENT.

Par où?... comment?... car... que voulais-tu voir ?

**T H I B A U T.**

Mais je voulais voir... je n'en fais rien...  
Mais comme je suis jaloux, je veux toujours  
voir... pour voir... si je ne verrons point... je  
veux tout voir enfin.

**Le P R É S I D E N T.**

Et as-tu vu ?

**T H I B A U T.**

J'en ai vu, premièrement, qu'Hortense alloit  
& venoit, tournoit & retournoit... & c'est  
qu'elle cherchoit ce jeune homme, qui arrivoit  
ici. Aussi-tôt, moi, pour empêcher ça, je lui  
en ai fait voir que j'étais jaloux ; n'ai-je pas bien  
fait, Monsieur ?

**Le P R É S I D E N T.**

Fort bien, fort bien.

**T H I B A U T.**

Et pis, j'en ai emmené Hortense de force.

**Le P R É S I D E N T.**

Je vois que ta jalousie nuit aux desseins qu'il  
a sur ma femme... je veux dire sur Hortense.

**T H I B A U T.**

Oh, oui ; car par après, je l'en ai encore ren-  
contré qui s'en alloit, & qui disoit des mots tout  
bas, & pis des mots tout haut. Il faisoit des

T iv

740 **LE JALOUX HONTEUX.**

hélas par secousse ; & j'ons entendu : il ne faut pas que le Président me trouve ici.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! cela est clair.

THIBAUT.

Oui, Monsieur, cela est clair. Apparemment qu'il sçait que par bonté pour moi, vous vous fâchez de ce qui me chagrine.

Le PRÉSIDENT, *à part.*

Je n'en puis plus douter, il vient pour voir ma femme. — *Haut.* C'est elle qu'il aime.

THIBAUT.

Elle-même, c'est ce que je vous dis ; mettez-vous à ma place.... Mais, Monsieur, j'oublions de vous dire que tout d'un coup après, comme je ne l'ons plus vu, je me suis douté qu'il seroit caché ici.

Le PRÉSIDENT, *vivement.*

Tu ne l'as donc pas vu sortir ?

THIBAUT.

Non, voirement. Mais pour voir ous-qu'il étoit, je me suis souvenu d'eune invention que vous me baillites un jour que vous vouliez qu'il y eût un homme caché ici pour Madame.

Le PRÉSIDENT.

Abrégeons, abrégeons.

TIBAUT.

Patience, Monsieur. J'ons donc été prendre la petite chienne de Madame, qui est de bonne guerre, & qui est faite à aboyer quand elle sent quequ'un de dehors dans le Château, & avec ste petite chienne sous mon bras, j'ons fait la chasse partout pour trouver le gîte, comme vous m'avez appris.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! finis donc.

THIBAUT.

Et quand j'ons été à un petit coin où l'on ne voit goutte, elle a aboyé.

Le PRÉSIDENT, *très-ému.*

Darnis y étoit donc caché ?

THIBAUT.

Je n'ons rian trouvé. Mais pourtant, faut croire qu'elle n'a pas aboyé pour rian.

Le PRÉSIDENT.

Il faut suivre cela ; oui, allons voir si Monsieur Argan est arrivé.

THIBAUT.

Ce Monsieur Argan est, dit-on, Monsieur,

T V

444 *LE JALOUX HONTEUX.*

**T H I B A U T,**

N'est-il pas vrai ? alle a eune mémoire !...

**H O R T E N S E.**

Après, alle a été bientôt coëffée, car ce n'est pas comme quand alle avoit ses cheveux qui tenoient à sa tête ; à stheure all' n'a qu'à prendre sa perruque à dentelle , a met ça comme un étui ; coque ! & pis vlà qu'est fait.

**T H I B A U T.**

Ça est admirable !... après , après.

**H O R T E N S E.**

Après. — Alle a couru bien vite à la ruelle du lit , alle a tiré le rideau sur elle , & pis all' s'est baissée...

**Le P R É S I D E N T, l'interrompant.**

Hé, si, petite fille. Faut-il ainsi examiner ? — Je ne veux plus rien savoir.

**H O R T E N S E.**

Je ne vous dirai donc pas queuque chose.

**Le P R É S I D E N T.**

Thibaut auroit pourtant bien envie de savoir...

**T H I B A U T.**

Oui, dis-nous, dis-nous.

**H O R T E N S E.**

C'est que ce matin, sur les huit heures, comme Madame s'habilloit, j'ai vu...

**LE JALOUX HONTEUX. 445**

**T H I B A U T.**

Vous avez vu?...

**H O R T E N S E.**

J'ai vu que j'entendois coigner à la fenêtre  
par en-dehors.

**Le P R É S I D E N T.**

Eh bien, eh bien?

**H O R T E N S E.**

Et Madame a été ouvrir elle-même.

**Le P R É S I D E N T.**

Elle-même?

**T H I B A U T.**

Acheve donc.

**H O R T E N S E.**

Et voilà tout d'un coup que c'étoit la petite  
guenon du fermier, qui s'est jetée sur Madame  
pour la caresser.

**Le P R É S I D E N T, à part.**

Ouf, je respire.

**T H I B A U T.**

Eh bien, ça a-t-il pus rian?

**H O R T E N S E.**

Non, ignia pus rian, sur mon honneur.

**T H I B A U T.**

Eh! tu ne nous parles point de ce Monsieur  
Damis.



446 LE JALOUX HONTEUX.

Le PRÉSIDENT.

Oui, de Damis.

HORTENSE.

Quoi ! de ce jeune Monsieur qui est si beau ?  
Eh ! comment veux-tu que je t'en parle, toi qui  
m'a empêché de ly parler.

Le PRÉSIDENT, *à part.*

Hom ! ce n'est pas à Hortense qu'il en veut.  
*Haut.* Viens avec moi, Thibaut.

---

SCENE XII.

HORTENSE, *seule.*

O JESUS ! au prix de Frontin, queux mauf-  
sade c'est que Thibaut ! me v'la déjà fiancé à ly  
pourtant ; mais je dirai à Monsieur le Président  
tantôt queuque chose , pour que Thibaut n'a-  
cheve pas d'être marié avec moi, & que ce soit  
Monsieur Frontin.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

La PRÉSIDENTE, LUCIE.

La PRÉSIDENTE.

**M**AIS, est-il possible, ma chère amie, que depuis l'aventure du bal, Damis n'ait pu trouver le moment de vous parler ?

LUCIE.

Oh ! très-possible ! attendu que dans l'incertitude où je suis, si c'est vous, ou moi, qu'il aime, je lui en ai ôté avec soin toutes les occasions. Mais vous, Madame, n'en avez-vous point eues de lui dire un mot depuis ce tems-là ?

Le PRÉSIDENT.

Vous jugez bien, Lucie, que je les ai évitées avec encore plus d'attention que vous. La jalousie de mon mari me fera fuir Damis éternellement. Car enfin, la jalousie bien ou mal fondée d'un mari, fait toujours tort à la réputation d'une femme ; il y a peu de gens assez équitables pour croire un homme jaloux, sans imaginer qu'il a raison de l'être. — Mais pour en revenir

448 *LE JALOUX HONTEUX.*

à Damis , je me flatte toujours que c'est de vous , Lucie , dont ce jeune homme est amoureux.

LUCIE.\*

Je l'ai pensé de même , les deux fois que je l'ai vu chez ma tante ; & c'est cette pensée qui a fait naître l'amour que j'ai pour lui ; mais c'est pourtant à vous , Madame , qu'aubal il a fait la déclaration d'amour en question. Et...

LA PRÉSIDENTE , *l'interrompant.*

Mais il a cru l'adresser à vous , ma chère Lucie ; cette Robe blanche que voici , que j'avois ce jour-là , qui est coupée de la même pièce , garnie de même , en un mot pareille en tout à celle que vous aviez ce même jour , a fort bien pu causer son erreur.

LUCIE , *soupirant.*

D'accord ; mais aussi ce peut fort bien n'être pas une erreur...

LA PRÉSIDENTE.

J'en conviens ; cependant il parla après à mon mari avec un si grand air de vérité , tant de feu...

LUCIE , *l'interrompant.*

Mais , si c'est vous qu'il aime , pouvoit-il parler autrement à votre mari , pour tâcher de

**LE JALOUX HONTEUX. 445**

dissiper tous ses soupçons jaloux ? Ah, Madame ! j'apprends fort que ce ne soit vous qu'il aime.

**La PRÉSIDENTE.**

Et moi, je crains d'être aimée de lui, autant que vous craignez de ne pas l'être.

**LUCIE, d'un air triste.**

Enfin, je ne sçais qu'en croire.

**La PRÉSIDENTE.**

Ni moi non plus, en vérité. Nous retombois toujours dans la même incertitude.

**LUCIE.**

Il est bien singulier pourtant, que plus nous approfondissons cette matière, moins nous trouvions à fixer nos idées !

**La PRÉSIDENTE.**

J'apprends Damis lui-même, avec le Président ; retirons-nous.

**LUCIE, d'un air tendre.**

Mais, si nous restions, Madame ?

**La PRÉSIDENTE.**

Non pas, Mademoiselle ; il en faut bien moins pour exciter la jalousie de mon mari.

**LUCIE, d'un air abattu & soupirant.**

Retirons-nous donc.

SCENE II.

DAMIS, le PRÉSIDENT.

DAMIS, *d'un air fort échauffé.*

**E**H bien, Monsieur, puisque la longue conversation que nous venons d'avoir, n'a pu vous persuader sur rien, que vous...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Vous vous trompez, Monsieur. *Légalement.* Vous m'avez persuadé tout ce que vous avez voulu.

DAMIS, *continuant très-vivement.*

Puisque vous ne croyez pas que c'est Lucie que j'aime, que j'adore uniquement...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant gaiement.*

Mais vous me croyez donc bien ridicule ! je n'en ai jamais douté d'un instant, vous dis-je.  
*A part.* Le traître !

DAMIS, *très-vivement.*

Puisqu'il est impossible de vous faire revenir de vos préventions sur l'aventure du bal...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant & légèrement.*

Quelle folie, Monsieur !.... Mais j'ai été dé-

trompé sur le champ. C'étoit une méprise. Eh mais , cela est démontré. *A part.* Comme il ment bien !

D A M I S.

Puisqu'enfin , Monsieur , en conséquence de tous ces soupçons , dont , malgré tout ce que vous dites-là , l'on ne peut venir à bout de vous guérir , vous balancez à m'accorder Lucie....

Le PRÉSIDENT , *l'interrompant.*

Mais encore un coup , Monsieur , vous ne voulez pas entendre que la décision de tout ceci dépend de nos Arbitres , & que....

D A M I S , *l'interrompant.*

Et que les Arbitres dépendent de vous : mes gens d'affaires me l'ont dit , Monsieur ; & ils m'ont fait voir clairement que si vous ne vous déclarez pas aujourd'hui pour moi , c'est une preuve que vous êtes contre , & que vous vous décidez pour Monsieur Argan. Ainsi , je n'attendrai point , Monsieur ; je retourne à Rennes dans l'instant ; je vais remuer ciel & terre pour faire pencher les Arbitres en ma faveur. Oui , Monsieur , oui , je pars dans l'instant.

Le PRÉSIDENT , *l'interrompant avec impatience.*

Eh bien , partez , Monsieur , partez ; je ne

252 *LE JALOUX HONTEUX.*

vous retiens point à dîner, comme c'étoit mon dessein. Vous ne manquerez pas de dire que ce n'est que pour vous amuser, & favoriser mon vieux ami, Monsieur Argan. Partez, Monsieur, je ne vous retiens point. *A part.* Je suis bien convaincu qu'il ne partira pas.

---

SCENE III.

DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN, *qui sera arrivé vers la fin de la Scène précédente, & qui aura tout entendu.*

**J'**AI tout entendu, Monsieur; & vous ne retournerez point à Rennes, s'il vous plaît. A la bonne heure, donnez le change à Monsieur le Président, & qu'il vous croie parti; cachez-vous quelque part dans son parc, & restez.

DAMIS.

Mais, Frontin...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais à cela, Monsieur. Qui quitte la partie, la perd. J'ai besoin de vous ici pour venir à l'appui de ce que j'ai imaginé pour guérir le Président de ses soupçons sur vous.

**LE JALOUX HONTEUX. 453**

**D A M I S.**

Eh bien , je resterai ; mais dis-moi donc auparavant que je te quitte , si tu as rendu mon billet à Lucie ?

**FRONTIN, tirant le billet de sa poche.**

Non , je le garde , Monsieur , & le voici. C'est lui qui me servira , si vous y consentez , de moyen infallible pour faire revenir Monsieur le Président des visions cornues qu'il s'est mises dans la tête contre vous ; car je vois bien à présent que vous aimez Lucie uniquement.

**D A M I S, vivement.**

Et comment ce billet pourra-t-il servir ?

**F R O N T I N.**

Ah ! comment ? vous allez vous récrier d'abord. — Voici comment : c'est qu'au lieu de donner cette lettre à Lucie , il faudra la faire tomber toute ouverte entre les mains de Monsieur le Président.

**D A M I S.**

Tu extravagues , je pense ! Eh comment Lucie sera-t-elle informée que je l'aime ? Comment saurai-je , moi , si elle paye ma tendresse de quelque retour ? Allons , tu es fou !

**F R O N T I N.**

D'abord , Monsieur , elle vous aime. Il n'y a



454 *LE JALOUX HONTEUX.*

pas plus d'une heure que dans une conversation avec le Président, & que j'ai entendue, elle lui a dit qu'elle vous aimoit; je suis à présent sûr qu'elle vous aime, vous dis-je. Quant à l'autre point qui consiste à la persuader, vous, de la sincérité de votre amour...

D A M I S, *l'interrompant.*

Eh bien, qui peut l'en assurer?

F R O N T I N.

J'avoue que cela est plus difficile. Mais, Monsieur, dans la circonstance présente, il n'est pas, à beaucoup près, aussi important pour vous de l'en assurer, que de convaincre le Président que c'est Lucie que vous aimez, & que par conséquent ce n'est point de sa femme dont vous êtes amoureux.

D A M I S.

Eh mais, sans doute.

F R O N T I N, *interrompant vivement.*

Eh, oui, sans doute. Cependant l'on n'ôtera que très-difficilement de la tête du Président que c'est à sa femme seule que vous en voulez. Mais, en lui faisant remettre indirectement, & comme par hasard, ce billet amoureux de vous pour sa Niece, il ne croira plus que c'est sa femme qui vous occupe, ou il faudroit que sa

**LE JALOUX HONTEUX.** 455

**J**alousie fût à un point qu'il n'y eût rien qui pût  
**la** détruire.

D A M I S , *très-vivement.*

Tout ce qu'il te plaira. Mais je veux que Lucie sache que je l'adore ; ainsi cherche un autre expédient pour persuader le Président.

F R O N T I N , *aussi vivement.*

Mais Lucie saura que vous l'adorez ; vous n'aurez pas besoin de lettre pour cela ; elle l'apprendra de vous-même.

D A M I S .

Et ! comment ?

F R O N T I N .

J'y ai pourvu, Tous les jours elle se promène une heure avant le dîner dans le bosquet qui joint le Château ; & vous lui parlerez-là. Je vous ménagerai cette entrevue avec elle , par le moyen de cette petite Hortense , que j'ai d'avance instruite , moi , de la manière de se laisser surprendre cette lettre par le Président , & cela de la façon du monde la plus naturelle ; je lui ai déjà fait répéter son rôle.

D A M I S .

Eh bien donc , je me rends , pourvu que je voie Lucie , & que je lui parle . Mais je la verrai sûrement , tu m'en réponds ?

456 *LE JALOUX HONTEUX.*

FRONTIN.

Je vous en réponds corps pour corps. Mais ouvrez vous-même votre billet, Monsieur, & voyez s'il n'y a rien dedans d'équivoque, & qu'un jaloux puisse prendre de travers.

DAMIS, *ouvrant & lisant son billet.*

Non, il n'y a rien. Tiens: regarde. Lucie y est nommée même... *Ma chère Lucie...* vois toi-même.

FRONTIN.

C'est bon. Allez donc vous enfoncer dans le parc, là sur la gauche, où jamais personne ne va. J'irai vous y trouver.

DAMIS.

Je t'attendrai avec la plus vive impatience.

---

---

SCENE IV.

HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN, *seul un instant.*

**S'**IL est possible de venir à bout de convaincre un jaloux, c'est-là, je pense, l'unique & seul moyen... Mais voici Hortense.

HORTENSE.

Monsieur Frontin, v'la le Président & Thibaut  
qui

qui venons envars ici , ils font au bout de la grande avenue. Donnez - moi donc vite ste lettre amoureuse ; vous varrez si je manquons en rien à la finesse de me la faire arracher par exprès.

FRONTIN , *lui donnant la lettre.*

Fort bien , tenez : la voilà. Mais vous souvenez-vous bien...

HORTENSE , *l'interrompant.*

Oh ! je me souviens de tout comme une peinture. Allez , allez , laissez faire à moi , mon amoureux.

FRONTIN.

Faites donc , & venez me trouver tout de suite près du petit bosquet.

HORTENSE.

Près du petit bosquet ? je nous y trouverons.

---

## SCENE V.

HORTENSE , *seule , dépliant le billet.*

O H ça , lifons ste lettre de Monsieur Damis à Mam'selle Lucie ; je sis curieuse de ça. — Voyons un peu comme'est-ce qu'on écrit aux belles Dames ! ça doit être superbe ! Mais ignia que six lignes , c'est bin court ! faut qu'ça dise

458 **LE JALOUX HONTEUX,**

beaucoup d'amour en peu de paroles, tout ça,  
Lisons,

*Elle lit syllabe à syllabe, en annonçant,*

» Ne... vous... ver... rai... je... ja... mais...  
» seu... le... O... Dieux !...

O Dieux ! c'est un homme qui jure & qui  
est fâché, ça, Seule ! Ah, c'est comme quand  
Frontin m'a dit qu'il m'vouloit voir toute fine  
seule, dans ma chambre, sans que Thibaut y  
soit.

*Elle continue à lire syllabe à syllabe.*

» Mon... a... mour... aura... t'il... pu... se...  
» fai... re... en... ten... dre ? ... Mes... re... garde...  
» é... chap... pés... mes... sou... pirs... é... touf...  
» fés... ma... che... re... Lu... cie...

Il n'y a là que soupirs que j'entends. *Etouffes !*  
oui, oui, c'est qu'quand on aime très-bien, ça  
étouffe,

*Continuant de lire,*

» Non... car... la... pré..., sence..., d'un... ja...  
» loux...

C'est Monsieur déjà,

*Continuant de lire,*

» Est... un... obs... te... clin..., clin..., clin..., vin...  
» ci... ble... Queu mot c'est ça ? obs... ta... clin...  
élin..., vin... ci... ble.

*Elle rêve & tient négligemment le papier,*

SCÈNE VI.

HORTENSE, le PRÉSIDENT &  
THIBAUT, *un peu éloignés.*

Le PRÉSIDENT, à *Thibaut.*

**T**IENS, vois-tu ton Hortense, qui lit un papier ?

HORTENSE.

J'les entends.

THIBAUT.

La petite traîtresse !

Le PRÉSIDENT.

Ne t'avise pas de lui arracher ce billet amoureux, au moins.

THIBAUT.

Chut ! Monsieur, chut !

HORTENSE, *à part.*

Les v'là, continuons not'malice. *Haut.* Un obstaclein, clin, clin...

THIBAUT, *voulant arracher le papier.*

Ah, ah ! coquine.

HORTENSE, *s'ensuyant, déchire la lettre en quatre, & la lui jettant au nez.*

Ah, ah ! brutal ! voilà comme est-ce que c'est

460 *LE JALOUX HONTEUX.*

qu'on satisfait la curiosité d'un jaloux ! tu enragas ta vie de ce que j'lons déchiré... c'étoit une lettre pour Mam'selle Lucie , & non pas pour moi.... & pis que t'es jaloux comme ça , je n'épouserai jamais , mauffade que tu es.

*Le PRÉSIDENT , d'un air empressé.*

Bon ! ce billet étoit pour Lucie ? & il est de Damis ?

*THIBAUT.*

Eh ouiche , croyez ça ! Il étoit pour mon Hortense.

*Le PRÉSIDENT , à part.*

Eh non , il est pour ma femme.

*HORTENSE.*

Il est pour Mam'selle Lucie , vous dis-je. Il lui mandoit ce billet à celle-fin que vous ne fussiez pus jaloux de lui à l'encontre de Madame la Présidente.

*Le PRÉSIDENT.*

Moi , jaloux ! ne vois-tu pas que c'est Thibaut qui l'est de Damis ? Pour le faire revenir , dis-lui ce qu'il y avoit dans ce papier.

*THIBAUT.*

Oui , dis-moi à la franquette ce qu'il te contoit dans s'te lettre.

*HORTENSE.*

Je vous dis , encore un coup , qu'elle est pour

**LE JALOUX HONTEUX. 461**

Lucie, & pis je ne me souviendrois pas de tout ce qu'ignia, dame ; ignia d'abord queuques mots que j'entends, & d'autres où je n'entends goutte.

**Le PRÉSIDENT.**

Dis-lui les mots que tu as compris.

**T H I B A U T.**

Dis vite, ou je crève de dépit.

**H O R T E N S E.**

Dame, dans ces mots, ly a déjà de l'amour.

**Le PRÉSIDENT.**

De l'amour ?

**T H I B A U T.**

De l'amour, traîtresse !

**H O R T E N S E.**

Et il y a encore du soupir, ly a du regard... ly a qu'il la veut voir toute seule... & pis du jaloux.

**Le PRÉSIDENT, hors de lui-même.**

Allez, allez, petite fille ; allez dire à Madame qu'elle ne viendra me trouver à Rennes qu'après-midi ; je lui laisse le carrosse ; je vais monter à cheval ; je serai bien-aise de tirer un coup de fusil dans mon parc, en m'en allant.



*Hortense salue naïvement & se retire.*

Damis & ma femme se seroient-ils donné un rendez-vous à Rennes ?

**S C E N E VII.**

**Le PRÉSIDENT, THIBAUT.**

*Le PRÉSIDENT, continuant,*

**E**N réunissant les morceaux du billet, je saurois, peut-être. *Appercevant Thibaut qui les ramasse.* Ah, ah ! tu es encore-là, Thibaut ?

**THIBAUT, ramassant toujours,**

Oui, Monsieur ; je ramasse les soupirs... & les regards.

*Le PRÉSIDENT, d'un air de tranquillité affectée.*

A quoi bon tout cela ? quoi ! tu veux te rendre sûr qu'Hortense te trahit ? que tu es fou, mon enfant, de chercher avec tant d'empressement ce qui va te désespérer !

**THIBAUT,**

Ça est vrai, Monsieur ; ça me fera enrager, mais ça me contente.

**Le PRÉSIDENT.**

Je t'admire ! *en ricanant.* Prends bien garde

LE JALOUX HONTEUX. 463

d'en oublier, au moins. Tiens, en voilà encore quelques morceaux là-bas.

T H I B A U T.

Ne pensez pas vous moquer ; je n'en veux pas perdre une syllabe.

Le P R É S I D E N T , *voulant lui prendre ces morceaux.*

Oh ! c'en est trop aussi. — Tu vas te creuser la cervelle à rassembler ces morceaux, tu les arrangeras tout de travers ; je veux t'ôter cette occasion de chagrin, donne-moi cela.

T H I B A U T , *ne voulant pas les donner.*

Hé non, Monsieur, je vous prie.

Le P R É S I D E N T , *s'emparant des morceaux.*

Donne donc, je le veux. *A part.* Allons dans mon cabinet. — Mais voilà ma femme au passage. — *A Thibaut.* Va dire à ma femme, que je vois, que je la prie de m'attendre dans son appartement.

T H I B A U T.

J'y cours, Monsieur ; & j'irons tout de suite exécuter vos derniers ordres, & je reviendrons vous en rendre compte. *A part en s'en allant.* Oui ! j'ons le cœur navré !

V i r

## SCENE VIII.

Le PRÉSIDENT , *seul & très-agité.*

**R**ASSEMBLONS ces morceaux , & lisons. Oui, lisons. . . . hon , hon , hon , hon. *Lisant haut.* » Mes regards échappés... hon , hon, » hon. . . . *Ma chère Lucie ; non , car la présence d'un jaloux...* « — Ceci décide ; cette lettre-là n'est point pour Lucie. Damis croit-il m'en imposer en mettant le nom de Lucie, quand il écrit à ma femme ? — » La présence » d'un jaloux ! « Et de qui puis-je être jaloux ? Puis-je être jaloux de ma Nièce ? cette lettre est donc pour ma femme ; c'est à ma femme qu'il a fait sa déclaration d'amour au bal ; c'est ma femme qu'il aime ; c'est à ma femme qu'il écrit à présent ; c'est à elle ; & ma Nièce reçoit les lettres sous son nom. Ma Nièce se prête à la foiblesse de son amie ; à l'égard de cela , toutes les femmes se servent entr'elles ; rien n'est plus commun, c'est de droit. — Ah ! je suis trahi ; je suis assassiné ! — Je ne veux pas voir la Présidente dans l'état où je suis.... je.... je ne me posséderois pas. — Il faut dissimuler pour pouvoir ensuite la convaincre ; & quand je l'aurai convaincue. — Mais oserai-je faire

un éclat qui me fera perdre l'estime de tous les honnêtes-gens ? — Car enfin, usage , injuste usage , tu attaches le ridicule à l'idée de jaloux ! Et c'est le ridicule qui avilit l'homme. C'est le ridicule... — Comment m'en garantir ? — Voyons si ma femme... Elle vient à moi ; calmons-nous... aurai-je bien la force ? — Elle a sa coëffe & son éventail... ah ! la voilà toute prête à partir pour Rennes , sûrement , le rendez-vous y est concerté entr'eux. Oh sûrement. Cela est démontré.

---

S C E N E IX.

La PRÉSIDENTE, *en coëffe*. Le PRÉSIDENT.

Le PRÉSIDENT, *d'un air contraint  
& très-agité.*

**E** H bien , Madame , vous voulez donc partir absolument ? ... car je vous vois disposée ...

La PRÉSIDENTE.

Eh quoi , Monsieur ! ne m'avez-vous pas dit....

Le PRÉSIDENT, *d'un ton très-altéré.*

Eh , mais , oui , Madame , oui . . .

La PRÉSIDENTE.

Auriez-vous changé de dessein ?

466 *LE JALOUX HONTEUX.*

Le PRÉSIDENT.

Mais non, Madame, non. Mais...

La PRÉSIDENTE.

Est-ce que vous ne voudriez plus ?...

Le PRÉSIDENT, *avec agitation.*

Je ne fais ; car il seroit possible...

La PRÉSIDENTE.

Comme vous voilà troublé ! l'altération de  
votre voix.... votre respiration..

Le PRÉSIDENT, *agité excessivement.*

Moi troublé ! Moi, le ton de la voix altéré ?  
moi troublé ! eh, d'où viendrait mon trouble,  
Madame ?

La PRÉSIDENTE.

Je l'ignore ; mais Hortense vient de me dire  
qu'un billet déchiré... je ne sçais ce qu'elle m'a  
conté.

Le PRÉSIDENT, *avec emportement.*

Hortense est une petite sotte... une petite sotte.  
Et vos conjectures sont par trop singulieres, à  
vous, Madame. — Et franchement, je com-  
mence à me lasser de vous voir toujours agitée,  
toujours inquiète... vouloir sans cesse détruire,  
ou prévenir des soupçons que je n'ai point...  
vous voir toujours attendre à justifier vos dé-

**LE JALOUX HONTEUX. 467**

marches innocentes... croyez-vous que cela ne fatigue pas, Madame ? à la fin, cela fatigue.

La PRÉSIDENTE.

Hélas, Monsieur ! si vous étiez moins soupçonneux, nous serions plus tranquilles l'un & l'autre, mais comme je vous vois souffrir...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant vivement.*

Ce qui me fait souffrir, eh mais, c'est l'injustice de vos craintes.

La PRÉSIDENTE.

Quoi qu'il en soit, il seroit à propos d'éclaircir...

Le PRÉSIDENT, *très-agité.*

Eclaircir, moi ! suis-je un homme à éclaircissement ?

La PRÉSIDENTE.

Non ; car vos préventions les rendent inutiles ; mais si vous vouliez pourtant vous expliquer.

Le PRÉSIDENT.

Mais je n'ai point d'explication à avoir.

La PRÉSIDENTE.

Vous craindriez, en y entrant, de guérir le tourment dans lequel vous vous plaisez.

468 *LE JALOUX HONTEUX.*

Le PRÉSIDENT, *avec la dernière émotion.*

Je vais me disposer à partir pour Rennes.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton décidé.*

Vous ne partirez point que je n'aie le cœur net sur ce billet.

Le PRÉSIDENT, *de l'air le plus contraint.*

Laissons cela, de grace. — Peut-on enquer dans des misères?...

La PRÉSIDENTE.

Ce ne sont point là des misères. — Quoi ! ce billet n'étoit-il pas pour Lucie, ainsi qu'Hortense me l'a assuré ? Elle l'a déchiré en cet endroit ; eh bien ! si l'on pouvoit en ramassant les morceaux.

Le PRÉSIDENT.

Et si, Madame ! si donc ; est-il possible qu'une pareille imagination...

La PRÉSIDENTE.

Ah, ah ! & je ne les vois plus ces morceaux. — Elle regarde le Président qui baisse les yeux & reste confus. J'en suis ravie, Monsieur, vous vous convaincrez en particulier, de ce que vous auriez honte d'examiner avec moi. — Mais j'apperçois Damis.

**LE JALOUX HONTEUX. 469**

Le PRÉSIDENT, *surpris & à part.*

Voilà donc comme il est parti? — *Haut.*  
Mais pourquoi n'a-t-il osé avancer, quand il  
vous a vue, Madame?

---

**SCENE X.**

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

DAMIS, *éloigné.*

La PRÉSIDENTE.

**J**E vais vous laisser.

Le PRÉSIDENT, *très-vivement.*

Il vous a vue, Madame; demeurez s'il vous  
plaît. — Il me soupçonneroit. — *l'appellant.*  
Monsieur, Monsieur; Monsieur Damis.

La PRÉSIDENTE.

Non, je vous quitte.

Le PRÉSIDENT, *d'un air agité.*

Demeurez donc, demeurez donc; il croi-  
ra... — Approchez donc, Monsieur. — *à sa*  
*femme*, restez, vous dis-je, restez.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton ferme.*

Non, Monsieur, non.

Le PRÉSIDENT.

Mais il croira que c'est moi qui...



470 *LE JALOUX HONTEUX.*

*La PRÉSIDENTE, en s'en allant.*

Oh ! il croira tout ce qu'il voudra.

---

*S C E N E X I.*

*Le PRÉSIDENT, DAMIS.*

*Le PRÉSIDENT, d'un air galant.*

**I**L me soupçonnera. Vous nous trouvez, Madame & moi, dans la plus plaisante dispute. Elle veut vous fuir ; & je voulois la retenir, comme vous avez vu.

*D A M I S, vivement.*

Je n'y ait fait nulle attention, Monsieur ; je suis plein de l'idée qui me ramene ici, & qui m'a empêché de partir, comme je vous l'avois dit. Je viens, Monsieur, vous proposer de céder une partie de mes droits à Monsieur Argan ; je lui en ferai même le sacrifice entier, pourvu qu'il renonce en ma faveur, à ses prétentions sur Lucie.

*Le PRÉSIDENT, d'un air inquiet & sans écouter.*

Eh oui, oui... Mais je veux vous conter notre dispute. Elle est réjouissante... C'étoit sur l'aventure du bal, dont nous badinâmes tant

**LE JALOUX HONTEUX. 471**

vous & moi... Elle s'avisa d'en être sérieusement blessée.

D A M I S.

Vous me permettrez de vous dire qu'elle a tort.

Le P R É S I D E N T.

C'est notre dispute, précisément. — Je lui ai dit qu'elle avait pris là-dessus un travers ridicule.

D A M I S.

Elle n'a pu prendre mal une méprise aussi visible.

Le P R É S I D E N T.

Aussi visible : c'est ce que j'ai dit ; c'est justement sur quoi je la raillois. — Mais je n'ai pu lui faire comprendre que c'étoit à Lucie, à qui vous pensiez parler d'amour.

D A M I S, *vivement.*

Quelle idée ! mais elle n'a qu'à seulement vouloir s'éclaircir.

Le P R É S I D E N T.

Elle n'a seulement qu'à m'écouter là-dessus. — Je sais que vous aimez Lucie, quoique vous imaginiez que je pense le contraire ; mais la Présidente n'entend rien... Est-il rien de plus plaisant ! peut-on voir une vision plus risible ! Mais le ridicule de cela, c'est qu'elle croiroit

472 **LE JALOUX HONTEUX.**

faïres un crime de vous voir... Sa vertu alarmée  
en vous voyant , m'a penfé faire mourir de rire.  
Oh ! il est bon qu'une femme ait de la vertu ,  
mais trop est trop auffi.

D A M I S.

Eh , Monsieur ! cet excès n'a jamais été blâmé par un mari ! Mais , pour la convaincre de mon amour , fi tant est que ce foit Madame la Présidente qui en doute...

Le PRÉSIDENT , *l'interrompant.*

Quoi ! pensez-vous que c'est moi ? me fupoferez-vous toujours des inquiétudes ? moi foupçonneux ! moi jaloux ! ah ! vous avez bien trouvé votre homme ! Permettez-moi de vous dire que vous vous mettez en tête des vifions.

D A M I S , *impétueufement.*

Elles font fondées , Monsieur ; mais celles de Madame la Présidente , ou les vôtres , ne le font pas. Juſte ciel ! dans le moment où je ſens , pour Lucie , l'amour le plus tendre & le plus vif , me foupçonner ! Eh ! Monsieur ! faites ſeulement paroître Lucie , en lui diſant que je l'adore , mon émotion , mes paroles , mes tranſports ; tout , Monsieur , tout prouveroit la ſincérité de mon amour ; oui , Monsieur , la prévention la plus aveugle ſeroit contrainte d'ouvrir les yeux.

**LE JALOUX HONTEUX. 473**

**Le PRÉSIDENT, d'un ton léger.**

Mais, vous déployez très-inutilement toute votre éloquence pour me prouver, à moi, un )  
amour dont je n'ai nulle raison de douter.

**DAMIS.**

Eh bien, si c'est Madame la Présidente seule qui en doute, faites-moi donc parler en sa présence à votre charmante Niece, à cette fille adorable....

**Le PRÉSIDENT, l'interrompant.**

Oh ! pour celui-là, non pas encore, s'il vous plaît, Monsieur. Plus je suis persuadé de la violence de votre passion, & moins je dois exposer Lucie à vous voir, avant que d'être sûr de votre mariage.

**DAMIS, avec emportement.**

Eh, Monsieur, puisque vous ne voulez pas me laisser voir Lucie, je demeure convaincu que votre parti est pris ; vous la destinez à mon rival. Je n'ai plus rien à ménager... je vais tenter tous les moyens ; ... je... je suis au désespoir.



## S C E N E XII.

*Le PRÉSIDENT, seul & agité.*

**L**E fourbe ! il faut convenir qu'il joue bien tout cela ! Quelle déclamation ! — Sa voix , ses gestes , ses yeux animés !... Comme il a l'air de sentir tout ce qu'il dit ! Il avoit son objet qui lui allumoit , qui lui échauffoit l'imagination ! — Ses tons passionnés ! — Oui , voilà bien le scélérat le plus pathétique , le plus séduisant ! je ne m'étonne plus tant à présent , si ma femme...

## S C E N E XIII.

*Le PRÉSIDENT, THIBAUT.**THIBAUT, accourant.*

**M**ONSIEUR, j'ons fait tout c'qu'ous m'avez dit. J'ai rompu queuque chose au carrosse ; & y ne pourra être raccommo'dé que c'soir. Vos aut's voitures sont à Rennes. Et v'la, Monsieur, vot' rindingotte , & votre chapiau de ch'val que je vous apportons.

*Le PRÉSIDENT.*

Fort bien, Thibaut, donne. Mais , vas voir tout à l'heure , si ce Damis est parti.

LE JALOUX HONTEUX. 471

THIBAUT.

J'e l'varrons bian, Monsieur! car son carrosse  
qu'il a fait venir de l'auberge où il l'avoit laissé,  
étoit encore dans le moment dans nos' cour.

*Il sort.*

---

SCENE XIV.

Le PRÉSIDENT, *seul.*

**I**L faut partir sans ma femme, car elle pour-  
roit traverser mes desseins; mais attendons que  
Damis soit en allé.

---

SCENE XV.

Le PRÉSIDENT, FRONTIN.

FRONTIN.

**M**ONSIEUR sçait-il que Monsieur Damis  
vient de partir dans l'instant?

Le PRÉSIDENT.

L'as tu vu s'en aller, Frontin?

FRONTIN.

Oui vraiment; & je ne sçais pas ce que Mon-  
sieur lui a dit; mais lui ayant demandé s'il n'a-  
voit besoin de rien, il ne m'a pas répondu; il a

---

---

A C T E III.

---

## SCENE PREMIERE.

LUCIE, *seule.*

**J**E suis au désespoir. J'ai les plus fortes raisons de penser que le Président veut nous échapper ; qu'il veut aller à Rennes sans nous , pour y conclure mon mariage avec le vieux Monsieur Argan. Je l'attends ici au passage , pour lui livrer les dernières attaques , & les plus vives. Quoique je n'en sois pas sûre , allons , ne balançons pas à lui dire que Damis m'aime , qu'il n'aime que moi.... Mais le voici déjà qui s'avance.

---

## SCENE II.

Le PRÉSIDENT, LUCIE.

Le PRÉSIDENT.

**E**H bien , ma chere Niece , cet amour pour Damis , cet amour qui est venu comme un coup de foudre , se soutient-il toujours avec la même vivacité ? Si cet éclair-là n'a point passé , je vous promets de faire tout au monde....

**LE JALOUX HONTEUX. 479**

**LUCIE**, *l'interrompant vivement.*

Vous me promettez ce que vous ne me tiendrez pas.

**Le PRÉSIDENT.**

Comment ! Que veut dire cette méfiance ?

**LUCIE.**

Tenez, Monsieur : voulez-vous que je vous parle franchement ? que je vous dise là-dessus tout ce que je pense ?

**Le PRÉSIDENT.**

Tout ce que vous pensez, & tout ce que vous ne pensez pas même. Car par complaisance pour ma femme, vous n'allez dire exactement tout ce qu'elle vient de vous dicter.

**LUCIE**, *avec impatience.*

En vérité, vous avez d'étranges préventions ! Oh ! permettez-moi, s'il vous plaît, de m'expliquer encore une fois, avec la plus grande liberté, sur cette affaire-ci.

**Le PRÉSIDENT.**

Volontiers ; — mais je pourrois vous épargner la peine d'une explication ; car je devine d'avance tout ce que vous m'allez dire, ma chère Niece. Vous êtes l'écho de ma femme, & je sais mot pour mot tout ce que la Pré-



480 *LE JALOUX HONTEUX.*

fidente vient de vous inspirer. J'ai tant étudié ma femme ; je la sçais par cœur. Par exemple, sur l'aventure du bal, je devinai qu'elle vous prioit de me venir répéter syllabe pour syllabe, la même justification qu'elle m'avoit faite, & cela ne manqua pas.

LUCIE, *vivement.*

Je ne répons point à cela de peur de m'impatienter ; car si nous eussions conté l'aventure avec des différences ; elles se sont coupées, eussiez-vous dit... nos relations se sont trouvées conformes, elle m'a dicté la mienne, dites-vous. — Mais que faut-il donc faire pour dissiper vos ombrages ?

Le PRÉSIDENT.

Rien ; car je n'en eus jamais. Vous vous imaginez que je suis soupçonneux, parce que je suis pénétrant. Vous ne faites point de différence entre soupçonner, & avoir de la pénétration d'esprit ; c'est pourtant cette pénétration seule qui me fait deviner tout ce que vous m'allez dire, pour ne point épouser Monsieur Argan.

LUCIE, *avec humeur.*

Oh ! devinez donc, puisque vous ne voulez pas me laisser parler,

Le

## LE JALOUX HONTEUX. 481

Le PRÉSIDENT.

Eh non, c'est que je vais vous dire en deux mots, moi, ce que vous me noyeriez dans cent paroles : antipathie pour Monsieur Argan, amour violent pour Damis, que vous avez aperçu deux fois ; voilà tout ; cela n'est pas bien fin.

LUCIE, *très-vivement.*

Eh bien, oui, Monsieur. Je me sens de l'inclination pour l'un, & de l'aversion pour l'autre ; cela est très-vrai. Mais parce que je vous dis des vérités, cela vous persuade qu'elles ne sont pas vraies ?

Le PRÉSIDENT.

Ah ! c'est que j'ai malheureusement l'art de pénétrer les vérités qui ne sont pas vraies.

LUCIE, *dans la dernière impatience.*

Oh ! la patience m'échappera. — Ecoutez, Monsieur, il faut que je vous respecte beaucoup pour surmonter la colère où me met.... votre.... pénétration, Monsieur ; votre pénétration.

Le PRÉSIDENT.

J'admire, je suis confondu de l'excès de votre zèle pour votre amie. Oh ! tenez, pour achever de me persuader, vous avez oublié de me dire que Damis est venu ici en mon absence, pour vous faire une déclaration d'amour.

*Tome II.*

X

### 432. LE JALOUX HONTEUX.

LUCIE, *très-vivement.*

Je ne le savois pas, Monsieur; je ne l'ai appris que depuis votre retour; je vous l'aurois dit; mais j'aurois eu beau vous dire qu'il ne seroit venu ici que pour moi, vous croiriez toujours qu'il y seroit venu pour votre femme.

Le P R É S I D E N T.

Votre dépit me réjouit; il vous fait dire des extravagances. Sérieusement, ma Niece, votre zèle pour ma femme vous fera devenir folle.

LUCIE, *très-vivement.*

C'est vous, Monsieur, qui me la feriez devenir. Je n'y puis plus tenir, & je vous déclare en un mot, Monsieur, que s'il le falloit absolument, je me sacrifierois à la nécessité de ce mariage; mais que je n'en suis nullement convaincue. *A part, en s'en allant.* Assurons-nous d'abord que c'est moi que Damis aime; & servons-nous ensuite des moyens différens que j'ai imaginés pour m'en rendre certaine.



SCÈNE III.

Le PRÉSIDENT, *seul*.

**O** H ne balançons plus; partons dans l'instant, partons. Lucie ne savoit pas que Damis fût venu ici en mon absence; elle me l'a dit ingénument; cela lui a échappé. Oh! elle ne savoit pas qu'il fût venu ici pendant que je n'y étois pas; c'est donc pour ma femme seule que Damis y est venu; je n'en puis plus douter. Mais Thibaut tarde beaucoup... Je lui avois donné ordre... mais le voici.

SCÈNE IV.

Le PRÉSIDENT, THIBAUT.

Le PRÉSIDENT, *avant que Thibaut se soit avancé.*

**I** L faut partir pour Rennes, sans que Lucie, ni ma femme s'en apperçoivent; sans cela, elles pourroient rompre les mesures que... Comment faire pour m'échapper d'elles? — Ecoute, Thibaut: j'ai une affaire importante à Rennes, & je voudrois partir sans que la Présidente & ma Niece s'en aperçussent.

484 *LE JALOUX HONTEUX.*

T H I B A U T.

Eh bien, Monsieur, j'~~en~~ fait tenir, comme vous me l'avez dit, un cheval de Monsieur à la petite porte du jardin.

Le P R É S I D E N T.

Fort bien. Mais je viens de leur dire que nous partirions tous ensemble dans deux heures ; & que j'allois m'enfoncer dans mon cabinet pour examiner un procès. Oh ! ce qui m'embarrasse, c'est que je crains qu'elles ne se doutent que je veux aller seul à Rennes ; car je me suis aperçu que l'on m'observe de loin, pour voir si j'entrerais, comme je l'ai dit, dans mon cabinet.

T H I B A U T.

Ça est fâcheux ça,

Le P R É S I D E N T.

Attends. Pour tromper Lucie & ma femme, il me passe par la tête une idée ridicule ; mais qui réussira sûrement : pourtant... tiens, avançons-nous ici.

T H I B A U T.

Où, Monsieur ?

Le P R É S I D E N T.

De ce côté-ci.

T H I B A U T, *allant de l'autre côté.*

Est-ce par là ?

**LE JALOUX HONTEUX. 485**

**Le PRÉSIDENT.**

Non, de l'autre côté, au contraire.

**THIBAUT, lui marchant sur le pied.**

Ah ! c'est donc par ici.

**Le PRÉSIDENT, poussant Thibaut.**

Ah morbleu ! la peste soit du rustre ! tu m'as marché sur le pied, d'une force ! aye, aye.

**THIBAUT.**

Oh ! Monsieur, je vous fons bien excuse ; je n'lons pas fait par exprès.

**Le PRÉSIDENT, en colère.**

Ce manant-là, aussi ; il ne sçauroit prendre garde...

**THIBAUT.**

Pardon, notre Maître, je sommes fâché.

**Le PRÉSIDENT, plaçant Thibaut.**

Viens donc ici, animal. Tiens, l'on ne nous peut voir de-là. Prends vite mon manteau & mon chapeau bordé ; elles m'ont vu dans cet équipage, cache-toi bien le visage. Tiens, voilà la clef de mon cabinet ; entre dedans comme si c'étoit moi. Elles y seront trompées, & tu prendras ton tems pour en sortir après.

**THIBAUT.**

Allez, allez, ne vous boutez pas en peine ; je

286 LE JALOUX HONTEUX.

nous cacherons bian le nez. *Le Président sort.*  
J'ons de l'esprit... je vons servir notre Maître  
comme eune merveille.

---

S C E N E V.

THIBAUT, HORTENSE.

HORTENSE.

**M**ON SIEUR le Président, ne vous en allais  
pas encore, car faut que je vous dise queute  
chose avant qu'vous n'y foyais pus.

THIBAUT, *d'un ton de fausset.*

Dites donc vite.

HORTENSE.

C'est queque chose qui me regarde, moi, &  
vo'vilain Thibaut.

THIBAUT, *à part.*

Ceci me regarde ! *Haut, en fausset.* Eh bien,  
qn'est-ce que c'est ?

HORTENSE.

C'est, Monsieur, que comme j'noserions dire  
à Thibaut que je ne l'aime pus ; je vous le dis à  
vous, Monsieur le Président, sans qu'il le sache,  
à celle fin qu'ous ly disais de n'être pus du tout  
mon mari.

LE JALOUX HONTEUX. 487

THIBAUT, *en fausset.*

Eh ! pourquoi n'aimez-vous pas Thibaut ? ...  
Il est si aimable , si aimable !

HORTENSE.

Ça n'est pas vrai, Monsieur, car j'aime Monsieur Frontin mieux que ly, s'il-vous plaît.

THIBAUT, *à part.*

Frontin ? en voilà bien d'un autre. *Haut en fausset.* Mais moi je n'aime point Frontin autant que Thibaut ; & il vous trompera , ma fille.

HORTENSE.

Bon ! vous dites ça, rapport à ce qu'ous soutenez Thibaut, qui est un trigaud, un bourru, un jaloux...

THIBAUT, *en fausset.*

Eh bien ! je ly commanderai de n'être plus jaloux.

HORTENSE.

Oui ; mais vous ne ly commanderais pas de n'être pus si vieux & si laid... & j'aimons bien mieux épouser Frontin, qui est tout comme il me plaît, sans qu'ous ly commandiais.

THIBAUT, *à part.*

J'enrage. *Haut, en fausset.* Nous verrons ça, petite sotte. — *À part.* Je creve ! Mais il faut entrer dans le cabinet. *Il s'éloigne.*



SCENE VI.

HORTENSÈ, FRONTIN,

THIBAUT, *qui les observe de loin.*

FRONTIN.

**E** H bien, ma chere enfant, avez-vous dit à Monsieur le Président que vous n'aimiez plus Thibaut; & que c'est moi que vous vouliez épouser ?

HORTENSÈ.

Oui, Monsieur Frontin; mais il dit qu'il ne vous aime pas, ly; & il dit encore comme ça, que vous voulez me tromper.

FRONTIN.

Mais il ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSÈ.

Tenez, tenez, le v'la qui nous guête.

FRONTIN.

Tant mieux; c'est ce que je demande. Mais il me semble qu'il n'a point l'air du Président.

HORTENSÈ.

Pas trop, ça est vrai; & il avoit une certaine voix, comme s'il avoit le cochemard.

FRONTIN.

Mais l'avez-vous vu au visage ?

HORTENSE.

Non , car il le cachoit & se détournoit.

FRONTIN.

Mais , c'est peut-être Thibaut. — Le Président seroit-il parti ? il faut éclaircir la chose.

HORTENSE.

Tenez, tenez ; il n'avance , ni ne recule.

FRONTIN.

Oh bien , pour le faire avancer , en cas que ce soit Thibaut , j'imagine un bon moyen , si vous voulez ; je vais faire semblant de baiser votre main.

HORTENSE.

Oui, oui ; ça sera drôle.

FRONTIN, *lui prenant la main.*

Thibaut avance-t-il ?

HORTENSE.

Non , il n'avance pas.

FRONTIN.

Il faut donc la baiser tout de bon , pour voir...

HORTENSE.

Ce n'est que pour voir , au moins ?

490 *LE JALOUX HONTEUX.*

FRONTIN, *après avoir baisé la main.*  
Avance-t-il , ma chere Hortense !

HORTENSE

Non , pas encore.

FRONTIN.

Il est rétif , il faut un coup d'épéeon plus fort ; baifons la joue , pour voir.

HORTENSE.

C'est toujours pour voir , au moins. *Il la baise à la joue.* Arrêtez à st'heure. . . car le voilà qui vient.

THIBAUT.

Ah fripponne ! ah scélérate !

HORTENSE , *s'enfuyant.*

Ah ! le méchant !

---

SCÈNE VII.

THIBAUT , FRONTIN.

THIBAUT , *s'avançant sur Frontin.*

**V**ous êtes bien insolent , vous !

FRONTIN , *le menaçant & le faisant reculer.*

Monsieur le manant ! — *D'un air railleur.*

LE JALOUX HONTEUX. 491

Ah ! vous êtes donc Monsieur le Président qui  
allez examiner un procès dans votre cabinet ,  
— Grand-Juge , ma foi ! — Belle Judiciaire !  
— *A part.* Oh , oh ! Le Président est parti  
sans nous rien dire !

THIBAUT , *à part , en s'en allant.*

J'enrage. Courons vite après Monsieur , *l'y*  
dire le malheur qui nous est advenu.

---

SCÈNE VIII.

FRONTIN , *seul.*

THIBAUT n'est pas fin , j'en connois de  
plus adroits. Mais allons trouver la Présidente  
& Lucie , pour les instruire du départ furtif de  
Monsieur le Président ; & nous irons ensuite  
rendre compte à Damis des dispositions dans  
lesquelles j'aurai laissé ces deux Dames , pour ,  
ou contre lui.



SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, FRONTIN.

La PRÉSIDENTE, *regardant de tous côtés.*

AH ! te voilà, Frontin ?

FRONTIN.

Madame sçait-elle. . . .

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant, & regardant encore de tous côtés.*

Comment ! Lucie n'est point encore descendue : je comptois la trouver ici. Monte vite à son appartement, mon enfant ; & dis-lui que je l'attends, pour tirer Monsieur le Président de son cabinet. Mais demeure ; je la vois ; c'est elle-même.

SCENE X.

La PRÉSIDENTE, FRONTIN,  
LUCIE, *avec une robe pareille à celle de la Présidente.*

La PRÉSIDENTE.

EH mais, arrivez donc, ma chere Lucie ! —  
Ah, ah ! je ne m'étonne plus que vous ayez été

**LE JALOUX HONTEUX. 493**

si long-tems à descendre ! comment, vous avez changé de Robe pour aller à Rennes ?

**LUCIE.**

Oui, ma chere amie ; & je vous expliquerai dans un moment pourquoi j'ai pris cette Robe pareille en tout à la vôtre. Mais courons au plus pressé ; & sçachez auparavant que votre mari est parti sans nous en rien dire.

**FRONTIN.**

C'est, Madame, ce que je venois vous apprendre.

**La PRÉSIDENTE.**

Est-il possible ! comment, cela seroit vrai ?

**LUCIE.**

Rien n'est si vrai. Je sçais d'un de ses gens, qu'un cheval l'attendoit à la petite porte du jardin.

**FRONTIN.**

Oui, Madame ; & Thibaut avec le manteau de Monsieur & son chapeau, vouloit ici nous faire prendre le change.

**La PRÉSIDENTE, vivement.**

Allons, Mademoiselle, il faut le suivre ; il faut parler aux arbitres, &c. . .

**LUCIE, l'interrompant.**

Eh ! Madame ! il leur tourne l'esprit comme

494 *LE JALOUX HONTEUX.*

il veut ; nos démarches , à cet égard , seront inutiles.

*La PRÉSIDENTE , vivement.*

Quoi ! c'est donc ainsi qu'il nous joue ! il est parti ? ...

*LUCIE.*

Oui , Madame. Et ce qui va vous surprendre encore bien davantage , c'est que Damis est resté ; qu'il est dans le parc. Je suis sûre de l'avoir aperçu de loin ; &c. ...

*La PRÉSIDENTE.*

Que dites-vous ! O Ciel ! Damis seroit resté ici caché ! ... Cela n'est pas possible.

*FRONTIN.*

Pardonnez-moi , Madame ; ce que dit-là Mademoiselle n'est pas sans vraisemblance ; car Monsieur Damis m'a assuré qu'il feroit semblant de partir , & qu'il resteroit , pour voir ce que tout ceci deviendrait. Et si vous vouliez lui parler , Madame. ...

*La PRÉSIDENTE.*

Taisez-vous , Frontin . . . je vois que c'est vous . . . Quoi , Damis est resté ici , & s'y est caché ? Quelle imprudence ! nous ne le verrons sûrement pas , Mademoiselle.

LUCIE.

Eh, Madame ! c'est ce que j'ai prévu. Si j'avois pu me flatter que vous eussiez voulu avoir la complaisance de parler avec moi à Damis , nous eussions fixé notre incertitude ; nous eussions vu ce que votre présence ou la mienne eût fait d'impression sur lui ; j'eusse examiné son abord , sa contenance , ses yeux , ... les yeux , ses discours , son silence ; tout enfin ... & s'il eût tant fait que de me dire qu'il m'aime , je l'aime trop moi-même , pour que je n'eusse pas démêlé s'il eût parlé selon son cœur. Mais...

La PRÉSIDENTE.

Eh ! vous l'aimez trop aussi , pour ne pas vous y tromper ; mais quoi qu'il en soit , je ferais Damis , &c. ...

LUCIE.

Eh , Madame ! écoutez-moi : j'ai deviné votre résistance à cet égard , & qui est fondée ; cependant si vous vouliez vous prêter à l'idée qui m'est venue. ...

La PRÉSIDENTE , *vivement*.

Je ne me prêterai à rien , Mademoiselle. Je ne veux point lui parler , même avec vous. Je ne me trouverai point où sera cet homme-là. Je n'oublie point la déclaration d'amour qu'il m'a



496 *LE JALOUX HONTEUX.*

faite au bal ; vous aurez beau me dire que ces habits semblables ont pu causer la méprise.

*LUCIE, reprenant très-vivement.*

Eh , ma chere amie ! c'est justement cette méprise qui a fait naître mon idée , & qui m'a fait imaginer de faire encore méprendre Damis à ces mêmes habits ; c'est pour cela que je viens de prendre cette Robe pareille à la vôtre. Dans l'incertitude où nous sommes de savoir laquelle il aime de nous deux , je vous demande en grace de me permettre de lui parler sous votre nom ; vous me prêterez la coëffe que vous avez-là ; je la baisserai , je m'en cacherai le visage. Il croira parler à vous , Madame , & je m'assurerai par-là , sans vous compromettre , si c'est de vous , ou de moi dont il est amoureux ; & si c'est moi qu'il aime , alors je déclarerai hautement mes sentimens à mon oncle , & rien ne pourra me contraindre à en changer.

*LA PRÉSIDENTE.*

Mais Damis reconnoîtra votre voix.

*FRONTIN.*

Eh non , non. Mademoiselle parlera bas ; & en parlant bas , & en glapissant , ( que Madame me permette de le dire ) toutes les voix des femmes se ressemblent.

## LE JALOUX HONTEUX. 497

La P R É S I D E N T E.

Eh bien donc, ma chère Lucie, dès que je ne verrai point Damis, dès que je ne me trouverai point avec lui, je consens à ce que vous exigez-là de moi ; mais je doute fort que vous réussissiez. Je vous dis encore une fois qu'il vous reconnoitra.

F R O N T I N.

Non, Madame ; Damis, prévenu comme il l'est, en sera la dupe assurément ; sur-tout si Mademoiselle a bien soin de baisser sa coëffe, & de parler d'un ton timide. Cela représentera naïvement une Présidente vertueuse, que la pudeur & la décence accompagnent encore, quoique la vertu soit déjà bien loin.

La P R É S I D E N T E.

Que tu es fou, mon pauvre Frontin !

L U C I E, *d Frontin vivement.*

Eh ! sans t'amuser à faire ici le mauvais plaisant, cours vite avertir Damis, & l'amène ici.

F R O N T I N, *d Lucie.*

J'y cours, Mademoiselle. Je suis bien sûr, moi, que c'est vous qu'il aime ; mais comme ma conviction ne prouve rien pour vous, je vous laisse vous en assurer vous-même. *A part.* Je

suis si certain que c'est Lucie qu'il aime, que je ne le prévendrai sur rien ; les mouvemens n'en paroîtront que plus naturels & plus vrais.

*LA PRÉSIDENTE, donnant sa coëffe.*

Tenez : mettez donc ma coëffe. Je me sauve au plus vite, de peur que Damis ne me rencontre.

## S C È N E X I

*LUCIE, seule.*

**V** O I C I le moment qui va m'assurer peut-être de mon malheur. — J'avois tantôt quelque confiance ; je trouvois des raisons pour me flatter d'être aimée ; mais plus l'éclaircissement approche, & plus mes craintes augmentent. — Cependant, Damis tarde beaucoup à venir. S'il aimoit la Présidente il seroit déjà ici. — Ah ! que s'il pouvoit m'aborder froidement, avec une indifférence bien marquée, bien décidée, que cette froideur me plairait ! — Mais si je trouve dans son abord de l'empressement, de la tendresse, que je vais être malheureuse !



SCENE XII.

LUCIE, DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

**M**AIS pourquoi n'est-ce pas plutôt Lucie qui veut me parler, que la Présidente ?

FRONTIN.

Lucie a, pour ne vous pas voir, des raisons que Madame la Présidente va vous dire. *En riant* & qui ne font peut-être pas indifférentes ; c'est pourquoi je vous laisse, Monsieur. *Il sort en riant d'un air malin.*

---

SCENE XIII.

LUCIE, *au bord du Théâtre*, DAMIS, *presqu'au fond.*

DAMIS, *avancant lentement & à part,*

**S**I la Présidente a malheureusement pris du goût pour moi, je suis perdu. Elle s'opposera à mon bonheur avec Lucie.

LUCIE, *à part & agitée.*

Il hésite à m'approcher. — Il sent peut-être

106 *LE JALOUX HONTEUX.*

pour la Présidente le même trouble qui m'empêche d'aller à lui. Ah ! c'est la Présidente qu'il aime !

*DAMIS, faisant quelques pas, &  
s'arrêtant, à part.*

Sa coëffe est abattue ; elle met du mystère à tout ceci ; je suis au désespoir ; cette femme-là m'aime sûrement.

*LUCIE, à part & dans la dernière  
émotion.*

Il parle seul ; il est agité. Son émotion ne me prouve que trop sa passion pour ma rivale. — Eclaircissons-nous pourtant. — Mais je n'aurai jamais la force de lui parler la première.

*Ils se font des révérences & restent quelques  
instants sans se parler.*

*DAMIS, d'un air embarrassé.*

Madame... Madame, après le malheur que j'ai eu de vous faire une affaire au bal, en vous prenant pour Lucie, vous avez raison de ne me voir qu'avec peine... & de ne vous pas laisser voir... Mais, ce qui m'étonne, c'est que malgré cette juste répugnance, vous vous exposez à me parler. Il faut que vous ayez à me dire des choses que Lucie n'ose me dire elle-même... Seroit-ce qu'elle me défend de penser à elle ?

**LE JALOUX HONTEUX.** 501

LUCIE, *n'osant parler.*

Monsieur...

DAMIS, *vivement.*

Vous n'osez peut-être, vous-même, m'annoncer une nouvelle qui me mettroit au désespoir?

LUCIE, *n'osant encore parler.*

Monsieur...

DAMIS, *très-vivement.*

Vous hésitez à me le dire? ah! votre silence me confirme mon malheur! Suis-je haï? parlez, de grace, parlez.

LUCIE, *de même.*

Monsieur...

DAMIS, *impétueusement.*

Vous me désespérez! — Par quel endroit ai-je pu lui déplaire? a-t-elle eu du dépit de l'aventure qui m'attira votre colère?

*En cet endroit de la Scène, Thibaut viendra roder derrière Damis & Lucie; paraîtra les épier & s'en ira sans rien dire; mais en faisant des signes qu'il va avertir son Maître.*

LUCIE, *d'une voix étouffée & à demi-bas.*

Non, Monsieur, non. Mais vous seriez donc

502 *LE JALOUX HONTEUX.*

bien étonné si je vous avouois... que votre déclaration du bal... ne m'a point irrité contre vous ?

DAMIS, *de l'air de la surprise.*

Que dites-vous, Madame ?... je n'ai pas bien entendu, vous parlez si bas.

LUCIE, *d'une voix étouffée.*

Il est de certains aveux qu'on ne sauroit faire si haut.

DAMIS, *à part.*

O Ciel ! me suis-je mépris ?

LUCIE.

Je vous le répète encore : une femme n'est jamais fâchée de plaire..

DAMIS.

C'est apparemment pour m'éprouver que...

LUCIE.

Jé m'aperçois du chagrin que vous fait cet aveu ; mais j'espère que ce chagrin ne durera pas long-temps.

DAMIS.

Du moins, vous n'en ferez pas témoin long-temps. Je vous laisse, Madame.

LUCIE, *l'arrêtant.*

Encore un mot.

LE JALOUX HONTEUX. 503

DAMIS, *voulant s'en aller.*

Eh, Madame !

LUCIE, *le retenant.*

Au bal vous fûtes fâché de me voir , après avoir cru parler à Lucie ? Seriez-vous dédommagé de ce chagrin, si, croyant à pré ent parler à la Présidente, je vous faisois voir Lucie ? *Elle leve sa coëffe & se fait voir.*

DAMIS.

Que vois-je ! — *Revenant de son étonnement.* Cette surprise charmante a si fort saisi mon ame, que j'ai peine à en revenir... & je ne puis exprimer. . .

LUCIE, *l'interrompant.*

Ah Damis ! c'est donc moi que vous aimez ?

DAMIS, *avec transport.*

Oui, je vous aime, je vous adore ; & mon bonheur est parfait, Rien ne peut plus troubler ce bonheur, que la jalousie cruelle de Monsieur le Président. — Ses soupçons me désespèrent. — Mais êtes-vous résolu de conserver pour lui des égards ? je vous déclare, moi, que je n'en aurai plus : Non, je ne le ménagerai plus ; & pourvu que vous m'accordiez...



504 **LE JALOUX HONTEUX.**

**LUCIE.**

Hélas ! dans l'extrémité où me jette la jalousie ,  
je vous permets d'agir contre lui , &c. . .

**DAMIS** , *se jettant à ses genoux , &  
lui baisant la main.*

Ah ! quel est mon bonheur ! souffrez donc. . .

---

**S C E N E X I V.**

**Le PRÉSIDENT , THIBAUT , LUCIE ,  
DAMIS.**

**THIBAUT** , *au fond du Théâtre ,  
au Président.*

**T**ENEZ , Monsieur ; voyez si j'ons bian vu  
c'qu'jons vu.

**Le PRÉSIDENT** , *en fureur.*

Damis aux genoux de ma femme ! Oh ! c'en  
est trop !



**SCENE**

SCENE XV & DERNIERE.

DAMIS, LUCIE, le PRÉSIDENT,  
THIBAUT, FRONTIN, HORTENSE,  
& la PRÉSIDENTE qui arrive la dernière.

LUCIE.

AH Ciel!

DAMIS.

Qu'est-ce donc?

Le PRÉSIDENT, *outré de rage, à Lucie.*

Je vois mon déshonneur, perfide! à Damis,  
*en tirant son couteau-de-chasse.* Et toi, suborneur  
infâme, il faut s'égorger.

FRONTIN, THIBAUT, *ensemble*  
*& le retenant.*

Eh, Monsieur!

Le PRÉSIDENT, *ne se connoissant plus.*

On me retient, on me trahit. . .

LUCIE.

Quoi! vous ne voyez pas que je suis Lucie?

Le PRÉSIDENT.

Quoi, c'est ma femme?

Tome II.

Y

306 **LE JALOUX HONTEUX.**

D A M I S.

Vos yeux sont-ils troublés au point de ne pas voir. . . .

La PRÉSIDENTE, *arrivant, & le tirant de l'autre côté.*

Monsieur le Président ! eh ! reconnoissez-moi.

Le PRÉSIDENT, *tombant de son haut.*

Encore ma femme !

F R O N T I N.

Il voit deux femmes pour une ?

T H I B A U T.

La jalousie donne la barlue.

L U C I E.

C'est moi, Monsieur, qui ai changé de Robe, & qui ai pris la coëffe de Madame, pour éprouver Damis ; c'est moi qu'il aime, vous n'en pouvez douter, vous l'avez entendu, vous l'avez vu.

Le PRÉSIDENT, *respirant.*

Quoi ! c'est vous, ma Nièce ? *lui serrant les mains.* Ma Nièce, c'est donc vous ?

La PRÉSIDENTE.

Hé ! remettez-vous un peu.

DAMIS.

Ah ! pardonnez , Monsieur , à l'amour qui m'a fait revenir ici , pour m'assurer le cœur de Lucie.

FRONTIN.

La bizarrerie des événemens prouve bien qu'il ne faut pas croire sur les apparences.

THIBAUT.

Mais , en ce cas-là , on ne croiroit donc sur rien : Monsieur n'a pas tort au fond.

La PRÉSIDENTE , *avec douceur.*

Eh bien , êtes-vous désabusé ?

Le PRÉSIDENT , *d'un air honteux.*

Ah ! donnez-moi le tems de revenir à moi , & de reprendre ma raison. — Oui , je suis désabusé , & ceci me corrigera d'un défaut que je n'ai jamais avoué.

LUCIE.

Ah ! nous sommes tous dans la disposition de le cacher.

Le PRÉSIDENT.

Damis auroit raison de publier ma jalousie , si je le rendois malheureux. — Gardez-moi donc tous le secret , je vous en conjure. J'avoue mon foible : je me croirois deshonoré si l'on savoit ce qui fait ma honte. Madame ,

108 *LE JALOUX HONTEUX.*

promettez-moi d'oublier tout, & je donne Lucie à Damis.

LUCIE.

Vos bontés....

DAMIS.

Ma reconnaissance....

LA PRÉSIDENTE.

Tout est oublié... je n'ai jamais vu votre jalousie que comme la preuve de votre extrême tendresse.

FRONTIN.

Monsieur, pour m'obliger aussi au secret, il faut me fermer la bouche avec Hortense.

THIBAUT.

Que veut donc dire ce diable-là ? c'est moi, Monsieur, qui....

HORTENSE.

Monsieur, moi, je voulons de Frontin ; & je ne voulons pas de Thibaut, parce qu'il m'est avis qu'il est encore plus jaloux que vous, Monsieur.

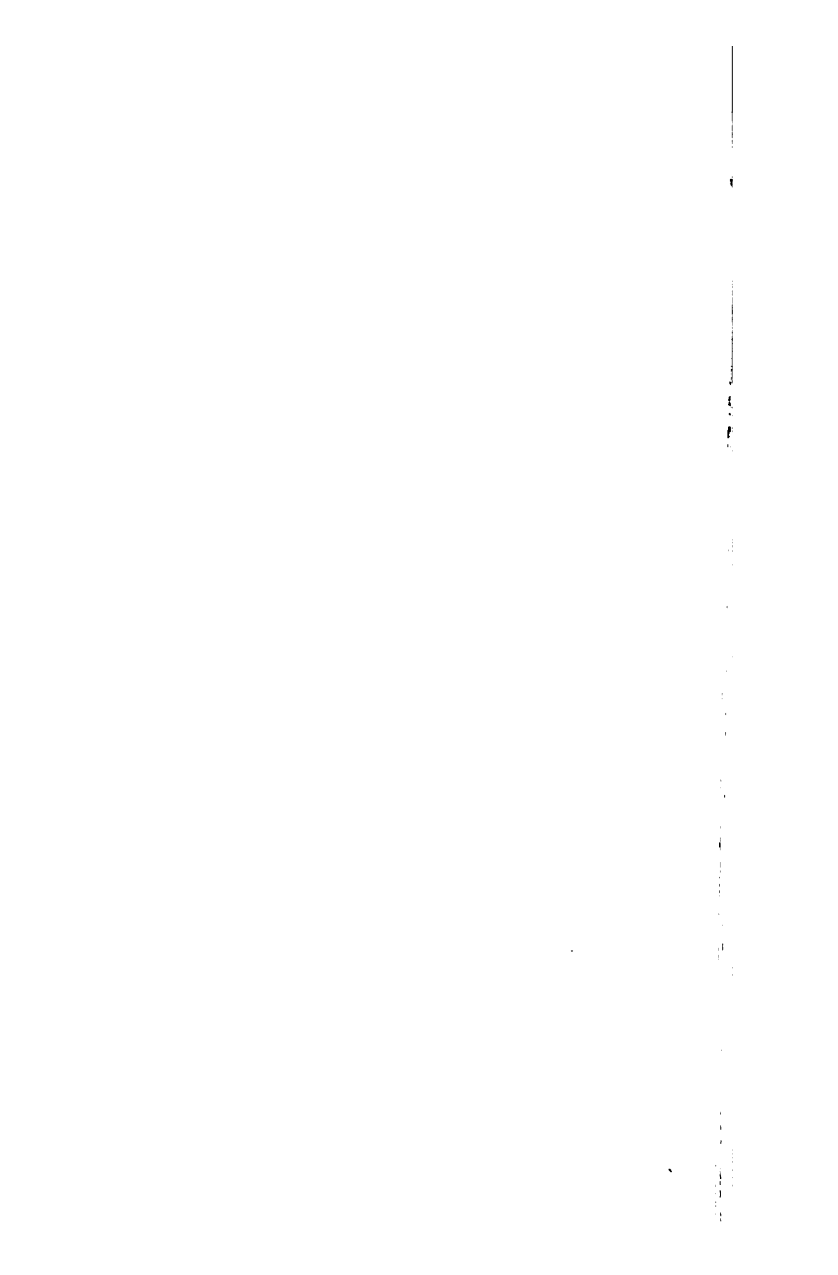
LE PRÉSIDENT.

Eh bien, puisqu'elle l'aime, Frontin, épouse-la. Je ne suis pas fâché de l'ôter à Thibaut, afin qu'il n'y ait plus, chez moi, de mari jaloux, & j'aurai soin de votre fortune, mes enfans.

*Fin du second Volume.*

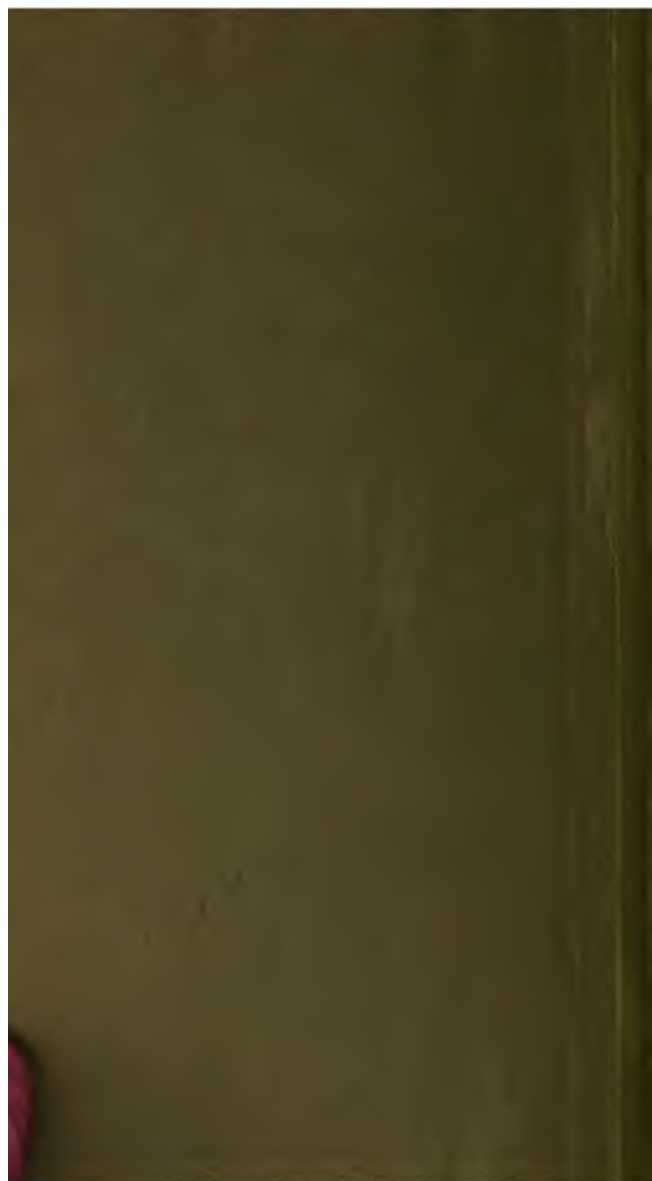
207 144  
142





1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".





JAN 29 1932

